

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Google Livres

343976

L'ODYSSE'E
D'HOMERE,
TRADUITE EN FRANÇOIS,

AVEC
DES REMARQUES.

Par MADAME DACIER.

TOME SECOND.



A PARIS,
Aux Dépens de RIGAUD, Directeur
de l'Imprimerie Royale.

M. DCCXVI.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.

012673

Argument du Livre VIII.

Alcinoüs assemble le conseil des Pheaciens sur le port près des vaisseaux, pour délibérer sur la demande de l'étranger qui est arrivé chez luy. On équipe un vaisseau pour son départ, & les principaux des Pheaciens sont invitez à un festin dans le Palais ; ils jouent ensuite au palet avec Ulysse, & on fait venir le chanteur Demodocus, qui chante les amours de Mars & de Venus, & ensuite l'histoire du cheval de bois qui fut introduit dans la ville de Troie. A ce recit, Ulysse fond en larmes ; Alcinoüs, qui s'en apperçoit, luy demande le sujet de ses larmes, & le prie de luy dire qui il est, & d'où il est.

L'ODYSSÉE



L'ODYSSÉE D'HOMERE.

LIVRE VIII.

L'AURORE avoit à peine annoncé le jour, que le Roy Alcinoüs se leva. Ulyffe ne fut pas moins diligent. Le Roy le mena au lieu où il avoit convoqué l'assemblée pour le Conseil, & c'estoit sur le port devant les vaisseaux.

A mesure que les Pheaciens arrivoient, ils se plaçoient sur des pierres polies. La Déesse Minerve, qui vouloit assurer un heureux retour à Ulyffe, ayant pris la figure

Tome II.

A

2 L'ODYSSÉE

d'un heraut d'Alcinoüs, estoit allée par toute la ville avant le jour, & avoit exhorté en ces termes tous les principaux des Pheaciens qu'elle avoit rencontrez : Princes & Chefs des peuples qui habitent cette isle, rendez-vous promptement au Conseil pour entendre les demandes d'un estrangier, qui après avoir erré long-temps sur la vaste mer, est arrivé au Palais d'Alcinoüs, & qu'on prendroit pour un des Immortels.

Par ces paroles elle inspira de la curiosité à tous ces Princes, L'assemblée fut bientôt formée & tous les sieges remplis. On regardoit avec admiration le prudent fils de Laërte. Aussi la Déesse Minerve luy avoit inspiré une grace toute divine, elle le faisoit paroistre plus grand & plus fort, afin que par cette taille avantageuse & par cet air de majesté il attirast l'estime & l'affection des Pheaciens, & qu'il se tirast

D'HOMERE. *Livre VIII.* 3

avec avantage de tous les combats :
que ces Princes devoient proposer
pour esprouver ses forces.

Lorsque tout le monde fut placé,
Alcinoüs prit la parole, & dit : «
Princes & Chefs des Pheaciens, es- «
coutez ce que j'ay à vous proposer. «
Je ne connois point cet estrangier, «
qui après avoir perdu sa route sur «
la mer, est arrivé dans mon Palais. «
Je ne sçay d'où il vient, si c'est des «
contrées du couchant ou des cli- «
mats de l'aurore : mais il nous prie «
de luy fournir promptement les «
moyens de retourner dans sa patrie. «
Ne nous démentons point en cette «
occasion. Jamais estrangier, qui est «
abordé dans nostre isle, n'a deman- «
dé inutilement les secours dont il «
a eu besoin. Ordonnons donc sans «
differer qu'on mette en mer un «
vaisseau tout neuf, le meilleur qui «
soit dans nos ports, & choisissons «
cinquante-deux rameurs des plus «
habiles ; qu'ils préparent les rames, »

4 L'ODYSSÉE

» & quand tout sera prest, qu'ils
» viennent manger chez moy, pour
» se disposer à partir, on leur four-
» nira tout ce qui est necessaire. Et
» pour vous, Princes, rendez-vous
» tous dans mon Palais, vous m'ai-
» derez à faire les honneurs à mon
» hôte. Qu'aucun ne manque de
» s'y trouver, & qu'on fasse venir le
» chantre Demodocus, à qui Dieu a
» donné l'art de chanter, & qui par
» ses chants divins charme tous ceux
» qui l'entendent.

En finissant ces mots il se leve
& marche le premier. Les Princes
le suivent, & un heraut va avertir
le chantre Demodocus. On choisit
cinquante-deux rameurs qui se ren-
dent aussi-tost sur le rivage, met-
tent en mer le meilleur vaisseau,
dressent le mast, attachent les voi-
les & placent les avirons. Quand
le vaisseau fut prest à partir, ils se
rendirent tous au Palais d'Alci-
noüs. Les portiques, les cours, les

D'HOMERE. Livre VIII. }
sales furent bientôt remplies. Le
Roy leur fit donner douze mou-
tons, huit cochons engraissez &
deux bœufs. Ils les dépouillèrent
& les préparèrent, & se mirent à
table.

Le heraut amene cependant le
chantre divin, que les Muses a-
voient comblé de leurs faveurs ;
mais à ces faveurs elles avoient
mellé beaucoup d'amertume, car
elles l'avoient privé de la vûë en
luy donnant l'art de chanter. Le
heraut Pontonoüs le place au mi-
lieu des conviez sur un siege tout
parsemé de clouds d'argent, qu'il
appuye contre une colomne à la-
quelle il pend sa lyre, en l'avertif-
fant de l'endroit où il l'a mise, afin
qu'il la puisse prendre quand il en
aura besoin. Il met devant luy une
petite table sur laquelle on sert des
viandes, une coupe & du vin. On
fait bonne chere, & le repas estant
fini, la Muse inspire à Demodocus

6 L'ODYSSE'E

de chanter les aventures des heros. Il commença par un chant fort connu, & dont la réputation avoit volé jusqu'aux cieux; il contenoit la celebre dispute qu'Ulyffe & Achille avoient eüe devant les remparts de Troye au milieu du festin d'un sacrifice, & dans laquelle ils en estoient venus aux grosses paroles, ce qui avoit fait un tres grand plaisir à Agamemnon; car ce Prince voyoit avec une extrefme joye les premiers des Grecs disputer ensemble, parce que c'estoit là l'accomplissement d'un oracle qu'il avoit receu autrefois à Pytho, où il estoit allé consulter Apollon, lorsqu'un long enchainement de malheurs commençoit desja à menacer les Troyens & les Grecs par les decrets de Jupiter. Ce chant estoit si admirable & si divin qu'il charma tout le monde. Ulyffe, qui fondeoit en larmes, eut toujours la teste couverte de son manteau pour

D'HOMERE. *Livre VIII.* 7

cacher son visage, car il avoit quelque sorte de honte que les Pheaciens le vissent pleurer. Toutes les fois que Demodocus cessoit de chanter, Ulysse essuyoit ses larmes & rabaissoit son manteau, & prenant une coupe il faisoit des libations aux Dieux. Mais dès que les Princes le pressoient de reprendre sa lyre & qu'il recommençoit à chanter, Ulysse recommençoit aussi à répandre des larmes & à les cacher. Aucun des Princes, qui estoient à table, ne s'en apperceut, Alcinoüs seul, qui estoit assis près de luy, vit ses pleurs & entendit ses profonds soupirs; aussi-tost élevant la voix, il dit : Princes & Chefs des Pheaciens, je croy que le repas est fini, & que nous avons entendu assez de musique, qui est pourtant le plus doux accompagnement des festins; fortons donc de table, & allons nous exercer à toutes sortes de combats, afin que quand cet es-

» tranger fera de retour dans sa pa-
 » trie, il puisse dire à ses amis com-
 » bien nous sommes au dessus de
 » tous les autres hommes aux com-
 » bats du Ceste & de la Lutte, à
 » courir & à sauter.

Il se leve en mesme temps ; les Princes le suivent , & le heraut ayant pendu à la colonne la lyre , il prend Demodocus par la main , le conduit hors de la sale du festin , & le mene par le mesme chemin que tenoient tous les autres pour aller voir & admirer les combats.

Quand ils arriverent au lieu de l'assemblée , ils y trouverent une foule innombrable de peuple qui s'y estoit desja rendu ; plusieurs jeunes gens des mieux faits & des plus dispos se présenterent pour combattre, Acronée, Ocyale, Elatrée, Nautes, Prumnes, Anchiale fils du charpentier Polynée, Eretmes, Pontes, Prores, Thoon, Anabesinée, Amphiale semblable

D'HOMERE. *Livre VIII.* 9

à l'homicide Mars, & Naubolides qui par sa grande taille & par sa bonne mine estoit au dessus de tous les Pheaciens après le Prince Laodamas. Trois fils d'Alcinoüs se presenterent aussi, Laodamas, Alius & le divin Clytonée. Voilà tous ceux qui se leverent pour le combat de la Course. On leur marqua donc la carriere. Ils partent tous en mesme temps & excitent des tourbillons de poussiere qui les dérobent aux yeux des spectateurs. Mais Clitonée surpassa tous ses concurrents, & les laissa tous aussi loin derriere luy que de fortes mules, traçant des sillons dans un champ, laissent derriere elles des bœufs pesants & tardifs.

Après la Course ils s'attacherent au penible combat de la Lutte. Et Euryale fut vainqueur. Amphiale fut admirer à ses rivaux mesmes sa legereté à sauter. Elatrée remporta le prix du Disque, & le brave Lao-

damas fils d'Alcinoüs fut victorieux au combat du Ceste.

Cette jeunesse s'estant assez divertie à tous ces combats, le Prince Laodamas prit la parole, & dit :

» Mes amis, demandons à cet estrang-
 » ger s'il n'a point appris à s'exercer
 » à quelque combat, car il est tres-
 » bien fait & d'une taille tres propre à
 » fournir à toutes fortes d'exercices.
 » Quelles jambes ! quelles espauls !
 » quels bras ! Il est mesme encore
 » jeune. Mais peut-estre est-il affoi-
 » bli par les grandes fatigues qu'il a
 » souffertës, car je ne croy pas qu'il
 » y ait rien de plus terrible que la
 » mer, & de plus propre à espuiser
 » & anéantir l'homme le plus ro-
 » buste.

» Vous avez raison, Laodamas,
 » répond Euryale, & vous nous re-
 » montrez fort bien nostre devoir.
 » Allez donc, provoquez vous-mes-
 » me vostre hoste.

A ces mots le brave fils d'Alci-

D'HOMERE. *Livre VIII.* 11

noüs s'avançant au milieu de l'assemblée, dit à Ulyffe : *Genereux* «
estrange, venez faire preuve de «
vostre force & de vostre adresse, «
car il y a de l'apparence que vous «
avez appris tous les exercices, & «
que vous estes tres adroit à toutes «
fortes de combats, & il n'y a point «
de plus grande gloire pour un hom- «
me, que de paroistre avec esclat «
aux combats de la Course & de la «
Lutte. Venez donc, entrez en lice «
avec nous, & bannissez de vostre «
esprit tout ces noirs chagrins qui «
vous devorent ; vostre départ ne «
sera pas long-temps differé ; le vais- «
seau qui doit vous porter n'attend «
qu'un vent favorable & vos ra- «
meurs sont tous prests. «

Alors Ulyffe prenant la parole,
répond : *Laodamas*, pourquoy me «
provoquez-vous en me piquant & «
en aiguillonant mon courage ! Mes «
chagrins me tiennent plus au cœur «
que les combats. Jusqu'icy j'ay «

» effuyé des peines extrefmes & fou-
 » tenu des travaux infinis ; presen-
 » tement je ne paroïs dans cette af-
 » semblée que pour obtenir du Roy
 » & de tout le peuple les moyens
 » de m'en retourner au pluſtoſt dans
 » ma patrie.

Le fougueux Euryale ne gar-
 dant plus de meſures , s'emporta
 » juſqu'aux invectives , & dit : Ef-
 » tranger , je ne vous ay jamais pris
 » pour un homme qui ait eſté dreſſé à
 » tous les combats qu'on voit eſtablis
 » parmi les peuples les plus celebres,
 » vous reſſemblez bien mieux à quel-
 » que patron de navire , qui paſſe ſa
 » vie à courir les mers pour trafiquer,
 » ou pour piller ; ou meſme à quel-
 » que eſcrivain de vaiſſeau qui tient
 » registre des provisions & des pri-
 » ſes ; vous n'avez nullement l'air
 » d'un guerrier.

Ulyſſe le regardant avec des
 yeux pleins de colere , luy dit :
 » Jeune homme , vous ne parlez pas

bien, & vous avez tout l'air d'un «
écervelé. Certainement les Dieux «
ne donnent pas à tous les hommes «
toutes leurs faveurs ensemble, & le «
mesme homme n'a pas toujours en «
partage la bonne mine, le bon es- «
prit & l'art de bien parler. L'un est «
mal fait & de mauvaise mine; mais «
Dieu répare ce défaut, en luy don- «
nant l'éloquence comme une cou- «
ronne qui le fait regarder avec ad- «
miration. Il parle avec retenuë, il «
ne hazarde rien qui l'expose au re- «
pentir, & toutes ses paroles sont «
pleines de douceur & de modestie; «
il est l'oracle des assemblées, & «
quand il marche dans la ville, on «
le regarde comme un Dieu. Un «
autre a une figure si agreable qu'on «
le prendroit pour un des Immor- «
tels; mais les graces n'accompa- «
gnent pas tous ses discours. Il ne «
faut que vous voir; vous estes par- «
faitement bien fait; à peine les «
Dieux mesmes pourroient-ils ad- «

» jouter à cette bonne mine, mais
 » vous manquez de sens. Vos paro-
 » les estourdies ont excité ma colere.
 » Je ne suis pas si novice dans les
 » combats que vous pensez. Pendant
 » que j'ay esté dans la fleur de la jeu-
 » nesse , & que mes forces ont esté
 » entieres , j'ay toujours paru parmi
 » les premiers. Presentement je suis
 » accablé de malheurs & de miseres.
 » Car j'ay passé par de grandes espreu-
 » ves , & souffert bien des maux &
 » bien des peines dans les diverses
 » guerres où je me suis trouvé , &
 » dans mes voyages sur mer. Cepen-
 » dant quelque affoibli que je sois
 » par tant de travaux & de fatigues,
 » je ne laisseray pas d'entrer dans les
 » combats que vous me proposez.
 » Vos paroles m'ont piqué jusqu'au
 » vif , & ont reveillé mon courage.

Il dit , & s'avancant brusque-
 ment sans quitter son manteau , il
 prend un disque plus grand , plus
 espais & beaucoup plus pesant que

celuy dont les Pheaciens se ser-
voient. Et après luy avoir fait faire
deux ou trois tours avec le bras,
il le pousse avec tant de force, que
la pierre fendait rapidement les
airs, rend un sifflement horrible.
Les Pheaciens, ces excellents hom-
mes de mer, ces grands rameurs
estonnez & effrayez de cette rapi-
dité, se baissent jusqu'à terre. Le
disque poussé par un bras si robu-
ste, passe de beaucoup les marques
de ses rivaux. Minerve, sous la fi-
gure d'un homme, met la marque
du disque d'Ulysse, & luy adressant
la parole, elle luy dit : Estranger, «
un aveugle mesme distingueroit à «
tastons vostre marque de celle de «
tous les autres, car elle n'est point «
mellée ni confonduë avec les leurs, «
mais elle est bien au de-là. Ayez «
bonne esperance du succès de ce «
combat, aucun des Pheaciens n'ira «
jusques-là, bien-loin de vous sur- «
passer. »

La Déesse parla ainsi. Ulyffe sentit une joye secrete de voir dans l'assemblée un homme qui le favorisoit. Et encouragé par ce secours, » il fit avec plus de hardiesse, Jeunes » gens, atteignez ce but, si vous pouvez ; tout à l'heure, je vais pousser » un autre disque beaucoup plus loin » que le premier. Et pour ce qui est » des autres combats, que celuy qui » se sentira assez de courage, vienne » s'essprouver contre moy, puisque » vous m'avez offensé. Au Ceste, à » la Lutte, à la Course, je ne cede » à aucun des Pheaciens qu'au seul » Laodamas, car il m'a receu dans » son Palais. Qui est-ce qui voudroit » combattre contre un Prince dont » il auroit receu des faveurs si grandes ! Il n'y a qu'un homme de » néant & un insensé qui puisse defier au combat son hoste dans un » pais estrangier ; ce seroit connoistre bien mal ses interests. Mais de » tous les Pheaciens, je n'en refuse

ni n'en méprise aucun. Me voilà
prest d'entrer en lice contre tous
ceux qui se presenteront. Je puis
dire que je ne suis pas tout à fait
mal adroit à toutes sortes de com-
bats. Je sçay assez bien manier l'arc,
& je me vante de frapper au milieu
d'un nombre d'ennemis celuy que
je choisiray, quoyque tous ses com-
pagnons qui l'entourent ayent
l'arc tendu & prest à tirer sur moy.
Philoctete estoit le seul qui me sur-
passoit quand nous nous exercions
sous les remparts de Troye. Mais
de tous les autres hommes, qui sont
aujourd'huy sur la terre, & qui se
nourrissent des dons de Cérés, il
n'y en a point sur lesquels je ne
remporte le prix. Car je ne vou-
drois pas m'égalier aux heros qui
ont esté avant nous, à Hercule &
à Eurytus d'Oechalie, qui sur l'a-
dresse à tirer de l'arc, osoient entrer
en lice mesme contre les Dieux.
Voilà pourquoy le grand Eurytus

» ne parvint pas à une grande vieil-
 » lesse, il mourut jeune, car Apollon
 » irrité de ce qu'il avoit eu l'audace
 » de le deffier, luy osta la vie. Je
 » lance la pique comme un autre
 » lance le javelot. Il n'y a que la
 » course où je craindrois que quel-
 » qu'un des Pheaciens ne me vain-
 » quist. Car je suis bien affoibli par
 » toutes les fatigues & par la faim
 » même que j'ay souffertes sur la
 » mer, mon vaisseau ayant esté brisé
 » après une furieuse tempeste, & les
 » vivres m'ayant manqué, ce qui m'a
 » causé une foiblesse dont je ne suis
 » pas encore revenu.

Après qu'il eust cessé de parler,
 un profond silence regna parmi ces
 Princes. Alcinoüs seul prenant la
 » parole, luy répondit : Estranger,
 » tout ce que vous venez de dire
 » nous est tres agreable, & nous
 » voyons avec plaisir que vous vou-
 » lez bien faire preuve de vostre for-
 » ce & de vostre adresse, piqué des

D'HOMERE. *Livre VIII.* 19

reproches qu'Euryale a osé vous «
faire au milieu de nous. Il est cer- «
tain qu'il n'y a point d'homme, «
pour peu qu'il ait de prudence & «
de sens, qui ne rende justice à vos- «
tre merite. Mais escoutez-moy, je «
vous prie, afin que quand vous «
serez de retour chez vous & que «
vous serez à table avec vostre fem- «
me & vos enfants, vous puissiez «
raconter aux heros qui vous feront «
la cour, l'heureuse vie que nous «
menons, & les exercices dont Ju- «
piter veut bien que nous la parta- «
gions sans discontinuation depuis «
nos premiers peres. Nous ne som- «
mes bons aux combats ni du Ceste «
ni de la Lutte; nostre fort est la «
Course & l'art de conduire des «
vaisseaux; nos divertissemens de «
tous les jours ce sont les festins, la «
musique & la danse; nous aimons «
la magnificence en habits, les bains «
chauds & la galanterie. Allons donc «
que nos plus excellents danseurs «

» viennent tout presentement faire
» voir leur adresse, afin que cet illus-
» tre estrangere puisse dire à ses amis
» combien les Pheaciens sont au des-
» sus des autres hommes à la Cour-
» se, à la danse & dans la musique,
» aussi-bien que dans l'art de condui-
» re des vaisseaux. Que quelqu'un
» aille promptement prendre la lyre
» qui est dans mon Palais & qu'il
» l'apporte à Demodocus.

Ainsi parla le divin Alcinoüs,
& un heraut partit pour aller cher-
cher la lyre dans le Palais; & neuf
juges choisis par le peuple, pour
regler & préparer tout ce qui estoit
necessaire pour les jeux, se levent
en mesme temps. Ils applanissent
d'abord le lieu où l'on devoit dan-
ser, & marquent un assez grand
espace libre.

Cependant le heraut apporte la
lyre à Demodocus qui s'avance au
milieu, & les jeunes gens, qui de-
voient danser, se rangent autour de

luy, & commencent leur danse avec une legereté merveilleuse. Ulyffe regardoit attentivement les vifs & brillants mouvements de leurs pieds & la justesse de leurs cadences, & ne pouvoit se lasser de les admirer. Le chantre chantoit sur sa lyre les amours de Mars & de Venus; comment ce Dieu avoit eu pour la premiere fois les faveurs de cette Déesse dans l'appartement mesme de Vulcain, & comment il l'avoit comblée de presents pour fouïller la couche de son mary. Le Soleil qui les vit, en alla d'abord avertir ce Dieu, qui apprenant cette fascheuse nouvelle, entre d'abord dans sa forge, l'esprit plein de grands desseins de vengeance; il met son énorme enclume sur son pied, & commence à forger des liens indissolubles pour arrester les coupables. Quand il eut trouvé ces liens en estat de servir son ressentiment, il alla dans la chambre où

estoit son lit, que l'on avoit des-honoré. Il estendit ces liens en bas tout autour & en haut, il en couvrit le dedans du ciel du lit & des pantes, & les disposa de maniere, que par un secret merveilleux ils devoient envelopper ces deux amants dès qu'ils seroient couchez. C'estoient comme des toiles d'araignée, mais d'une si grande finesse, qu'ils ne pouvoient estre apperceüs d'aucun homme, non pas mesme d'un Dieu, tant ils estoient imperceptibles, & se déroboient aux yeux les plus fins.

Quand ce piege secret fut bien dressé, il fit semblant de partir pour Lemnos, qu'il aime plus que toutes les autres terres qui luy sont consacrées. Son départ n'eschappa pas au Dieu Mars, que son amour tenoit fort éveillé, Il ne le vit pas plustost parti, qu'il se rendit chez ce Dieu, dans l'impatience de revoir sa belle Cytherée. Elle ne ve

D'HOMERE. *Livre VIII.* 23

noit que d'arriver du Palais de Jupiter son pere, & elle s'estoit assise toute brillante de beauté. Le Dieu de la guerre entre dans sa chambre, luy prend la main, & luy parle en ces termes: Belle Déesse, profitons d'un temps si favorable, les moments sont précieux aux amants, Vulcain n'est point icy, il vient de partir pour Lemnos, & il est allé voir ses Sintiens au langage barbare.

Il dit, & Venus se laissa persuader. Ils ne furent pas plustost couchés, que les liens de l'industriex Vulcain se répandirent sur eux & les envelopperent de maniere, qu'ils ne pouvoient ni se dégager ni se remuer. Alors ils connurent qu'il ne leur estoit pas possible d'éviter d'estre surpris. Vulcain de retour de ce voyage, qu'il n'avoit pas achevé, entre dans ce moment, car le Soleil, qui estoit en sentinelle pour luy, l'avertit du succès de ses

pieges. Il s'avance sur le seuil de la porte; à cette vûë il est saisi de fureur, & se met à crier avec tant de force, qu'il est entendu de tous les Dieux de l'Olympe. Pere Jupiter, s'escria-t-il, & vous, Dieux immortels, accourez tous pour voir des choses tres infames, & qu'on ne peut supporter. La fille de Jupiter, Venus me méprise parce que je suis boiteux, & elle est amoureuse de Mars, de ce Dieu pernicieux qui devoit estre l'horreur des Dieux & des hommes. Elle l'aime parce qu'il est beau & bien fait & que je suis incommodé. Mais est-ce moy qui suis cause de mon malheur, ne sont-ce pas ceux qui m'ont donné la naissance! hé pour quoy me la donnoient-ils! Venez, venez voir comme ils dorment tranquillement dans ma couche, enyvrez d'amour. Quel spectacle pour un mary! Mais quelque amoureux qu'ils puissent estre, je suis
 leur

feur que bientost ils voudroient
 bien n'estre pas si unis, & qu'ils
 maudiront l'heure de ces rendez-
 vous, car ces liens, que j'ay ima-
 ginez, vont les retenir jusqu'à ce
 que le Pere de cette débauchée
 m'ait rendu la dot & tous les pre-
 sents que je luy ay faits pour elle.
 Sa fille est assurement fort belle,
 mais ses mœurs deshonnorent sa
 beauté.

A ces cris tous les Dieux se ren-
 dent dans son appartement. Nep-
 tune qui esbranfle la terre, Mer-
 cure si utile aux hommes, & Apol-
 lon dont les traits sont inevitables,
 s'y rendirent comme les autres. Les
 Déesses par pudeur & par bien-
 séance demeurèrent dans leur Pa-
 lais. Les Dieux estant arrivez, s'ar-
 resterent sur le seuil de la porte, &
 se mirent à rire de tout leur cœur
 en voyant l'artifice de Vulcain. Et
 l'on entendoit qu'ils se disoient les
 uns aux autres, Les mauvaises ac-

» tions ne prospèrent pas , le pesant
 » a surpris le leger. Car nous voyons
 » que Vulcain , qui marche pesam-
 » ment & lentement parce qu'il est
 » boiteux , a attrapé Mars qui est le
 » plus leger & le plus viste de tous
 » les Immortels. L'art a suppléé à la
 » nature. Mars ne peut s'empescher
 » de payer la rançon que doivent les
 » adulteres pris sur le fait.

Voilà ce qu'ils se disoient les
 uns aux autres. Mais Apollon
 adressant la parole à Mercure, luy
 » dit : Fils de Jupiter, Mercure, qui
 » portez les ordres des Dieux, & qui
 » faites de si utiles presents aux hom-
 » mes, ne voudriez - vous pas bien
 » tenir la place de Mars, & estre sur-
 » pris dans ces pieges avec la belle
 » Venus ?

Le Messager des Immortels luy
 » répondit : Apollon, je m'estimerois
 » tres heureux d'avoir une pareille
 » aventure, ces liens dussent-ils en-
 » core estre plus forts, & dussiez-

D'HOMERE. Livre VIII. 27

vous tous, tant que vous estes de Dieux & de Déeses dans l'Olympe, estre spectateurs de ma captivité; les faveurs de la belle Venus me consoleroient de vos brocards & de toutes vos railleries.

Il dit, & le ris des Immortels recommença. Neptune fut le seul qui ne rit point, mais prenant son sérieux, il prioit instamment Vulcain de délier Mars. Déliez ce Dieu, luy disoit-il, je vous prie, & je vous répons, devant tous les Dieux qui m'entendent, qu'il vous payera tout ce qui sera jugé juste & raisonnable.

Vulcain luy répond, Neptune n'exigez point cela de moy; c'est une méchante affaire que de se rendre caution pour les méchants. D'ailleurs comment pourrois-je vous retenir dans mes liens au milieu de tous les Dieux, si Mars en liberté emportoit ma dette!

N'ayez point cette crainte, re-

- partit Neptune, si Mars délivré de
- ses liens s'enfuit sans vous satisfaire,
- je vous assure que je vous satis-
- feray.
- Cela estant, reprit Vulcain, je
- ne puis ni ne dois rien refuser à
- vos prieres.

En mesme temps il délie ces merveilleux liens. Les captifs ne se sentent pas plustost libres, qu'ils se levent & s'envolent, Mars prend le chemin de Thrace, & la Mere des jeux & des ris celuy de Cypre, & se rend à Paphos où elle a un temple & un autel, où les parfums exhalent continuellement une fumée odoriferante.

Dés qu'elle y est arrivée, les Graces la deshabillent, la baignent, la parfument d'une essence immortelle qui est reservée pour les Dieux, & l'habillent d'une robe charmante, qui releve sa beauté & qu'on ne peut voir sans admiration.

Voilà quelle estoit la chanson que chantoit Demodocus. Ulysse l'entendoit avec un merveilleux plaisir, & tous les Pheaciens estoient charmez. Alcinoüs appelle ses deux fils Halius & Laodamas, & voyant que personne ne vouloit leur disputer le prix de la danse, il leur ordonne de danser seuls. Ces deux Princes, pour montrer leur adresse, prennent un balon rouge que Polybe leur avoit fait. L'un d'eux se pliant & se renversant en arriere, le pousse jusqu'aux nuës; & l'autre s'eslançant en l'air avec une admirable agilité, le reçoit & le repousse avant qu'il tombe à leurs pieds. Après qu'ils se furent assez exercez à le pousser & le repousser plusieurs fois, ils finirent cette danse haute & en commencerent une basse. Ils firent plusieurs tours & retours avec une justesse merveilleuse. Tous les autres jeunes gens, qui estoient debout tout autour,

battoient des mains, & tout retentissoit du bruit des acclamations & des louanges.

Alors Ulyffe dit à Alcinoüs,
 » Grand Prince, qui par vostre bon-
 » ne mine effacez tout ce que je voy
 » icy, vous m'aviez bien promis que
 » vous me feriez voir les plus habiles
 » danseurs qui soient sur la terre.
 » Vous m'avez tenu parole, & je ne
 » puis vous exprimer toute mon ad-
 » miration.

Ce discours fut tres agreable à
 Alcinoüs, qui prenant aussi-tost la
 » parole, dit : Princes & Chefs des
 » Pheaciens, escoutez-moy. Cet es-
 » tranger me paroist homme sage &
 » d'une rare prudence ; faisons-luy,
 » selon la coutume, un present, mais
 » un present qui soit proportionné à
 » son merite. Vous estes icy douze
 » Princes qui gouvernez sous moy,
 » & qui rendez la justice au peuple ;
 » portons icy chacun un manteau,
 » une tunique & un talent d'or, afin

que cet estrangeur les recevant de
 nostre main, se mette à table ce soir
 avec plus de joye. J'ordonne aussi
 qu'Euryale l'appaise par ses sou-
 missions & par ses presents, parce
 qu'il ne luy a pas parlé avec le res-
 pect qu'il luy devoit, & qu'il l'a
 offensé contre toute sorte de jus-
 tice.

Il dit. Tous les Princes approu-
 verent son discours, & envoyerent
 chacun leur heraut pour apporter
 les presents. En mesme temps Eu-
 ryale dit à Alcinoüs : Grand Roy,
 je feray à cet estrangeur la satisfac-
 tion que vous m'ordonnez, & je
 luy donneray une belle espée d'un
 acier tres fin, dont la poignée est
 d'argent, & le fourreau de la plus
 belle ivoire qu'on ait jamais tra-
 vaillée; je suis seur qu'il ne la trou-
 vera pas indigne de luy.

En finissant ces mots, il presente
 cette espée à Ulysse, & luy dit :
 Genereux estrangeur, si je vous ay

» dit quelque parole trop dure, souffrez que les vents l'emportent, ayez la bonté de l'oublier, & je prie les Dieux qu'ils vous fassent la grace de revoir vostre femme & vostre patrie, & qu'ils finissent les maux que vous souffrez depuis longtemps, esloigné de vos amis & de vostre famille.

» Mon cher Euryale, repart Ulyse, puissiez-vous n'avoir jamais que des sujets de joye, & que les Dieux vous comblent de prosperitez & fassent que vous n'ayez jamais besoin de cette espée dont vous me faites present, après m'avoir appaisé par vos paroles pleines de douceur & de politesse. En achevant ces mots, il met à son costé cette riche espée.

Comme le soleil estoit près de se coucher, les magnifiques presents arrivent, & les herauts les portent au Palais d'Alcinoüs, où les fils du Roy les prennent eux-

mesmes des mains des herauts & les portent chez la Reyne leur mere. Le Roy marchoit à leur teste.

Dés qu'ils furent arrivez dans l'appartement de la Reyne, ils s'asfirent, & Alcinoüs dit à Areté: Ma femme, faites apporter icy le plus beau coffre que vous ayez, après y avoir mis un riche manteau & une belle tunique, & ordonnez à vos femmes d'aller tout à l'heure faire chauffer de l'eau; nostre hoste, après s'estre baigné & après avoir vû ces presents bien rangez dans ce coffre, en soupera plus gayement & gouftera mieux le plaisir de la musique. Je luy donneray ma belle coupe d'or, afin que quand il sera de retour chez luy, il s'en serve à faire des libations à Jupiter & aux autres Dieux en se souvenant toujours de moy.

La Reyne en mesme temps donne ordre à ses femmes d'aller promptement faire chauffer un bain.

Elles obéissent, & mettent sur le feu un grand vaisseau d'airain, elles le remplissent d'eau & elles mettent dessous beaucoup de bois; dans un moment le vaisseau est environné de flammes & l'eau commence à fremir.

Cependant Areté ayant fait tirer de son cabinet son plus beau coffre, le presente à Ulyffe, & devant luy elle y met l'or, les manteaux & les tuniques dont les Pheaciens luy avoient fait present, & elle y ajoute un beau manteau & une tunique magnifique. Quand elle eut tout bien rangé, elle luy dit :
 » tranger, voyez ce coffre, il ferme
 » fort bien, vous n'avez qu'à y faire
 » vostre nœud, de peur que dans
 » vostre voyage quelqu'un ne vous
 » vole pendant que vous dormirez
 » tranquillement dans vostre vaisseau.

Le divin Ulyffe n'eut pas plustost entendu la Reyne parler ainsi,

qu'il jetta les yeux sur ces riches presents, les enferma & les scella du noeud merveilleux dont l'ingenieuse Circé luy avoit donné le secret. Dans le moment la maistresse de l'office le presse de s'aller mettre au bain. Ils vont dans la chambre des bains. Ulysse est ravi de voir des bains chauds, car depuis qu'il avoit quitté le Palais de la belle Calypso, il n'avoit pas eu la commodité d'en user. Mais alors il avoit tout à souhait comme un Dieu.

Quand il fut baigné & parfumé, & que les femmes luy eurent mis des habits magnifiques, il sortit de la chambre des bains & alla à la sale du festin.

La Princesse Nausicaa, dont la beauté estoit égale à celles des Déeses, estoit à l'entrée de la sale. Dès qu'elle vit Ulysse elle fut frappée d'admiration, & luy adressant la parole, elle luy dit : Estranger, je vous souhaite toute sorte de

» bonheur, mais quand vous serez
» de retour dans vostre patrie, ne
» m'oubliez pas; souvenez-vous que
» c'est à moy que vous avez l'obliga-
» tion de la vie.

» Le sage Ulyffe luy répond, Belle
» Princesse, fille du magnanime Al-
» cinoüs, que le mary de la venera-
» ble Junon, le grand Jupiter, me
» conduise seulement dans ma patrie
» & me fasse la grace de revoir ma
» femme & mes amis, je vous pro-
» mets que tous les jours je vous
» adresseray mes vœux comme à une
» Déesse, car je ne tiens la vie que
» de vous.

Après avoir parlé de la sorte, il
s'affied près du Roy. Cependant on
fait les portions pour le festin, &
on messe le vin dans les urnes. Un
heraut s'avance, conduisant par la
main le divin chanteur Demodocus,
il le place au milieu de la table &
l'appuye contre une colomne. A-
lors Ulyffe s'adressant au heraut &

D'HOMERE. *Livre VIII.* 37

luy mettant entre les mains la meil-
leure partie du dos d'un cochon
qu'on luy avoit servi, il luy dit :
« Heraut, prenez cette partie de la
« portion dont on m'a honoré, &
« donnez-là de ma part à Demodo-
« cus, l'assurant que quelque affligé
« que je sois, je l'admire & je l'honore
« parfaitement ; les chantres comme
« luy doivent estre honnorez & res-
« pectez de tous les hommes, parce
« que c'est la Muse elle-mesme qui
« leur a appris leurs chansons, &
« qu'elle les aime & les favorise. »

Il dit, & le heraut presente de
sa part cette portion au heros
Demodocus, qui la reçoit avec
joye. On mange, on fait grand
chere ; & quand l'abondance eut
chassé la faim, Ulysse prenant la
parole, dit à Demodocus : Divin
chantre, je vous admire, & je
vous loüe plus que tous les autres
mortels, car ce sont les Muses
filles du grand Jupiter qui vous

» ont enseigné , ou plustost c'est
» Apollon luy-mesme ; vous chan-
» tez avec une suite qui marque une
» connoissance profonde , les mal-
» heurs des Grecs, tout ce qu'ils ont
» fait & souffert , & tous les travaux
» qu'ils ont essuyez, comme si vous
» aviez esté present , ou que vous
» l'eussiez appris d'eux-mesmes. Mais
» continuez, je vous prie, & chantez-
» nous le stratagemme du cheval de
» bois qu'Epée construisit par le se-
» cours de Minerve , & qu'Ulysse
» par un artifice assez heureux fit
» entrer dans la citadelle , après l'a-
» voir rempli de guerriers qui sacca-
» gerent Troye. Si vous me chantez
» bien en détail toute cette aventure,
» je rendray temoignage à tous les
» hommes que c'est Apollon luy-
» mesme qui vous a dicté une si mer-
» veilleuse chanson.

Il dit , & le chantre rempli de
l'esprit du Dieu, commença à chan-
ter , & exposa parfaitement toute

l'histoire, comme fort bien informé, commençant au moment que les Grecs, faisant semblant de se retirer, monterent sur leurs vaisseaux, après avoir mis le feu à leurs tentes. Ulysse & tous les officiers d'élite, enfermez dans ce cheval, estoient au milieu de la place, car les Troyens eux-mesmes l'avoient traîné jusques dans la citadelle. Ce cheval estoit là au milieu, & les Troyens assemblez tout autour, discouraient & proposoient plusieurs choses sans pouvoir convenir. Il y avoit trois avis principaux. Les uns vouloient que l'on mist en pieces cette énorme machine : les autres conseilloyent qu'on la traînaist au haut de la citadelle & qu'on la précipitast des murailles ; & le troisieme parti estoit de ceux qui, frappez de la Religion, soutenoient qu'elle devoit estre inviolable, & qu'il falloit la laisser comme une offrande agreable aux Dieux

& capable de les appaiser, & ce dernier avis l'emporta, car c'estoit l'ordre des Destinées que Troye perist, puisqu'elle avoit receu dans ses murs cette grande machine, grosse de tant de braves capitaines, qui portoient aux Troyens la ruine & la mort. Il chanta ensuite comment les Grecs sortis du ventre du cheval, comme d'une vaste caverne, saccagerent la ville; il representa ces braves chefs répandus dans tous les quartiers & portant par tout le fer & la flamme. Il raconta comment Ulysse accompagné de Menelas & semblable au Dieu Mars, alla dans le Palais de Deïphobus, & soustint là un grand combat, qui fut long-temps douteux, & dont la victoire leur demeura enfin par le secours de Minerve.

Voilà ce que chanta ce chantre divin. Ulysse fondeoit en larmes, son visage en estoit couvert. Il

D'HOMERE. *Livre VIII.* 41

pleuroit aussi amerement qu'une femme, qui voyant tomber son espoux combattant devant les murailles de sa ville pour la deffense de sa patrie & de ses enfans, sort esperduë & se jette sur ce cher mary palpitant encore, remplit l'air de ses gemissements & le tient embrassé, pendant que ces barbares ennemis l'achevent à coups de piques & préparent à cette infortunée une dure servitude & des maux infinis. Elle gemit, elle crie, elle pleure, penetrée de la plus vive douleur. Ainsi pleuroit Ulysse. Ses larmes ne furent apperceuës que du seul Alcinoüs, qui estoit assis près de luy & qui entendit ses sanglots. Touché de sa douleur, il dit aux Pheaciens : Princes & Chefs de mon peuple, escoutez ce que j'ay à vous dire. Que Demodocus cesse de chanter & de jouër de la lyre, car ce qu'il chante ne plaist pas également à tous ceux qui l'enten-

» dent. Depuis que nous sommes à
» table & qu'il a commencé à chan-
» ter, cet estrangier n'a cessé de pleu-
» rer & de gemir, & une noire trif-
» tesse s'est emparée de son esprit.
» Que Demodocus cesse donc, afin
» que nostre hôte ne soit pas le seul
» affligé, & qu'il ait autant de plaisir
» que nous, qui avons le bonheur de
» le recevoir; c'est ce que demande
» l'hospitalité & l'honnesteté mesme.
» Cette feste n'est que pour luy seul;
» c'est pour luy que nous préparons
» un vaisseau; c'est à luy que nous
» avons fait de si bon cœur tous ces
» presents. Un suppliant & un hôte
» doivent estre regardez comme un
» frere par tout homme qui a tant
» soit peu de sens. Mais aussi, mon
» hôte, ne nous cachez point par
» une finesse interessée ce que je vais
» vous demander; vous nous devez
» les mesmes égards. Apprenez-nous
» quel est le nom que vostre pere &
» vostre mere vous ont donné, &

D'HOMERE. *Livre VIII.* 43

sous lequel vous estes connu de vos «
voylins ; car tout homme en ce «
monde, bon ou méchant, a neces- «
sairement un nom, qu'on luy don- «
ne dès qu'il vient de naistre. Dites- «
nous donc quel est le vostre, quelle «
est vostre patrie & quelle est la ville «
que vous habitez , afin que nos «
vaisseaux, qui sont doüez d'intelli- «
gence, puissent vous remener. Car «
il faut que vous sachiez que les «
vaisseaux des Pheaciens n'ont ni «
gouvernail ni pilote , comme les «
vaisseaux des autres nations , mais «
ils ont de la connoissance comme «
les hommes , & ils sçavent d'eux- «
mesmes les chemins de toutes les «
villes & de tous les pays. Ils font «
tres promptement les plus grands «
trajets , toujours enveloppez d'un «
nuage obscur qui les empesche «
d'estre découverts. Et jamais ils «
n'ont à craindre ni de perir par un «
naufage , ni d'estre endommagez «
par les flots , par les vents ou par «

» les escüeils. Je me souviens seule-
» ment d'avoir oüi autrefois Nausi-
» thoüs mon pere , qui nous disoit
» que le Dieu Neptune estoit irrité
» contre nous , de ce que nous nous
» chargions de reconduire tous les
» hommes sans distinction, & que par
» là nous les faisons jouïr du privi-
» lege que nous avons seuls de cou-
» rir les mers sans aucun peril , &
» qu'il nous menaçoit qu'un jour un
» de nos vaisseaux, revenant de con-
» duire un estrangier chez luy, seroit
» puni de ce bienfait , qu'il periroit
» au milieu de la mer , & qu'une
» grande montagne tomberoit sur la
» ville des Pheaciens & la couvriroit
» toute entiere. Voilà ce que ce sage
» vieillard nous contoit sur la foy de
» quelque ancien oracle. Et ce Dieu
» peut accomplir ces menaces ou les
» rendre vaines comme il le jugera à
» propos. Mais contez-moy, je vous
» prie, sans déguifement, comment
» vous avez perdu vostre route ; sur

D'HOMERE. *Libre VIII.* 45

quelles terres vous avez esté jetté ; &
quelles villes , quels hommes vous
avez vûs ; quels sont les peuples
que vous avez trouvé cruels , sau-
vages & sans aucun sentiment de
justice ; & quels sont ceux qui vous
ont paru humains , hospitaliers &
touchez de la crainte des Dieux !
Dites-nous aussi pourquoy vous
vous affligez en vous mesme , &
pourquoy vous pleurez en enten-
dant chanter les malheurs des Grecs
& ceux d'Ilion. Ces malheurs vien-
nent de la main des Dieux, qui ont
ordonné la mort de tant de milliers
d'hommes, afin que la Poësie en tire
des chants utiles à ceux qui vien-
dront après eux. Avez-vous perdu
devant les murs de cette place un
beau pere, un gendre, ou quelque
autre parent encore plus proche, ou
quelque bon ami & compagnon
d'armes sage & prudent ! Car un ami,
qui a ces bonnes qualitez, n'est ni
moins aimable ni moins estimable
qu'un frere.

REMARQUES
SUR
L'ODYSSEE D'HOMERE.

LIVRE VIII.

Page *ET c'estoit sur le port devant les*
1. *vaisseaux*] C'estoit dans la place
qui estoit entre les deux ports, & au milieu
de laquelle on avoit basti un temple à Nep-
tune, comme nous l'avons vû à la fin du
sixième Livre.

La Déesse Minerve, &c. ayant pris la
figure d'un heraut d'Alcinoüs] Homere
feint que le heraut, qu'Alcinoüs envoie
appeller les Princes & les chefs au Conseil,
est Minerve elle-mesme, parce que cet en-
voy est l'effet de la sagesse du Prince, & que
par consequent c'est Minerve qui luy a ins-
piré ce conseil.

Page 2. *Par ces paroles elle inspira de*
la curiosité à tous les Princes] Il n'y a point
de peuple si curieux qu'un peuple riche,
qui n'a d'autre occupation que les jeux & les
divertissements, car il cherche avidement
tout ce qui peut luy fournir de nouveaux

REMARQUE SUR L'ODYSSÉE. Liv. VIII. 47

plaisirs. Rien n'estoit donc plus capable d'exciter la curiosité des Pheaciens que de leur annoncer un estrangere si extraordinaire, qui avoit erré si long-temps sur la mer, & qui devoit faire des demandes à l'assemblée.

Page 3. Mais il nous prie de luy fournir promptement] Il dit nous, parce que, comme je l'ay desja dit ailleurs, le gouvernement des Pheaciens n'estoit pas despotique, non plus que tous les gouvernements de ces temps-là; le peuple avoit ses droits, & il estoit representé par ces personnages qui sont appellez Princes & Chefs. C'est ce qu'Aristote a fort bien establi, quand il a dit: Βασιλείας μὲν οὐκ εἶδη πάντα, τίτλαρα πὺν δειδμῶν. μίαν μὲν ἢ περὶ τοῖς Ἡρωϊκοῖς χρόνοις. αὐτὴ δ' ἢ τῶν ἐκόντων μὲν ἐπὶ πᾶσι δ' ὠλεσμένοις. στρατηγὸς γὰρ τῶν καὶ δικαστὴς ὁ βασιλεὺς, καὶ πᾶν πρὸς τοῖς θεοῖς κλέος. Il y avoit donc quatre sortes de Royauté. La premiere celle des temps Heroïques, qui commandoit à des hommes soumis volontairement, mais à de certaines conditions qui estoient reglées. Le Roy estoit le general & le juge, & il estoit le maistre de tout ce qui regardoit la Religion. Politiq. 3. 4.

Un vaisseau tout neuf, le meilleur qui soit dans nos ports] L'épithete de πρωτόπλοος signifie non seulement un vaisseau qui vient

d'estre basti & qui va faire son premier voyage, mais un vaisseau plus leger que les autres, qui va toujours devant les autres.

Page 4. *A qui Dieu a donné l'art de chanter*] Homere insinuë par tout que toutes les bonnes & grandes qualitez sont des dons de Dieu. On ne peut pas douter que la musique, qui embrasse la Poësie, n'en soit un considerable. Il y avoit de ces chantres dans toutes les Cours des Princes. Nous avons desja vû Phemius à Ithaque; nous en avons vû un autre à Lacedemone chez Menelas, & voicy Demodocus chez le Roy Alcinoüs. Le goust pour la musique a toujours esté general. Les Hebreux l'avoient encore plus que les autres peuples. On sçait les effectz que les chants de David faisoient sur l'esprit de Saül. Salomon dit dans l'Ecclesiaste, *feci mihi cantores & cantatrices.* 11. 8. & comme les Grecs, ils admettoient ces chantres à leurs festins. C'est pourquoy l'Auteur de l'Ecclesiastique compare la musique des festins à une émeraude enchassée dans de l'or. 31. 8.

Page 5. *Mais à ces faveurs elles avoient meslé beaucoup d'amertume, car elles l'avoient privé de la vûë*] Je suis persuadée que c'est sur ce passage que les Anciens se sont imaginé qu'Homere estoit aveugle, car ils ont cru que ce Poëte s'estoit dépeint luy-mesme

mesme sous le nom de Demodocus. Il est
 vray que toutes les grandes choses, qui
 sont dites icy de Demodocus, conviennent
 à Homere. Il est un chantre divin comme
 Demodocus; comme luy il charme tous
 ceux qui l'entendent; comme luy il a chanté
 les aventures des Grecs devant Troye. En
 un mot, pour me servir de ce qu'Eustathe
 a dit fort ingenieusement, comme Hecube
 dit à sa fille dans Euripide, *Malheureuse,*
car en te donnant ce nom, je me le donne à
moy-mesme. Homere peut dire avec autant
 de raison à Demodocus, *Chantre divin,*
chantre merveilleux, chantre qui charmez
les Dieux & les hommes, car en vous don-
nant ces loüanges je me les donne à moy-
mesme. Mais il ne faut pas pousser cette
 ressemblance plus loin.

Page 6. Il contenoit la celebre dispute
 qu'Ulysse & Achille avoient eüe devant les
 remparts de Troye au milieu du festin d'un
 sacrifice] Didyme, & après luy Eustathe,
 nous ont conservé une ancienne tradition,
 qui portoit qu'après la mort d'Hector les
 Princes Grecs estant assemblez chez Aga-
 memnon à un festin après un sacrifice, on
 agita quel moyen on prendroit pour se ren-
 dre maistres de Troye, qui venoit de per-
 dre son plus fort rempart, & que sur cela
 Ulysse & Achille eurent une grande dispute,

Achille vouloit qu'on attaquaſt la ville à force ouverte; Ulyſſe au contraire qu'on euſt recours à la rufe. Et ce dernier avis l'emporta. C'eſt ſur cela qu'Athenée a eſcrit, liv. 1. *Dans Homere les generaux des trou-pes Grecques ſoupernt modeste-ment & frugalement chez Agamemnon; & ſi l'on voit dans l'Odysſée qu'Ulyſſe & Achille diſputent enſemble à un ſouper, à la grande ſatisfaction d'Agamemnon, ce ſont de ces diſputes utiles pour le bien des affaires, car ils cherchent ſi c'eſt par la force ou par la rufe qu'il faut attaquer Troye.*

Parce que c'eſtoit - là l'accompliſſement d'un oracle] Agamemnon, avant que d'entreprendre la guerre contre les Troyens, alla à Delphes conſulter l'oracle d'Apollon, & ce Dieu luy répondit que la ville ſeroit priſe loſque deux Princes, qui ſurpaſſoient tous les autres en valeur & en prudence, ſeroient en diſpute à un feſtin. Agamemnon voyant donc après la mort d'Hector Ulyſſe & Achille s'échauffer pour ſoutenir leur avis, ne douta plus de l'accompliſſement de l'oracle.

Page 7. Et allons nous exercer à toutes ſortes de combats] Les Pheaciens d'abord après le diſner vont s'exercer à des combats fort rudes. Quoy-que ces peuples fuſſent fort adonnez aux plaiſirs & aux divertiffe-

SUR L'ODYSSÉE. Livre VIII. 51
ments, ils ne laissoient pas d'avoir toujours
quelque chose de ces temps heroïques. Ces
exercices estoient un jeu pour eux.

Page 8. *Combien nous sommes au dessus
de tous les autres hommes*] Alcinoüs dit,
nous sommes, en se mettant de la partie,
parce que la gloire du peuple est la gloire
du Roy.

*Et le mene par le mesme chemin que te-
noient tous les autres*] On mene Demodo-
cus à cette assemblée, parce qu'il y sera
question de danses & de musique.

Acronée, Ocyale, Elatrée] Tous ces
noms, excepté celuy de Leodamas, sont ti-
rez de la marine.

Page 9. *Et les laissa tous aussi loin der-
riere luy que de fortes mules*] C'est la mes-
me comparaison dont il s'est servi dans le
x. Liv. de l'Iliade, où il fait voir l'avantage
qu'une charruë de mules a sur une charruë
de bœufs. On peut voir les Remarques,
tom. 2. page 491. Les comparaisons qu'on
tire de l'agriculture sont toujours agréables.

Et Euryale fut vainqueur] Homere passe
rapidement sur ces jeux, & ne s'amuse pas
à les descrire comme il a fait ceux du XXIII.
Liv. de l'Iliade. La raison de cela est qu'icy
ils ne sont pas du sujet, ils ne sont amenez

que par occasion, & le Poëte a des choses plus pressées qui l'appellent ; au lieu que dans l'Iliade ils sont nécessaires & entrent dans le sujet, car il falloit bien honorer les funeraillcs de Patrocle.

Page 13. *Et vous avez tout l'air d'un écervelé*] Ulyffe répond dans les mesmes termes dont Euryale s'est servi. Euryale luy a dit par la negative, *vous n'avez nullement l'air d'un guerrier*. Et Ulyffe luy répond par l'affirmative, *et vous, vous avez tout l'air d'un homme peu sage*. Quand on traduit, il faut s'attacher à rendre ces tours & ces finesses, parce qu'elles servent à la justesse des expressions.

Il parle avec retenuë, il ne hazarde rien qui l'expose au repentir, & toutes ses paroles sont pleines de douceur & de modestie] Homere dit tout cela en quatre mots : ὁ δὲ ἀσφαλῆως ἀγορεύει Αἰδοῖ μάλιστα. Mais ces quatre mots renferment tout ce que j'ay dit. *Ἀσφαλῆως ἀγορεύειν*, parler seurement, signifie, *parler avec retenuë sans broncher*, c'est à dire, sans faire aucune faute contre la prudence. Il y a un proverbe Grec qui dit : *Il vaut mieux broncher des pieds que de la langue*.

A peine les Dieux mesmes pourroient-ils ajouter à cette bonne mine] Je suis eston-

née de l'explication qu'Eustathe a donnée à ce vers, οὐδὲ κεν ἄλλως οὐδὲ θεὸς πύζει, qu'il explique, *Dieu mesme ne peut pas changer ce qui est fait.* Rien n'est plus hors de propos ni plus éloigné de la pensée d'Homere, qui donne icy un grand éloge à la beauté & à la bonne mine d'Euryale, en luy disant, *un Dieu mesme ne vous feroit pas autrement, c'est à dire, vous ne seriez pas mieux fait si vous sortiez de la main d'un Dieu, & qu'un Dieu luy-mesme vous eust formé.* Et la suite prouve que c'est là la véritable explication, *mais vous manquez de sens.*

Page 14. *Vos paroles estourdies ont excité ma colere*] Il dit cela pour excuser la dureté de sa réponse, & pour en demander une espece de pardon à toute l'assemblée.

Sans quitter son manteau] Homere veut faire entendre que les Pheaciens estoient à demi nuds, ce qui estoit un grand avantage.

Page 15. *Les Pheaciens, ces excellents hommes de mer, ces grands rameurs*] Ces épithetes ne sont pas adjoutées icy inutilement. Ce sont autant de railleries pour faire entendre que ce peuple, si appliqué à la marine, ne devoit rien disputér aux autres hommes dans les jeux & les combats auxquels on s'exerce sur terre.

Page 16. *Puisque vous m'avez offensé*] Ulyffe adjoute cette parenthese, pour adoucir en quelque sorte l'audace de son desfi.

Page 17. *Quoy-que tous ses compagnons qui l'entourent ayent l'arc tendu & prest à tirer sur moy*] Jusqu'icy on a fort mal expliqué ce passage: Eustathe mesme s'y est trompé. Il a cru qu'Ulyffe ne loüe icy que sa promptitude à tirer, & qu'il dit que quand mesme il auroit autour de luy plusieurs compagnons avec l'arc tendu & prest à tirer, il les prévient tous & frapperoit son ennemi avant qu'ils eussent seulement pensé à décocher leur fléche. Ce n'est point-là le sens. Ulyffe dit une chose beaucoup plus forte. Il dit qu'au milieu d'une foule d'ennemis il frapperoit celuy qu'il auroit choisi, quand mesme tous ces gens-là auroient l'arc bandé, & qu'ils seroient prests à tirer sur luy, ce qui marque en mesme temps & l'assurance de la main & l'intrepidité du courage: Car j'ay toujours ouï dire, & cette raison est bien naturelle, que ce qui fait tres souvent que ceux qui tirent le mieux à la chasse, tirent mal au combat, c'est qu'à la chasse, ils n'ont rien à craindre, & qu'au combat ils voyent des hommes prests à tirer sur eux. Voilà ce qui rend tant de coups inutiles; en un mot, il y a plus d'adresse & de fermeté à frapper un ennemi environné de gens qui

SUR L'ODYSSÉE. Livre VIII. 55.
trent, que s'ils ne tiroient point. Le danger
rend la main moins seure.

Qui sont aujourd'huy sur la terre & qui
se nourrissent des dons de Cérés] Σίτην ἐδω-
νε, & par-là Ulysse veut marquer les na-
tions civilisées, policées, & non pas des na-
tions barbares qui ne connoissent pas l'usage
du bled.

Ni à Eurytus d'Oechalie, qui sur l'adresse
à tirer de l'arc, osoient entrer en lice mesme
contre les Dieux] Il falloit bien que cet Eu-
rytus Roy d'Oechalie se sentist bien adroit
à tirer de l'arc, puisque pour marier sa fille
Iole il fit proposer un combat, promettant
de la donner à celuy qui le vaincroit à cet
exercice. Au reste, les Anciens ne s'accor-
dent point sur cette ville d'Oechalie dont
Eurytus estoit Roy. Les uns la mettent en
Thessalie, les autres en Eubée, les autres
dans la Messenie, & Pausanias croit que les
derniers ont raison. Je m'en estonne, car
Homere dans le II. Liv. de l'Iliade la met
parmi les villes de Thessalie. Ceux, dit-il,
qui habitoient Tricca, l'escarpés Ithome &
Oechalie qui estoient de la domination d'Eu-
rytus. Car toutes ces villes estoient de Thes-
salie.

Page 18. Il n'y a que la Course] Il a des-
ja destiné les Pheaciens à la course, emporté
par la colere ; icy il rabat un peu de cette

audace, & sentant ses forces affoiblies par tout ce qu'il a souffert, il reconnoist qu'il pourroit estre vaincu à la course.

Mon vaisseau ayant esté brisé après une furieuse tempeste, & les vivres m'ayant manqué] Il me semble qu'Eustathe a fort mal expliqué ce passage, quand il a dit que le mot *κομιδή*, provision, estoit pour *ναὸς ἔχουσα κομιδήν*, pour le navire mesme. *κομιδή* ne signifie icy que la provision. Les provisions qu'il avoit pû faire dans l'isle de Circé où la tempeste l'obligea de relascher, furent perduës quand son vaisseau fut brisé par un coup de foudre; & après qu'il eut regagné son mast, que le flux luy ramena des gouffres de Charibde, il fut dix jours sur ce mast le jouët des vents, sans prendre aucune nourriture, comme Ulysse luy-mesme nous l'expliquera à la fin du douzième Livre.

Page 19. *Et l'art de conduire des vaisseaux*] Il y a de l'apparence qu'il parle icy des courses & des combats qu'ils faisoient sur l'eau pour s'exercer & pour se dresser à la marine.

Ce sont les festins, la musique & la danse] Voilà, comme dit fort bien Eustathe, la vie d'un Sardanapale ou d'un Epicure, le heraut de la volupté, & nullement d'un peuple vertueux. Mais Homere ne propose pas cela

comme un exemple à suivre. Au contraire il le propose comme un exemple à fuir, & c'est ce que l'on verra dans la suite.

Que nos plus excellents danseurs] Il y a dans le Grec, *allons donc, nos plus excellents danseurs*, $\mu\iota\sigma\tau\alpha\tau\epsilon$. Et on dispute sur ce mot pour sçavoir s'il vient de $\mu\iota\zeta\epsilon\upsilon$, *ludere, danser*, ou de $\mu\iota\epsilon\upsilon$, *ferire, frapper*. L'un & l'autre peuvent se soutenir. S'il vient de $\mu\iota\epsilon\upsilon$, *ferire*, il faut sousentendre *γῆν* la terre, & *frapper la terre* est le synonyme de *danser*, c'est ainsi qu'Horace a dit *quatium terram*. Od. 6. du liv. 1. Et *pepulisse terram*. Od. 18. liv. 3.

Page 21. *Et commencent leurs danses avec une legereté merveilleuse*] Ce passage est remarquable, non en ce qu'il dit que ces danseurs dansoient au son de la lyre & aux chansons du musicien, car il n'y a rien là d'extraordinaire, nous l'avons vû dans l'Iliade, Livre XVIII. Mais en ce qu'il fait voir que dès ce temps-là on dansoit des histoires, s'il m'est permis de parler ainsi, c'est à dire, que les danseurs par leurs gestes & par leurs mouvements, exprimoient l'histoire que chantoit le chantre, & que leur danse estoit l'imitation des aventures exprimées dans la chanson. On se rendit ensuite si habile dans cette sorte d'imitation qu'on imitoit ces aventures sans chant & sans paroles.

Le chantre chantoit sur sa lyre les amours de Mars & de Venus] Scaliger a fait un crime à Homere de cette chanson, & par cette raison il luy préfere Virgile. *Demodocus*, dit-il, *chante les saletez des Dieux dans le festin d'Alcinoüs, & l'Iopas de Virgile chante des choses dignes d'un Roy dans le festin de Didon.* Cette critique est mauvaise de toutes manieres. Scaliger ne s'est pas souvenu de la belle regle qu'Arifote a donnée pour juger si une chose est bonne ou mauvaise, *c'est d'avoir égard à celuy qui parle, & à ceux à qui il s'adresse.* Poëtiq. chap. 26. Cette regle justifie entièrement Homere, ce n'est ni luy ni son heros qui chantent ces amours, c'est un musicien qui les chante pendant le festin à un peuple mou & effeminé. Ainsi sans avoir recours à l'allegorie physique & morale que cette fable peut renfermer, comme l'a fort bien remarqué l'Auteur du Traité du Poëme épique, liv. 5. chap. 11. on fait voir que ce sujet est tres convenable aux mœurs des Pheaciens, gens mous & effeminez, qui ne pensoient tous les jours de leur vie qu'aux jeux, aux plaisirs & à l'amour, & qu'Homere sçait parfaitement accommoder ses recits aux genies des peuples dont il parle. Il enseigne par-là que la vie molle & oysive est la source des voluptez criminelles, & que les hommes qui vivent de cette ma-

niere, uniquement occupez de leurs plaisirs, n'aiment que ces contes d'amour libres & licencieux, qui ne seroient pas escoutez à la table des sages, & qu'ils se plaisent à entendre ces recits honteux, & à faire les Dieux aussi vicieux & aussi corrompus qu'eux-mêmes. L'on peut donc conclure que ce recit d'Homere est bien moins un exemple pernicieux d'adultere & d'impieté, qu'un avis tres utile qu'il donne à ceux qui veulent estre honnestes gens, en leur insinuant que pour éviter ces crimes, il faut fuir les arts & les voyes qui y conduisent, & en meslant à ce recit des termes infamants, qui font connoistre le jugement qu'on doit porter de cette action honteuse, & qui sont les preservatifs contre le poison de la fiction. C'est ce que Plutarque a bien reconnu, car dans son *Traité comment il faut lire les Poëtes*, il nous avertit que dans cette fable des amours de Mars & de Venus, l'intention d'Homere est de faire entendre à ceux qui sont capables de reflexion, que la musique lascive, les chansons dissoluës & les discours sur les sujets licencieux, rendent les mœurs desordonnées, les vies lubriques & effeminées, les hommes lasches & sujets à leurs plaisirs, aux délices, aux voluptez & aux amours de folles femmes. Il faut bien des précautions à un Poëte, dit parfaitement le R. P. le Bossu, pour traiter des incidents aussi dan-

gereux que ceux-là, s'il veut faire plus de bien que de mal ; il doit estudier le besoin, l'intérêt, l'humeur de ses auditeurs & l'effet que ces sujets pourront faire sur leur esprit. Mais à vray dire, nous ne sommes plus dans un temps où la simplicité puisse rendre cette matière tolérable aux honnestes gens, & où on puisse la proposer sans corrompre la meilleure partie de ses auditeurs, & sans entretenir la corruption & le vice qui est dans les autres. Ainsi quelque judicieux ou excusable qu'ait esté Homere en cette invention, un Poëte ne seroit aujourd'huy ni judicieux ni excusable, si en cela il osoit imiter cet Ancien. Il est bon d'enseigner ce qu'il a enseigné ; mais il seroit tres mauvais de l'enseigner comme il a fait, & encore plus mauvais d'estaler cette aventure sur nos theatres ; ce seroit fouler aux pieds non seulement les mœurs & les bienséances, mais encore la Religion. Et malgré la licence de nos mœurs, j'ose dire que jamais Poëte ne le feroit avec succès. Homere est bien louable d'avoir mësé à cette fiction si dangereuse par elle-mesme des instructions qui la corrigent. On peut voir ce Poëte encore mieux justifié dans les Remarques de M. Dacier sur la Poëtique d'Aristote pag. 441. & 442. Au reste ce chant de Demodocus confirme parfaitement ce que j'ay desja dit de nos *Cantates*.

Et comment il l'avoit comblée de presens]

Il y a donc long-temps que les presens ont un grand pouvoir, & sur les Déeses mêmes.

Entre d'abord dans sa forge, l'esprit plein de grands desseins de vengeance; il met son énorme enclume sur son pied, & commence à forger des liens indissolubles] L'Auteur du Parallele n'a pas mieux réussi à critiquer Homere sur les arts, que sur ses idées & sur ses expressions. On voit, dit son Abbé, que *Vulcain forge sur une grosse enclume des liens aussi menus que des toiles d'araignée.* Le Chevalier se recrie sur cela & dit fort doctement: *Le pere de tous les arts peut-il parler ainsi! Est-il besoin d'une grosse enclume pour faire des liens aussi menus que des toiles d'araignées! Le bon homme scavoit que les orfevres & les forgerons ont de grosses enclumes, il ne faut pas luy en demander davantage.* Voilà une ridicule critique. Homere a grande raison de dire que *Vulcain eut recours à son enclume; car quoy-que ces liens fussent aussi déliez que des toiles d'araignée & imperceptibles, ils ne pouvoient être forgez que sur l'enclume, parce que tout déliez qu'ils estoient, il falloit encore qu'ils eussent beaucoup de force, afin que ceux qu'ils devoient retenir ne pussent les rompre.* L'enclume a esté malheureuse à ce Critique, car elle luy a fait desja

commettre une faute tres grossiere, comme nous l'avons vû sur le III. Livre.

Page 22. *Qu'il aime plus que toutes les autres terres qui luy sont consacrées*] On a dit que Vulcain aimoit particulièrement Lemnos, à cause des feux sousterrains qui sortent de cette isle, car le feu est l'ame des forges. Et c'est pourquoy aussi on a feint qu'il estoit tombé dans cette isle quand il fut précipité du ciel.

Page 23. *Et il est allé voir ses Sintiens*] Les Sintiens estoient les peuples de Lemnos, & ils estoient venus de Thrace s'establiir dans cette isle. Il dit qu'ils parloient un langage barbare, parce que leur langue estoit un composé de la langue des Thraces, de celle des Asiaticques & de la Grecque fort alterée & corrompüe. Quand Mars dit, *il est allé voir ses Sintiens au langage barbare*, il y a dans ces paroles une sorte de raillerie & de mépris; il veut faire sentir à Venus la sottise d'un homme qui quitte une si belle femme pour aller voir des peuples si grossiers.

Page 24. *Accourez tous pour voir des choses infames*] Il y a dans le texte, tel que nous l'avons aujourd'huy, *accourez pour voir des choses risibles*. Δεῦρ' ἵνα ἔργα γέλασα, &c. Or il n'est ni vraysemblable ni possible que Vulcain appelle cette aventure risible, car

elle est tres peu risible pour un mary; j'ay donc crû devoir suivre l'ancienne leçon qu'Eustathe a rapportée, ἐργ' ἀγέλασα, des choses dont je n'ay pas sujet de rire. Les Dieux en riront, mais Vulcain n'en rit point.

Et que je suis incommode] Homere a bien senti que la laideur d'un mary est souvent un surcroist de beauté pour l'amant.

Page 25. *M'ait rendu la dot & tous les presens que je luy ay faits*] Dans mes Remarques sur l'Iliade j'ay assez parlé de cet ancien usage, par lequel il estoit establi que le marié donnoit au pere de la mariée une sorte de dot, c'est à dire, qu'il luy faisoit des presens dont il achetoit en quelque façon sa fiancée. Voicy donc la jurisprudence qu'Homere rapporte de ces anciens temps, le pere de la femme surprise en adultere, estoit obligé de rendre au mary tous les presens que le mary avoit faits. A plus forte raison le mary estoit-il en droit de retenir la dot que le pere avoit donnée à sa fille, comme la jurisprudence des siecles suivans l'a décidé.

Mais ses mœurs deshonnorent sa beauté] Homere met toujours quelque mot utile qui fait connoistre le veritable jugement qu'il fait des actions qu'il décrit.

Les Déeses par pudeur & par bienséances demurerent dans leur Palais] Ces Déeses ne devoient ni ne pouvoient assister à un tel spectacle. Homere donne toujours des marques de sagesse dans les fictions mesmes les plus licencieuses.

Les mauvaises actions ne prosperent pas] Voicy de ces instructions cachées qu'Homere messe adroitement dans ses narrations pour former les mœurs & pour empêcher les jeunes gens d'avaler le poison que la fiction presente. Cette fable est d'un pernicieux exemple, mais Homere en corrige autant qu'il peut le venin par cette reflexion tres sage qu'il fait faire aux Dieux, & qui enseigne aux hommes, mesme aux plus puissants, qu'ils ne doivent pas se flatter que leurs mauvaises actions seront toujours heureuses, que ce que l'on croit le plus caché, vient enfin en évidence, & que rien ne demeure impuni.

Page 26. *Mars ne peut s'empescher de payer la rançon que doivent les adulteres pris sur le fait]* Il y avoit donc dans ces anciens temps des peines pecuniaires pour les adulteres qui avoient esté surpris.

Apollon, je m'estimerois tres heureux d'avoir une pareille aventure] On ne pouvoit pas attendre d'autre réponse de Mercure, qui avoit servi à tant de commerces

secrets. D'ordinaire les confidens ne sont pas plus sages que ceux qu'ils servent.

Page 27. *Mais prenant son serieux, il prioit instamment Vulcain de délier Mars*] Pourquoi Neptune prend-il plus d'intérêt à la délivrance de Mars que les autres Dieux? C'est ce que je voudrois que nous eussent expliqué ceux qui ont entrepris de développer l'allegorie de cette fiction, & qui nous disent que l'adultere de Mars avec Venus signifie que quand la planete de Mars vient à estre conjointe avec celle de Venus, ceux qui naissent pendant cette conjonction, sont enclins à l'adultere, & que le Soleil venant à se lever là-dessus, les adulteres sont sujets à estre découverts & pris sur le fait. Que signifie donc Neptune intervenant pour la délivrance de Mars & se rendant mesme caution pour luy? Il ne faut pas esperer de pouvoir rendre raison de toutes les fables.

C'est une méchante affaire que de se rendre caution pour les méchants] On a expliqué ce vers de trois différentes manieres, qu'Eustathe a rapportées pag. 1599. J'ay suivi le sens qui m'a paru le plus naturel. Dans le temple de Delphes on avoit escrit cette sentence, *ἔγγυα νέεα δὲ ἄτα*. La perte seure suit la caution. Et les sages ont toujours blâmé cette facilité de cautionner. Sa-

lomon a dit : *Stultus homo plaudet manibus cum sponderit pro amico.* Proverb. 17. 18. Mais comme il y auroit de la dureté à refuser en certaines occasions d'estre caution, par exemple, pour un pere, pour un frere, pour un neveu, &c. Homere corrige cette sentence, en disant que *c'est une mauvaise affaire que de se rendre caution pour les méchants*, car il est indubitable qu'on sera obligé de payer pour eux. C'est pourquoy Salomon a dit aussi : *Emportez les meubles & les habits de celuy qui a cautionné pour l'estranger.* *Tolle vestimentum ejus qui sponderit pro extraneo.* Proverb. 20. 16. & 27. 13.

Page 28. *Mars prend le chemin de la Thrace, & la mere des jeux & des ris celuy de Cypre]* Homere peint par-là le genie & le naturel de ces deux peuples. Mars va en Thrace, parce que les Thraces sont belliqueux, & Venus va en Cypre, dont les habitants sont mous & effeminez, & adonnez à l'amour.

Page 29. *Ulyffe l'entendoit avec un merveilleux plaisir]* Homere enseigne par-là que les sages peuvent quelquefois entendre avec plaisir ces sortes de chansons, mais le plaisir qu'elles leur donnent est bien different de celuy qu'elles font aux fous. *Le sage, dit fort bien Eustathe, est charmé de la beauté de la Poëse & de la musique, il sent ce qu'il*

ya d'uile & d'instructif, & il démesle mesme par son intelligence les mysteres cachez sous une fiction ingenieuse ; au lieu que les autres ne goustent que ce qui favorise leur corruption.

L'un d'eux se pliant & se renversant en arriere, le pousse jusqu'aux nuës] C'estoit une sorte de danse où l'un pouffoit un balon en l'air, l'autre le repouffoit, & ils se le renvoyoient ainsi plusieurs fois, sans le laisser tomber à terre, & cela se faisoit en cadence. C'estoit une espece de danse haute, c'est pourquoy elle estoit appellée *ἀεὶα* & *αἰετία*, aériene & celeste. Le medecin Herophile avoit compris parmi les exercices de la Gymnastique cette danse au balon. C'est pourquoy l'on avoit adjouté un balon à tous les instruments de la gymnastique dont on avoit orné sa statuë.

Ils finirent cette danse haute, & en commencerent une basse] C'est le veritable sens de ce vers, *ἀπὸ γῆς ἐπὶ πύλας ποτὶ χθονί*. Ils commencerent à danser à terre. Il oppose manifestement la danse à terre à la danse au balon, dont il vient de parler, qui est la danse haute ; & comme celle-cy estoit appellée *αἰετία*, celeste ; l'autre, comme dit Eustathe, pouvoit estre appellée *χθονία*, c'est à dire, terrestre.

Page 30. Vous m'avez bien promis] Le Grec dit : Vous m'avez menacé, *ἀπειλονούσ*.

Les Grecs ont dit *menacer pour promettre*. Et les Latins les ont imitez : c'est ainsi qu'Horace a dit, *multa & preclara minantem*.

Vous estes icy douze Princes] Il y a dans le Grec : *Il y a icy douze Roys qui regnent sur le peuple, & je suis le treizième*. Ces mots, *& je suis*, ne marquent pas l'égalité, mais au contraire la superiorité, car on voit que c'est luy-mesme qui donne les ordres. Ces douze Roys ou Princes estoient les principaux qui gouvernoient sous luy, car, comme je l'ay desja remarqué, c'estoit un estat meslé de Royauté d'oligarchie & de démocratie. Ces douze Roys ou Princes estoient à peu près ce qu'estoient autrefois les douze Pairs en France.

Page 31. *Il presente cette espée à Ulysse*] Il paroist par ce passage que les Pheaciens portoient l'espée, car quoy-qu'Alcinoüs ait dit qu'ils ne manioient ni l'arc ni le carquois, ils ne laissoient pas de porter des armes deffensives.

Page 32. *Et fassent que vous n'avez jamais besoin de cette espée*] Eustathe a donné un sens tout contraire : *puissay-je n'avoir jamais besoin de cette espée*. Car comme on croyoit que les pretens des ennemis estoient funestes, Ulysse pour détourner l'augure, souhaite de n'avoir jamais besoin de recourir à cette espée, mais de la garder

comme un dépôt. Je croy qu'Eustathe se trompe, le souhait d'Ulyssé ne doit pas estre en faveur de luy-mesme, il doit estre en faveur de celuy qu'il remercie & dont il reçoit le present; c'est aussi le sens naturel que le vers d'Homere presente: Μυθε π μοι ξι-
 φιος γε ποτη μετ'ομοδε γειοιτο. *Neque tibi in posterum desiderium ensis eveniat.* Ce tibi est décisif. *Fassent les Dieux que vous n'ayez jamais besoin de cette espée.* C'est à dire, fassent les Dieux que vos jours coulent en paix, & que jamais ni guerre estrangere ni démesté domestique ne vous oblige à la tirer, & à regretter celle dont vous m'honorez.

Page 33. *Faites apporter icy le plus beau coffre que vous ayez*] Une des grandes somptuositez des femmes de ces temps-là consistoit en de beaux coffres, & c'est de ces coffres qu'on a voulu expliquer ce verset du Pleame 44. *Myrrha & gutta & casia à vestimentis tuis à domibus eburneis.* Car les coffres sont élégamment appellez les *maisons des habits*. Le goust de ces beaux coffres s'est conservé fort long-temps, & ce n'est que le dernier siecle qui l'a vû finir.

Je luy donneray ma belle coupe d'or] Il a ordonné que chacun des Princes donneroit un talent d'or, & luy il donne sa coupe. Il faut donc, ou que le talent d'or ne fust

70 R E M A R Q U E S

pas d'un si grand poids que celuy que nous connoissons, car le Roy ne doit pas donner moins que les autres, ou que le travail rendist cette coupe plus précieuse, ou que le Roy la donnast de surcroist, quoy-qu'il n'en parle point, ou enfin qu'elle pelast plus d'un talent.

Page 35. *Et les scella d'un nœud merveilleux dont l'ingenieuse Circé luy avoit donné le secret*] Dans ces anciens temps, avant l'usage des clefs, on avoit accoutumé de fermer avec des nœuds que chacun faisoit à sa fantaisie. Il y en avoit de si merveilleux & de si difficiles, que celuy qui les avoit faits, & qui en sçavoit le secret, estoit le seul qui püst les dessier. Tel estoit par exemple le nœud Gordien.

Page 36. *Je vous promets que tous les jours je vous adresseray mes vœux comme à une Déesse*] Il ne se peut rien adjouter à la politesse d'Ulysse; la Princesse le prie de se souvenir d'elle, & de ne pas oublier les secours qu'elle luy a donnez, & Ulysse luy promet de l'invoquer comme une Déesse.

Alors Ulysse s'adressant au heraut, & luy mettant entre les mains la meilleure partie du dos d'un cochon qu'on luy avoit servi] Il faut estre entierement estrangier dans l'Antiquité pour avoir tiré de cet endroit

Un sujet de moquerie, comme a fait l'Auteur du Parallele. *Ulyse*, dit-il, coupe un morceau de cochon, qu'il donne à manger au musicien, qui estoit derriere luy, lequel en fut bien aise. Rien n'est plus mal exposé que le fait, & rien n'est plus ridicule que cette critique. Le dos du cochon estoit la partie la plus honorable; on la sert à *Ulyse*, & *Ulyse* ne donne pas un morceau de cochon à *Demodocus*, mais il luy donne une partie de cette portion, & *Demodocus* la reçoit avec joye comme une marque de distinction & d'honneur.

Page 37. Car ce sont les *Muses*, filles du grand *Jupiter*, qui vous ont instruit, ou plus-tost c'est *Apollon* luy-mesme] *Ulyse* ne dit pas cela seulement pour louer la beauté des chants de *Demodocus*, mais pour faire voir qu'ils sont l'effet de l'inspiration & de l'enthousiasme. Car ce chantre habitant une isle si éloignée de tout commerce, selon la supposition des *Pheaciens*, il n'estoit pas possible qu'il eust esté instruit par quelqu'un des aventures des Grecs. Il faut donc que ce soit *Apollon* qui les luy ait revelées. C'est pourquoy il dit ensuite qu'il les chante comme s'il avoit esté present, ou qu'il les eust apprises des Grecs mesmes. Ce passage est fort beau & d'une adresse merveilleuse, car en louant parfaitement les Poëtes, il fonde la verité de toutes les aventures avec tant

de feureté & d'évidence, qu'il est impossible d'en douter.

Page 38. *Vous chantez avec une suite qui marque une connoissance profonde, les malheurs des Grecs*] Il faut remarquer la grande sagesse qu'Homere donne icy à Ulyffe. Demodocus a chanté deux fois. La premiere, pendant le festin, & il a chanté les aventures des heros & la celebre dispute d'Ulyffe & d'Achille; & la seconde après le festin, pour faire danser les Pheaciens, & il a chanté les amours de Mars & de Venus. On se remet à table, & Demodocus va chanter pour la troisiéme fois. Ulyffe ne dit pas un mot de la seconde chanson, il ne la louë point, il n'en demande point de semblable, mais il témoigne l'admiration qu'il a pour la premiere, & il en demande la suite, qui est l'histoire du cheval de bois: *Continuez, je vous prie*, luy dit-il, & *chantez-nous le stratagemme du cheval de bois*. Voilà une grande instruction qu'Homere donne aux hommes. Les sages peuvent entendre en passant une chanson comme celle des amours de Mars & de Venus, mais il ne la louënt point, ils n'en demandent point de semblable; mais pour celles qui chantent les grandes actions des heros, ce sont les seules qu'ils admirent, qu'ils demandent & dont ils ne peuvent se lasser, & en mesme temps il fait entendre que les Poëtes & les Musiciens doivent tirer des

des actions des hommes sages & tempérans les sujets de leurs chansons & de toutes leurs Poësies, comme Plutarque l'a fort bien remarqué.

Avec une suite qui marque une connoissance profonde] C'est ce que signifient ces mots, *λινυ γὰρ κατὰ κόσμον.* Vous chantez avec une grande suite & une grande methode. Ceux qui ne sont pas bien instruits broüillent & confondent les matieres, mais ceux qui sçavent bien les choses, les racontent de suite, chaque chose est dans son lieu.

Et qu'Ulysse, par un artifice assez heureux, fit entrer dans la citadelle] Homere n'a point expliqué la ruse dont Ulysse se servit pour obliger les Troyens à faire entrer cet énorme cheval dans la citadelle. Cela auroit pourtant bien fait icy, Virgile ne l'a pas négligé. Et par l'heureux épisode de Sinon, il a jetté un grand ornement dans son Poëme.

Si vous me chantez bien en détail toute cette aventure, je rendray témoignage] Ulysse ne se contente pas des preuves que Demodocus a desja données, qu'il est véritablement inspiré, puisqu'il a chanté ces aventures des Grecs avec autant de verité que s'il les avoit vûës, il veut s'en assurer encore davantage, & pour cela il luy propose de chanter l'histoire du cheval de bois, car

s'il la chante telle qu'elle est, on ne peut plus douter que ce ne soit Apollon qui l'instruit, en luy revelant les choses passées, & en luy dictant luy-mesme la chanson. Encore une fois quelle adresse merveilleuse pour nous forcer à regarder toutes ces aventures de la guerre de Troye, non comme des fables, mais comme des histoires dont il n'est pas permis de revoquer en doute la certitude & la verité. Homere est donc veritablement ce Poëte instruit par Apollon mesme, & ce qu'il chante est aussi vray que s'il l'avoit vu:

Et le chantre rempli de l'esprit du Dieu]
Homere ne veut pas que nous perdions un moment de vûë cette verité, que ce que chante Demodocus luy est revelé par Apollon mesme.

Page 39. *Commencant au moment]* La chanson qu'a chanté Demodocus sur les amours de Mars & de Venus est rapportée telle qu'il l'a chantée, mais il n'en est pas de mesme de celle-cy; Homere n'en rapporte que l'abregé, & comme le canevas, & cela paroist manifestement par la suite, comme lorsqu'il dit, *il chanta comment les Grecs saccagerent la ville.* Ce qui n'est point détaillé icy. Et il representa ces braves chefs répandus dans tous les quartiers, ce qui n'y est point representé, non plus que le combat qu'Ulysse & Menelas soutinrent dans le P:

lais de Deïphobus. Homere enseigne icy parfaitement l'art de faire des Abregez, comme Eustathe l'a remarqué. Cette histoire estoit trop longue pour la rapporter entiere.

Et les Troyens assemblez tout autour] Virgile, qui a si bien profité de cet endroit, a changé le temps, car il feint que tout cecy se passa avant qu'on eust receu ce cheval dans la ville.

Comme une offrande agreable aux Dieux & capable de les appaiser] Homere ne dit point que cette machine estoit consacrée à Minerve, il dit seulement qu'après que les Grecs l'eurent construite, Ulysse par un artifice digne de luy, porta les Troyens à la faire entrer dans leur ville, & que la pluspart furent d'avis qu'il falloit la respecter & la regarder comme inviolable, & la laisser comme une offrande agreable aux Dieux & capable de les appaiser. De-là les Poëtes, qui sont venus dans la suite, ont tiré tout ce qu'ils ont dit du vœu fait à Minerve. Accius avoit traité ce sujet dans sa piece intitulée *Deïphobus*, & je ne doute pas que Virgile n'ait profité des idées de ce Poëte dans l'admirable recit qu'il fait de cette aventure au 11. liv. de son Eneïde.

Page 41. *Il pleuroit aussi amerement qu'une femme qui voit tomber son espoux*] Ceux qui voudroient critiquer cette compa-

raison, pourroient dire qu'elle n'est pas juste, en ce que la femme a grand sujet de verser des larmes, puisqu'elle tombe dans le plus grand de tous les malheurs, & qu'Ulysse n'a aucun sujet de pleurer, car de quoy pleure-t-il ! Pleure-t-il de ce que son artifice a eu tout le succès qu'il avoit désiré ! mais ce seroit-là une fausse critique. Homere ne compare nullement la fortune d'Ulysse à celle de cette femme si malheureuse ; il compare seulement les larmes de l'un aux larmes de l'autre, & fait une image tres touchante. Et quant au sujet des larmes d'Ulysse, c'est bien mal connoistre la nature que de demander ce qui l'obligeoit à pleurer.

Page 42. *Un suppliant & un hôte doivent estre regardez comme un frere*] Voilà une maxime digne d'un Chrestien.

Apprenez-nous quel est le nom que vostre pere & vostre mere vous ont donné, & sous lequel vous estes connu] Alcinoüs specifie cela en détail, pour l'obliger à dire son véritable nom, & non pas un nom supposé, un nom de guerre qu'il pourroit avoir pris pour se cacher & s'empescher d'estre connu. Cela est donc tres sensé. Cependant l'Auteur du Parallele releve cet endroit comme une grande sottise d'Homere. *Alcinoüs, dit-il, demande à Ulysse de quel nom son pere, sa*

mere & ses voisins l'appellent, car, adjou-
te-il, il n'y a point d'homme qui n'ait un nom,
soit qu'il ait du merite, ou qu'il n'en ait
point. A quoy le Chevalier adjoute cette
sage Reflexion: C'estoit dire à Ulysse que
quand mesme il seroit le plus grand belistre
du monde, comme il en avoit un peu la mine,
il ne laisseroit pas d'avoir un nom, &c. Voilà
comment cet Auteur manioit la fine criti-
que.

Page 43. Car tout homme en ce monde,
bon ou méchant] Cela est vray en general,
mais il peut y avoir quelque exception, les
Anciens ont marqué des nations barbares où
personne n'avoit de nom.

Afin que nos vaisseaux qui sont doués
d'intelligence, puissent vous remener, &c.]
Alcinoüs ne s'est pas contenté de dire de
ses vaisseaux qu'ils estoient aussi vistes que
l'oyseau ou mesme que la pensée, il pousse
l'hyperbole jusqu'au dernier excés, en leur
attribuant de l'intelligence, & en en faisant
presque des personnes animées à qui il ne
manque que la parole. Alcinoüs fait ce
conte prodigieux pour estonner son hoste,
& pour luy faire envisager que s'il ne dit la
verité, ses vaisseaux, au lieu de le remener
dans sa patrie, le meneront par tout où il
aura dit. Mais diront nos judicieux Criti-
ques, cette hyperbole n'est-elle pas insensée,
des navires qui ont de l'intelligence? Non

elle ne l'est point du tout pour ce siècle. Ne disoit-on pas que le chesne de Dodone parloit ! Et n'a-t'on pas dit la mesme chose de la navire Argo !

Page 44. *Que le Dieu Neptune estoit irrité contre nous de ce que nous nous chargions de reconduire, &c.*] Cela est fondé sur ce qu'il est naturel qu'un Prince ne veuille point que dans son empire il y ait quelqu'un qui ne soit pas soumis à son pouvoir, & qui se tire de sa dépendance. Les Pheaciens ne se contentoient pas d'avoir le privilege de courir les mers sans danger, ils associoient à ce privilege tous ceux qu'ils reconduisoient. Ainsi c'estoient autant de gens contre lesquels Neptune ne pouvoit rien entreprendre, ce qui bleffoit beaucoup son autorité. Mais toutes ces fictions si poëtiques & si exagerées, ne sont que pour louer l'adresse & l'habileté des Pheaciens dans l'art de la marine, & leur generosité pour tous les estrangers, & on ne scauroit imaginer d'éloge plus parfait & plus magnifique.

Et qu'il nous menaçoit qu'un jour un de nos vaisseaux revnant de conduire un estranger chez luy] Eustathe nous avertit que dans les anciens manuscrits, cet endroit estoit marqué d'une pointe & d'une estoile. De la pointe, pour marquer que tout cet endroit, qui regarde cet ancien oracle, est

déplacé icy ; & de l'estoile , pour marquer qu'il est fort beau. On prétend que sa véritable place est dans le x i i i. Livre. Car , disoit-on , il n'y a pas d'apparence que si Alcinoüs s'estoit souvenu dans cette occasion de l'ancien oracle & de la menace de Neptune, il eust esté assez hardi & assez imprudent pour remener l'ennemi de ce Dieu. Mais cette critique me paroist tres mal fondée , & il me semble qu'on en doit juger tout autrement , & que cet oracle est tres bien placé icy. Cet endroit renferme une leçon tres importante. Les Pheaciens sont avertis par un ancien oracle des maux qui leur doivent arriver un jour pour avoir remené chez luy un estrangere. Ils ne laissent pas de faire cette action de charité , & ils laissent aux Dieux le soin d'effectuer leurs menaces, ou de les changer , persuadez que c'est aux hommes à faire leur devoir , & à laisser aux Dieux le soin du reste. Et que ce fust-là leur esprit , ce qu'Alcinoüs ajoute le marque certainement , *Et ce Dieu peut accomplir ses menaces, ou les rendre vaines.* En effet Dieu peut changer ses decrets , & on peut esperer qu'il les changera toujours en faveur de ceux qui font le bien.

Qu'il periroit au milieu de la mer] Cette premiere partie de l'oracle s'accomplit dans le x i i i. Liv. ce vaisseau est changé en ro-

cher. Mais il n'est rien dit de la montagne

Et qu'une grande montagne tomberoit sur la ville des Pheaciens] On prétend qu'Homere a imaginé la chute de cette montagne, pour empêcher la posterité de rechercher où estoit cette isle des Pheaciens, & pour la mettre par-là hors d'estat de le convaincre de mensonge ; car qui est-ce qui ira chercher une isle qui n'existe peut-estre plus, & qui n'est qu'un escüeil, & au milieu de la mer ! Homere fait tomber cette montagne sur cette isle, comme il a fait ruiner par les fleuves, par les vagues de la mer, & par les eaux des cieux la muraille qu'il a feint que les Grecs avoient bastie au devant de leurs vaisseaux.

Page 45. *Afin que la Poësie en tire des chants utiles à ceux qui viendront après eux*] Car voilà la destination de la Poësie ; des choses qui sont arrivées, & dont Dieu s'est servi pour punir le crime & pour récompenser la vertu, la Poësie en tire des sujets utiles pour ses chants qui instruisent la posterité. Celle qui n'est propre qu'à corrompre les hommes n'est pas digne du nom de *Poësie*. Et voilà pourquoy Homere merite sur tous les autres le nom de Poëte & de Poëte divin, parce que des malheurs des Grecs & des Troyens il en a tiré des chants utiles à tous les siècles.

SUR L'ODYSSÉE. Livre VIII. 81

*Avez-vous perdu devant les murs de
cette place un beau pere, un gendre]* Ho-
mere rassemble icy les trois differents liens
qui attachent les hommes les uns aux au-
tres, & marque les degrez de preference,
le sang le premier, l'alliance le second, &
l'amitié le troisiéme. Et ce n'est qu'après
luy que les Philosophes ont distingué ces
trois differentes liaisons.

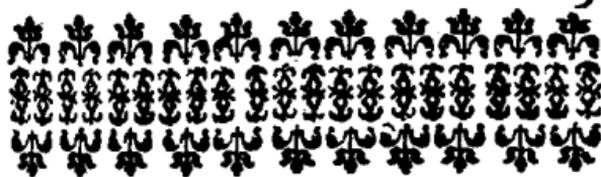
Car un ami qui a ces bonnes qualitez]
Je suis charmée de voir qu'Homere, après
avoir placé l'amitié dans le rang que la na-
ture luy donne, la releve & l'égale au sang
même.



Argument du Livre IX.

U Lyſſe obligé de ſe déclarer, raconte aux Pheaciens toutes ſes aventures, ſes combats contre les Ciconiens, ſon arrivée chez les Lotophages, & de-là chez le Cyclope Polypheme. Il leur raconte auſſi comment ce Cyclope devora ſix de ſes Compagnons, la vengeance qu'il en tira, & la rufe dont il ſe ſervit pour ſortir de la caverne où il eſtoit enfermé.





L'ODYSSÉE

D'HOMÈRE.

LIVRE IX.

LE prudent Ulyffe , ne pouvant résister aux prières d'Alcinoüs, luy répond : Grand Roy, « qui effacez tous les autres Princes, « c'est assurément une belle chose « que d'entendre un chantre comme « celui que nous avons entendu , « dont les chants égalent par leur « beauté les chants des Dieux mes- « mes. Et je suis persuadé que la « fin la plus agreable que l'homme « puisse se proposer, c'est de voir « tout un peuple en joye, & dans « toutes les maisons des festins où «

» l'on entende de belle musique, les
» tables bien couvertes & les urnes
» bien pleines de bon vin, d'où un
» eschanfon en verse dans toutes les
» coupes pour en donner à tous les
» conviez. Voilà ce qui me paroist
» tres beau. Mais pourquoy m'or-
» donnez-vous de vous raconter tous
» mes malheurs, dont le recit ne peut
» que m'affliger encore d'avantage
» & troubler vostre plaisir ! Par où
» dois-je commencer ces tristes re-
» cits ! par où dois-je les finir ! car
» je suis l'homme du monde que les
» Dieux ont le plus esprouvé par
» toutes sortes de traverses. Il faut
» d'abord vous dire mon nom, afin
» que vous me connoissiez tous, &
» qu'après que je seray eschappé de
» tous les malheurs qui me mena-
» cent encore, je sois lié avec vous
» par les liens de l'hospitalité, quoy-
» que j'habite une contrée fort éloi-
» gnée. Je suis Ulysse, fils de Laërte.
» Ulysse si connu de tous les hom-

D'HOMERE. *Livre IX.* 85

re, le mes par ses ruses & par ses strata- «
vme gesmes de guerre & dont la gloire «
où c vole jusqu'au ciel ; je demeure «
tes k dans l'isle d'Ithaque, dont l'air est «
us le fort temperé, & qui est celebre par «
aref le mont Nerite tout couvert de «
mie bois. Elle est environnée d'isles «
: les toutes habitées. Elle a près d'elle «
pes Dulichium, Samé & plus bas Za- «
vage cynthé qui n'est presque qu'une «
r os forest, & elle est la plus prochaine «
: re du continent & la plus voisine du «
' ca pole : les autres sont vers le midy «
e la & vers le levant. C'est une isle es- «
pe carpéc, mais qui porte une brave «
fac jeunesse, & pour moy je ne voy «
aba rien qui soit plus agréable à l'hom- «
& me que sa patrie. La Déesse Ca- «
de lypso a voulu me retenir dans ses «
na grottes profondes & me prendre «
ves pour mary. La charmante Circé, «
y- qui a tant de merveilleux secrets, «
re m'a fait les mesmes offres, & n'a «
a rien oublié pour me retenir dans «
or son Palais, mais inutilement. Ja- «

» mais elle n'a pû me persuader, car
 » nous n'avons rien de plus doux ni
 » de plus cher que nostre patrie &
 » nos parents , & pour les revoir
 » nous quittons volontiers le pays
 » le plus abondant & les establisse-
 » ments les plus avantageux & les
 » plus solides. Mais il faut commen-
 » cer à vous dire tous les malheurs
 » qu'il a plû à Jupiter de m'envoyer
 » depuis mon départ de Troye.

» Je n'eus pas plustost mis à la
 » voile avec toute ma flotte, que je
 » fus battu d'un vent orageux qui
 » me pouffa sur les costes des Cico-
 » niens vis-à-vis de la ville d'Ismare.
 » Là je fis une descente ; je battis
 » les Ciconiens ; je saccageay leur
 » ville & j'emmenay un grand butin.
 » Nous partageasmes nostre proye
 » avec le plus d'égalité qu'il fut pos-
 » sible , & je pressois mes Comp-
 » gnons de se rembarquer sans per-
 » dre temps ; mais les insensez refu-
 » serent de me croire, & s'amuse-

rent à faire bonne chere sur le rivage; le vin ne fut pas espargné, ils égorgerent quantité de moutons & de bœufs. Cependant les Ciconiens appellerent à leurs secours d'autres Ciconiens leurs voyfins, qui habitoient dans les terres, & qui estoient en plus grand nombre, plus aguerris qu'eux, mieux disciplinez & mieux dressez à bien combattre à pied & à cheval. Ils vinrent le lendemain à la pointe du jour avec des troupes aussi nombreuses que les feüilles & les fleurs du printemps. Alors la fortune commença à se déclarer contre nous par l'ordre de Jupiter, & à nous livrer à tous les malheurs ensemble. Les Ciconiens nous attaquèrent devant nos vaisseaux à grands coups d'espées & de piques. Le combat fut long & opiniasté. Tout le matin pendant que la sacrée lumiere du jour croissoit, nous soutinmes heureusement leurs es-

» forts , quoy-qu'ils fussent tres su-
» perieurs en nombre ; mais quand
» le soleil commença à pancher vers
» son couchant, ils nous enfoncerent
» & nous tuerent beaucoup de monde.
» Je perdis six hommes par chacun
» de mes vaisseaux , le reste se sauva,
» & nous nous éloignasmes avec joye
» d'une plage qui nous avoit esté si
» funeste. Mais quelque pressez que
» nous fussions, mes navires ne parti-
» rent point que nous n'eussions ap-
» pélé trois fois à haute voix les
» ames de nos Compagnons qui
» avoient esté tuez. Alors le souve-
» rain maistre du tonnerre nous en-
» voya un vent de nord très violent
» avec une furieuse tempeste ; la
» terre & la mer furent en un mo-
» ment couvertes d'espais nuages, &
» une nuit obscure tomba tout d'un
» coup des cieux. Mes vaisseaux es-
» toient poussez par le travers sans
» tenir de route certaine ; leurs voi-
» les furent bien-tost en pieces par

D'HOMERE. *Livre IX.* 89

la violence du vent ; nous les baif- «
fâmes & les plâmes pour éviter «
la mort qui nous menaçoit , & à «
force de rames nous gagnâmes «
une rade où nous fûmes à cou- «
vert. Nous demeurâmes-là deux «
jours & deux nuits accablés de tra- «
vail & devorés par le chagrin. Le «
troisième jour , dès que l'aurore «
eut paru, nous relevâmes nos mats, «
& déployant nos voiles, que nous «
avons raccommodées, nous nous «
remîmes en mer. Nos pilotes, se- «
condés par un vent favorable, nous «
menèrent par le plus droit chemin, «
& je me flattois d'arriver heureuse- «
ment dans ma patrie ; mais com- «
me je doublois le cap de Malée, «
le violent Borée & les courants de «
cette mer me repoussèrent & m'é- «
loignèrent de l'isle de Cythere. «
De-là je voguay neuf jours entiers «
abandonné aux vents impetueux , «
& le dixième jour j'aborday à la «
terre des Lotophages, qui se nour- «

» rissent du fruit d'une fleur. Nous
» descendîmes, nous fîmes de l'eau,
» & mes Compagnons se mirent à
» préparer leur dîner. Après le re-
» pas je choisîs deux des plus hardis
» de la troupe, & je les envoyay avec
» un heraut reconnoître le pays &
» s'informer quels peuples l'habi-
» toient. Ils marchent bien délibé-
» rez & se meslent parmi ces peuples,
» qui ne leur firent aucun mauvais
» traitement; ils leur donnerent seu-
» lement à goûter de leur fruit de
» lotos. Tous ceux qui mangerent
» de ce fruit ne vouloient ni s'en
» retourner, ni donner de leurs nou-
» velles, ils n'avoient d'autre envie
» que de demeurer-là avec ces peup-
» les, & de vivre de lotos dans un
» entier oubli de leur patrie. Mais
» je les envoyay prendre, & malgré
» leurs larmes je les fis monter sur
» leurs vaisseaux, je les attachay aux
» bancs, & je commanday à tous mes
» autres Compagnons de se rembar-

D'HOMERE. *Livre IX.* 91

quer, de peur que quelqu'un d'en-
tre eux venant à goûter de ce lo-
tos, n'oubliaſt ſon retour. Ils ſe
rembarquent tous ſans differer &
font eſcumer les flots ſous l'effort
de leurs rames. Nous nous éloi-
gnons de cette coſte fort affligez,
& nous ſommes portez par les
vents ſur les terres des Cyclopes,
gens ſuperbes qui ne reconnoiſſent
point de loix ; & qui ſe conſiant
en la providence des Dieux, ne
plantent ni ne ſement, mais ſe
nourriſſent des fruits que la terre
produit ſans eſtre cultivée. Le fro-
ment, l'orge & le vin croiſſent
chez eux en abondance, les pluyes
de Jupiter groſſiſſent ces fruits, qui
meurifſent dans leur ſaiſon. Ils ne
tiennent point d'aſſemblées pour
délibérer ſur les affaires publiques,
& ne ſe gouvernent point par des
loix generales qui reglent leurs
mœurs & leur police, mais ils ha-
bitent les ſommets des montagnes,

- » & se tiennent dans des antres. Cha-
- » cun gouverne sa famille & regne
- » sur sa femme & sur ses enfants, &
- » ils n'ont point de pouvoir les uns
- » sur les autres.
- » Vis-à-vis & à quelque distance
- » du port de l'isle que ces Cyclopes
- » habitent , on trouve une petite
- » isle toute couverte de bois & plei-
- » ne de chevres sauvages , parec
- » qu'elles n'y sont point espouvan-
- » tées par les hommes , & que les
- » chasseurs, qui se donnent tant de
- » peine en broffant dans les forefts
- » & en courant sur les cimes des
- » montagnes , n'y vont point pour
- » les poursuivre. Elle n'est frequen-
- » tée ni par des bergers qui gardent
- » des troupeaux , ni par des labou-
- » reurs qui travaillent les terres, mais
- » demeurant toujours inculte , elle
- » n'a point d'habitants, voilà pour-
- » quoy elle est si pleine de chevres
- » sauvages. Et ce qui la rend inha-
- » bitée, c'est que les Cyclopes ses

D'HOMERE. *Livre IX.* 93

voysins n'ont point de vaisseaux, &
& que parmi eux il n'y a point de
charpentiers qui puissent en bastir
pour aller commercer dans les au-
tres villes, comme cela se pratique
parmi les autres hommes qui tra-
versent les mers & vont & vien-
nent pour leurs affaires particu-
lières. S'ils avoient eu des vaisseaux
ils n'auroient pas manqué de se
mettre en possession de cette isle,
qui n'est point mauvaise, & qui
porteroit toutes sortes de fruits,
car tous ses rivages sont borde-
z de prairies bien arrosées, toujours
couvertes d'herbages tendres &
hauts; les vignes y seroient ex-
cellentes & le labourage tres aisé,
& l'on y auroit toujours des mois-
sons tres abondantes, car le terroir
est fort gras. Elle a de plus un port
commode & sûr, où l'on n'a be-
soin d'arrester les vaisseaux ni par
des ancrs ni par des cordages;
quand on y est entré, on peut at-

» tendre tranquillement que les pi-
» lotes & les vents appellent. A la
» teste du port est une belle source
» d'une eau excellente sous une gro-
» te toute couverte d'aulnes. Nous
» abordâmes à cette isle par une
» nuit fort obscure , un Dieu sans
» doute nous conduisant , car nous
» ne l'avions pas apperceüe ; ma
» flotte estoit enveloppée d'une pro-
» fonde obscurité & la lune n'esclai-
» roit point , car les nuages la cou-
» vroient toute entiere. Aucun de
» nous n'avoit donc découvert l'isle,
» & nous ne nous apperceumes que
» les flots se brisoient contre les ter-
» res que quand nous fûmes entrez
» dans le port. Dès que nous y fû-
» mes, nous pliasmes les voiles, nous
» descendîmes sur le rivage, & nous
» abandonnant au sommeil, nous at-
» tendîmes le jour. Le lendemain
» l'aurore n'eut pas plustost ramené
» la lumiere que nous commençâ-
» mes à nous promener dans cette

isle, dont la beauté nous ravissoit. «
 Les Nymphes, filles de Jupiter, «
 firent lever devant nous des trou- «
 peaux de chevres sauvages, afin «
 que nous eussions de quoy nous «
 nourrir, Aussi-tost nous allons «
 prendre dans nos vaisseaux des «
 dards attachez à des courroyes, & «
 nous estant partagez en trois ban- «
 des, nous nous mettons à chasser. «
 Dieu nous eut bien-tost envoyé «
 une chasse assez abondante. J'avois «
 douze vaisseaux, il y eut pour cha- «
 que vaisseau neuf chevres, & mes «
 Compagnons en choisirent dix «
 pour le mien. Nous passasmes tout «
 le reste du jour à table jusqu'au «
 coucher du soleil; nous avions de «
 la viande en abondance & le vin «
 ne nous manquoit point, car à la «
 prise de la ville des Ciconiens, mes «
 Compagnons avoient eu soin de «
 s'en fournir & d'en remplir de «
 grandes urnes. Nous découvrons «
 la terre des Cyclopes, qui n'estoit «

» séparée de nous que par un petit
 » trajet, nous voyions la fumée qui
 » sortoit de leurs cavernes, & nous
 » entendions les cris de leurs trou-
 » peaux.

» Dès que le soleil se fut couché
 » & que la nuit eut répandu ses tene-
 » bres sur la terre, nous nous mis-
 » mes à dormir sur le rivage, & le
 » lendemain à la pointe du jour j'af-
 » semblay mes Compagnons, & je
 » leur dis, Mes amis, attendez-moy
 » icy; avec un seul de mes vaisseaux
 » je vais reconnoître moy-mesme
 » quels hommes habitent cette terre
 » que nous voyons près de nous, &
 » m'esclaircir s'ils sont insolents,
 » cruels & injustes, ou s'ils sont hu-
 » mains, hospitaliers & touchez de
 » la crainte des Dieux. En achevant
 » ces mots je montay sur un de mes
 » vaisseaux, & je commanday à un
 » certain nombre de mes Comp-
 » gnons de me suivre & de délier les
 » cables; ils obéissent, & s'estant assis
 sur

sur les bancs ils firent force de rames. En abordant à cette isle, qui n'estoit pas éloignée, nous aperceumes dans l'endroit le plus reculé près de la mer un antre fort exhaussé tout couvert de lauriers, où des troupeaux de moutons & de chevres faisoient entendre leurs cris. Tout autour estoit une basse-cour spacieuse bastie de grosses pierres non taillées; elle estoit ombragée d'une fustaye de grands pins & de hauts chesnes. C'estoit-là l'habitation d'un homme d'une taille prodigieuse, qui païssoit seul ses troupeaux fort loin de tous les autres Cyclopes, car jamais il ne se mesloit avec eux, mais se tenant toujours à l'écart, il menoit une vie brutale & sauvage. C'estoit un monstre estonnant; il ne ressembloit point à un homme, mais à une haute montagne dont le sommet s'éleve au dessus de toutes les montagnes voyfines. J'ordonnay à

mes Compagnons de m'attendre
 & de bien garder mon vaisseau, &
 après en avoir choisi seulement
 douze des plus déterminez, je m'a-
 vançay, portant avec moy un ou-
 tre d'excellent vin rouge, que m'a-
 voit donné Maron, fils d'Evantes
 & grand Prestre d'Apollon, qui
 estoit adoré à Ismare. Il m'avoit
 fait ce present par reconnoissance
 de ce que touchez de son caractere,
 nous l'avions sauvé avec sa femme
 & ses enfants & garanti du pillage,
 car il demouroit dans le bois sacré
 d'Apollon. Il me donna encore
 sept talents d'or & une belle coupe
 d'argent, & après avoir rempli
 douze grandes urnes de cet excel-
 lent vin, il fit boire tous mes Com-
 pagnons. C'estoit un vin délicieux
 sans aucun melleange, une boisson
 divine. Il ne la laissoit à la dispo-
 sition d'aucun de ses esclaves, pas
 mesme de ses enfants; il n'y avoit
 que sa femme & luy & la maistresse

D'HOMERE. *Livre IX.* 99

de l'office qui en eussent la clef. «
Quand on en beuvoit chez luy, il «
mesloit dans la coupe vingt fois «
autant d'eau que de vin, & malgré «
ce melleage il en sortoit une odeur «
celeste qui parfumoit toute la mai- «
son. Il n'y avoit ni sagesse ni tem- «
perance qui pussent tenir contre «
cette liqueur. J'emplis donc un «
outre de ce vin, je le pris avec «
moy, avec quelques autres provi- «
sions, car j'eus quelque pressenti- «
ment que nous aurions affaire à «
quelque homme d'une force pro- «
digieuse, à un homme sauvage & «
cruel, & qui ne connoistroit ni rai- «
son ni justice. En un moment «
nous arrivâmes dans la caverne. «
Nous ne l'y trouvâmes point ; il «
avoit mené ses troupeaux au pas- «
turage. Nous entrons & nous ad- «
mirons le bel ordre où tout est «
dans cet antre ; les paniers de jonc «
pleins de fromage ; les bergeries «
remplies d'agneaux & de che- «

E ij



• vreaux, & ces bergeries toutes se-
 • parées ; il y en avoit de différentes
 • pour les différents âges. Les plus
 • vieux estoient d'un costé, ceux
 • d'un âge moyen d'un autre, & les
 • plus jeunes estoient aussi à part. Il
 • y avoit quantité de vaisseaux pleins
 • de lait caillé, & on en voyoit d'au-
 • tres tous prests pour traire ses bre-
 • bis & ses chevres quand elles re-
 • viendroient du pasturage. Tous
 • mes Compagnons me prioient in-
 • stamment de nous en retourner
 • sur l'heure mesme, de prendre ses
 • fromages, d'emmener ses agneaux
 • & ses chevres, & de regagner
 • promptement nostre vaisseau. Je
 • ne voulus jamais les croire ; c'estoit
 • pourtant le meilleur parti : mais
 • à quelque prix que ce fust je vou-
 • lois voir le Cyclope, & sçavoir
 • s'il ne me feroit pas les presens
 • d'hospitalité, quoy-que je crusse
 • bien que sa vûë ne seroit pas fort
 • agréable à mes Compagnons. Nous

allumons du feu pour offrir aux Dieux un leger sacrifice, & nous nous mettons à manger de ces fromages, en attendant le retour de nostre hôte. Enfin nous le voyons arriver; il portoit sur ses espales une charge horrible de bois sec pour préparer son souper. En entrant il jette à terre sa charge, qui fit un si grand bruit, que nous en fumes effrayez, & que nous allâmes nous tapir dans le fond de l'autre. Après cela il fit entrer les brebis & laissa à la porte tous les massés. Il ferma ensuite sa caverne avec une roche que vingt charrettes attelées de bœufs les plus forts n'auroient pû remuer, si énorme estoit la masse de pierre dont il boucha l'entrée de sa caverne. Quand il se fut bien fermé, il s'assit, commença à traire ses brebis & ses chevres, mit sous chacune son agneau & son chevreau, fit cailler la moitié de son lait, qu'il mit dans

» des paniers pour en faire du fro-
 » mage , & referva l'autre moitié
 » dans des vaiffceaux pour le boire à
 » fon fouper. Tout ce menage ef-
 » tant fini, il alluma du feu, & nous
 » ayant apperceus à la clarté du feu,
 » il nous cria , Eſtrangers, qui eſtes
 » vous ! d'où venez-vous en traver-
 » ſant les flots ! Eſt-ce pour le nego-
 » ce ! ou errez-vous à l'avanture
 » comme des pirates qui eſcument
 » les mers, en expoſant leur vie pour
 » piller tous ceux qui tombent entre
 » leurs mains !

» Il dit. Nous fuſmes ſaiſis de
 » frayeur en entendant ſa voix ef-
 » pouvantable & en voyant cette
 » taille prodigieufe. Cependant je ne
 » laiffay pas de luy répondre : Nous
 » ſommes des Grecs qui après le
 » ſiege de Troye avons eſté long-
 » temps le jouët des vents & des
 » tempeſtes. En taſchant de regagner
 » noſtre patrie nous avons eſté ef-
 » cartez de noſtre route , & nous

avons esté portez en divers pays. C'est ainsi que l'a ordonné le grand Jupiter, maistre de la destinée des hommes. Nous sommes sujets du Roy Agamemnon, dont la gloire remplit aujourd'huy la terre entiere, car il vient de saccager une ville celebre & de ruiner un Empire florissant. Nous venons embrasser vos genoux ; traitez-nous comme vos hostes, & faites-nous les presens qu'exige l'hospitalité ; respectez les Dieux, nous sommes vos suppliants, & souvenez-vous qu'il y a dans les cieux un Jupiter qui préside à l'hospitalité, & qui prenant en main la deffense des estrangers, punit severement ceux qui les outragent.

Ces paroles ne toucherent point ce monstre ; il me répondit avec une dureté impie : Estranger, tu es bien dépourvû de sens, ou tu viens de bien loin, toy qui m'exhortes à respecter les Dieux & à

» avoir de l'humanité. Sçache que les
» Cyclopes ne se soucient point de
» Jupiter ni de tous les autres Dieux,
» car nous sommes plus forts & plus
» puissants qu'eux ; & ne te flatte
» point que pour me mettre à cou-
» vert de sa colere, j'auray compas-
» sion de toy & de tes Compagnons
» si mon cœur de luy-mesme ne se
» tourne à la pitié. Mais dis-moy où
» tu as laissé ton vaisseau ! Est-ce près
» d'icy , où à l'extremité de l'isle !
» que je sçache où il est.

» Il parla ainsi pour me tendre
» des pieges , mais j'avois trop d'ex-
» perience pour me laisser surpren-
» dre à ses ruses. J'usay de ruse à
» mon tour & je luy répondis : Nep-
» tune, qui esbranle la terre quand
» il luy plaist , a fracassé mon vais-
» seau en le poussant contre des ro-
» ches à la pointe de vostre terre, les
» vents & les flots en ont dispersé
» les débris , & je suis eschappé seul
» avec les Compagnons que vous

voyez devant vous.

A peine eus-je fini ces mots que le barbare se jette sur mes Compagnons, en empoigne deux & les froisse contre la roche comme de petits faons. Leur cervelle rejaillit de tous costez & le sang inonda la terre tout aux environs. Il les met en pieces, les prépare pour son souper, & les devore comme un lion qui a couru les montagnes sans trouver de proye; il mange non seulement les chairs, mais les entrailles & les os. A la vûë de cet horrible spectacle nous fondions en larmes, levant les mains au ciel & ne sçachant que devenir. Après qu'il eust rempli son vaste estomac des chairs de mes Compagnons & beu une grande quantité de lait, il se jette par terre en s'estendant dans sa caverne au milieu de ses brebis. Cent fois mon courage m'inspira la pensée de mettre l'espée à la main, de me jeter sur luy & de luy percer le cœur,

» mais une considération tres forte
» me retint. Si je l'avois fait nous
» aurions tous peri malheureusement
» dans cette caverne, car jamais nous
» n'aurions pû oster de la porte l'es-
» pouvantable roche dont il l'avoit
» bouchée. Nous passâmes ainsi la
» nuit dans la douleur & dans les
» angoisses en attendant le jour. Le
» lendemain dès que l'aurore eut do-
» ré les cimes des montagnes, il allu-
» me du feu, se met à traire ses bre-
» bis les unes après les autres & à
» donner à chacune ses agneaux. Sa
» besogne estant faite ; il prend en-
» core deux de mes Compagnons
» & en fit son dîner. Quand il fut
» rassasié il ouvrit la porte de l'autre,
» fit sortir les troupeaux, sortit avec
» eux & referma la porte sur nous
» avec cette énorme roche aussi fa-
» cilement qu'on ferme un carquois
» avec son couvercle ; & faisant re-
» tentir toute la campagne du son
» effroyable de son chalumeau, il

D'HOMÈRE. Livre IX. 107

mena ses troupeaux vers la monta-
gne. Je demeuray donc enfermè
dans cet antre, méditant sur les
moyens de me venger, si Minerve
vouloit m'accorder la gloire de
punir ce monstre. Plusieurs pensées
me passèrent dans la teste, mais en-
fin voicy le parti qui me parut le
meilleur. Dans la caverne il y avoit
une grande massüe de bois d'oli-
vier encore vert, que le Cyclope
avoit coupée pour la porter quand
elle seroit sèche; à la voir, elle
nous parut comme le mast d'un
vaisseau de charge à vingt rames,
qui affronte toutes sortes de mers;
elle estoit aussi haute & aussi grosse.
J'en coupay moy-mesme environ
la longueur de quatre coudées, &
la donnant à mes Compagnons, je
leur ordonnay de la dégrossir. Ils
la raboterent & l'amenuiserent, &
moy la retirant de leurs mains, je
l'aiguisay par le bout, j'en fis aussitost
durcir la pointe dans le feu, &

» je la cachay dans du fumier dont
» il y avoit grande quantité dans
» cette caverne. Ensuite je fis tirer
» tous mes Compagnons au sort,
» afin que la fortune choisist ceux
» qui devoient avoir la résolution
» de m'ayder à enfoncer ce pieu dans
» l'œil du Cyclope quand il seroit
» enseveli dans un profond sommeil.
» Mes Compagnons tirerent, & heu-
» reusement le sort tomba sur les
» quatre que j'aurois moy - mesme
» choisis à cause de leur intrepidité
» & de leur audace. Je me mis vo-
» lontairement à leur teste pour con-
» duire cette entreprise si perilleuse.
» Sur le soir le Cyclope revint des
» pasturages à la teste de ses trou-
» peaux, il les fait tous entrer, &
» contre sa coutume il ne laissa au-
» cune beste à la porte, soit qu'il
» craignist quelque surprise, ou que
» Dieu l'ordonnast ainsi pour nous
» sauver du plus grand de tous les
» dangers. Après qu'il eut bouché

sa porte avec cet horrible rocher, il s'assit & se mit à traire ses brebis & ses chevres à son ordinaire, leur donna à chacune leurs petits, & quand tout fut fait, il prit encore deux de mes Compagnons, dont il fit son souper. Dans ce moment je m'approchay de ce monstre, & luy presentant de ce vin, que j'avois apporté, je luy dis, Cyclope, tenez, beuvez de ce vin, vous avez assez mangé de chair humaine; vous verrez quelle est cette boisson, dont j'avois une bonne provision dans mon vaisseau; le peu que j'en ay sauvé, je l'ay apporté avec moy pour vous faire des libations comme à un Dieu, si touché de compassion vous avez la bonté de me renvoyer dans ma patrie. Mais vous vous estes porté à des excés de cruauté indignes de vous. Eh qui pensez-vous deshormais qui voudra venir dans vostre isle, quand on sçaura avec quelle inhumanité

» vous traitez les estrangers !
» Il prit la coupe de mes mains
» fans me répondre & but. Il trouva
» cette boisson si délicieuse , qu'il
» m'en-demanda encore. Donne-moy
» un second-coup de ce vin fans l'es-
» pargner, me dit-il, & dis-moy tout
» presentement ton nom, afin que je
» te fasse un present d'hospitalité
» dont tu sois content. Cette terre
» fournit aux Cyclopes d'excellent
» vin que les pluyes de Jupiter nour-
» rissent , mais il n'approche pas de
» celuy-cy ; ce vin que tu me donnes,
» ce n'est pas du vin, c'est la mere
» goutte du Nectar & de l'ambrosie
» mesme des Dieux. Je luy en pre-
» sentay une troisiéme coupe , & il
» eut l'imprudence de la boire.
» Quand je vis que le vin commen-
» çoit à faire son effet & à luy por-
» ter à la teste, je luy dis avec beau-
» coup de douceur , Cyclope, vous
» me demandez mon nom, il est assez
» connu dans le monde , je vais vous

D'HOMERE. Livre IX. III

l'apprendre puisque vous l'ignorez, & vous me ferez le present que vous m'avez promis. Je m'appelle *Personne*; mon pere & ma mere me nommerent ainsi, & tous mes Compagnons me connoissent par ce nom.

Oh bien, puisque tu t'appelles *Personne*, me répond ce monstre avec une cruauté inouïe, *Personne* fera le dernier que je mangeray; je ne le mangeray qu'après tous les Compagnons; voilà le present que je te prépare.

En finissant ces mots il tombe à la renverse, son énorme cou replié sur son espalle. Le sommeil, qui dompte tous les animaux, s'empare de luy. Le vin luy sort de la gorge avec des morceaux de la chair de mes Compagnons qu'il a devorez. Alors tirant le pieu que j'avois caché sous le fumier, je le mis dans la cendre-vive pour le faire chauffer, & m'adressant à mes Com-

Compagnons, je leur dis tout ce que je
crus le plus capable de fortifier leur
courage, afin qu'aucun d'eux ne
fust saisi de frayeur & ne reculast
dans le moment de l'execution.
Bien-tost le pieu fut si chaud que
quoy-qu'encore vert, il alloit s'en
flammer, & il estoit desja tout rou-
ge. Je le tire donc du feu, mes
Compagnons tout prests autour
de moy. Alors Dieu m'inspira une
audace surnaturelle. Mes Compa-
gnons prenant le pieu, qui estoit
pointu par le bout, l'appuyent sur
l'œil du Cyclope, & moy m'esse-
vant par dessus, je le faisois tour-
ner. Comme quand un charpentier
perce avec un virebrequin une
planche de bois pour l'employer à
la construction d'un vaisseau, il
appuye l'instrument par dessus, &
ses garçons au dessous le font tour-
ner avec sa courroye qui va & vient
des deux costez & le virebrequin
tourne sans cesse; de mesme nous

faisons tourner ce pieu dans l'œil
de ce monstre. Le sang rejaillit au-
tour du pieu tout ardent. La va-
peur, qui s'éleve de sa prunelle, luy
brulle les paupieres & les sourcils,
& les racines de son œil embrasées
par l'ardeur du feu, jettent un sif-
flement horrible. Comme lorf-
qu'un forgeron, après avoir fait
rougir à sa forge le fer d'une ha-
che ou d'une scie, le jette tout
bruslant dans l'eau froide pour le
durcir, car c'est ce qui fait la bonté
de sa trempe, ce fer excite un sif-
flement qui fait retentir la forge ;
l'œil du Cyclope siffa de mesme
par l'ardeur du pieu.

Le Cyclope s'éveillant, jette des
cris espouventables dont toute la
montagne retentit. Saisis de frayeur
nous nous éloignons ; il tire de
son œil ce pieu tout dégoutant
de sang, le jette loin de luy & ap-
pelle à son secours les Cyclopes qui
habitoient tout autour dans les an-

» tres des montagnes voyfines. Ces
» Cyclopes entendant fa voix, arri-
» vent en foule de tous coftez &
» environnant l'antre ils luy deman-
» dent la caufe de fa douleur: Po-
» lypHEME, que vous est-il arrivé?
» Qu'est-ce qui vous oblige à nous
» réveiller au milieu de la nuit, &
» à nous appeller à vofre ayde?
» Quelqu'un emmene-t-il vos trou-
» peaux? Quelqu'un attente-t-il à
» vofre vie à force ouverte ou par
» la rufe? Le terrible Polypheme
» répond du fond de fon antre, He-
» las! mes amis, Personne. Plus il
» leur dit ce nom, plus ils font trom-
» pez par cette équivoque. Puisque
» ce n'est personne qui vous a mis en
» cet estat, luy difent-ils, que pou-
» vons-nous faire? Pouvons-nous
» vous délivrer des maux qu'il plaift
» à Jupiter de vous envoyer? Ayez
» donc recours à vofre pere Neptu-
» ne, & luy adrefsez vos vœux pour
» le prier de vous fecourir.

Après luy avoir donné cette belle consolation ils se retirent. Je ne pus m'empescher de rire de l'erreur où ce nom si heureusement trouvé les avoit jettez.

Le Cyclope soupirant & rugissant de douleur, s'approche à tastons de l'entrée de sa caverne, en oste la pierre & s'assied au milieu, ses deux bras estendus pour nous prendre quand nous sortirions, car il me croyoit assez imprudent pour tenter de sortir avec ses troupeaux. Mais le peril estoit trop manifeste. Je me mis donc à penser aux moyens que je pourrois trouver pour garantir de la mort mes Compagnons & pour me sauver moy-mesme. Il n'y a point de ruse, point de stratagemme qui ne me passast alors dans l'esprit, car il s'agissoit de la vie & le danger estoit pressant. Voicy enfin le parti qui me parut le plus seur.

Il y avoit dans ses troupeaux

» des beliers fort grands & fort
» beaux, & dont la laine de couleur
» de violette estoit fort longue &
» fort espaisse. Je m'avisay d'en lier
» trois ensemble, & pour cet effet je
» pris les branches d'ozier qui ser-
» voient de lit à ce monstre abomi-
» nable en toutes sortes d'injustices
» & de cruautéz. Avec ces branches
» j'assemble ces beliers & les lie trois
» à trois; celui du milieu portoit un
» de mes Compagnons, & les deux
» des costez luy servoient comme de
» rempart. Les voilà donc chacun
» d'eux porté par trois beliers. Il y
» avoit un belier d'une grandeur &
» d'une force extraordinaire, qui
» marchoit toujours à la teste du
» troupeau, je le reservay pour moy.
» M'estendant donc sous luy & em-
» poignant sa laine à pleines mains,
» je me tenois collé fortement à son
» ventre avec beaucoup de résolu-
» tion. Nous passons la nuit en cet
» estat, non sans beaucoup de crainte

& d'inquietude. Le lendemain dès que l'aurore eut ramené le jour, le Cyclope fit sortir ses troupeaux pour le pasturage. Les brebis n'estant point traittes à leur ordinaire, & se sentant trop chargées de lait, remplirent de leurs bellements la bergerie. Leur berger, qui sentoit des douleurs tres aiguës, tastoit avec ses mains le dos de ses moutons qui sortoient, & jamais, insensé qu'il estoit, il ne soubçonna que mes Compagnons estoient estendus sous le ventre de ceux du milieu. Le belier, sous lequel j'estois, sortit le dernier, chargé d'une toison fort espaisse & de moy qui estois fort agité & fort inquiet. Le terrible Polypheme le taste avec ses mains & luy parle en ces termes :
Mon cher belier, pourquoy fors-tu aujourd'huy le dernier de mon antre ! Avant ce jour ce n'estoit pas ta coutume de sortir après mes moutons, & tous les matins tu

» marchois le premier à la teste du
» troupeau. Tu estois toujours le
» premier dans les vertes prairies,
» toujours le premier dans les eaux
» des fleuves, & tous les soirs tu re-
» venois le premier dans ma caverne.
» Aujourd'huy tu sors le dernier.
» Qu'est-ce qui peut causer ce chan-
» gement? Est-ce la douleur de voir
» que tu n'es plus conduit par l'œil
» de ton maître! Un méchant, nom-
» mé Personne, assisté de ses Com-
» pagnons aussi scelerats que luy, m'a
» rendu aveugle, après avoir lié mes
» forces par le vin. Ah, je ne croy
» pas qu'il luy fust possible d'éviter
» la mort, si tu avois de la connois-
» sance & que tu pusses parler & me
» dire ou se cache ce malheureux
» pour se dérober à ma fureur; bien-
» tost écrasé contre cette roche, il
» rempliroit ma caverne de son sang
» & de sa cervelle dispersée de tous
» costez, & alors mon cœur sentiroit
» quelque soulagement dans les maux

affreux que m'a fait ce miserable , «
 ce scelerat de Personne. «

En finissant ces mots il laisse «
 passer son belier. Quand nous nous «
 vismes un peu loin de la caverne & «
 de la cour, je me détachay le pre- «
 mier de dessous mon belier , j'allay «
 détacher mes Compagnons, & sans «
 perdre un moment nous choisîmes «
 les meilleurs moutons du troupeau «
 que nous poussâmes devant nous, «
 & nous prîmes le chemin de nos- «
 tre navire. Nostre arrivée causa «
 une grande joye à nos Compa- «
 gnons , qui n'esperoient plus de «
 nous revoir ; mais en mesme temps «
 ils se mirent à pleurer ceux qui «
 nous manquoient. Je leur fis signe «
 de cesser ces larmes , & leur or- «
 donnay d'embarquer promptement «
 nostre proye & de gagner la haute «
 mer. Ils remontent tous dans le «
 vaisseau, & remplissant les bancs ils «
 font gemir les flots sous l'effort de «
 leurs rames. «

• Quand je me vis éloigné de la
 • caverne de la portée de la voix, j'a-
 • dressay ces paroles piquantes au
 • Cyclope, & je luy criay de toute
 • ma force, Cyclope, tu as eû grand
 • tort d'abuser de tes forces pour de-
 • vorer les Compagnons d'un hom-
 • me sans deffense, & ces maux ven-
 • geurs ne pouvoient pas manquer
 • de t'arriver. Malheureux, tu as
 • dévoré dans ton antre tes suppliants
 • & tes hostes, c'est pourquoy Jupi-
 • ter & les autres Dieux t'ont puni
 • de ton inhumanité.

• Ces paroles augmentèrent sa fu-
 • reur. Il détacha la cime d'une haute
 • montagne & la jetta avec tant de
 • force, qu'elle tomba devant nostre
 • vaisseau. La chute de cette masse
 • énorme excita un mouvement si
 • violent dans la mer, que le flot en
 • reculant repoussa nostre vaisseau
 • contre la terre, comme auroit pû
 • faire le flux de l'ocean, & pensa
 • le briser contre le rivage; mais
 • moy

moy prenant aussi-tost un long avi- «
 ron, je le repouffay & l'éloignay. «
 Et exhortant mes Compagnons je «
 leur ordonnay d'un signe de teste «
 de faire force de rames pour nous «
 mettre à couvert du danger qui «
 nous menaçoit. Ils rament en mes- «
 me temps sans se menager. Quand «
 nous fûmes une fois aussi loin, «
 j'adressay encore la parole au Cy- «
 clope, quoy-que tous mes Com- «
 pagnons taschassent de m'en em- «
 pescher. Cruel, que vous estes, me «
 disoient-ils, pourquoy voulez-vous «
 irriter davantage cet homme bar- «
 bare, qui en lançant contre nous «
 cette énorme masse comme un «
 trait, a ramené nostre vaisseau con- «
 tre le rivage. Nous avons crû n'en «
 pas revenir. S'il entend encore vos «
 insultes, ou seulement vostre voix, «
 il nous écrasera & brisera nostre «
 vaisseau avec quelque masse de ro- «
 cher encore plus grande, qu'il lan- «
 cera contre nous.

» Leurs remontrances furent in-
 » utiles, j'estois trop irrité contre ce
 » monstre, pour me retenir. Je luy
 » criay donc, Cyclope, si un jour
 » quelque voyageur te demande qui
 » t'a causé cet horrible aveuglement,
 » tu peux répondre que c'est Ulysse
 » le destructeur de villes, fils de
 » Laërte, qui habite à Ithaque.

» A ces mots ses hurlements re-
 » doublent & il se met à crier : Helas !
 » voilà donc l'accomplissement des
 » anciens oracles. Il y avoit autre-
 » fois icy un celebre devin nommé
 » Telemus fils d'Eurymus, qui avoit
 » le don de prédire l'avenir, & qui a
 » vieilli parmi les Cyclopes en exer-
 » çant sa profession. Il m'avertit un
 » jour que tout ce que je souffre
 » m'arriveroit, & me dit en propres
 » termes que je serois privé de la
 » vûë par les mains d'Ulysse. Sur
 » cette prédiction je m'attendois à
 » voir arriver icy quelque homme
 » beau, bien fait, de grande taille &

d'une force bien au dessus de la
 nostre. Et aujourd'huy c'est un pe-
 tit homme, sans force, de méchante
 mine, qui m'a crevé l'œil après
 m'avoir dompté par le vin. Ha, je
 t'en prie, Ulysse, approche que je
 te fasse les presens d'hospitalité, &
 que je presse Neptune de favoriser
 ton retour; je suis son fils & il se
 glorifie d'estre mon pere. S'il veut
 il a le pouvoir de me guerir, & je
 n'attends ma guerison ni d'aucun
 autre Dieu, ni d'aucun homme.

Ne te flatte point de ta guerison,
 luy répondis-je, & plust à Dieu que
 j'eusse aussi-bien pû te priver de la
 vie, & te précipiter dans le sombre
 Royaume de Pluton, comme il est
 seur que Neptune ne te rendra pas
 l'œil que tu as perdu.

Le Cyclope piqué de ces paro-
 les, adresse en mesme temps ses
 prieres à Neptune, & luy dit en
 levant les mains au ciel:

Grand Neptune, qui avez la

» force d'esbranfler la terre jufqu'à
 » fes fondemens, efcoutez les vœux
 » que je vous adrefle : fi je fuis veri-
 » tablement vofre fils, & fi vous ef-
 » tes veritablement mon pere, accor-
 » dez-moy ce que je vous demande ;
 » empeschez Ulyffe, le destructeur
 » de villes, fils de Laërte, qui ha-
 » bite à Ithaque, de retourner ja-
 » mais dans fon Palais ; ou fi c'eft
 » l'ordre des Destinées qu'il revoye
 » fa patrie, fa famille & fes amis,
 » qu'il n'y arrive qu'après longues
 » années, qu'il n'y arrive qu'après
 » avoir perdu fes Compagnons, en
 » méchant équipage & fur un vail-
 » feau d'emprunt, & qu'il trouye fa
 » maifon pleine de troubles.
 » Il fit cette priere, & Neptune
 » l'exauça. En mefme temps il leve
 » une roche plus grande que la pre-
 » miere, & luy faifant faire plusieurs
 » tours avec fon bras pour luy don-
 » ner plus de force, il la lance ; la
 » roche tombe derriere noftre vail-

seau. Il s'en fallut bien peu qu'elle
ne tombast sur le bout de la pou-
pe & qu'elle ne fracassast le gou-
vernail. La chute de cette masse
énorme fait reculer la mer, & le
flot agité pousse en avant nostre
vaisseau & l'approche de l'isle où
nous avions laissé nostre flotte, &
où nos Compagnons nous atten-
doient dans une extrefme affliction.
Dés que nous fumes abordez,
nous tirasmes nostre vaisseau sur le
sable, & descendus sur le rivage,
nous nous mîmes d'abord à parta-
ger les moutons que nous avions
enlevez au Cyclope; tous mes
Compagnons en eurent leur part,
& d'un commun consentement ils
me firent present à moy seul du
belier qui m'avoit sauvé. Je l'offris
dés le moment en sacrifice au fils
de Saturne qui regne sur les hom-
mes & sur les Dieux. Mais mon
sacrifice ne luy fut pas agréable;
il me préparoit de nouveaux mal-

» heurs, & rouloit dans sa teste le
» dessein de faire perir mes vaisseaux
» & tous mes chers Compagnons.
» Nous passasmes tout le reste du jour
» jusqu'au coucher du soleil à faire
» bonne chere & à boire de mon ex-
» cellent vin. Quand le soleil fut
» couché & que la nuit eut répandu
» ses voiles sur la terre, nous nous
» couchasmes sur le rivage mesme, &
» le lendemain à la pointe du jour
» je pressay mes Compagnons de se
» rembarquer & de délier les cables.
» Ils montent tous dans leurs vais-
» seaux, prennent les rames & fendent
» le sein de la vaste mer. Nous nous
» éloignons de cette terre fort joyeux
» d'avoir eschappé la mort, mais fort
» tristes de la perte que nous avions
» faite.



REMARQUES
SUR
L'ODYSSE'E D'HOMERE.

LIVRE IX.

Page 83. *ET je suis persuadé que la fin la plus agréable que l'homme puisse se proposer, c'est de voir tout un peuple en joye* Le but d'Homere est toujours de donner des instructions utiles, & de faire voir que la volupté est très opposée à la vertu & toujours très pernicieuse. C'est ce qu'il fait en toute occasion. Cependant voicy un passage considerable qui, en relevant la volupté, semble avoir pû donner lieu dans les siècles suivans à Epicure d'en faire la principale fin de l'homme. Les Anciens ont beaucoup discouru sur cet endroit, & le resultat de ce qu'ils ont dit, est qu'Ulysse s'accomode au temps, aux coutumes & aux mœurs de ceux à qui il parle, qu'il flatte le Prince dont il a besoin, & qu'il loue ce que ce Prince trouve agréable & aimable. Alcinoüs luy a dit dans le Livre precedent pag. 19. *Nos divertissemens de tous les*

jours ce sont les festins, la musique, la danse, la galanterie, &c. Ulysse par complaisance fait semblant de trouver cela fort beau. On peut voir Athenée, liv. 12. chap. 1. Je ne nie pas qu'il ne puisse y avoir de la complaisance & de la dissimulation dans ces paroles d'Ulysse, mais je suis persuadée qu'on peut les prendre à la lettre sans que ce sentiment puisse estre blasmé, & sans qu'Homere doive craindre aucun reproche. Ulysse vient d'essuyer des maux infinis; il vient de voir finir une guerre qui a desolé une grande partie de l'Europe & de l'Asie, & après tant de malheurs il arrive dans une île où l'on ne connoist point la guerre, & où le peuple est heureux & passe sa vie dans les plaisirs. Que fait-il sur cela! il loue ce qu'il y a de plus honneste, les festins & la musique, & ne dit pas un mot de la galanterie dont Alcinoüs a parlé, ce qui me paroist tres digne d'attention; ce n'est pas une petite marque de la sagesse d'Homere. De plus il tourne en éloge pour le Prince le bonheur dont ses peuples jouissent sous luy: *Je suis persuadé, dit-il, que la fin la plus agréable que l'homme, c'est à dire le Prince, puisse se proposer, c'est de voir tout un peuple se divertir.* Certainement on ne peut s'empescher de reconnoistre qu'un Prince est tres digne de louange, quand il se propose de rendre ses peuples heureux & de

lés voir dans la joye. Et la plus grande marque du bonheur & de la joye d'un peuple ce sont les festins & la musique, quand on n'en abuse point. Il faudroit estre bien severe pour blasmer ces plaisirs, qui n'ont rien de contraire à l'honnesteté & à la vertu, & qui font un contraste admirable avec toutes les horreurs qu'Ulyssé vient de voir regner à Troye, & qui ont produit la ruine de tant d'Estats.

La fin la plus agréable] Le terme Grec τέλος signifie proprement la fin. Et je croy que c'est de ce passage d'Homere que les Philosophes ont pris leur mot τέλος, fines, dont ils se servent dans la morale, pour dire le but auquel on rapporte toutes ses pensées, toutes ses actions, en un mot la fin où tout le monde tend & que tout le monde se propose. On connoist les beaux livres de Ciceron de *Fimibus*.

Page 84. *Quoy que j'habite une contrée fort éloignée*] Ulyssé fait bien sa cour à ce Prince, en luy faisant croire par ces paroles qu'il est convaincu de la verité de tout ce qu'il luy a dit de l'éloignement de son isle.

Page 85. *Et plus bas Zacynthe, qui n'est presque qu'une forest*] Zacynthe; Zanthé au midy de Cephallenie ou Samé. C'est une isle de soixante milles de tour, toute pleine de hautes montagnes couvertes de bois, &c

c'est ce qui luy fit donner ce nom ; car, comme Bochart l'a remarqué, les Pheaciens la nommerent ainsi du mot *Zachuth*, qui signifie *hauteur*.

Et elle est la plus prochaine du continent & la plus voisine du pole] Strabon nous a avertis que ce vers

Ἄυτη δὲ χαμαλὴ πανυπερέστη εἰν ἀλὶ
κείται

Πρὸς ζόφον.

a esté mal expliqué par quelques anciens Grammaïriens :

*Ipsa autem humilis & sublimis in mari
sita est
Versus caliginem.*

Comment peut-on appeller *basse* une isle qu'Homere appelle encore icy *την χαλῆν*, *escarpée*, & qui est comme un *nid sur des rochers*, pour ne servir des paroles de Cicéron ! & il nous en donne la véritable explication. Ce mot *χαμαλὴ*, dit-il, ne signifie pas icy *basse*, mais *prochaine du continent*, *χαμαλὴ* pour *χαμαλὴ*, *voisine de la terre*, & *πανυπερέστη* ne signifie pas *haute*, mais, plus septentrionale, plus voisine du pole, ce qu'il détermine par ce mot *πρὸς ζόφον*, *versus caliginem* : car par cette obscurité il désigne le nord, comme par *l'aurore* & le *soleil* il marque le costé du monde opposé au septentrion. On peut voir l'endroit dans

SUR L'ODYSSÉE. *Livre IX.* 131
son liv. 9. Il est vray que pour ces derniers
mots, *προς ἠδὲ τ' ἡελίου τε*, je me suis éloi-
gnée de son sentiment, & je les ay expli-
quez, *les autres sont vers le midy & vers
le levant.* Et je n'ay fait en cela que suivre
la situation que nos Cartes mesmes donnent
aujourd'huy à ces isles par rapport à Itha-
que, qui est la plus voisine du continent
de l'Épire & la plus septentrionale. Elle a
au levant Dulichium & quelques autres isles,
& au midy elle a Samé & Zacynthe.

La charmante Circé.] Il y a dans le Grec:
Circé de l'isle d'Ævæa, & j'expliqueray au
commencement du x i i. Liv. ce que c'est
que cette isle. On peut voir là mes Remar-
ques. Circé est appelée *δολόεσσα* à cause de
ses charmes & de ses enchantements.

Page 86. *Je n'eus pas plustost mis à la
voile avec toute ma flotte.]* Voicy où il faut
prendre le commencement de l'Odyssée,
pour la réduire à une narration simple, na-
turelle, & affranchie du renversement poë-
tique.

*Que je fus battu d'un vent violent qui me
poussa sur les costes des Ciconiens.]* Ces Ci-
coniens estoient sur les costes de Thrace près
de Maronée, qu'on prétend la mesme qu'If-
mare, dont Homere parle icy. Ulysse les at-
taqua, parce qu'ils avoient envoyé du se-

écurs aux Troyens, comme nous l'avons vu dans le 11. Livre de l'Iliade, où Homere dit: *Euphemus, fils de Træzenus & petit-fils de Ceus, commandoit les belliqueux Ciconiens.*

De se rembarquer sans perdre temps] Le Grec dit, *σπερσ μόδι*, & je ne voy pas comment on a pû expliquer cela d'un vaisseau. *σπερσ μόδι* signifie proprement le pied encore mouillé, & c'est pour dire *promptement, sans se rafraîchir.*

Page 87. *Et s'amuserent à faire bonne chere*] Comme cela est fort naturel. La bonne chere est le premier fruit que les soldats veulent tirer de leur victoire.

Page 88. *Je perdis six hommes par chacun de mes vaisseaux*] Voicy un des endroits que l'impertinent Zoïle avoit critiqués. Comment est-il possible qu'il perisse justement six hommes de chaque vaisseau, & qu'aucun vaisseau n'en perde pas davantage! Voilà, disoit-il, un partage ridiculement égal. Mais c'est la critique qui est ridicule & non pas le partage. Ulysse avoit douze vaisseaux; dans ce combat il perdit soixante & douze hommes, ce n'est pas que la perte fust égale pour chaque vaisseau, mais c'est que prenant le total & en le répendant ensuite sur toute la flotte, c'estoit justement six hommes par chaque vaisseau.

Que nous n'eussions appelé trois fois à haute voix les âmes de nos Compagnons] C'estoit la coutume quand les Payens n'avoient pas le temps d'enterrer les morts dans une terre estrangere, ils se contentoient d'appeler trois fois leurs âmes à haute voix, comme pour déclarer qu'il ne tenoit pas à eux qu'ils ne les ramenassent dans leur patrie, & par-là ils croyoient avoir satisfait à la Religion. C'est ainsi que dans le liv. 6. de l'Eneïde, Enée dit à Deïphobus,

..... *Et magna manes ter voce vocavi.*

Mes vaisseaux estoient poussez par le travers] C'est ce que signifie *ἐπιχαρῶσαι*, *oblique*, *de costé*, lorsque les vaisseaux ne vont pas droit par la prouë, mais qu'ils sont poussez par le costé.

Page 89. Nous les baïffasmes & les pliasmes pour éviter la mort] Car quoy-que les voiles fussent déchirées, elles ne laissoient pas de donner encore prise au vent.

Nous gagnasmes une rade où nous fumes à couvert] Homere ne nomme pas la rade où Ulysse aborda, car comme il ne s'attache pas toujours à l'exacte Geographie, & qu'il imagine une Geographie fabuleuse pour rendre les contes plus merveilleux, il veut empescher qu'on ne le suive, & qu'on ne découvre par-là les menfongés dont il

enveloppe les veritez qu'il a prises pour fondement.

De-là je voguay neuf jours entiers abandonné aux vents impetueux, & le dixième jour j'aborday à la terre des Lotophages] Il y avoit sur cet endroit une grande dissertation de Polybe, dont Strabon nous rapporte le précis, liv. 1. Ce grand homme soutenoit qu'icy Homere n'avoit pas placé cette terre des Lotophages dans l'ocean Atlantique, comme il y a placé celle de Calypso & celle de Circé, parce qu'il n'estoit pas vraysemblable qu'en si peu de temps, en dix jours, les vents les plus forts eussent poussé Ulysse du cap de Malée dans l'ocean, il faut donc convenir que le Poëte a suivi icy l'exacte Geographie, qu'il n'a point déplacé l'isle des Lotophages, & qu'il l'a laissée où elle est, c'est à dire, dans la mediterrannée, car un bon vent peut tres bien porter du cap de Malée à cette isle en dix jours. Et quand Ulysse appelle les vents qui le poussent *δλοοις*, *impetueux*, *pernicieux*, c'est parce qu'ils l'escartioient de sa route, quoyque d'ailleurs ils le pouffassent tout droit. Cela fait voir qu'Homere suit quelquefois la verité sans fiction, & que d'autres fois il ajoute la fiction à la verité.

Et le dixième jour j'aborday à la terre des Lotophages] Cette terre des Lotophages est une petite isle qui a trois cents sta-

des de longueur & un peu moins de largeur près de la petite Syrte sur les costes d'Affrique, dont elle n'est separée que d'environ trois cents cinquante pas. Elle est appelée *Menix*, & par les Arabes *Girba*, nom qui a formé celui qu'elle conserve aujourd'hui, car on la nomme *Gerbi* ou *Zerbi*. Bochart a découvert que cette isle estoit appelée *Menix* du Phenicien *me-niks*, qui marque des eaux qui se retirent, *aquas defectus*, parce que le petit bras de mer qui la separe du continent est souvent à sec en esté. Et elle a eû le nom de *Girba*, de l'Arabe *Chirba* qui signifie un *Chameleon*, parce que ce petit animal abonde dans cette isle. *Habet Lepores item multos*, dit M. de Thou, & *Chameleontes, qui lacertæ magnitudine pares sunt*.

Lotophages] C'est à dire, qui se nourrissent du fruit du Lotos, c'est pourquoy cette isle estoit aussi appelée *Lotophagitis*. Il y a plusieurs especes de Lotos, il y en a une qui est proprement une herbe comme du Sain-foin, qui seroit de pasture aux animaux, c'est de celle-là dont il est parlé dans le xiv. Liv. de l'Iliade & dans le iv. Liv. de l'Odyssée. Il y en a une autre appelée *Lotos Ægyptia*, c'estoit une sorte de Lys, qui selon Herodote naist abondamment dans les eaux du Nil quand il a inondé les terres. *Après qu'ils l'ont cueilli, dit*

cet Historien, liv. 2. Ils le font sécher au soleil, & quand il est sec, ils prennent ce qui est au milieu du Lys & qui ressemble à un pavot, le cuisent & en font du pain. Cette espece conviendroit assez au passage d'Homere, qui l'appelle le fruit d'une fleur. Mais les Anciens prétendent que ce Poëte parle d'une troisième espece appelée *Libyca*, dont Polybe, qui l'avoit souvent vûe & examinée, fait cette description selon le rapport d'Athenée qui nous a conservé le passage : *Le Lotos est un petit arbre rude & espineux, qui a la feuille verte comme le buisson, mais un peu plus epaisse & plus large. Son fruit est d'abord semblable en couleur & en grosseur aux baies de Myrte, mais en croissant il devient de couleur de pourpre. Il est de la grosseur de l'olive ronde & a un noyau fort petit. Quand il est mur on le cueille, on le fait broyer avec du bled, & on le conserve dans des pots pour la nourriture des esclaves. Pour les personnes libres, ils en font sans noyau qu'ils gardent de mesme. Cet aliment a le goust de la Figue & des Dates, & une odeur encore plus agreable. En le faisant tremper & broyer dans l'eau, on en tire un vin tres agreable, & qui a le goust du vin meslé avec du miel. On le boit pur, mais il ne se conserve que dix jours, c'est pourquoy on n'en fait qu'à mesure pour le besoin. On peut voir Pline, liv. 13. ch. 17. C'est cette*

SUR L'ODYSSÉE. Livre IX. 137
dernière espece qui parut si agreable aux
Compagnons d'Ulyffe.

Page 90. *Et je les envoyay avec un he-
raut*] Il envoye avec eux un heraut pour
les rendre plus respectables & inviolables.

Tous ceux qui mangerent de ce fruit] De
la maniere dont Homere s'explique icy, il
paroist qu'il y eut encore d'autres de ses
Compagnons, outre les trois qu'il avoit en-
voyez, qui mangerent de ce fruit. Car
en parlant de trois seulement, il n'auroit pas
dit, *πῶν δ' ὄσις.*

Page 91. *Ils se rembarquent tous sans
differer*] Ulyffe ne dit point combien de
temps il sejourna dans cette isle des Loto-
phages. Il faut pourtant bien qu'il y ait fait
quelque sejour, & il n'est pas vraysembla-
ble qu'il en soit parti le jour mesme, car une
aprérdinée ne suffisoit pas pour luy faire ju-
ger si ses Compagnons avoient perdu l'en-
vie de s'en retourner, & s'ils ne pensoient
pas seulement à donner de leurs nouvelles.

*Et nous sommes portez par les vents
sur les terres des Cyclopes*] Voicy encore
une Geographie exacte sans meslange de
fiction, car de l'isle des Lotophages on peut
facilement estre porté dans un jour sur les
terres des Cyclopes, qui habitoient la Sicile
qui est vis-à-vis. Car les Cyclopes occu-

poient la partie occidentale de la Sicile près de Lilybée & de Drepane, & c'est de-là mesme qu'ils ont tiré leur nom, comme Bochart l'a fort bien montré. *Les Cyclopes*, dit-il, *ont esté ainsi nommez du Phenicien Chek-lub, par contradiction pour Chek-lub, c'est à dire, le golphe de Lilybée, ou le golphe vers Lilybée.* Ainsi les habitants de ces terres furent appellez par les Pheniciens & les Libyens *homines Chek-lub*, c'est à dire, les habitants du golphe de Libye. Et les Grecs, qui ne sçavoient pas cette langue & qui vouloient rapporter à la leur tous les noms, de *Chek-lub* formerent le mot de *Cyclopes*, & donnerent à ce nom une origine Grecque, comme s'ils avoient esté ainsi nommez, parce qu'ils n'avoient, disoient-ils, qu'un œil tout rond au milieu du front.

Gens superbes] Le mot Grec *ὑπερφίαλοι* peut signifier aussi des *gens d'une taille prodigieuse*. Et c'est dans ce sens qu'Eustathe le prend icy, car ces Cyclopes estoient une espece de Geants. Et c'est de-là sans doute que venoient ces offemens prodigieux qu'on a trouvez de temps en temps dans la Sicile.

Qui ne reconnoissent point de loix] Le mot *ἀδύμιτος* signifie également celuy qui connoist des loix & qui n'en suit point, & celuy qui n'en a aucune connoissance. Et il

est icy dans le dernier sens. Les Cyclopes n'avoient point de loix ; car ils ne vivoient point en police réglée, chacun regnoit chez soy, comme Homere va l'expliquer.

Et qui se confiant en la providence des Dieux] Quoy-que ces Cyclopes soient superbes, sauvages & qu'ils ne reconnoissent point de loix qui reglent leurs mœurs & leur police, Homere ne laisse pas de leur attribuer quelque sentiment de la Divinité; Ils se reposent sur la Providence. Mais peut-estre veut-il faire entendre que c'est plustost par habitude que par sentiment.

Ils ne plantent ni ne sement, mais ils se nourrissent des fruits que la terre produit sans estre cultivée] C'est pour louer la fertilité de la Sicile. Eustathe compare à cette vie des Cyclopes celle des Anachorettes qui habitent les montagnes & les antres des rochers, qui ne sement ni ne plantent, & qui se nourrissent des fruits que la terre leur fournit d'elle-mesme, ou que la Providence a soin de leur envoyer. Cette comparaison m'a paru plaisante pour un Archevesque.

Ils ne tiennent point d'assemblées pour délibérer sur les affaires publiques, & ne se gouvernent point par des loix generales] Platon établit dans son liv. 3. des Loix,

qu'après le Déluge il y eut trois formes de vie qui succéderent l'une à l'autre. La première fut simple & sauvage ; les hommes effrayez encore des eaux du Déluge, qu'ils venoient d'éviter, habiterent les sommets des montagnes sans aucune dépendance & chacun regnant dans sa famille. A celle-là succéda la seconde forme, un peu moins sauvage ; les hommes commençant à se guerir de la peur, descendirent au pied des montagnes, & commencerent à avoir un plus grand commerce entre eux. De cette seconde vint la troisiéme, plus polie, lorsque la confiance estant pleinement revenue on commença à habiter la plaine. Les Cyclopes menoient encore du temps d'Ulyssé, la première vie ; comme ils n'avoient jamais eu aucun commerce avec les autres peuples à cause de leur ferocité, leurs mœurs, ni leurs coutumes n'avoient point esté adoucies. Ce que Platon a dit de ces trois sortes de vie se peut justifier par l'Escriture sainte. Après le Déluge la vie des premiers hommes fut simple & sauvage ; ils s'occupoient à cultiver la terre & à nourrir des troupeaux, & chaque pere de famille regnoit sur sa maison sans aucune subordination des uns aux autres.

Page 92. *Chacun gouverne sa famille, & regne sur sa femme & sur ses enfants*] C'est là la première vie que les hommes mené-

rent après le Déluge, comme je viens de l'expliquer dans la Remarque précédente. Cette vie grossière & sauvage ne laissa pas de continuer, mesme dans quelques villes Grecques, long-temps après que le commerce eut donné lieu à la police & aux loix, car Aristote dans le 10. liv. de ses Morales, se plaint que de son temps l'éducation des enfans estoit negligée dans plusieurs villes, & que chacun y vivoit à sa fantaisie, gouvernant sa famille à la maniere des Cyclopes, & regnant sur sa femme & sur ses enfans. *Εν δὲ ταῖς πλείσταις τῶν πόλεων ἐξημέλιται περὶ τῶν πιούτων, καὶ ἕκαστος ὡς βούλεται Κυκλωπικῶς δεμνύων παίδων ἢ ἀλόχου.* Aujourd'huy que nostre police est si réglée, fortifiée par les loix & perfectionnée par la religion, nous ne laisserions pas, si nous voulions, de trouver encore dans des familles quelque reste de cette vie de Cyclopes.

Vis-à-vis à quelque distance du port de l'isle, que ces Cyclopes habitent, on trouve une petite isle] Quand on ne sçauroit pas certainement d'ailleurs que la Sicile estoit le pays des Cyclopes, la position & le voisinage de cette petite isle, dont Homere parle icy, le feroit assez connoistre; car il est évident qu'il parle de l'isle appelée *Ægusa*, qui signifie *l'isle des chevres*. Elle a des prairies, des fontaines, un port commode,

& son terroir est fort gras. Clavier, qui l'a visitée, y a observé toutes ces choses, *Prata mollia & irrigua, solum fertile, portum commodum, fontes limpidos* : ce qui fait grand honneur à Homere d'avoir si bien marqué & la situation & la nature du pays. Il ne nomme point l'isle, parce qu'il est vray-semblable que n'estant point encore habitée, elle n'avoit pas encore de nom.

Page 93. *Et que les Cyclopes ses voisins n'ont point de vaisseaux*] C'est ce qui pourroit faire croire que les Cyclopes n'estoient pas venus d'ailleurs, & qu'ils estoient nez dans le pays, car s'ils estoient venus sur des vaisseaux, ils en auroient retenu l'usage, & comme dit Homere, ils s'en seroient servis pour se rendre maistres d'une isle si bonne, si commode & qui estoit si fort à leur bien-seance. Cela n'est pourtant pas concluant. Car ils pouvoient estre arrivez en Sicile sur des vaisseaux estrangers & n'en avoir pas conservé l'usage.

Page 94. *Nous abordasmes à cette isle par une nuit fort obscure, un Dieu sans doute nous conduisant*] Cela est menagé avec beaucoup d'art pour la vraysemblance, car s'il eust fait jour & qu'ils eussent vû à se conduire, ils seroient plustost abordez en Sicile, & par-là ils se seroient perdus, & n'auroient jamais pû eschapper des mains.

des Cyclopes. Au lieu qu'ayant esté portez à cette petite isle, Ulysse s'en servit comme d'un fort, y laissa ses vaisseaux, & n'en retint qu'un sur lequel il passa en Sicile, où il exécuta tout ce qu'il va nous raconter, & se sauva heureusement. C'est pourquoy il ajoute, *un Dieu sans doute nous conduisant.* Cette remarque est d'Eustathe, & elle m'a paru tres judicieuse.

Page 95. *Les Nymphes, filles de Jupiter, firent lever devant nous*] Le bon air & les pluyes douces font croistre les herbages & les plantes; & les bons herbages & les bonnes plantes nourrissent les animaux. Ces chevres sauvages estoient donc abondantes dans cette isle, à cause de la bonne nourriture qu'elles y trouvoient en abondance, voilà pourquoy il dit, *les Nymphes, filles de Jupiter, firent lever devant nous, &c.* Voilà comme la Poësie fait des Divinitez des vertus & des facultez les plus naturelles. *Ἄνιμφοι καθραὶ Διὸς, ἀλληθροελκίως αἱ τῶν φυτῶν αἰξήθηκαὶ δυνάμεις, ἀς ὁ ζεὺς ποιεῖ,* dit fort bien Eustathe.

Dieu nous eut bien-tost envoyé une chasse assez abondante] Homere attribuë la bonne chasse à la benediction de Dieu, & c'est une suite de sa doctrine, car il a reconnu qu'une beste ne scauroit estre prise par un chasseur si Dieu ne le permet. C'est ainsi que Jacob répondant à son pere, qui s'estonnoit de ce

qu'il estoit si-tost revenu de la chasse, & qui luy disoit : *Quomodo tam citò invenire potuisti!* luy dit : *Voluntas Dei fuit ut citò occurreret mihi quod volebam.* C'est la volonté de Dieu qui a fait trouver si promptement devant moy ce que je cherchois. Genes. 27. 20.

Page 96. Avec un seul de mes vaisseaux je vais reconnoître moy-mesme quels hommes habitent cette terre } Il n'envoye plus de ses Compagnons reconnoître le pays, car il ne se fioit plus à eux, après ce qui venoit de luy arriver dans l'isle des Loto-phages & dans le pays des Ciconiens, il y va luy-mesme. Tout cela est admirablement bien conduit.

Page 97. C'estoit-là l'habitation d'un homme d'une taille prodigieuse] Ce qu'Homere dit icy est fondé sur ce que dans ces siècles là on voyoit des Geants. Ce siècle-là, dit Platarque dans la vie de Thesée, portoit des hommes d'une taille prodigieuse. Et cela est confirmé par l'Escriture sainte. Long-temps avant la guerre de Troye ceux que Moïse envoya pour reconnoître la terre promise, rapportèrent que le peuple, qui l'habitoit, estoit de haute stature, & qu'ils y avoient vû des hommes monstrueux de la race des Geants. *Populus quem aspeximus proceræ staturæ est ; ibi vidimus monstra quædam filiorum Enas de genere Giganteo.*
Nombr,

Nomb. 13. 33. 34. Et Dieu luy-mesme
 dit à Moïse en parlant de la terre des fils
 d'Ammon, *Terra Gigantum reputata est,*
& in ipsa olim habitaverunt Gigantes, &c.
 Deuteron. 2. 2. Og Roy de Basan estoit
 un de ces Geants. *Solus quippe Og Rex*
Basan restiterat de stirpe Gigantum; mon-
stratur lectus ejus ferreus qui est in Rabbath
filiorum Ammon, novem cubitos habens lon-
gitudinis & quatuor latitudinis. Ibid. 3. 11.
 Ce lit de neuf coudées de longueur & de
 quatre de largeur, fait voir quelle estoit la
 taille de ces Geants. Tel estoit Goliath que
 David tua; il avoit six coudées & une pau-
 me de haut, sa cuirasse pesoit cinq mille
 sicles, c'est à dire, près de cent cinquante
 livres. Le bois de sa pique estoit comme l'en-
 sible d'un tisserand, & le fer dont elle estoit
 armée pesoit six cents sicles, c'est à dire, dix-
 huit ou dix-neuf livres. Cependant cela n'ap-
 proche point de la taille qu'Homere donne
 au Cyclope, qu'il égale à la plus haute mon-
 tagne. Mais il faut se souvenir que ce Poëte
 exagere icy sur la taille de ce Geant, parce
 qu'il parle à des peuples simples & credules,
 & qui n'aimoient rien tant que ces contes
 outrez.

Qui passoit seul ses troupeaux fort loin
de tous les autres Cyclopes] Homere a
 grand soin de nous faire entendre que le
 Cyclope vivoit éloigné de tous les autres,

son antre estoit dans l'endroit le plus reculé, il passoit seul ses troupeaux. Cela ne luy suffit pas, il ajoute, fort loin de tous les autres. Ce n'est pas encore assez, il nous dit qu'il ne se mesloit jamais avec eux, & il charge cela encore, en ajoutant qu'il se tenoit toujours à l'escart. Et pourquoy cela pour fonder la vraysemblance de sa fable. Il ne faut pas que nous oublions que le Cyclope est éloigné de tout secours.

Page 98. *Maron, fils d'Evanthes, grand Prestre d'Apollon*] C'est peut-estre de ce Maron que la ville d'Ismare fut appelée *Maronée*.

De ce que touchez de son caractere] C'est ce que signifie ἀζωμοιοι. Les gens pieux respectent toujours les ministres de la Religion.

Et une belle coupe d'argent] Le Grec dit, toute d'argent, parce qu'il y avoit des coupes d'argent dont les bords estoient d'or.

Il ne la laissoit à la disposition d'aucune de ses esclaves] Voicy un précepte économique. Ce qu'on a de plus excellent ne doit estre confié qu'à peu de gens & d'une fidélité connue. J'ay autrefois connu un homme de qualité qui avoit toujours le plus excellent vin & qui n'en confioit la clef à personne, il l'avoit toujours, & il alloit luy-mesme faire tirer son vin.

Page 99. Il mesloit dans la coupe vingt fois autant d'eau que de vin] Il n'y a point de vin qui puisse porter cette quantité d'eau là. Mais Homere exagere la force de celui-cy pour préparer ses Lecteurs à l'effet surprenant qu'il va produire sur le Cyclope, qui en sera yvre-mort pour en avoir bû seulement trois coups.

Car j'eus quelque pressentiment que] Les hommes ont quelquefois des pressentiments de ce qui leur doit arriver, & les sages profitent de ces pressentiments & se munissent contre tous les accidents qui les menacent, & qu'ils prévoient.

Page 100. Et les plus jeunes] Pour dire les plus jeunes, Homere se sert du mot ἔρον, qui signifie la rosée. Il appelle donc ἔρον les agneaux & les chevreaux les plus tendres, c'est à dire, les plus jeunes & qui sont comme la rosée. C'est ainsi qu'Eschyle dans son Agamemnon a appelé les petits oyseaux qui viennent d'éclorre, σπόροι, de la rosée. De là les Grecs ont dit des chairs de rosée, pour dire des viandes tendres & délicates. Alciphron a dit, ἡπαρ σπόρω σποροεικός, un foye semblable à la rosée, & comme nous disons, tendre comme rosée. C'est une remarque de Casaubon Athen. liv. 9. ch. 8.

Je ne voulus jamais les croire, c'estoit pourtant le meilleur parti] Ulysse ne fait

148 REMARQUES

pas de difficulté d'avoüer qu'en cette occasion les Compagnons avoient eu plus de prudence que luy, & par cette sincerité il gagne encore plus de créance sur l'esprit des Pheaciens, & les dispose mieux à croire tous ses contes comme tres veritables.

Page 103. *Nous sommes Sujets du Roy Agamemnon, dont la gloire*] Après qu'Ulysse a representé ses malheurs pour tascher d'exciter quelque sorte de compassion dans le cœur du Cyclope, il essaye de faire naistre quelque espece de terreur, en luy disant qu'ils sont des Sujets du Roy Agamemnon qui vient de ruiner un grand Empire. Par-là il veut luy faire envisager qu'un Prince, qui a destruit un Empire si florissant, pourroit bien venger une injure faite à ses Sujets. Mais un monstre qui ne craint pas les Dieux, ne craint guere les hommes.

Ou tu viens de bien loin] C'est à dire, *ou tu es bien simple & bien ignorant*. Car il faut venir de l'autre monde pour ne pas connoistre les Cyclopes. C'est ainsi que nous disons qu'un homme est bien de son pays, ou qu'il n'est jamais sorti de son pays, pour dire qu'il est simple & niais.

Page 104. *Si mon cœur de luy-mesme ne se tourne à la pitié*] De luy-mesme,

c'est à dire, sans aucune considération ; sans aucun respect ni pour les Dieux dont tu parles, ni pour ton Agamemnon. Ce que le Cyclope ajoute icy fait un bon effet pour le Poëme, car en laissant Ulysse entre la crainte & l'esperance, il y tient aussi son Lecteur.

Il parla ainsi pour me tendre des pièges.] C'est icy le sens du mot *πιαζών*, car il ne signifie pas *pour me tenter*, ni *pour m'éprouver*, mais *pour me tendre des embusches, des pièges*, & je croy qu'Hesychius avoit ce passage en vûë, quand il escrit, *πιαζών, ἐνδεδύων, ληστῶν.*

Page 106. *Aussi facilement qu'on ferme un carquois avec son couvercle.]* Cette comparaison est tres agreable, elle adoucit le ton horrible de cette narration, & fait voir la force énorme de ce monstre qui n'a pas plus de peine à boucher l'entrée de sa caverne avec cette effroyable masse de rocher qu'un homme en a à fermer son carquois de son couvercle.

Page 107. *Que le Cyclope avoit coupée.]* C'est ainsi qu'il y a dans toutes les Editions, *τὸ μὲν ἔκταμνον*. Mais Eustathe nous avertit que dans les Manuscrits les plus corrects il y a *τὸ μὲν ἔσπασεν*, que le Cyclope avoit arrachée. Et c'est à mon avis la leçon qu'il faut retenir. Un Geant de la force du Cyclope ne s'amuse pas à couper un arbre, il l'arrache.

Pour la porter quand elle seroit sèche Car la massuë estoit l'arme ordinaire des Geants, témoin le Geant Periphetes qui fut appellé *Corynetes*, c'est à dire, *porte-massuë*, parce qu'il avoit une massuë d'airain. Thésée le tua, & porta toujours sa massuë. Dans le VII. Liv. de l'Iliade nous avons vû un *Areithoüs* appellé aussi *porte-massuë*, parce qu'il avoit une massuë de fer. Par cette arme Homere fait juger de la taille de ce luy qui la portoit.

J'en fis aussi-tost durcir la pointe dans le feu] Pour le rendre plus ferme & plus solide en luy donnant une espee de trempe. Cela se pratique encore, car on se sert de bastons bruslez par le bout.

Page 108. *Ensuite je fis tirer tous mes Compagnons au sort*] Pour une entreprise si perilleuse Ulysse ne devoit ni ne pouvoit choisir ceux qu'il auroit voulu; la prudence & la justice vouloient qu'il en remist le choix au sort, afin qu'aucun ne pust se plaindre ni d'avoir esté préféré, ni de n'avoir pas esté choisi.

Et heureusement le sort tomba sur les quatre que j'aurois moy-mesme choisis] Ulysse fait entendre que les Dieux, qui vouloient le tirer de ce danger, firent tomber le sort sur les quatre qui estoient les plus hardis. Car les hommes tirent au sort, mais c'est Dieu qui regle le sort mesme. *Sortes mis-*

tuntur in finum, sed à Domino temperantur;
 Prov. 16. Nous avons vû dans l'Illiade de
 quelle maniere estoient ces sorts, c'estoient
 des marques, chacun donnoit la sienne.

Je me mis volontairement à leur teste]

Comme la prudence & la justice deman-
 doient qu'Ulysse fist tirer au sort ses Com-
 pagnons, l'honneur & la generosité exi-
 geoient qu'il se mist volontairement à leur
 teste sans tirer au sort. Thesée avoit desja
 donné l'exemple, quand on eut choisi au
 sort les sept jeunes garçons & les sept jeunes
 filles que les Atheniens envoioient tous les
 neuf ans à Minos; Thesée reconnoissant
 qu'il estoit juste de courir la mesme fortune
 que ses sujets, s'offrit volontairement luy-
 mesme sans vouloir tenter la faveur du sort.
 Cette generosité remplit d'admiration tout
 le monde, & l'on fut charmé qu'il s'égalast
 luy-mesme au peuple, & qu'il eust des senti-
 ments, non de Roy, mais de citoyen. *Plu-
 tarque dans la vie de Thesée.*

Soit qu'il craignist quelque surprise] C'est
 ce que signifie icy le mot *διωξίματος*, augu-
 rant quelque mal. Ces estrangers qu'il avoit
 laissez dans son antre, luy faisoient soubçon-
 ner qu'il y en avoit d'autres cachez pour le
 piller.

Ou que Dieu l'ordonnast ainsi] Car tous

les jours il arrive que Dieu fait faire aux méchants des choses pour leur perte & pour le salut des gens de bien. Si Polypheme n'avoit pas fait entrer contre sa coutume les moutons & les boucs dans son antre, jamais Ulyffe n'auroit pû se sauver.

Page 109. *Cyclope, tenez, beuvez de ce vin*] Ce discours d'Ulyffe est meffé de remonstration, de commiseration & de flatterie, comme Eustathe l'a tres bien remarqué.

Je l'ay apporté avec moy pour vous faire des libations comme à un Dieu] Voilà une flatterie bien forte. Ulyffe fait semblant de regarder comme un Dieu ce monstre, qui vient de dévorer six de ses Compagnons. Homere veut faire voir par-là à quoy réduit la crainte d'un danger qui paroist inevitable.

Page 110. *C'est la mere-goute du nectar & de l'ambrosie mesme des Dieux*] *Ἀπόρροη* est icy *ἀπόσταγμα*, *ἀπόρροια*, ce qui coule sans estre pressé, c'est ce que nous appellons aujourd'huy la mere-goute, ou la premiere goutte. Ce que ce Cyclope dit icy pourroit paroistre trop poli, si on ne se souvenoit que ce monstre est fils de Neptune, & qu'il estoit vraysemblable qu'il avoit souvent ouï parler du nectar & de l'ambrosie des Dieux. Au reste dans Homere le nectar & l'ambrosie ne sont ja-

mais confondus : le nectar est dit de la liqueur, & l'ambrosie de la nourriture solide. Mais dans cet endroit il semble que l'un & l'autre soient mis pour la boisson. Homere a peut-estre donné cela à la grossiereté du Cyclope. Les Poëtes qui sont venus après Homere ont fait tout le contraire ; ils ont mis le nectar pour la nourriture sèche & l'ambrosie pour la liquide. Alexis a écrit,

..... Τὸ νέκταρ ἐδίω πανυ

Μάηων, διαπίνω τ' ἀμβροσίαν, καὶ τῷ Διὶ
Διακόνω.

Je mange le nectar & je bois l'ambrosie, j'en verse mesme à Jupiter. Alcman a dit de mesme : τὸ νέκταρ ἐδμεναί. Les Dieux mangent le nectar. Et Sapho,

Ἀμβροσίας μὲν κρατὴρ ἐκέκραπ.

L'urne d'ambrosie estoit préparée.

Page III. *Je m'appelle Personne*] Ce nom est plus heureux en Grec, car afin que le Cyclope ne puisse pas soubçonner la ruse & découvrir que c'est l'adjectif οὐκ composé de la negative οὐ & de κς, il le décline, & dit, *mon pere & ma mere m'ont appellé οὐκ*, ce qui acheve de tromper le Cyclope, en luy persuadant que c'est un nom propre, car οὐκ nom propre, fait à l'accusatif οὐκ, au lieu que l'adjectif fait οὐκα.

Personne sera le dernier que je mangeray]
 Il y a dans le Grec une grace que l'on ne
 sçauroit conserver, & qui consiste dans une
 équivoque que fait l'élision d'une seule lettre,

οὐπὶ ἔγω πύματον ἔδομαι.

οὐπὶ pour οὐπνα par élision. *Je ne mangeray
 plus personne.* Le Cyclope prophétise sans
 y penser. On peut voir Eustathe p. 1633.

Voilà le présent que je te prépare] C'est
 ce qui a donné lieu au proverbe, *le présent
 du Cyclope* : & comme nous disons aujourd'
 d'huy, *la grace du Cyclope.*

Page 112. *Comme quand un charpentier
 perce avec un virebrequin une planche de
 bois]* On ne sçauroit former une image plus
 vive ni plus naïve pour représenter l'action
 d'Ulyssé & de ses Compagnons qui crevent
 l'œil du Cyclope, que celle qu'en donne
 Homere par cette comparaison. On ne lit
 pas la chose, on la voit.

Page 113. *Le sang rejallit autour du
 pieu embrasé, la vapeur qui s'élève de la
 prune, &c.]* Cette description est admirable,
 & rien n'égale la noblesse & l'harmonie
 des termes qu'Homere y a employez. So-
 phocle a bien senti la beauté de ce passage,
 car il l'a imité dans son Oedipe, lorsqu'il
 décrit la maniere dont ce Prince se creve
 les yeux.

Comme lorsqu'un forgeron] Cette comparaison n'est ni moins juste, ni moins vraie que la précédente. Elle met si fort l'objet devant les yeux, qu'on ne le verroit pas mieux dans la nature qu'on le voit dans l'image. C'est en quoy Homere a excellé. Toutes ses comparaisons sont des images de la nature, mais si vrayes, qu'un miroir ne represente pas mieux les objects, que ses comparaisons representent tout ce qu'elles peignent, & rien ne marque si-bien l'estenduë & la justesse de l'esprit.

Page 114. *Pouvons-nous vous délivrer des maux qu'il plaist à Jupiter de vous envoyer?*] Cette réponse des Cyclopes fait voir qu'ils n'estoient pas tous si impies que Polypheme l'a dit, puisqu'ils reconnoissent que les maladies viennent des Dieux, & qu'il faut leur en demander la guerison. Mais les impies croient toujours que les autres sont aussi impies qu'eux.

Page 115. *Je ne pus m'empeschcr de rire de l'erreur où ce nom si heureusement trouvé les avoit jettez*] Homere nous dit icy deux choses; la premiere que ce nom équivoque fut heureusement trouvé & avec beaucoup de sagesse & de prudence, & la seconde, que c'est une invention fort plaisante. L'Auteur du Parallele, qui avoit un esprit bien supérieur, n'en juge pas de mesme. *Mais*

voicy quelque chose qui est bien jolî, dit-il ; Polypheme ayant demandé à Ulysse comment il s'appelloit, Ulysse luy dit qu'il s'appelloit *Personne*, &c. Et le Chevalier adjoute, Quand on a douze ans passez, peut-on prendre plaisir à de tels contes ! Pour moy qui ay douze ans passez, j'avouë que ce conte me divertit, & que je le trouve tres heureusement imaginé dans l'occasion presente. Ce Critique n'en sçavoit pas assez pour voir que l'équivoque du mot Grec est mieux fondée & plus naturelle que celle de nostre mot *personne*, qu'on ne peut ajuster sans luy faire violence. Au lieu que le mot *ὄντις* peut estre fort naturellement un nom propre. On peut voir les Reflexions d'Eustathe sur ce mot.

Page 116. Il y avoit un belier d'une grandeur & d'une force extraordinaire, je le reservay pour moy] Ulysse reserve pour luy le plus grand belier, non qu'il eust plus de soin de sa vie que de celle de ses Compagnons, car on voit au contraire qu'il a plus de soin de celle de ses Compagnons que de la sienne, puisqu'il les fait sauver les premiers, mais parce qu'il estoit apparemment plus grand, & que d'ailleurs il n'avoit que le belier seul, car son belier n'estoit point au milieu de deux autres, comme ceux qui portoit les Compagnons.

Page 117. Les brebis n'estant point trait-

tes à leur ordinaire, & se trouvant trop chargées de leur lait] Il semble que cette particularité ne fait rien icy, & qu'elle n'y est pas nécessaire. Mais il en est de la Poësie comme de la Peinture, l'une & l'autre employent avec succès des circonstances qui ne sont pas proprement ni nécessairement du sujet, mais qui en sont les accompagnements, & qui servent à rendre la chose plus vray-semblable & à luy donner un plus grand air de verité.

Le belier sous lequel j'estois, sortit le dernier] Voilà le heros. Ulysse fait sauver ses Compagnons & demeure le dernier. Homere ne manque à rien de tout ce que demandent l'honneur & la generosité la plus héroïque.

Et luy parle en ces termes : Mon cher belier] Il n'y a rien de plus ordinaire, surtout dans la passion, que de parler, non seulement aux bestes, mais aux choses mesme les plus insensibles. Nous en avons des exemples dans l'Iliade & ailleurs. Cependant un Critique moderne en a voulu faire un reproche à Homere; ce Poëte en a esté assez bien justifié.

Page 118. *Un méchant nommé Personne assisté de ses Compagnons aussi scelerats que luy*] Cela est plaisant qu'un monstre comme le Cyclope, qui a devoré six de ses suppliants & de ses hostes, ose appeller quelqu'un mé-

chant & scelerat. Mais voilà la nature bien peinte. Les méchants n'appellent injustice & sceleratesse, que celles qu'ils souffrent, & ils regardent d'un autre œil celles qu'ils font.

Page 119. *Je leur fis signe de cesser ces larmes*] Ulyssé dit, *je leur fis signe*, car il n'osoit encore parler, se trouvant trop près de l'autre, & craignant encore quelque terrible coup de desespoir de ce monstre, & la fuite fait bien voir qu'il avoit raison.

Page 120. *Et ces maux vengeurs ne pouvoient pas manquer de t'arriver*] Homere estoit donc persuadé que les crimes attiroient tost ou tard sur ceux qui les commettent, des maux certains & inévitables.

Qu'elle tomba devant nostre vaisseau] Ce vers dans toutes les Editions est suivi de cet autre,

Τῦλλον ἑδέουσαν ἠ' ὀμίον ἀρπον ἰκέδαι.

Il s'en fallut bien peu qu'elle ne tombast sur nostre gouvernail. Et Eustathe avertit que les anciens Critiques avoient marqué ce vers d'une estoile & d'une pointe. D'une estoile pour marquer que le vers est beau & qu'il est d'Homere; & de la pointe, pour marquer qu'il est déplacé. En effet, il ne convient point icy, car il ne se peut que cette masse qui est tombée devant le vais-

seau, c'est à dire devant la prouë, soit tombée presque sur le gouvernail qui est à la poupe. Il est inutile de dire, comme quelques anciens Critiques ont fait pour sauver cette contradiction, qu'Ulysse avoit tourné son vaisseau pour parler au Cyclope, car quelle nécessité y avoit-il de le tourner? Ne pouvoit-il pas luy parler aussi bien de la poupe que de la prouë? En un mot, ce vers a esté rapporté icy mal à propos, & repeté sans raison. On l'a tiré de l'endroit qui suit, où Homere parle de la seconde roche que le Cyclope jetta contre Ulysse, c'est-là sa place, comme les premiers Critiques l'ont reconnu.

La chute de cette masse énorme excita un mouvement si violent dans la mer] Quelle force de peinture! & quels peintres pourroient exprimer les images que cette Poësie nous presente!

Page 122. *Il y avoit autrefois icy un celebre devin*] Le Grec adjoute *fort & grand*, pour faire entendre qu'il estoit de la race des Cyclopes, qu'il estoit d'une force & d'une taille prodigieuse comme eux. Puisque les Cyclopes avoient un devin, c'est une marque qu'ils n'estoient pas si barbares.

Et me dit en propres termes, que je serois privé de la vûë par les mains d'Ulysse] Le Poëte a menagé cecy avec bien de l'art,

pour faire admirer la sagesse d'Ulyffe d'avoir déguisé son nom. Que seroit-il devenu s'il s'estoit nommé!

Je m'attendois de voir arriver icy quelque homme beau, bien fait, de grande taille] Car quelle apparence y avoit-il qu'un homme ordinaire osast approcher du Cyclope! Polypheme attendoit un homme beau, bien fait, &c. c'est à dire, un monstre qui n'eust qu'un œil comme luy au milieu du front, &c. car c'estoit la beauté des Cyclopes.

Page 123. *Et aujourd'huy c'est un petit homme, sans force & de mauvaise mine*] Cet homme, que les Pheaciens ont trouvé beau, grand, bien fait & de bonne mine, est traité par le Cyclope d'homme laid, sans force & de méchante mine. Le plus grand homme auprès de ce monstre n'auroit pû passer que pour un nain. Ulyffe ne hazarde rien en rapportant aux Pheaciens le mépris que le Cyclope avoit eu pour luy, & il se relève bien en faisant voir combien la prudence est au dessus de la force.

Je t'en prie, Ulyffe, approche, que je te fasse les presens d'hospitalité] Le Cyclope n'est pas si insensé de se flatter qu'Ulyffe se remettra entre ses mains. Ce sont de ces choses que la rage fait dire, & qui marquent tout le contraire de ce que l'on dit.

Et je n'attends ma guérison d'aucun autre Dieu] Il croit qu'il n'y a aucun Dieu qui le puisse guérir que Neptune, & il le croit parce qu'il est son père, sans cela il douteroit de son pouvoir comme de celui de tous les autres Dieux. Ce caractère est bien soutenu.

Comme il est sûr que Neptune ne te rendra pas l'œil que tu as perdu] Ce n'est pas qu'Ulysse refuse aux Dieux le pouvoir de rendre la vue aux aveugles, il est très persuadé qu'ils peuvent le faire. Mais c'est que Polyphème ayant été aveuglé par l'ordre des Destinées, & cet aveuglement étant une punition de sa barbarie, les Dieux ne le guériront jamais.

En levant les mains au ciel] Quoique Neptune soit le Dieu de la mer, il ne laisse pas d'être au ciel comme les autres Dieux, & c'est-là que le Cyclope luy adresse ses prières.

Page 124. *Si je suis véritablement vostre fils, & si vous estes véritablement mon père*] Cela est spécifié avec cette précision, parce qu'on donnoit souvent le nom de père & celui de fils à des gens qui ne l'estoient point véritablement.

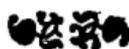
Ulysse, le destructeur de villes, fils de Laërte, qui habite à Ithaque] Il repete les mêmes titres qu'Ulysse s'est donné, afin qu'il n'y ait point d'équivoque.

La roche tombe derriere nostre vaisseau]
 La premiere estoit tombée devant le vaisseau, parce qu'il n'estoit pas encore bien avant dans la mer, mais comme depuis cela il a fait du chemin, celle-cy tombe justement derriere.

Page 125. *Il s'en fallust bien peu qu'elle ne tombast]* Voicy l'endroit où ce vers est fort bien placé, aussi dans les anciennes Editions il estoit marqué d'une estoile.

La chute de cette masse énorme fait reculer la mer, & le flot agité pousse en avant nostre vaisseau] Comme la premiere roche en tombant devant le vaisseau, l'avoit fait reculer vers la Sicile, celle-cy tombant derriere, le doit pousser en avant vers l'isle d'Ægusa qui est vis-à-vis.

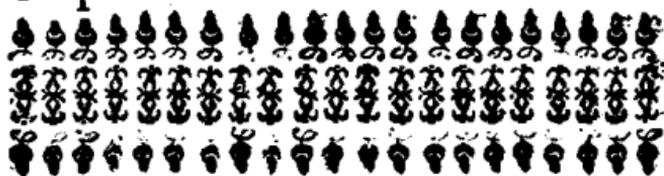
Page 126. *Mais fort tristes de la perte que nous avions faite]* Homere ne manque à aucune bienséance. Je suis charmée de ce sentiment qu'il donne à Ulysse. Combien de gens à qui la joye d'estre échappés d'un si grand danger, seroit oublier la perte de leurs camarades.



Argument du Livre X.

Ulysse arrive dans l'isle d'Eolie où regne Eole Roy & gardien des vents. Eole luy donne le Zephyre pour le conduire heureusement, & luy livre tous les autres vents enfermez & liez dans un outre. Pendant son sommeil, ses Compagnons ouvrent cet outre, pensant que ce fust de l'or. Ces vents déchaisnez repoussent Ulysse sur les costes d'Eole, qui refuse de le recevoir. Ulysse s'éloigne de cette isle & arrive chez les Lestrigons. Il perd là onze de ses vaisseaux; & avec le seul qui luy reste, il part & arrive à l'isle d'Éée, & envoie la moitié de ses Compagnons choisis par le sort avec Euryloque pour reconnoistre le pays & ceux qui l'habitent. Tous ceux qu'il envoie, excepté Euryloque, sont changez en pourceaux par Circé. Ulysse va pour les chercher, Mercure luy donne une plante appelée Moly, excellent antidote contre les enchantemens; qui le garantit de ceux de Circé. Ses Compagnons reprennent leur premiere forme, & Ulysse après avoir demeuré un an auprès de Circé, se rembarque par ses ordres pour descendre aux Enfers.





L'ODYSSÉE

D'HOMÈRE.

LIVRE X.

» **N**OUS arrivâmes heureuse-
 » ment dans l'isle d'Eolie, où
 » regnoit Eole fils d'Hippotes & fa-
 » vori des Dieux. C'est un isle flot-
 » tante, ceinte tout autour d'une
 » forte muraille d'airain & bordée
 » en dehors de roches escarpées. Ce
 » Roy a douze enfants, six garçons
 » & six filles. Il a marié les freres
 » avec les sœurs, & ces jeunes gens
 » passent leur vie auprès de leur pere
 » & de leur mere dans des festins con-
 » tinuels où ils n'ont rien à desirer
 » pour la bonne chere. Pendant le

jour le Palais parfumé de parfums «
délicieux, retentit de cris de joye, «
on y entend un bruit harmonieux, «
& la nuit les maris vont coucher «
près de leurs femmes sur des tapis «
& sur des lits magnifiques. Nous «
arrivâmes donc dans ce Palais. Le «
Roy me régala pendant un mois, «
& me fit mille questions sur le sie- «
ge de Troye, sur la flotte des Grecs «
& sur leur retour. Je satisfis sa cu- «
riosité & je luy racontay en détail «
toutes nos aventures. Je luy de- «
manday ensuite la permission de «
m'en retourner, & la faveur de «
m'en donner les moyens. Il ne me «
refusa point, & prépara tout ce «
qui m'estoit nécessaire pour mon «
voyage. Il me donna un outre fait «
de la peau d'un des plus grands «
bœufs, où il enferma les souffles «
impetueux des vents, car le fils de «
Saturne s'en a fait le dispensateur «
& le garde, enforte qu'il est le mai- «
tre de les retenir ou de les lâcher. «

» comme il luy plaist. Il lia luy-mef-
» me cet outre dans mon vaisseau
» avec un cordon d'argent, afin qu'il
» n'en eschapast pas la moindre ha-
» leine. Il laissa seulement en liberté
» le Zephyre, auquel il donna ordre
» de conduire mes vaisseaux; ordre
» qu'il n'executa point, car nous l'en
» empeschasmes par nostre folie, qui
» pensa nous faire tous perir. Nous
» voguâmes heureusement pendant
» neuf jours entiers, & le dixième
» jour nous découvriens desja nostre
» chere patrie, & nous voyions les
» feux allumez sur le rivage pour es-
» clarer les vaisseaux, mais accablé
» de travaux & de lassitude, je me
» laissay malheureusement surpren-
» dre au sommeil, car j'avois tou-
» jours tenu le gouvernail, & je n'a-
» vois pas voulu me reposer de ce
» soin sur d'autres, afin d'arriver
» plus promptement & plus seure-
» ment. Pendant que je dormois, mes
» Compagnons se mirent à parler en-

semble, dans la pensée que cet ou- «
tre, que j'avois dans mon vaisseau, «
estoit rempli d'or & d'argent qu' «
Eole m'avoit donné. Ils se dirent «
donc les uns aux autres, Grands «
Dieux, combien Ulysse est cheri «
& honoré de tous ceux chez qui «
il arrive! Il emmene de son voyage «
de Troye un riche butin, & nous, «
qui avons esté les compagnons de «
toutes ses courses, & qui avons es- «
fuyé les mesmes dangers, nous nous «
en retournons dans nos maisons les «
mains vuides. Voilà encore un sac «
plein d'or, dont luy a fait present «
le Roy Eole pour gage de son ami- «
té. Allons donc, ouvrons ce sac «
& voyons toutes les grandes richesses «
dont il est plein. «

Ainsi parlerent mes Compa- «
gnons, & ce funeste conseil fut «
suiui. Ils ouvrirent le sac; en mes- «
me temps tous les vents sortirent «
en foule & exciterent une furieuse «
tempeste qui emporta mes vaisseaux «

» & les éloigna de ma chere patrie.
» Reveillé par ce bruit affreux, & par
» les cris & les larmes de mes Com-
» pagnons, je m'abandonnay presque
» au desespoir. Je déliberay en moy-
» mesme si je ne me jetteroïs point
» dans la mer pour perir dans les
» gouffres, ou si je supporterois en-
» core ce revers sans me plaindre &
» sans recourir à la mort. Je pris ce
» dernier parti comme le plus digne
» de l'homme, & me couvrant la teste
» de mon manteau, je me couchay
» sur le tillac de mon navire. Toute
» ma flotte est repoussée par la tem-
» peste sur les costes de l'isle d'Eolie
» d'où j'estois parti. Mes Compa-
» gnons ne pouvoient se consoler &
» fondoient en larmes. Nous descen-
» dismes sur le rivage, nous fismes
» de l'eau, & mes Compagnons pré-
» parerent le disner. Après un leger
» repas je pris avec moy un heraut
» & un de mes Compagnons, &
» j'allay avec eux au Palais d'Eole,
que

que je trouvoy à table avec sa fem-
 me & ses enfans. En entrant dans
 la salle nous nous arrestons à la
 porte & nous nous affcions sur le
 seuil. Eole & ses fils, estonnez de
 nous revoir, Ulyffe, me dirent-ils,
 pourquoy estes-vous revenu! Quel
 Dieu ennemi vous a fait esprouver
 sa colere! nous vous avions donné
 de bonne foy tous les moyens ne-
 cessaires pour vous en retourner
 dans vostre patrie, & pour aller
 par tout où vous auriez voulu.

Helas! leur répondis-je avec
 toutes les marques d'une verita-
 ble douleur, ce sont mes infidel-
 les Compagnons qui m'ont trahi.
 C'est un moment d'un malheureux
 sommeil qui m'a livré à cette in-
 fortune. Mais ayez la charité, mes
 amis, de remedier encore une fois
 à tous mes malheurs. Les Dieux
 vous en ont donné le pouvoir.

Je taschois ainsi d'attirer leur
 compassion par la douceur de mes

» paroles. Ils demeurèrent tous dans
» le silence. Le Roy le rompt enfin,
» & me regardant avec des yeux d'in-
» dignation : Va, me dit-il, fuy
» promptement de cette isle, le plus
» méchant de tous les mortels. Il ne
» m'est permis, ni de recevoir, ni
» d'assister un homme que les Dieux
» immortels ont déclaré leur ennemi.
» Va, fuy, puisque tu viens dans
» mon Palais chargé de leur haine
» & de leur colere,

» Il me renvoya ainsi de son isle
» avec inhumanité, malgré l'estat
» pitoyable où il me voyoit. Nous
» nous éloignâmes donc de cette
» terre fort affligez. Le courage de
» mes Compagnons estoit abbatu de
» la penible navigation à laquelle
» nous nous voyions encore exposez
» par nostre imprudence, car nous
» n'avions plus aucune esperance de
» retour. Cependant nous fîmes
» route six jours entiers, & le septié-
» me nous arrivâmes à la hauteur

D'HOMERE. *Livre X.* 177

de la ville de Lamus, de la spacieuse Lestrigonie qui abonde en toutes sortes de troupeaux, car le berger qui ramene son troupeau de moutons le soir, appelle le pasteur de bœufs, qui entendant sa voix, fait sortir aussi-tost ses bœufs pour le pasturage. Là un berger, qui pourroit se passer de dormir la nuit, gagneroit double salaire: il meneroit paistre les moutons le jour, & la nuit il meneroit les bœufs, car ces deux differents pasturages sont fort voylins. Nous nous presentames pour entrer dans le port, qui est fort celebre, mais l'entrée n'en est pas facile; la nature l'a environné de roches fort hautes, & des deux costez le rivage s'avance & fait deux pointes qui ne laissent au milieu qu'un passage fort estroit. Mes Compagnons entrerent dans ce port & attacherent leurs vaisseaux à terre les uns près des autres, car

» la marée estoit basse & la mer fort
 » tranquille. Mais moy, je n'y entray
 » point, & je tins mon vaisseau de-
 » hors prés d'une de ces pointes, &
 » après en avoir attaché le cable à
 » un rocher, je montay sur une émi-
 » nence d'où je ne découvris aucuns
 » travaux de laboureurs, je vis seule-
 » ment de la fumée qui s'élevoit &
 » qui marquoit que le pays estoit ha-
 » bité. Aussi-tost je choisis deux de
 » mes Compagnons que j'envoyay à
 » la découverte, & je leur donnay
 » un heraut pour les accompagner.
 » Ils prirent le grand chemin par où
 » les charrettes portoient à la ville le
 » bois des montagnes voyfines. Prés
 » de la ville ils rencontrèrent une
 » jeune fille qui estoit sortie pour al-
 » ler puiser de l'eau à la fontaine
 » d'Artacie, & c'estoit la fille mesme
 » d'Antiphate Roy des Lestrygons.
 » Mes gens s'approcherent & luy
 » demanderent qui estoit le Roy du
 » pays, & quels estoient les peuples

qui luy obéïſſoient. Elle leur mon-
tra le Palais de ſon pere ; ils y alle-
rent & trouverent à l'entrée la fem-
me du Roy, dont la vûë leur fit
horreur , car elle eſtoit auſſi gran-
de qu'une haute montagne. Dès
qu'elle les vit, elle appella ſon ma-
ry Antiphate, qui eſtoit à la place
publique, qui leur prépara une
cruelle mort ; car empoignant d'a-
bord un de mes Compagnons , il
le mangea pour ſon diſner. Les au-
tres taſcherent de regagner leurs
vaiſſeaux par la fuite , mais ce
monſtre ſe mit à crier & à appeller
les Leſtrygons. Sa voix eſpouven-
table fut entendüë de toute la ville.
Les Leſtrigons accourent de par
tout à milliers ſur ce port, ſembla-
bles non à des hommes, mais à des
Geans, & ils nous accabloient de
groſſes pierres du haut de ces ro-
ches eſcarpées. Un bruit confus
d'hommes mourans & de vaiſſeaux
brifez s'éleve de ma flotte. Les

» Lesstrigons enfant ces malheureux
 » comme des poissons, les emportent
 » pour en faire bonne chere. Pendant
 » qu'on maltraite ainsi mes vaisseaux
 » qui sont dans le port, je tire mon
 » espée, & coupant le cable qui at-
 » tachoit le mien hors du port à la
 » pointe d'un rocher, j'ordonmay à
 » mes Compagnons de ramer de tou-
 » tes leurs forces pour nous dérober
 » au danger qui nous menaçoit. Aussi-
 » tost la mer blanchit sous l'effort de
 » leurs rames, & dans un moment
 » mon vaisseau fut hors de la portée
 » des roches dont on taschoit de l'ac-
 » cabler. Mais les autres perirent tous
 » dans le port sans qu'il en eschapast
 » un seul.

» Nous cinglâmes vers la haute
 » mer, fort affligez de la perte de nos
 » vaisseaux & de la mort de nos Com-
 » pagnons, & nous arrivâmes à l'isle
 » d'Ææa; qui estoit la demeure de la
 » Déesse Circé dont la beauté de la
 » voix répondoit à celle de son vi-

sage. Elle estoit sœur du severe
 Æetes; le soleil qui esclaire tous les
 hommes, les avoit eûs tous deux de
 la Nymphe Perfa, fille de l'Océan.
 Nous entraîmes dans le port sans
 faire le moindre bruit, conduits
 par quelque Dieu. Nous descendî-
 mes à terre, & nous fûmes-là deux
 jours & deux nuits à nous reposer,
 car nous estions accablez de dou-
 leur & de fatigue.

Le matin du troisieme jour dès
 que l'aurore eut doré les sommets
 des montagnes, je pris mon espée
 & ma pique, & j'avancay dans la
 campagne pour voir si je n'enten-
 drois pas quelque voix, ou si je ne
 trouverois point quelques terres
 labourées. Je montay sur un tertre
 élevé, & jettant ma vûe de tous
 costez, j'apperçeus au loin de la
 fumée qui sortoit du Palais de Cir-
 cé, du milieu des bocages & des fo-
 rests qui l'environnent. Aussi-tost
 ma premiere resolution fut d'aller

» moy-mesme m'informer ; mais a^u
 » prés y avoir bien pensé, je trouvay
 » qu'il estoit plus à propos de retour-
 » ner à mon vaisseau , de faire re-
 » paistre mes Compagnons , & de les
 » envoyer prendre langue. J'estois
 » desja prés de mon vaisseau lorsque
 » quelqu'un des Dieux immortels
 » eut pitié de me voir dénué de tout
 » secours , & envoya sur mon che-
 » min un grand cerf qui sortoit de la
 » forest pour aller se desalterer dans
 » le fleuve, car l'ardeur du soleil avoit
 » irrité sa soif. Comme il passoit de-
 » vant moy, je le frappay au milieu
 » du dos & le perçay de part en part
 » d'un coup de pique. Il tombe mort
 » sur la poussiere en poussant un
 » grand cri. Je courus aussitost sur
 » luy, & luy mettant le pied sur la
 » gorge, j'arrachay ma pique de son
 » corps, je la posay à terre, & j'allay
 » prendre quelques branches d'ozier
 » dont je fis une corde d'environ
 » quatre coudées avec laquelle j'atta-

chay ensemble les quatre pieds de
 ce monstrueux animal & le char-
 geay sur mon cou, ma teste passée
 entre ses jambes; je le portay ainsi
 dans mon vaisseau, m'appuyant sur
 ma pique, car il n'estoit pas possi-
 ble de le porter sur mon espaule
 d'une seule main, il estoit trop
 grand & trop fort. En arrivant je
 jettay mon fardeau à terre, & j'ex-
 citay mes Compagnons en leur
 adressant ces paroles, qui ne leur
 furent pas desagréables: Mes amis,
 quelque douleur qui nous presse
 nous n'irons pas visiter ensemble le
 sombre Royaume de Pluton avant
 le jour marqué par la Destinée.
 Levez-vous, faisons bonne chere,
 puisque nous avons une assez bon-
 ne provision, & chassons la faim
 qui nous livroit desja une cruelle
 guerre. A ces mots ils reviennent
 de leur abbattement, & se décou-
 vrent la teste qu'ils avoient cou-
 verte de leurs manteaux par des-

» espoir. Ils se levent & regardent
 » avec admiration ce cerf, qui estoit
 » d'une grandeur énorme ; quand
 » ils se furent rassasiez du plaisir de
 » le contempler , ils laverent les
 » mains & se mirent à préparer le
 » souper. Nous passasmes le reste du
 » jour à boire & a faire bonne chere,
 » & dés que le soleil fut couché &
 » que la nuit eut répandu ses tene-
 » bres sur les campagnes, nous nous
 » couchasmes près de nostre vaisseau
 » sur le rivage mesme. Le lendemain
 » au point du jour j'assemblay mes
 » Compagnons , & leur dis : Mes
 » amis , nous voicy dans une terre
 » entierement inconnüe, car nous ne
 » sçavons en quelle partie du monde
 » nous sommes par rapport au sep-
 » tentrion & au midy, au couchant
 » & au levant. Voyons donc quel
 » conseil nous avons à prendre, s'il
 » y en a quelqu'un, & je doute qu'il
 » y en ait un bon, car estant monté
 » sur une éminence , j'ay reconnu

que nous sommes dans une isle fort
 basse & environnée d'une vaste
 mer ; & j'ay vû sortir de la fumée
 du milieu de ses bocages & de ses
 forests.

Ces paroles abbattirent entiere-
 ment le courage de mes Compagnons,
 à qui les cruantez d'Antiphate & celles
 du terrible Cyclope Polypheme ne man-
 querent pas de revenir dans l'esprit.
 Ils se mirent tous à crier & à verser des torrents
 de larmes. Eh, à quoy servent les
 cris & les larmes dans l'affliction !
 Mais moy , après les avoir tous
 passez en revûë & bien comptez,
 je les partageay en deux bandes ;
 je leur donnay à chacune un chef,
 je me mis à la teste de la premiere,
 & Euryloque commanda la seconde.
 Je jettay en mesme temps deux
 forts dans un casque pour voir
 quelle compagnie devoit aller à la
 découverte. Le sort d'Euryloque
 sortit le premier. Il se met aussitost

» en marche à la teste de ses vingt-
» deux Compagnons. Ils ne purent
» nous quitter sans pleurer amere-
» ment, ni nous, les voir partir sans
» fondre en larmes.

» Dans le fond d'une vallée ils
» trouverent le Palais de Circé qui
» estoit basti de belles pierres de taille
» & environné de bois. On voyoit
» à l'entrée des loups & des lions
» qu'elle avoit aprivoisez par ses fu-
» nestes drogues. Ils ne se jetterent
» point sur mes gens, au contraire
» ils se leverent pour les flatter en
» remuant la queue. Comme des
» chiens domestiques caressent leur
» maistre qui sort de table, car il leur
» apporte toujours quelque douceur ;
» de mesme ces lions & ces loups ca-
» ressoient mes Compagnons, qui ne
» laissoient pas d'estre effrayez de leur
» taille énorme. Ils s'arresterent sur
» la porte de la Déesse, & ils enten-
» dirent qu'elle chantoit d'une voix
» admirable, en travaillant à un ou-

vrage de tapissierie, ouvrage im-
mortel, d'une finesse d'une beauté
& d'un esclat qui ne se trouvent
qu'aux ouvrages des Déeses. Le
brave Polites, qui estoit le plus pru-
dent de la troupe & qui m'estoit
le plus cher, prit la parole & dit:
Mes amis, j'entends quelque per-
sonne, qui en travaillant à quel-
que ouvrage, chante merveilleuse-
ment, c'est une femme, ou plustost
une Déesse; ne craignons point de
luy parler.

En mesme temps ils se mettent
à l'appeller. Elle se leve de son
siege, ouvre ses portes esclatantes
& les convie d'entrer. Ils entrent
par un excés d'imprudence. Eury-
loque, seul soubçonnant quelque
embusche, demeura dehors. La
Déesse fait d'abord asseoir ces mal-
heureux sur de beaux sieges, &
leur sert un bruvage composé de
fromage, de farine & de miel dé-
trempé dans du vin de Pramne,

» & où elle avoit mélé des drogues
» enchantées pour leur faire oublier
» leur patrie. Dès qu'ils eurent av-
» lé ce breuvage empoisonné , elle
» leur donna sur la teste un coup de
» sa verge , & les enferma dans l'esta-
» ble. Ils avoient la teste, la voix, les
» foyes, enfin tout le corps de verita-
» bles pourceaux , mais leur esprit
» estoit encore entier comme aupa-
» ravant. Ils entrerent dans l'estable
» en pleurant. Avant que de les en-
» fermer, la Déesse remplit leur auge
» de gland & de gouffes , dont les
» pourceaux ont accoutumé de se
» nourrir. Euryloque retourne prom-
» ptement au vaisseau pour nous an-
» noncer la malheureuse & surpré-
» nante aventure de mes Compag-
» nions. Il estoit si penetré de dou-
» leur qu'il ne pouvoit parler, quel-
» que envie qu'il eust de nous l'ap-
» prendre, & ses yeux estoient noyez
» de pleurs. Par l'estat où nous le
» voyions, il estoit aisé de juger que

son affliction estoit extreme. Enfin nous le pressasmes tant de parler, qu'ils nous apprit le malheur qui venoit d'arriver. Divin Ulyffe, medit-il, nous avons parcouru ces bois selon vos ordres. Nous avons trouvé dans le fond d'une vallée la maison de Circé ; là nous avons entendu une voix melodieuse ; c'estoit une femme ou plustost une Déesse qui chantoit. Nos Compagnons ont commencé à l'appeller. Elle a quitté promptement son siege, elle est venuë ouvrir les portes & les a convié d'entrer. Ils sont entrez par un excés d'imprudence, mais moy, soubçonnant quelque embusche, je suis demeuré à la porte. Ils sont tous peris dans le Palais, aucun d'eux n'a reparu, quoy-que j'aye attendu long-temps pour en avoir quelques nouvelles.

A ces mots je pris mon espée & un javelot, & j'ordonnay à Euryloque de me conduire par le mes-

» me chemin qu'il avoit tenu. Mais
 » luy se jettant à mes genoux, & les
 » embrassant estroitement, me con-
 » juroit avec larmes de renoncer à
 » ce dessein. Generoux Ulyffe, n'al-
 » lez point-là, me disoit-il, je vous
 » en prie, & ne m'y menez pas mal-
 » gré moy. Laissez-moy plustost icy,
 » je sçay que vous n'en reviendrez
 » point, & que vous ne ramenez pas
 » un seul de vostre troupe. Fuyons
 » sans perdre un moment; peut-estre
 » est-il encore temps de nous déro-
 » ber au danger qui nous menace &
 » d'éviter ce funeste jour.

» Euryloque, luy dis-je, demeurez
 » donc icy à faire bonne chere sur
 » vostre vaisseau; pour moy je suis
 » résolu d'aller, car c'est une neces-
 » sité indispensable. Je le quitte en
 » mesme temps, & je m'éloigne du
 » rivage.

» J'avois à peine traversé le bois
 » & parcouru une partie de la vallée,
 » que, comme j'approchois du Palais

de Circé, Mercure vint à ma rencontre sous la forme d'un jeune homme qui est à la fleur de sa jeunesse, & m'abordant & me prenant par la main, il me dit, Où allez-vous, malheureux, en parcourant ainsi seul ces costeaux, sans avoir aucune connoissance des lieux où vous estes ! Vos Compagnons sont dans ce Palais de Circé, enfermez comme des pourceaux dans des estables. Venez - vous pour les délivrer ! je ne croy pas que vous en sortiez jamais ; vous ne ferez qu'augmenter le nombre. Mais j'ay pitié de vous, je veux vous garentir de ce danger : prenez le contrepoison que je vais vous donner ; avec ce remede vous pouvez surement entrer dans ce Palais, il éloignera de vous tous les maux qu'on voudroit vous faire. Je vais vous découvrir les pernicioeux desseins de Circé. Dès que vous serez arrivé, elle vous préparera une boisson

» mixtionnée où elle meslera des dro-
» gues plus dangereuses que les poi-
» sons. Mais ses enchantements se-
» ront inutiles sur vous. Le remede
» que je vous donne est un excellent
» preservatif, & voicy de quelle ma-
» niere vous devez vous conduire.
» Quand elle vous aura frappé de sa
» longue verge, tirez promptement
» l'espée, & jetez vous sur elle com-
» me si vous aviez dessein de la tuer.
» Effrayée de cette audace, elle vous
» offrira la couche, & gardez-vous
» bien de la refuser, afin qu'elle dé-
» livre vos Compagnons, & qu'elle
» vous donne tous les secours qu'
» vous sont necessaires. Mais aupa-
» ravant obligez-la de jurer le plus
» grand serment des Immortels,
» qu'elle ne vous tendra aucune sorte
» de piege, afin que quand elle vous
» tiendra desarmé; elle ne vous ren-
» de pas lasche & effeminé.
» Ce Dieu ayant parlé ainsi, me
» presente cet antidote, qu'il arracha

de terre & dont il m'enseigna les vertus, c'estoit une espee de plante dont la racine estoit noire & la fleur blanche comme du lait. Les Dieux l'appellent *Moly*. Il est difficile aux mortels de l'arracher, mais les Dieux peuvent toutes choses.

En finissant ces mots, il s'éleve dans les airs & prit son vol vers l'Olympe. Je continuay mon chemin vers le Palais de Circé, & en marchant j'estois agité de différentes pensées. Je m'arrestay à la porte de la Déesse, je l'appellay, elle entendit ma voix, vint elle-mesme ouvrir les portes & me pria d'entrer. Je la suivis plongé dans une profonde tristesse. Elle me mena dans la salle, & après m'avoir fait asscoir sur un beau siege à marche-pied & tout parsemé de clouds d'argent, elle me presente dans une coupe d'or cette boisson mixtionnée où elle avoit messé ses poisons, qui devoient produire une si cruel-

» le metamorphose. Je pris la coupe
 » de ses mains & je bus, mais elle
 » n'eust pas l'effet qu'elle en atten-
 » doit; elle me donna un coup de sa
 » verge, & en me frappant elle dit:
 » *Va dans l'estable, va retrouver tes*
 » *Compagnons, & estre comme eux.*
 » En mesme temps je tire mon espée,
 » & je me jette sur elle comme pour
 » la tuer. Elle se met à crier, & tom-
 » bant à mes genoux, elle me dit, le
 » visage couvert de larmes, *Qui es-*
 » *tes-vous! d'où estes-vous!* Je suis
 » dans un estonnement inexprima-
 » ble de voir qu'après avoir bu mes
 » poisons, vous n'estes point chan-
 » gé. Jamais aucun autre mortel n'a
 » pû resister à ces drogues, non seu-
 » lement après en avoir bu, mais
 » mesme après avoir approché la cou-
 » pe de ses levres. Il faut que vous
 » ayez un esprit superieur à tous les
 » enchantements, ou que vous foyez
 » le prudent Ulyffe, car Mercure
 » m'a toujours dit qu'il viendroit icy

au retour de la guerre de Troye. «
Mais remettez vostre espée dans le «
fourreau, & ne pensons qu'à l'a- «
mour. Donnons-nous des gages «
d'une passion reciproque pour esta- «
blir la confiance qui doit regner «
entre nous. «

Elle me parla ainsi. Mais moy «
sans me laisser surprendre à ces dé- «
monstrations trop suspectes, je luy «
répondis: Circé, comment voulez- «
vous que je réponde à vostre pas- «
sion, vous qui venez de changer si «
indignement mes Compagnons en «
pourceaux, & qui me retenant dans «
vostre Palais, m'offrez insidieuse- «
ment de partager avec moy vostre «
couche, afin que quand je seray «
desarmé, je sois à vostre discretion, «
& que vous triomphiez de moy «
comme d'un homme sans vertu & «
sans force. Non, jamais je ne con- «
sentiray à ce que vous me propo- «
sez, si, comme Déesse que vous «
êtes, vous ne me faites le plus «

» grand ferment des Immortels que
 » vous ne me tendrez aucun autre
 » piège.

» Elle ne balançâ point : elle me
 » fit le ferment que je demandois. Ce
 » ferment fait tout du long sans au-
 » cune ambiguité, je consentis à ce
 » qu'elle demandoit de moy.

» Elle avoit près d'elle quatre
 » Nymphes dignes des vœux de tous
 » les mortels ; elles la servoient &
 » avoient soin de tout dans son Pa-
 » lais. C'estoient des Nymphes des
 » fontaines, des bois & des fleuves
 » qui portent le tribut de leurs eaux
 » dans la mer. L'une couvrit les
 » sièges de beaux tapis de pourpre,
 » & estendit sur le plancher d'autres
 » tapis d'une finesse admirable &
 » d'un travail exquis. L'autre dressa
 » une table d'argent & mit dessus
 » des corbeilles d'or. La troisième
 » versa le vin dans une urne d'argent
 » & prépara les coupes d'or. Et la
 » quatrième apporta de l'eau, alluma

du feu & prépara le bain. Quand
 tout fut prest, elle me mit au bain
 & versa l'eau chaude sur ma teste
 & sur mes espauls, jusqu'à ce
 qu'elle eust dissipé la lassitude qui
 me restoit de tant de peines & de
 travaux que j'avois soufferts. Après
 qu'elle m'eut baigné & parfumé
 d'essences, elle me presenta une tu-
 nique d'une extrême beauté & un
 manteau magnifique, & me reme-
 nant dans la salle, elle me placea
 sur un beau siege à marchepied, &
 me pressa de manger. Mais je n'es-
 tois guere en estat de luy obéir,
 j'avois bien d'autres pensées, car
 mon cœur ne me présageoit que
 des maux.

Quand la Déesse s'apperceut
 que je ne mangeois point & que
 je m'abandonnois à la tristesse,
 elle s'approcha de moy & me dit,
 Ulysse, pourquoy vous tenez-
 vous-là sans manger & sans dire
 une seule parole, rongant vostre

» cœur ! Craignez-vous quelque
 » nouvelle embusche ! Cette crainte
 » m'est trop injurieuse ; ne vous ay-je
 » pas fait le plus grand & le plus in-
 » violable de tous les serments !

» Grande Déesse, luy répondis-je,
 » est-il quelqu'un qui en ma place,
 » pour peu qu'il eust de bonté &
 » d'humanité, pust avoir le courage
 » de manger & de boire avant que
 » ses Compagnons fussent délivrez
 » & avant que de les voir luy-mesme
 » de ses propres yeux. Si c'est par un
 » sentiment d'amitié que vous me
 » pressez de prendre de la nourritu-
 » re , délivrez donc mes Comp-
 » gnons , que j'aye la consolation de
 » les voir.

» A ces mots elle sort, tenant à sa
 » main sa verge enchanteresse. Elle
 » ouyre la porte de l'estable, fait sor-
 » tir mes Compagnons, qui avoient
 » la figure de pourceaux , & les ame-
 » na dans la salle. Là elle passe &
 » repasse autour d'eux & les frote
 d'une

d'une autre drogue. Aussi-tost on «
voit tomber toutes les foyes qu'a- «
voit produites la boisson empoi- «
sonnée dont elle les avoit régalez. «
Ils reprennent leur premiere for- «
me, & paroissent plus jeunes, plus «
beaux & plus grands qu'aupara- «
vant. Ils me reconnoissent à l'ins- «
tant & accourent m'embrasser avec «
des soupirs & des larmes de joye. «
Tout le Palais en retentit; la Dées- «
se elle-mesme en fut touchée, & «
s'approchant de moy, elle me dit, «
Divin fils de Laërte, Ulysse si fe- «
cond en ressources & en expedients, «
allez promptement à vostre vais- «
seau, retirez-le à sec sur le rivage, «
mettez dans les grottes voylines «
tout vostre butin, vos armes & les «
agrés, & en revenant amenez-moy «
tous vos autres Compagnons. J'o- «
béis sans perdre temps. Arrivé sur «
le rivage je trouve mes Compa- «
gnons plongez dans une douleur «
tres vive & fondant en pleurs. «

» Comme de tendres genisses qui
 » voyant le soir revenir leurs meres
 » du pasturage , bondissent autour
 » d'elles, & sans les parcs qui les
 » renferment puissent les retenir , el-
 » les accourent au devant & font re-
 » tentir de leurs meuglements toute
 » la plaine ; de mesme mes Compa-
 » gnons me voyant , accourent &
 » s'empressent autour de moy &
 » m'environnent avec de grands cris
 » & les yeux baignez de larmes. Ils
 » témoignent la mesme joye que s'ils
 » revoyoient leur chere Ithaque, qui
 » les a nourris & élevez. Je n'entends
 » de tous costez que ces paroles, Di-
 » vin Ulysse, nous avons autant de
 » joye de vostre retour , que si nous
 » nous voyions de retour dans nos-
 » tre patrie. Mais contez - nous la
 » mort déplorable de nos Compa-
 » gnons.

» Je taschay de leur redonner cou-
 » rage & de mettre fin à leur douleur,
 » Mes amis , leur dis-je , mettons

D'HOMÈRE. *Livre X.* 195
promptement nostre vaisseau à sec, «
retirons nostre butin, nos armes & «
nos agrés dans les grottes voylines, «
& préparez-vous à me suivre pour «
voir vos Compagnons dans le Pa- «
lais de Circé merveilleusement bien «
traitez & faisant tres bonne chere; «
ils ont en abondance tout ce qu'on «
sçauroit desirer. «

Ravis de cette bonne nouvelle, «
ils executent mes ordres sans ba- «
lancer, & se disposent à me suivre. «
Le seul Euryloque taschoit de les «
retenir, & leur adressant la parole, «
il leur disoit, Ah, malheureux, où «
allons - nous ! pourquoy courez- «
vous à vostre perte ! Quoy ! aller «
dans le Palais de Circé, qui nous «
changera tous en pourceaux, en «
loups, en lions, pour nous obliger «
à garder ses portes ! Avez - vous «
oublié les cruautez que le Cyclope «
a exercées sur nos Compagnons «
qui suivirent Ulysse dans sa caver- «
ne ! leur perte ne doit estre impu- «

» tée qu'à l'imprudence du chef.
 » Je fus si irrité de cette insolence, que j'allois tirer mon espée pour luy abattre la teste, malgré l'alliance qui l'avoit uni à ma maison, si mes Compagnons ne se fussent tous mis au devant, & ne m'eussent retenu par leurs prieres. Ulysse, me dirent-ils, consentez qu'il demeure icy pour garder le vaisseau, & menez-nous sans perdre temps au Palais de la Déesse.
 » Je m'éloigne en mesme temps du rivage. Euryloque ne demeura point dans le vaisseau, il nous suivit, car il craignit les terribles reproches que je luy aurois faits.
 » Pendant que j'estois allé chercher mes Compagnons, Circé eut grand soin de ceux que j'avois laissez dans son Palais. Elle les fit baigner & parfumer d'essences, elle leur donna des tuniques & des manteaux magnifiques, & en arrivant nous les trouvasmes à table.

Je ne ſçauois vous peindre l'en-
irevûë de mes Compagnons. Ils
s'embrassent, ils se racontent leurs
avantages, & leurs recits sont en-
trecopez de sanglots, de larmes &
de gemissements qui font retentir
tout le Palais. La Déesse s'appro-
che de moy, & me dit: Genereux
Ulyſſe, faites cesser toutes ces lar-
mes & tous ces sanglots. Je ſçay
tous les maux que vous avez souff-
erts sur mer, & toutes les cruau-
tez que des hommes inhumains &
intraitables ont exercées contre
vous sur la terre. Mais presente-
ment ne pensez qu'à vous réjoûir
& à faire bonne chere, jusqu'à ce
que vos forces & vostre courage
ſoient reſtablis, & que vous vous
trouviez dans le meſme eſtat où
vous eſtiez quand vous partites
d'Ithaque. Le ſouvenir de toutes
vos miſeres ne fert qu'à vous abat-
tre encore & à vous affoiblir, &
il vous empesche de gouſter les

» plaisirs & la joye qui se presentent.
 » Ce sage conseil nous persuada.
 » Nous fumes-là une année entiere
 » à faire grande chere & à nous ré-
 » jouïr. Après que les quatre saisons
 » revoluës eurent consommé l'année,
 » mes Compagnons me firent leur
 » remontrance, & me dirent, Sage
 » Ulyffe, il est temps que vous vous
 » souveniez de vostre patrie, si les
 » Destinées ont résolu de vous y re-
 » mener heureusement.

» Je profitay de cet avis. Nous
 » passasmes encore tout ce jour-là à
 » table. Mais après que le soleil fut
 » couché & que la nuit eut couvert
 » la terre de tenebres, mes Compa-
 » gnons se retirerent dans leurs ap-
 » partemens pour se coucher. Et
 » moy me voyant seul près de Circé,
 » je me jette à ses genoux; elle me
 » donne une audience favorable, &
 » je luy dis: Grande Déesse, après
 » les bons traitemens que j'ay reçûs
 » de vous, la dernière faveur que je

vous demande c'est de me tenir la «
 promesse que vous m'avez faite de «
 me renvoyer chez moy ; je ne «
 soupire qu'après ma chere patrie, «
 non plus que mes Compagnons, «
 qui m'affligent continuellement & «
 me percent le cœur par leurs plain- «
 tes dès que je ne suis plus près de «
 vous. «

La Déesse me répondit : Ulyffe, «
 il n'est pas juste que vous demeu- «
 riez plus long-temps dans mon Pa- «
 lais malgré vous. Mais avant que «
 de retourner dans vostre patrie, «
 vous avez un autre voyage à faire : «
 il faut que vous descendiez dans le «
 sombre Royaume de Pluton & de «
 la redoutable Proserpine, pour y «
 consulter l'ame de Tiresias le The- «
 bain. C'est un devin qui est privé «
 des yeux du corps, mais en re- «
 vanche il a les yeux de l'esprit si «
 penetrants, qu'il lit dans l'avenir «
 le plus sombre. Proserpine luy a «
 accordé ce grand privilege de con- «

» server dans la mort son entendement ; les autres morts ne sont auprès de luy que des ombres & de vains phantosmes.

» Ces paroles jetterent le desespoir dans mon cœur. Je tombay sur son lit que je baignay de mes larmes. Je ne voulois plus vivre ni voir la lumière du soleil. Après que j'eus bien pleuré, & que je me fus bien tourmenté, je luy dis :
» Circé, qui est-ce qui me conduira dans un voyage si difficile ! Il n'y a jamais eu de route ouverte aux vaisseaux pour arriver dans les Enfers.

» Fils de Laërte, me répondit-elle, ne vous mettez pas en peine de conducteur. Dressez seulement vostre mast, déployez vos voiles & demeurez en repos ; les seuls souffles de Borée vous conduiront. Et quand vous aurez traversé l'Océan, vous trouverez une plage commode & les bois de Proserpine tout

pleins d'arbres steriles , comme de
peupliers & de saules. Abordez à
cette plage de l'Océan, & allez de-
là dans le tenebreux Palais de Plu-
ton , à l'endroit où l'Acheron re-
çoit dans son lit le Puriphlegeton
& le Cocyte, qui est un escoulement
des eaux du Styx ; avancez jusqu'à
la roche où est le confluent de ces
deux fleuves dont la chute fait un
grand bruit. Là creusez une fosse
d'une coudée en quarré. Versez
dans cette fosse pour tous les morts
trois sortes d'effusions ; la premiere,
de lait & de miel ; la seconde, de
vin pur, & la troisiéme, d'eau, où
vous aurez détrempe de la farine.
En faisant les effusions , adressez
vos prieres à toutes ces ombres, &
promettez-leur que dès que vous
serez de retour dans vostre Palais,
vous leur immolerez la plus belle
genisse de vos pasturages, qui aura
toujours esté sterile ; que vous leur
éleverez un bucher où vous jette-

» rez toutes fortes de richesses, & que
 » vous sacrifierez en particulier à Ti-
 » resias seul un belier tout noir & qui
 » fera la fleur de vostre troupeau.
 » Après que vous aurez achevé vos
 » prieres, immolez un belier noir &
 » une brebis noire, en leur tournant
 » la teste vers l'Erebe, & en détour-
 » nant vos regards du costé de l'O-
 » céan. Les Ames d'une infinité de
 » deffunts se rendront en cet endroit.
 » Alors pressez vos Compagnons de
 » prendre ces victimes que vous au-
 » rez égorgées, de les dépouïller, de
 » les brusler & d'adresser leurs vœux
 » aux Dieux infernaux, au puissant
 » Pluton & à la severe Proserpine.
 » Et vous, l'espée à la main, tenez-
 » vous là, escartez les ombres & em-
 » peschez qu'elles n'approchent de
 » ce sang avant que vous ayez enten-
 » du la voix de Tirésias. Ce devin ne
 » manquera pas de se rendre bientôt
 » près de vous, il vous enseignera
 » le chemin que vous devez tenir, &

D'HOMERE. *Livre X.* 203
la maniere dont vous devez vous «
conduire pour retourner heureu- «
sement chez vous. «

Elle me parla ainsi. En mesme «
temps l'aurore parut sur son trosne «
d'or. La Déesse m'habilla elle-mes- «
me & me donna des habits magni- «
fiques. Elle eut soin aussi de se pa- «
rer ; elle prit un grand manteau de «
toile d'argent d'une finesse admi- «
rable & d'un travail exquis , mit «
une belle ceinture d'or & couvrit «
sa teste d'un voile fait par les Gra- «
ces. «

Je ne fus pas plustost habillé , «
que j'allay par tout le Palais éveil- «
ler mes Compagnons pour les pres- «
ser de partir. Mes amis , leur di- «
sois-je , ne goutez pas plus long- «
temps les douceurs du sommeil , «
partons sans differer, la Déesse nous «
en donne la permission. Ils receu- «
rent cette bonne nouvelle avec «
joye & se préparerent au départ. «
Cependant je ne fus pas assez heu- «

» reux pour les ramener tous. Il y
» avoit parmi eux un jeune homme
» nommé Elpenor, qui n'estoit ni
» d'une valeur distinguée à la guerre,
» ni homme de beaucoup de sens, &
» qui ayant pris trop de vin la veille,
» estoit monté au haut de la maison
» pour chercher le frais & s'estoit
» endormi. Le matin reveillé en sur-
» saut par le bruit & par le tumulte
» que faisoient ses Compagnons, qui
» se préparoient au départ, il se leva,
» & comme il estoit encore à demi
» endormi, au lieu de prendre le
» chemin de l'escalier, il marcha tout
» droit devant luy, tomba du toit en
» bas & se rompit le cou; son ame
» alla avant nous dans les Enfers.
» Quand tous mes gens furent assem-
» bez, je leur dis: Vous pensez peut-
» estre partir pour retourner dans
» vostre chere patrie, mais Circé m'a
» déclaré que nous avions auparavant
» un autre voyage à faire, & qu'il
» faut que nous descendions dans le

sombre demeure de Pluton & de
Proserpine pour consulter l'ombre
du devin Tiresias.

Ces paroles les penetrerent d'une
douleur si vive, qu'ils se mirent
à crier & à s'arracher les cheveux.
Mais ils avoient beau pleurer &
gemir, le mal estoit sans remede.
Quand nous fusmes sur le rivage,
& sur le point de nous embarquer,
tous fondant en larmes, la Déesse
vint attacher à nostre vaisseau deux
moutons noirs, un malle & une
femelle, & disparut sans estre ap-
perceüe, car qui est-ce qui peut
voir un Dieu, lorsqu'il veut se ca-
cher & se dérober aux yeux des
hommes!



REMARQUES
SUR
L'ODYSSEE D'HOMERE.

LIVRE X.

Page 164. *N*ous arrivâmes heureusement à l'isle d'Eolie] Entre la Sicile & l'Italie, un peu au couchant du destroit, il y a sept isles qu'on appelle *Eoliennes* & *Vulcaniennes*. Homere ne parle que d'une qu'il appelle *Eolie*, quoy-qu'il n'y en ait point qui porte ce nom. Mais il la nomme ainsi, apparemment du nom de son Roy *Eole*. C'est sans doute l'isle de *Lipara*. Car tout ce qu'Homere dit icy d'Eolie convient à *Lipara*, comme nous le verrons dans la suite. De l'isle d'*Ægusa*, Ulysse pouvoit arriver facilement le jour mesme à l'isle d'Eolie, ou *Lipara*, qui est au dessus en tirant vers le promontoire de *Pelore*. Au reste Homere continuë toujours de dépaïser les lieux où Ulysse aborde, & quoy-qu'ils soient tous veritablement dans les mers d'Italie, il les transporte dans l'Océan. Mais cela n'empesche pas qu'on ne voye toujours

REMARQ. SUR L'ODYSS. Liv. X. 207
qu'il tire de l'Histoire le fond de ses fictions, l'Histoire est le canevas de ses fables, & il le trace & le remplit comme il luy plaist. C'est pourquoy Polybe rejettoit avec raison le bon mot d'Eratosthene, qui disoit assez plaisamment, *qu'on trouveroit tous les lieux où Ulysse avoit esté porté, quand on auroit trouvé celuy qui avoit cousu le sac où tous les vents estoient enfermez.* Et il vouloit qu'on ne prist nullement pour fables ce qu'il dit d'Eole & des erreurs d'Ulysse, soutenant que le fond en est vray, mais qu'il y a meslé les fictions de la Poësie, & c'est-là le sentiment de Strabon, qui dit qu'en se remettant devant les yeux l'histoire ancienne, il faut examiner sur ce pied ce que disent ceux qui soutiennent qu'Ulysse a esté porté dans les mers d'Italie & de Sicile, comme Homere le dit, & ceux qui le nient; car ces deux opinions ont chacune leur bon & leur mauvais, & l'on peut avoir raison & se tromper des deux costez. On a raison si on croit qu'Homere, bien persuadé qu'Ulysse avoit esté porté dans tous ces lieux, a pris pour le fond de sa fable ce sujet tres vray, mais qu'il l'a traité en Poëte, c'est à dire, qu'il y a adjouté la fiction. Car on trouve des vestiges qu'Ulysse a rodé non seulement sur les costes d'Italie, mais jusqu'en Espagne. Et on se trompe si on prend pour une histoire circonstanciée tout le tissu de la fiction,

comme son Océan, les Enfers, les Bœufs du Soleil, les receptions chez des Déeses, ses Metamorphoses, ce qui est dit des Cyclopes & des Lestrigons, la figure horrible de Scylla, les distances des lieux & autres choses semblables, qui sont des contes prodigieux qu'Homere a manifestement inventez; & celuy qui soutiendrait tous ces points comme autant de veritez historiques, ne meriteroit pas plus d'estre refuté que celuy qui assureroit qu'Ulysse est veritablement arrivé à Ithaque, comme Homere le raconte; qu'il a tué les Pour suivans, & que les peuples d'Ithaque l'ont poursuivi & attaqué dans sa maison de campagne. L'une & l'autre opinion sont ridicules; il faut tenir le milieu & démêler le fond historique d'avec les ornemens de la fiction. Nous allons voir qu'Homere estoit encore mieux instruit de la verité, que Polybe & Strabon ne l'ont crû.

C'est une isle flotante] Le mot *πλωμή* peut signifier icy qui est dans un lieu accessible & connu, mais Aristarque l'a expliqué *flotante*, & il prétend qu'Homere luy a donné cette épithete, ou à cause des frequents tremblemens de terre qui la remuent de sa place, ou par quelque autre raison. Car on débite que cette isle paroist tantost à droite, tantost à gauche. Il y a de l'apparence qu'Homere a feint cela de cette isle, sur ce qu'il avoit

où il dit qu'il y avoit des isles flotantes comme Delos & comme l'isle d'Echemis près de l'Égypte. Comment ce Poëte n'auroit-il pas pû feindre cela d'une isle, puisqu'on a feint mesmes des villes ambulantes, comme une certaine ville de Bacchus dans la Libye, qu'on ne trouvoit jamais deux fois dans un mesme endroit.

Ceinte tout autour d'une forte muraille d'airain] Ces quatre mots montrent la profonde connoissance qu'Homere avoit des lieux dont il parle. Il feint que cette isle avoit des murailles d'airain, parce qu'elle estoit pleine de feux sousterrains qui de temps en temps sortoient de ses entrailles. Aristote en parlant de Lipara, qui est la plus considerable de ces isles Eoliennes, dit que la nuit on voit l'isle de Lipara esclairée par des feux, & Strabon y reconnoist des soupiraux de feu. C'est pourquoy on a placé dans les carrieres de cette isle les forges de Vulcain & des Cyclopes, & c'est de-là mesme qu'elle a tiré son nom; car, comme Borchart l'a fait voir, elle a esté ainsi nommée du Phenicien *nibaras* ou *nibras*, qui signifie un flambeau, une torche allumée, & la raison est que cette isle esclairoit la nuit comme un flambeau. Voilà ce qui me persuade que l'isle d'Eole est la mesme que Lipara. Et ce qui suit m'a encore confirmée dans ce sentiment; aussi Virgile a-t-il dit: *Æoliam Li-*

Ce Roy a douze enfans, six garçons & six filles] Je suis persuadée qu'il y a dans Homere des fictions qui n'ont point de sens caché, & qui ne renferment que ce que la lettre presente. Mais je croy aussi qu'il y en a d'autres qui cachent quelque mystere, mais la difficulté est de le développer. On recherche icy le sens de cette allegorie d'Eole, qui a douze enfans. Eustathe dit qu'Eole est l'année qui a douze enfans, qui sont les douze mois, &c. mais cette idée ne me paroist pas fort juste. Je croirois plus naturel de dire que le Poëte ayant feint un Eole Roy des vents, par la raison que j'expliqueray plus bas, il luy a donné douze enfans, & ces enfans ce sont les douze vents principaux, qui sont toujours dans ces antres dans des festins continuels, parce que les feux & les exhalaisons les entretiennent continuellement, & leur servent comme de nourriture. Les freres se marient avec les soeurs, parce que les vents se meslent, &c.

Page 165. *Pendant le jour le Palais, parfumé de parfums délicieux, retentit de cris de joye, on y entend un bruit harmonieux.*] J'ay desja rapporté quelques raisons qui ont fait croire qu'icy l'isle d'Eolie est l'isle de Lipara : en voicy une nouvelle qui m'a confirmée dans ce sentiment & qui me pa-

SUR L'ODYSSEE. *Livre X.* 211
roist décisive. C'est ce qu'Homere dit, que
le Palais d'Eole retentit tout le jour de cris
de joye, &c. Ce Poëte n'ignoroit pas ce
qu'on disoit des merveilles de cette isle.
Dans une des sept isles d'Eole, appelée
Lipara, dit Aristote dans le livre des Mer-
veilles, on raconte qu'il y a un tombeau dont
on dit des choses prodigieuses, &c. on as-
sure qu'on y entend un bruit de tambours &
de cymbales avec des cris esclatants, &c.
Il est aisé de voir que cela est fondé sur le
bruit que faisoit ce feu enfermé dans les
cavernes de cette isle, & par-là Homere fait
allusion à l'ancien nom de l'isle qui estoit
appelée *Meligounis*, avant que d'avoir le
nom de *Lipara*, comme Callimaque nous
l'apprend dans l'Hymne à Diane: Elle alla
chercher les Cyclopes, & elle les trouva dans
l'isle de *Lipara* (c'est le nom qu'elle a pre-
sentement, mais alors elle estoit appelée *Me-
ligounis*) ils travailloient à un gros bloc de
fer rouge dont ils estoient pressés de faire
un abreuvoir pour les chevaux de Neptune.
Or, comme Bochart l'a fait voir, c'est ce
bruit qui luy fit donner ce nom, car elle
fut appelée *Meligounis*, du mot Phenicien
Meluginin ou *Menaggenin*, qui signifie l'isle
de ceux qui jouent des instruments. Tout
ce qu'Homere dit donc icy n'est pas abso-
lument de son invention, il est fondé sur
les Tradiuons anciennes, dont il estoit par-
faitement instruit.

Je satisfis sa curiosité] Homere fait bien voir icy qu'il avoit beaucoup de matiere pour amuser son Lecteur, mais il ne s'attache qu'à ce qui regarde Ulyffe.

Il me donna un outre fait de la peau d'un des plus grands bœufs, où il enferma les souffles impetueux des vents, car le fils de Saturne l'en a fait le dispensateur] Ni Polybe ni Strabon ne veulent qu'on prenne pour fable tout ce qui est dit icy d'Eole, mais ils veulent qu'on soit persuadé qu'Homere a pris un fait historique qu'il a embellì par une ingenieuse fiction. Le fait historique est que le Roy de ces isles estoit un homme d'esprit tres sage & tres avisé, qui par la longue experience qu'il avoit faite, connoissoit les vents qui devoient regner, & il en jugeoit par le cours de la fumée qui sortoit de son isle, ou mesme par le bruit que faisoient les feux & les vents dans ses cavernes souterraines. On peut voir Strabon, liv. 6. Servius rapporte de Varron: *Varro autem dicit hunc insularum Regem fuisse, ex quarum nebulis & fumo Vulcanicæ insulæ prædicens futura flabra ventorum, ab imperitiis visus est ventos sua potestate retinere.* Mais ce que ces Historiens n'ont pas sceu, & que Bochart a decouvert, c'est que le nom d'Eole, Homere l'avoit appris des Pheniciens, qui disoient aol pour tourbillon, tempeste, orage, d'où les Grecs ont fait le

mot *δαμα*, tempeste. Ces Pheniciens voyant le Prince de ces isles si habile à prédire les vents l'appellerent le *Roy Aolin*, c'est à dire, le *Roy des vents & des tempestes*, & de-là Homere a formé le nom propre de ce Roy & l'a appellé *Eole*. Voilà le vray; ce qu'Homere ajoute de cet outre, &c. c'est la fable pour repaistre les Pheaciens avides de contes & de contes prodigieux. Ces contes ont donné lieu dans la suite à des peuples du Nord de débiter qu'ils vendoient les vents.

Page 166. *Il laissa seulement en liberté le Zephyre*] C'est le vent du couchant, & c'estoit le seul bon vent pour aller de l'isle de Lipara à Ithaque.

Nous voguâmes heureusement pendant neuf jours entiers] Voicy encore la fable, De l'isle de Lipara on pouvoit arriver en tres peu de temps à Ithaque, mais pour embellir son conte & faire croire que ces isles Eoliennes estoient fort loin dans l'Océan, il dit qu'il vogua heureusement pendant neuf jours.

Et nous voyions les feux allumez sur le rivage] Il parle icy des feux que les habitants d'Ithaque tenoient allumez nuit & jour, pour marquer aux vaisseaux le lieu le plus seur pour la descente. Sans cela comme l'isle estoit toute environnée de rochers, tous les vaisseaux auroient esté exposez à se briser contre le rivage.

Page 167. *Dans la pensée que cet outre que j'avois dans mon vaisseau estoit rempli d'or & d'argent*] Rien ne ressemble moins à un outre plein d'or qu'un outre rempli de vent. Mais le cordon d'argent qui lioit cet outre, les trompa, & l'avarice, ne raisonne point, elle a plustost agi que pensé. D'ailleurs Eole luy-mesme avoit attaché cet outre au vaisseau, de maniere qu'ils ne pouvoient le soulever sans le deslier. Voilà pour la Fable. Mais comme le but d'Homere est de donner dans toutes ses fictions des préceptes utiles, il est bon de développer celuy qui est enfermé dans cet outre de vents que les Compagnons d'Ulysse deslièrent par leur folie, car l'allegorie physique, que j'ay expliquée, n'empesche pas qu'il n'y ait une allegorie morale. Les vents donc enfermez dans cet outre marquent, comme l'a fort bien remarqué l'Auteur du Poëme Epique, les mysteres du gouvernement que les Princes tiennent secrets. Ce cordon d'argent qui les lie, c'est l'autorité respectable & legitime qui les scelle, & qui desfend de les sonder, Les tempestes qu'ils excitent quand on les a follement déliez, ce sont les malheurs qui arrivent à ceux qui sottement veulent les penetrer & y prendre part; car, comme Salomon l'a dit dans ses Proverbes, 25. 27. *Sicut qui mel multum comedit, non est ei bonum, sic qui scrutator est majestatis, opprimet.*

SUR L'ODYSSE'E. Livre X. 215
tur à gloria. Comme celuy qui mange trop de miel en est incommodé, de mesme celuy qui veut sonder la majesté, est opprimé par sa gloire. Les sages sujets laissent les vents enfermez dans leur outre, & se servent de celuy que le Prince a voulu lascher, & qui est le seul qui leur soit propre.

Page 168. *Je déliberay en moy-mesme si je ne me jetteroys point dans la mer*] Il ne faut pas intercr de ce passage qu'Homere a crû qu'il estoit permis de se tuer soy-mesme pour éviter un plus grand malheur. On voit bien qu'Ulysse parle icy de ce que luy inspiroit le desespoir, qui combattoit contre la raison, & que la raison demeura victorieuse. En effet, la raison veut que l'homme n'attente jamais sur luy-mesme, & elle dit qu'il n'y a pas une marque plus certaine de petitesse de courage que de se laisser vaincre au desespoir. On peut voir ce que j'ay dit sur cela dans la Préface.

Et me couvrant la teste de mon manteau] C'estoit la coutume dans tous les grands malheurs, on se couvroit la teste de son manteau comme pour dire qu'on n'attendoit plus aucun secours des hommes, & qu'on n'attendoit plus rien que de Dieu.

Page 169. *Nous nous arrestons à la porte & nous nous assyons sur le seuil*] Comme

des supplians & des pauvres, qui par respect n'osent entrer & s'approcher.

Page 170. *Va, me dit-il, fuy promptement de cette isle, le plus méchant de tous les mortels*] Eole fait ce jugement d'Ulyffe, parce qu'ayant en sa disposition tous les vents, les Dieux luy avoient rendu ce present, non seulement inutile, mais funeste. Ces barbares jugeoient ordinairement des hommes par les biens ou par les maux qui leur arrivoient. C'est ainsi qu'à Malte une vipere s'estant attachée à la main de saint Paul, les barbares se mirent à dire entre eux, *Cet homme est sans doute quelque meurtrier, puisqu'après qu'il s'est sauvé de la mer, la justice divine le poursuit encore & ne veut pas le laisser vivre.* ACT. 28. 3.

Il ne m'est pas permis de recevoir ni d'assister un homme que les Dieux immortels ont déclaré leur ennemi] On peut demander icy comment Ulyffe ose dire des raisons si fortes devant le Roy des Pheaciens; ne doit-il pas craindre que l'exemple d'Eole ne jette quelque scrupule dans l'esprit de ce Prince, & ne l'oblige à luy refuser le secours dont il a besoin? Non il n'a plus cela à craindre; la colere des Dieux est satisfaite par tout ce qu'il a souffert; & puisqu'il est eschappé seul & qu'il est abordé chez les Pheaciens, c'est

une marque seure que les Dieux sont appaisés, & qu'on peut le secourir sans leur déplaire.

Cependant nous fîmes route six jours entiers, & le septième nous arrivâmes à la hauteur de la ville de Lamus, de la spacieuse Lestrygonie] Il ne falloit pas sept jours pour arriver de l'isle d'Eole à la ville de Lamus, qui estoit l'ancienne *Formies*, sur la coste de la Campanie, mais Homere continuë dans sa Geographie fabuleuse, & il augmente l'éloignement pour rendre ses aventures plus merveilleuses & plus terribles. Tous les Historiens conviennent que la ville de Lamus est *Formies*, & que *Formies* estoit l'ancienne habitation des *Lestrygons*. Ciceron à *Atticus* liv. 2. epist. 13. *Si verò in hanc πλέπλον veneris Λαιστρυγονίω, Formias dico.* Plin liv. 3. chap. 5. *Oppidum Formiæ, Hormiæ ante dictum, ut existimavere, antiqua Læstrygonum sedes.* Mais comment peut-on placer sur les costes de la Campanie les *Lestrygons*, qu'on sçait avoir esté voisins des Cyclopes & avoir habité la Sicile près des *Leontins*? C'est ce qu'il faut expliquer en peu de mots. Il est certain que les *Lestrygons* dans leur premiere origine ont habité la Sicile sur le fleuve *Terias*. Plin liv. 3. chap. 8. *Flumina, Symæthus, Terias, intus Læstrygonii campi, oppidum Leontini.* Cela est si vray, que le nom de

Lestrygon & celui de *Leontin* ne sont que le mesme nom ; car, comme Bochart l'a démontré, *Læstrygon* est un nom Phenicien, *Lais tircam*, *Lion qui devore*, & ce nom a esté rendu en Latin par celui de *Leontin* qui signifie la mesme chose, & qui marque les mœurs feroces & léonines de ces peuples barbares. Il y a donc de l'apparence que comme les Pheaciens avoient quitté la Sicile pour aller à Corcyre, les *Lestrygons*, ou une partie des *Lestrygons*, la quitterent de mesme & allerent s'establir sur les costes de la Campanie. On ne peut pas douter que *Lamus*, qui bastit Formies, ne fust un *Lestrygon*, son nom mesme le témoigne, car *Lamus* signifie *devorateur*, estant tiré du Phenicien *Laham* ou *Lahama*, qui signifie *devorer*. Et de-là mesme a esté tiré le nom de cette fameuse Reyne de Libye appelée *Lamia*, parce qu'elle fendoit le ventre des femmes grosses pour devorer leurs enfans. Horace en parle dans son Art poëtique.

Page 171. *De la spacieuse Lestrygonie*] *Τηλέπυλος* peut signifier trois choses, *grande*, *vaste*, ou *fort éloignée*, ou *qui a des portes fort hautes & fort larges*. Le premier sens me paroist le plus naturel & le plus vray.

Qui abonde en toutes sortes de troupeaux, par le berger qui ramene son troupeau de

Moutons le soir] Ce passage a paru fort difficile, je ne sçay pas pourquoy, ce n'est pas le défaut d'Homere d'estre obscur. Je croy que la difficulté vient de ce qu'on a voulu y chercher trop de finesse, & que pour en trouver le veritable sens, il ne faut que s'attacher aux termes, car dès que l'on a trouvé ce que les termes presentent naturellement, on peut s'asseurer qu'on a trouvé ce que le Poëte a voulu dire. Nous avons vû que quand il a parlé de la terre des Cyclopes, il a dit qu'il n'y avoit que des moutons & des chevres. Icy pour caracteriser le terroir de Lestrygonie, il fait voir qu'il consistoit en pasturages, & qu'il nourrissoit non seulement des troupeaux de moutons, mais aussi des troupeaux de bœufs. Ces derniers ne se menoient paistre que la nuit à cause des mouches qui sont tres incommodes en ce pays-là; au lieu que les moutons paissoient le jour, parce qu'ils sont garentis par leur laine. Homere décrit cela poëtiquement, & il dit que le berger ramenant son troupeau de moutons le soir, avertit le pasteur de bœufs qu'il est temps de sortir pour les mener au pasturage, & qu'ainsi ce dernier sort quand l'autre rentre. Jusques-là nous ne pouvons pas douter que ce ne soit-là le veritable sens de ce passage. Voyons si la suite sera plus difficile.

Là un berger qui pourroit se passer de

dormir la nuit, gagneroit double salaire] Ce qu'il vient de dire attire naturellement cette réflexion économique ; quand le berger rentre le soir , celui qui doit mener paître les bœufs sort & les garde la nuit : ainsi un berger qui pourroit se passer de dormir , gagneroit double salaire. Et pour faire voir que le pays luy donneroit cette commodité, il ajoute, *car les chemins du jour & de la nuit sont voysins*. Il n'y a personne qui ne voye que ce vers est la raison du précédent, comme le fait assez voir la particule *car*, qui marque toujours la raison, la cause. Ce berger pourroit gagner double salaire, car les chemins du jour & de la nuit sont voysins. Homere appelle icy *chemins du jour & de la nuit* les pasturages où l'on menoit les moutons le jour, & ceux où l'on menoit les bœufs la nuit, & il dit qu'ils sont voysins, pour dire qu'ils sont proche, & que par consequent un berger suffiroit pour le jour & pour la nuit. Car si les pasturages du jour & ceux de la nuit estoient éloignez, il ne seroit pas possible que le mesme berger menast le jour les moutons & la nuit les bœufs. Cela est sensible. On a pourtant voulu chercher icy un mystere Astronomique & expliquer ce vers *de la brieveté des nuits*. Comme si Homere avoit voulu marquer l'élevation du pole, & par l'élevation, la situation du lieu. *Les chemins du jour & de*

la nuit sont voisins, c'est à dire, disent-ils, la nuit est fort courte & le jour fort long. Crates a esté le premier Auteur de cette belle explication. Mais c'est faire grand tort à Homere de luy imputer une vûë si fausse & une chose de si mauvais sens. Qu'est-ce que cette brieveté de nuits seroit au berger ? en devoit-il estre moins de temps aux pasturages ? & le jour & la nuit, *νυκτήμερον*, n'auroit-il pas ses vingt-quatre heures également ? Crates a beau dire que les Lestrygons sont sous la queue du Dragon où il n'y a presque point de nuit l'esté, c'est pourquoy Aratus a dit,

Μίσηνται δ' ὄσπες τε καὶ ἀναπλάι ἀμύλησι.

Le couchant & le levant se messent & se confondent. Et Scaliger a beau appliquer à cela le vers de Manille,

Vixque ortus, occasus erit.

Tout cela ne peut s'accorder ni avec la raison ni avec la Geographie. Il ne peut s'accorder avec la Geographie, parce que, comme Bochart l'a remarqué, il est faux que la ville de Lamus soit sous la queue du Dragon, si elle y avoit esté, il auroit fallu à Ulysse, non pas sept jours, mais plus de sept mois pour aller des isles Eoliennes à cette ville, & pour revenir de cette ville à l'isle de Circé, c'est à dire, à Circeï. Et il ne peut s'accorder avec la raison, parce qu'Homere ren-

droit par-là une raison tres peu sensée, & qui ne seroit nullement une raison, comme je l'ay desja dit. C'est donc une imagination qui n'a nul fondement, & il ne faut pas chercher d'autre sens à ce passage que celuy que je luy ay donné, & qui est le mesme que celuy que Didyme avoit embrassé, αὐτὴν κτείνειν καὶ ἡμεῖς ἡμεῖς ἡμεῖς ἐστὶν εἰς τὴν πόλιν. *Les pasturages du jour & ceux de la nuit sont près de la ville.*

Pour entrer dans le port qui est fort celebre] C'est le port mesme qui avoit fait donner le nom à la ville; car, comme Strabon l'a remarqué, la ville de Formies avoit esté appellée *Hormies*, à cause de la commodité de son port. Φορμίαι, ὄρμιαι λεγόμενον πρότερον ἕξ τὸ ὄρμιον. Liv. 4.

Page 172. *Mais moy je n'y entray point*] Ce qui venoit de luy arriver chez les Cyclopes l'avoit rendu plus prudent. Mais pourquoy souffre-t-il que ses Compagnons y entrent, & que ne se contente-t-il d'envoyer un seul vaisseau! Apparemment ils estoient entrez avant qu'il eust pû donner un ordre contraire.

D'où je ne découvris aucuns travaux de laboureurs] Il ne vit aucunes terres cultivées, ce n'estoit que des pasturages; les Lestrygons, non plus que les Cyclopes, ne s'a-

musoient pas à labourer & à semer, ils ne faisoient que des nourritures de troupeaux : & c'est pourquoy Bochart a eu raison de croire que leur pays avoit esté appellé le pays des *Auronces* & des *Aufones*, des mots Hebreux *averot* & *vroth*, dont le premier signifie des *parcs de brebis*, & l'autre des *estables à bœufs*.

Et c'estoit la fille du mesme Antiphate Roy des Lestrygons] Comment Ulysse peut-il estre informé de toutes ces particularitez, puisque ceux qu'il avoit envoyez reconnoistre le pays, perirent, que tous les vaisseaux furent escrazez dans le port, & qu'il n'y eut que son vaisseau seul qui se sauva ? On répond que ce fut ou Circé ou Calypso qui l'instruisirent de toute cette aventure, car il paroist qu'elles estoient tres bien informées de tout ce qui luy estoit arrivé,

Page 173. *Elle leur montra le Palais du Roy son pere*] Les Cyclopes n'avoient point de Roy, chacun regnoit dans sa famille, & voicy un Roy qui regne sur les Lestrygons, race des Cyclopes ; & la raison de cette difference est que les Cyclopes n'avoient point changé de demeure, au lieu que les Lestrygons ayant quitté la Sicile pour aller s'establie sur les costes de la Campanie, à *Formies*, ils se firent un Roy & obéirent à ce luy qui les conduisoit.

Page 174. *Les Lestrygons enfant ces malheureux comme des poissons*] C'est le véritable sens de ce vers, ἰχθῦς ὡς πύργους. Ulyssé ne pouvoit donner une plus grande idée de la taille gigantesque & de la force de ces Lestrygons, qu'en disant qu'avec les instruments dont ils estoient armez, ils enfiloient ses Compagnons, & les ayant enfilez, ils les emportoient sur leurs espauls comme une broche de harangs. Il faut se souvenir qu'Ulyssé parle icy aux Pheaciens, c'est à dire, à des gens tres credules & amoureux de fables & de contes les plus remplis du merveilleux le plus incroyable.

Et nous arrivâmes à l'isle d'Ææa, qui estoit la demeure de la Déesse Circé] De la ville de Lamus, qui est Formies, Ulyssé arriva le jour mesme à l'isle d'Ææa, c'est à dire à *Circéï*, qui est une montagne fort voisine de Formies; il l'appelle une isle, parce que, comme dit Strabon, la mer & les marais, qui l'environnent, en font une presque isle. Là estoit la ville de Circé, & il y avoit un autel consacré à Mercure. Homère luy donne le nom d'Ææa, parce qu'il transporte icy tout ce qui est dit d'Ææa dans la Colchide, comme je l'expliqueray plus au long sur le commencement du XI^e Livre.

Page 175. *Elle estoit sœur du severe*

SUR L'ODYSSÉE. Livre X. 225
[Æetes] Strabon remarque fort bien qu'Homere connoissant ce qu'on a dit de Colchos, & la navigation de Jason à la ville d'Ææa, & de toutes les fables de Medée & de Circé, de leurs enchantements & de la conformité de leurs mœurs, les a fait de la mesme famille, quoy-qu'elles fussent fort éloignées, & que l'une habita à l'extremité du Pont Euxin, & l'autre sur les costes de l'Italie, & il les a placées l'une & l'autre au milieu de l'Océan. Il sçavoit bien que ceux à qui Ulysse parloit ne découvroient pas ce mensonge.

Page 176. *Mais après avoir bien pensé, je trouway qu'il estoit plus à propos*] Cela est fort bien menagé pour la vraisemblance de la fable qu'il va débiter, dit Eustathe; l'envoy de ses Compagnons donne lieu au breuvage de Circé & à tous ses sortileges, au lieu que si Ulysse fust allé d'abord, tout cela ne pouvoit plus trouver place.

Page 177. *Et le chargeay sur mon cou, ma teste passée entre ses deux jambes*] C'est ce que signifie καταφοράς φέρων, portant sur les deux espaules: car pour le porter ainsi il falloit que la teste d'Ulysse fust passée entre les jambes de l'animal. Cette maniere de le porter luy laissoit une main libre pour s'appuyer sur sa pique, ce qui

le soulageoit & le faisoit marcher plus aisément.

Page 178. *Nous voicy dans une terre entierement inconnue, car nous ne sçavons en quelle partie du monde nous sommes par rapport au septentrion, &c.*] C'est à mon avis le veritable sens de ce passage, car Ulysse ne veut pas dire qu'il ne sçait pas où est le nord de l'isle, où est le midy, où est le couchant, où est le levant ; il luy estoit facile de s'orienter, puisqu'il avoit vû le coucher & le lever du soleil ; mais il veut faire entendre que la disposition du ciel est si changée, qu'il est impossible de connoître à quelle élévation du pole ils sont, & si cette isle est plus ou moins orientale que les terres qu'ils connoissent. Les astres ne sont plus les mesmes, car cette disposition change à mesure qu'on s'approche ou qu'on s'éloigne du pole. Homere parle ainsi pour rendre plus croyable ce déplacement qu'il fait des lieux où Ulysse a abordé, & pour mieux persuader qu'ils sont au milieu de l'Océan. J'ay suivi Strabon, qui escrit, liv. 10. qu'Homere a parlé icy des quatre points du monde, & que ζέφος, l'obscurité, est pour le septentrion, & ηώς, l'aurore, pour le midy, ou la plage meridionale, η τε ήλιου πάροδος, & nous en avons vû desja un exemple. On pourroit croire aussi qu'Ulysse ne parle dans ces trois vers que de deux costez du monde,

du couchant & du levant, *ζόφος*, l'obscurité, pour le couchant, & *ἠώς*, l'aurore, pour le levant, & que le reste, ni où le soleil passe sous la terre, ni où il en sort, n'est que l'explication de ces deux termes. Et qu'il veut dire simplement qu'il ne sçait à quelle exposition il est par rapport aux autres terres, sur-tout par rapport à Ithaque. En effet, cette ignorance a commencé à paroître quand il est parti de Formies, car au lieu de prendre à gauche au levant, comme il falloit pour aller à Ithaque, il a pris à droit au couchant & est arrivé à l'isle de Circé, qui est au couchant de Formies. De sorte qu'il a raison de dire qu'il ne sçait plus où il est.

Et je doute qu'il y en ait un bon, car estant monté] Il auroit meilleure esperance si l'isle estoit deserte, mais ayant connu qu'elle estoit habitée, c'est ce qui fait son desespoir, à cause de tout ce qu'il vient d'esprouver des Lestrigons & des Cyclopes.

Page 179. *Eh à quoy servent les cris & les larmes dans l'affliction!*] Le vers Grec veut dire mot à mot, mais en criant & en pleurant on ne trouve point d'issüe, de remède à ses affaires. C'est ce qui fonde ce qui suit, mais moy les ayant tous passés en revüe, &c. Ulysse ne s'amuse pas à pleurer, il agit, il cherche.

Je jettay en mesme temps deux sorts dans un casque pour voir quelle compagnie devoit aller à la découverte] Les tragiques aventures qui leur estoient arrivées chez les Cyclopes & chez les Lestrygons les avoient tellement effrayez, qu'Ulysse n'estoit pas assuré d'estre obéi, s'il avoit voulu les envoyer de son autorité. Voilà pourquoy il a recours au sort.

Page 180. A la teste de ses vingt-deux Compagnons] Ulysse avoit cinquante hommes sur chacun de ses vaisseaux. Il en avoit perdu six par chaque vaisseau, il en avoit donc encore quarante-quatre sur le sien, vingt-deux pour chacune de ces deux bandes.

Et environné de bois] C'est ainsi que s'explique le texte, *μερομένη ἐν χόρῳ*, dans un lieu couvert, & non pas comme Hefychius, dans un lieu élevé. Car comment peut-il estre dans un lieu élevé, & dans une vallée! On peut l'expliquer aussi, dans un lieu reculé.

Des loups & des lions qu'elle avoit apprivoisez par ses funestes drogues] Circé est icy l'emblemme de la volupté, & Homere veut faire voir que la volupté dompte les animaux les plus feroces. Peut-estre mesme que par ces lions & ces loups apprivoisez qui gardent la porte du Palais de Circé, le Poëte represente les ministres de ces mai-

sons de débauche qui paroissent doux & polis, & qui dans le fond sont plus feroces & plus dangereux que les lions mesmes. Au reste cet aventure d'Ulysse avec Circé n'est pas une pure fiction, elle a un fondement veritable. Circé estoit une fameuse courtisane qui retint Ulysse chez elle assez longtemps. Ses mœurs corrompuës n'empescherent pas la posterité de luy accorder les honneurs divins. Du temps de Ciceron elle estoit encore adorée par les habitants de Circei.

Page 181. *Le brave Polites, qui estoit le plus prudent de la troupe*] C'est à dire, le plus prudent de ceux qui estoient commandez; car Euryloque, qui les commandoit, fut plus prudent que luy, puisqu'il n'entra point.

Et leur sert un breuvage composé de fromage de farine & de miel détrempé dans du vin de Pramie] Jusques-là il n'y a rien d'extraordinaire dans ce breuvage. C'estoit la boisson ordinaire que l'on servoit aux personnes de distinction, & sur-tout à ceux qui avoient beaucoup fatigué. Nous avons vû dans l'onzième Livre de l'Iliade, tom. 2. pag. 206. que la belle Hecamede en servit un pareil à Machaon, qu'on avoit ramené blessé du combat, excepté que le miel n'y estoit pas meslé, mais elle l'avoit servi à part dans un bassin. Circé ajoute à cette boi-

son des drogues enchantées; & il est aisé d'imaginer ce qu'Homere. a entendu par-là.

Page 182. *Elle leur donna sur la teste un coup de sa verge*] Car la verge estoit l'instrument necessaire pour tous les enchantemens, & pour toutes les operations miraculeuses, & on ne peut pas douter que les Payens n'ayent tiré toutes ces idées de l'histoire de Moïse.

Enfin tout le corps de veritables pourceaux, mais leur esprit estoit encore entier comme auparavant] C'est à dire, qu'ils estoient vautreés dans l'ordure comme de veritables pourceaux, qu'ils avoient abandonné leur corps à la débauche, mais que leur esprit n'estoit pas absolument changé. Cependant il est certain que l'esprit ne demeure pas entier à ceux qui s'abandonnent au vice.

La Déesse remplit leur auge de gland & de gouffes, dont les pourceaux ont accoutumé de se nourrir] Voilà le sort malheureux de ceux qui vivent dans la débauche, leur nourriture n'est plus que la nourriture des pourceaux. Au reste je ne sçay si l'on ne seroit pas bien fondé à croire que c'est ce passage d'Homere, je veux dire cette fiction si ingenieuse, que le vice metamorphose les hommes en bestes brutes, qui a

donné lieu à la fameuse Metempsycofe ; ou, si cette Metempsycofe est plus ancienne qu'Homere, car on prétend qu'avant luy elle avoit esté imaginée par les Egyptiens, je ne sçay si l'on peut s'empescher de croire que c'est de ces peuples qu'Homere l'a tirée. Quoy-qu'il en soit, cette fable favorise tout à fait le sentiment de ceux qui ont soutenu que la Metempsycofe n'est qu'une figure, & en mesme temps elle a tout ce qu'il faut pour passer pour une verité simple dans l'esprit des peuples credules & superstitieux.

Page 183. *Nous avons parcouru ces bois selon vos ordres, nous avons trouvé dans le fond d'une vallée la maison de Circé*] Euryloque est si penetré de douleur, qu'il ne parle pas de suite, son discours n'est point continu, il est coupé *per incisa*, comme disent les Rheteurs: & Longin a rapporté ce passage dans le chap. 16. pour montrer que rien ne donne plus de mouvement au discours que d'en oster les liaisons. *En effet, dit-il, un discours que rien ne lie & n'embarrasse marche & coule de soy-mesme, & il s'en faut peu qu'il n'aille quelquefois plus viste que la pensée mesme de l'orateur.* Ayant approché leurs boucliers les uns des autres, dit Xenophon, ils reculoient, ils combattoient, ils tuoient, ils mouroient ensemble. *Il en est de mesme de ces paroles d'Euryloq*

que à Ulyffe : nous avons parcouru ces bois selon vos ordres ; nous avons trouvé dans le fond d'une vallée la maison de Circé, &c. Car ces périodes ainsi coupées, & prononcées néanmoins avec précipitation, sont les marques d'une vive douleur, qui l'empesche en mesme temps & le force de parler. C'est ainsi qu'Homere sçait oster où il faut les liaisons du discours. Eustathe a bien connu en quoy consiste la beauté de ce passage : *Les Anciens*, dit-il, *ont loüé le nombre & l'harmonie de ces deux vers, mais il y a une autre beauté, c'est le retranchement de liaisons.* Καλόν δ' ὃν πύπτις καὶ ἡ κούδελος εἰς ὅλην.

Page 184. *Mais luy se jettant à mes genoux*] Ce caractère d'Euryloque est le caractère d'un homme sage, qui ayant vû ce qui estoit arrivé à ses Compagnons, se délie de luy-mesme, & croit que le plus seur est de fuir le danger ; dans ces occasions c'est estre brave que d'estre poltron. Mais ce qu'il y a encore de bien remarquable en cet endroit, c'est qu'Homere se sert de ce caractère sagement timide, pour relever celuy d'Ulyffe qui est sagement audacieux. Car plus Euryloque fait le danger affreux & difficile à éviter, plus on voit esclater l'intrepidité d'Ulyffe, qui se confiant en sa sagesse & dans le secours des Dieux, veut tenter l'avanture pour délivrer ses Compagnons.

Fuyons sans perdre un moment] C'est ce que doit dire courageusement tout homme que l'idée de la volupté commence à attaquer.

Et d'éviter ce funeste jour] J'ay voulu conserver cette expression qui est précieuse & d'un grand sens. Il n'y a point de jour plus funeste que celui où l'on succombe à la volupté.

Demeurez donc icy, Euryloque, à faire bonne chere] Cette réponse est pleine d'amertume. Comme Ulysse n'a pas vû ce qu'Euryloque a vû, il croit que c'est par lâcheté qu'il refuse de le suivre. Et voilà comme on juge souvent tres mal des actions des hommes, parce qu'on n'en connoist pas les motifs.

Page 185. *Mercuré vint à ma rencontre sous la forme d'un jeune homme*] Homere a crû avec raison que sa fiction auroit manqué de vraysemblance, s'il avoit fait qu'Ulysse se tirast de-là par ses seules forces; & il a voulu enseigner qu'en toutes rencontres, & sur-tout dans celle-cy, les hommes ne peuvent tirer leur force que du secours des Dieux.

Comme des pourceaux] Par ce seul mot comme Homere fait voir que cette métamorphose est une allegorie; les Compagnons d'Ulysse ne sont pas changez effectivement en pourceaux, ils ne sont pourceaux

Page 186. *Elle vous offrira sa couche, & gardez-vous bien de la refuser*] Voilà un malheureux conseil pour un Dieu. Mais il ne faut pas juger de ces temps-là par les nôtres, où l'Évangile a porté par-tout sa lumière & fait voir la nécessité indispensable de la pureté. Dans ces temps-là ces commerces, qui sont aujourd'hui si odieux, estoient non seulement soufferts parmi les Payens, mais encore permis, & même loués. Il n'y avoit que l'adultere qui fust un crime défendu par les loix, & quelquefois puni de mort. Nous avons vû aussi dans le dernier Livre de l'Iliade, que Thetis mesme conseille à son fils de se livrer à l'amour pour se consoler de la mort de Patrocle. On peut voir là ma Remarque, tom. 3. pag. 595. Cette Remarque auroit bien dû empêcher l'impertinence d'un malheureux Critique, qui m'a accusée d'avoir introduit le vice dans les maisons, en y introduisant une Traduction Françoisse d'Homere. Mais, dira-t-on icy, Ulysse consentant à la passion de Circé ne fait que ce qu'ont fait ses Compagnons. Où est donc la difference, & où est l'utilité du preservatif ? Les Compagnons d'Ulysse se sont livrez à cette volupté pour assouvir leur passion brutale ; ils sont possédez par Circé,

& ils croupissent dans cette ordure ; mais Ulysse fortifié par ce préservatif, ne se livre qu'avec quelque sorte de sagesse pour délivrer ses Compagnons & pour obtenir les secours qui luy sont nécessaires ; il possède Circé & n'en est point possédé ; il ne boit pas en insensé comme ses Compagnons ; il ne cherche point à assouvir une passion brutale, il a un but qui excuse sa complaisance, & qui, selon ces temps de tenebres, la rend mesme glorieuse pour luy.

Afin que quand elle vous tiendra desarmé, elle ne vous rende pas lasche & effeminé] Après qu'il aura quitté ses armes, il faut que la raison & l'instruction luy en servent, & qu'elles l'empeschent de succomber à l'attrait de la volupté.

Ce Dieu m'ayant parlé ainsi, me presente set antidote qu'il arrache de terre, &c.] Le sens caché sous cette allegorie n'est pas difficile à penetrer, & Eustathe l'a expliqué à merveilles. Mercure est la raison, ou mesme le Dieu des sciences, & la plante qu'il donne pour preservatif & dont la racine est noire & la fleur blanche & douce, c'est l'instruction, la sagesse ; sa racine est noire, parce que les principes de l'instruction sont desagréables & amers, comme Platon dit fort bien en quelque endroit : *Les commencements de l'instruction sont toujours acbum-*

pagner de douleur & de tristesse. Sa fleur est blanche & douce, parce que les fruits de l'instruction sont doux, agréables & nourrissans. Mercure donne cette plante, parce que l'instruction ne peut venir que de Dieu. Mercure ne porte pas avec luy cette plante, mais il la prend dans le lieu mesme où il est, pour marquer que par tout où Dieu se trouve, on peut trouver l'instruction & la sagesse pourvû qu'il veuille nous enseigner, & que nous soyons disposez à l'escouter & à luy obéir.

Page 187. *Les Dieux l'appellent Moly*] On prétend que *Moly* est un mot Egyptien, & qu'il y a une veritable plante qui porte ce nom en Egypte, & qu'elle est bonne contre les enchantemens. Pour moy je croy qu'il en est du *Moly* comme du *Nepenthes* dont il a esté parlé sur le quatriéme Livre.

Il est difficile aux mortels de l'arracher] Car l'homme par ses seules forces ne peut parvenir à la sagesse, il faut qu'il la reçoive de Dieu, sans luy tous ses efforts sont inutiles: c'est ce que Platon a fort bien fait voir. *Si Dieu le veut, dit Socrate à Theages, vous ferez de grands progrès dans l'estude de la sagesse, mais s'il ne le veut pas, vous travaillerez en vain.*

Page 188. *Je pris la coupe de ses mains*

SUR L'ODYSSÉE. Livre X. 237
& je bus] Ulysse boit la coupe, mais il ne la boit pas en fou & en estourdi comme ses Compagnons, il la boit après s'estre muni du contrepoison dont il avoit besoin, & qui le met en estat de resister à tous les charmes de son ennemie. C'est ce qu'Horace avoit bien compris, lorsqu'il escrit à Lollius dans sa 11. Epist. du liv. 1.

*Sirenum voces & Circeæ pocula nosti,
 Quæ si cum Sociis, stultus, cupidusque
 bibisset,
 Sub domina meretrice fuisset turpis &
 excors,
 Vixisset canis immundus, aut amica
 luto sus.*

On peut voir les Remarques de M. Dacier.

Page 190. *Ce serment fait tout du long sans aucune ambiguë*] C'est ce que signifie ce vers,

Ἀὐτὰρ ἐπεὶ ῥ' ὄμοσεν τε τελευτήσῃ τε τὸν ὄρκον.

Mot à mot, *mais après qu'elle eut juré & achevé son serment.* Celuy qui exigeoit le serment, le dictoit luy-mesme, & il n'oublioit rien pour le rendre tres précis, tres exprés & sans aucune équivoque. C'est ce que les Latins appelloient *conceptis verbis jurare*, & *jurare in verba alicujus*. Horace, *in verba jurabas mea.*

L'autre dressa une table d'argent] Il y a dans le Grec *estendit*. Ce qui fait conjecturer que c'estoient des tables qui se plioient & se déplioient comme nous en voyons aujourd'huy.

Page 191. *Elle me placea sur un beau siege à marchepied*] Après ce vers il y en a cinq que j'ay retranchés, parce qu'ils sont d'ailleurs, & répétez mal à propos. Nous avons desja vû une des quatre Nymphes mettre la table, Homere n'a donc garde de faire venir une autre esclave apporter de l'eau & mettre la table. On voit bien que cela ne peut subsister, cela oste mesme une grande beauté à ce passage, Homere ne s'amuse pas icy à rapporter ce qu'on avoit servi à ce repas.

Car mon cœur ne me présageoit que des maux] Voilà la sagesse & la prudence d'Ulysse, après tout ce que Circé fait pour luy plaire & pour le bien traiter, après le serment qu'elle luy a fait, il est encore triste, & son cœur ne luy présage que des maux, un homme sage ne se croit jamais en secreté dans une maison comme celle de Circé. Et d'ailleurs ce pressentiment, qui caufoit sa tristesse, n'estoit que trop fondé; car le commerce qu'Ulysse eut avec cette courtisane fut tres malheureux pour luy, puisqu'il en eut un fils nommé Telegonus, qui le tua sans le connoistre.

Page 193. *Et paroissent plus jeunes, plus beaux & plus grands qu'auparavant*] Homere marque bien icy le changement admirable qui se fait dans ceux qui quittent le vice pour embrasser la vertu. La joye de se voir délivrez des maux qui accompagnent toujours les vicieux, & en possession des biens que la vertu prodigue à ceux qui la suivent, les rajeunit & les fait paroistre tout autres. Cette Remarque est tirée d'Eustathe, & elle m'a paru digne de luy.

Page 194. *Comme de tendres genisses*] Cette comparaison tirée de ce qu'il y a de plus doux dans la vie rustique, fait icy un tres bon effet, & fait passer agréablement d'un ton triste à un ton plus guay.

Page 195. *Avez-vous oublié les cruauter*] Le Grec dit, *comme a fait le Cyclope*. Et comme le Cyclope n'a rien fait de semblable, les Anciens ont fort bien remarqué qu'Homere fait parler icy Euryloque d'une maniere embarrassée & sans suite, pour mieux marquer le desordre où jette la frayeur. *C'est*, dit fort bien Eustathe, *l'imitation d'un caractere entierement troublé, que de représenter Euryloque parlant avec si peu de raison & de suite*. Mais je n'ay pas jugé à propos de laisser ce desordre dans ma Traduction, me l'auroit attribué, &

d'ailleurs ce desordre ne réussit pas en nostre langue.

Leur perte ne doit estre imputée qu'à l'imprudance du chef] Autant que le premier refus qu'Euryloque a fait de suivre Ulysse a esté sage, autant ce second est insolent & insensé, après le rapport que luy a fait son general du bon estat où il a laissé ses Compagnons. Homere a voulu montrer qu'il y avoit de l'humeur & de l'aigreur dans la sagesse d'Euryloque; & quand cela est, il n'est guere possible de garder de milieu.

Page 197. *Malgré l'alliance qui l'avoit uni a ma maison*] Car il estoit beaufrere d'Ulysse, ayant espousé sa sœur Ctimené.

Page 199. *Il faut que vous descendiez dans le sombre Royaume de Pluton*] Pourquoy faut-il qu'Ulysse descende dans les Enfers pour aller consulter l'ame de Tiresias? Circé, qui estoit une Déesse, ne pouvoit-elle pas luy découvrir tout ce qui le regardoit? Voicy sur cela une remarque d'Eustathe qui me paroist tres sensée. Circé déclare à Ulysse la nécessité de ce voyage, afin qu'apprenant de la bouche mesme de Tiresias que la mort luy doit venir de la mer, il soit disposé par-là à s'arrester dans son isle à son retour de ce Royaume sombre, & à ne pas s'exposer à la mort dont il se verra menacé;

menacé ; ou s'il ne veut pas demeurer avec elle, qu'il refuse d'ajouter foy aux promesses de Calypso, qui luy promettra l'immortalité. Et elle ne luy découvre pas elle même les maux qui l'attendent, parce qu'elle voit bien qu'il ne la croira pas, & qu'il soupçonnera toujours que c'est l'amour qu'elle a pour luy qui la porte à luy prophétiser ces malheurs pour le retenir. Et cela est assez vraysemblable. Car qu'est-ce que l'amour & la jalousie ne peuvent pas inspirer ! Dans le Livre suivant je tâcheray de développer sur quoy est fondée cette fiction de la descente d'Ulysse aux Enfers pour consulter l'ame du prophete. Cette fiction fait icy un tres bel effet, en donnant à Homere une occasion tres naturelle d'embellir son Poëme de beaucoup de fables & d'histoires tres capables d'instruire & d'amuser les Lecteurs.

Mais en revanche il a les yeux de l'esprit si penetrants] Nous avons vû dans le xxi. Liv. de l'Iliade, tom. 3. pag. 292. qu'Achille sur ce que l'Amé de Patrocle luy apparoit, s'escrie : *Grands Dieux, il est donc vray que les Ames subsistent encore dans les Enfers après la mort, mais elles ne sont plus que l'image des corps qu'elles ont animez, & elles sont séparées de leur entendement.* Et la Remarque que j'ay faite sur ce passage, doit servir à esclaircir ce qu'Ho-

242 R E M A R Q U E S
mere dit icy de l'Âme de Tiresias,

..... Τοῦ πνεύματος ἑμπεδὸς εἶσι.

Elle conserve son esprit, son entendement entier. Selon la doctrine des Egyptiens, qu'Homere suit, l'Âme est composée d'un corps subtil & lumineux, & de ce qu'on appelle l'entendement, l'esprit. Le corps subtil est la partie materielle de l'Âme, & l'entendement ou l'esprit, πνεύμα, est la partie spirituelle. Après la mort, c'est-à-dire, après la séparation du corps terrestre & de l'Âme, il se fait une autre séparation des deux parties de cette Âme. Le corps subtil, qui est l'idole, l'image du corps terrestre, s'en va dans les Enfers, & l'entendement, l'esprit qui est la partie spirituelle, va dans le ciel. On voit par-là que les Âmes de tous les hommes dans les Enfers sont séparées de leur entendement, de leur esprit, c'est à dire, de la partie spirituelle, comme Achille le dit fort bien. Mais l'Âme de Tiresias a eu ce privilege, qu'elle n'a point souffert cette séparation, elle a conservé son entendement, son esprit, & voilà pourquoy elle a tant d'avantage sur les autres Âmes, qui ne sont auprès d'elle que de véritables ombres, de vains phantomes, c'est à dire, des idoles, des images du corps terrestre & mortel.

Et quand vous aurez traversé l'Océan,

vous trouverez une plage commode] De l'isle de Circé, ou de Circeï, Ulyffe arrive le mesme jour au lieu où Homere a placé la descente des Enfers, & l'endroit par où l'on évoquoit les Ames des morts, c'est pourquoy il est aisé de voir qu'il parle d'un lieu qui est entre Bayes & Cumes près du lac Avene; car, comme dit fort bien Strabon, *les Anciens ont placé la Necromantie d'Homere près de l'Avene.* La description qu'Homere en fait convient avec les Relations des Geographes. C'est-là qu'on a placé l'Acheron, le Puriphlegeton, le Cocyte, le Styx. On peut voir Strabon, liv. 5. Mais comme Homere a transporté l'isle de Circé dans l'Océan, il ne faut pas s'estonner qu'il continué cette Geographie fabuleuse.

Page 201. *La plus belle genisse de vos pasturages, & qui aura toujours esté sterile*] Car il ne falloit offrir aux morts aucun animal second:

... *Sterilemque tibi, Proserpina vaccam.*
Virgile.

Un buscher où vous jetterez toutes sortes de richesses] Non seulement du miel, des fleurs, mais de riches effoffes, des armes, comme c'estoit la coutume.

Page 204. *Il y avoit parmi eux un jeune homme nommé Elpener, qui n'estoit ni*

44 REMARQ. SUR L'ODYS. Liv. X.
d'une valeur distinguée à la guerre, &c.] Ces
fortes de particularitez ne sont pas inutiles,
elles donnent à la narration un air de verité,
comme si c'estoit une histoire, car les Histo-
riens caracterisent souvent ainsi ceux dont
ils parlent.

Tomba du toit en bas & il se rompit le cou]
On alloit sur les toits des maisons, ils es-
toient tous en terrassé.

Page 205. *Et à s'arracher les cheveux]*
C'est la coutume de beaucoup de Nations,
& sur-tout des Orientaux, dans les douleurs
vives de s'arracher les cheveux. Nous avons
vû dans le X. Liv. de l'Iliade, qu'Agamemnon
s'arrachoit les cheveux. C'est ainsi
qu'Esdras dit : *Cumque audissem sermonem
istum, scidi pallium meum & tunicam, &
evelli capillos capitis mei & barbam, & sedi
mœrens. 1. Esd. 9. 13.*

*Deux moutons noirs, un maste & une se-
melle]* Car ils estoient necessaires, puisqu'il
en falloit verser le sang pour les Ames.



Argument du Livre XI.

U Lyſſe raconte aux Pheaciens le voyage qu'il fit aux Enfers par l'ordre de Circé ; les diſcours que luy tint Tireſias, pour luy enſeigner les moyens de ſe ſauver & de ſauver ſes Compagnons ; les heros & les heroïnes qu'il y vit ; la conuerſation qu'il eut avec ſa mere, & avec beaucoup de ceux qui auoient eſté avec luy à la guerre de Troye, & les peines que les méchants ſouffrent dans un endroit ſéparé.





L'ODYSSEE

D'HOMERE.

LIVRE XI.

» QUAND nous fumes donc
 » arrivez à nostre navire, nous
 » le mettons à l'eau , nous dressons
 » le mast, nous déployons les voiles,
 » & après avoir embarqué les victi-
 » mes, dont nous avions besoin, nous
 » quittâmes le rivage , accablez de
 » tristesse & baignez de pleurs. La
 » Déesse nous envoya un vent favo-
 » rable qui enfla nos voiles, & qui,
 » secondé par l'effort de nos rameurs
 » & par l'adresse de nostre pilote,
 » nous faisoit voguer heureusement.
 » Nous courusmes ainsi tout le jour

jusqu'au coucher du soleil, & lorsque la nuit répandit ses tenebres sur la terre, nostre vaisseau arriva à l'extremité de l'Océan. C'est-là qu'habitent les Cimmeriens toujours couverts de nuages & enveloppez d'une profonde obscurité. Le soleil ne les esclaire jamais de ses rayons, ni lorsqu'il monte dans le ciel & qu'il fait disparoistre les astres, ni lorsque se précipitant du ciel dans l'onde, il laisse à ces astres toute leur clarté ; une éternelle nuit estend ses sombres voiles sur ces malheureux. Nous mismes-là nostre vaisseau à sec, nous débarquasmes nos victimes, & nous courusmes le long du rivage, jusqu'à ce que nous eussions trouvé l'endroit que Circé nous avoit marqué. Dès que nous y fusmes arrivez, Perimede & Euryloque se firent des victimes, & moy tirant mon épée, je creusay une fosse d'une coudée en quarré où

» nous fîmes à tous les morts les
» effusions qui nous estoient ordon-
» nées ; la premiere de lait & de miel,
» la seconde de vin pur , & la troi-
» sième d'eau , où nous avions dé-
» trempé de la farine. J'adressay-là
» mes vœux à ces ombres, & je leur
» promis que dès que je serois à Itha-
» que, je leur immolerois une genisse
» sterile, la plus belle de mes pastu-
» rages , que je ferois consumer à
» leur honneur un buscher rempli
» de toutes sortes de richesses, & que
» je sacrifierois en particulier à Ti-
» resias seul, un belier tout noir qui
» seroit la fleur de mes troupeaux.
» Après que j'eus adressé à ces
» morts mes vœux & mes prieres, je
» pris les victimes & je les égorgeay
» sur la fosse. Le sang coule à gros
» bouillons ; les ombres viennent
» de tous costez du fond de l'Erebe,
» On voit pesle mesle de jeunes fem-
» mes, de jeunes hommes, des vieil-
» lards dessechez par de longs tra-

våux, de jeunes filles décedées à la «
 fleur de leur âge, des guerriers «
 couverts de larges blessures, victi- «
 mes du Dieu Mars, & dont les «
 armes estoient encore teintes de «
 sang. Ils se pressent tous autour de «
 la fosse avec des cris aigus ; une «
 frayeur passe me fait. Je comman- «
 de à mes Compagnons de dépouïl- «
 ler les victimes que j'avois égor- «
 gées, de les bruser, & d'adresser «
 leurs prieres aux Dieux infernaux, «
 au puissant Pluton & à la severe «
 Proserpine. Et moy l'espée à la «
 main j'escarte ces ombres & j'em- «
 pesche qu'elles n'approchent du «
 sang, avant que j'aye entendu la «
 voix de Tiresias. «

La premiere ombre qui se pre- «
 senta à moy, ce fut celle d'Elpe- «
 nor, qui n'avoit pas encore esté en- «
 terré ; nous avions laissé son corps «
 dans le Palais de Circé sans luy «
 rendre les devoirs de la sepulture, «
 parce que nous avions d'autres af- «

» faires & que le temps pressoit.
 » Quand je le vis, il me fit pitié, je
 » ne pus retenir mes larmes, & luy
 » adressant le premier la parole, je
 » luy dis : Elpenor, comment estes-
 » vous venu dans ce tenebreux se-
 » jour ! Quoy-que vous foyez à pied
 » vous m'avez devancé, moy qui suis
 » venu sur mon vaisseau, & à qui la
 » mer & les vents ont este favorables.
 » Fils de Laërte, me répondit-il
 » en soupirant, c'est mon mauvais
 » genie & le vin que j'ay bû avec
 » excès qui m'ont mis dans l'estat où
 » vous me voyez. J'estois couché
 » tout au haut du Palais de Circé ;
 » à mon reveil je ne me suis pas sou-
 » venu de descendre par l'escalier,
 » j'ay esté tout droit devant moy,
 » je suis tombé du toit en bas, &
 » je me suis rompu le cou, & main-
 » tenant mon ombre est descenduë
 » dans ces tristes lieux. Je vous con-
 » jure donc par tout ce que vous avez
 » de plus cher, par vostre femme,

par vostre pere, qui vous a élevé «
 avec tant de soin & de tendresse, «
 par vostre fils Telemaque, ce fils «
 unique, que vous avez laissé encore «
 enfant dans vostre Palais, souve- «
 nez-vous de moy dès que vous se- «
 rez arrivé à l'isle de Circé, car je «
 sçay qu'en vous en retournant du «
 Palais de Pluton vous aborderez «
 encore à cette isle. N'en partez «
 point, je vous prie, sans m'avoir «
 rendu les derniers devoirs, de peur «
 que je n'attire sur vostre teste la «
 colere des Dieux. Bruslez mon «
 corps sur un buscher avec toutes «
 mes armes, & élevez-moy un tom- «
 beau sur le bord de la mer, afin que «
 ceux qui passeront sur cette rive, «
 apprennent mon malheureux sort. «
 N'oubliez pas de mettre sur mon «
 tombeau ma rame pour marquer «
 ma profession & le service que je «
 vous ay rendu pendant ma vie. «

Je l'asseurai que j'exécutois «
 de point en point tout ce qu'il de- «

» siroit. Pendant que nous nous en-
 » tretentions ainsi tristement , j'avois
 » toujours l'espée nuë pour escarter
 » ces ombres & pour les empescher
 » de boire de ce sang , dont elles sont
 » fort avides. Tout d'un coup je vis
 » arriver l'ombre de ma mere Anti-
 » clée , fille du magnanime Autoly-
 » cus , que j'avois laissé pleine de vie
 » à mon départ pour Troye. Je m'at-
 » tendris en la voyant & je fondis
 » en larmes. Mais quelque douleur
 » que je ressentisse en mon cœur, &
 » quelque touché que je fusse de sa
 » peine, je ne la laissay pas appro-
 » cher de ce sang avant l'arrivée de
 » Tiresias. Enfin je vis arriver l'a-
 » me de ce devin. Il avoit à la main
 » son sceptre ; il me reconnut & me
 » parla le premier: Genereux Ulyssc,
 » me dit-il , pourquoy avez - vous
 » quitté la lumiere du soleil pour
 » venir voir des morts, & cette triste
 » demeure ! Vous estes bien malheu-
 » reux ! Mais éloignez-vous un peu

de cete fosse & détournez cette «
espée, afin que je boive de ce sang «
& que je vous annonce ce que vous «
voulez sçavoir de moy. Je m'éloi- «
gne donc de la fosse & je remets «
mon espée dans le fourreau. L'om- «
bre s'approche, boit de ce sang & «
me prononce ses oracles. «

Ulyffe, vous cherchez les mo- «
yens de retourner heureusement «
dans vostre patrie, mais un Dieu «
vous rendra ce retour difficile & «
laborieux ; car je ne pense pas que «
Neptune renonce au ressentiment «
qu'il a conceu contre vous, de ce «
que vous avez privé de la lumiere «
son cher fils Polypheme. Cepen- «
dant malgré toute sa colere, vous «
ne laisserez pas d'y arriver après «
bien des travaux & des peines, si «
vous pouvez vous retenir & rete- «
nir vos Compagnons lorsque vous «
serez arrivé dans l'isle de Trinacie, «
& que vous verrez devant vous les «
bœufs & les moutons consacrez au «

» Soleil, qui voit tout & qui entend
» tout. Si vous avez la force de ne
» pas toucher à ses troupeaux dans
» la veüe de menager vostre retour,
» vous pourrez esperer qu'après avoir
» beaucoup souffert vous arriverez à
« Ithaque. Mais si vous y touchez,
» je vous prédis que vous perirez,
» vous, vostre vaisseau & vos Com-
» pagnons. Que si par une faveur
» particuliere des Dieux vous eschap-
» pez de ce grand danger, vous ne
» retournerez chez vous de longues
» années & qu'après avoir perdu tout
» vostre monde. Vous y arriverez
» seul & sur un navire estrange.
» Vous trouverez dans vostre Palais
» de grands desordres, des Princes in-
» solents qui poursuivent vostre fem-
» me & qui luy font de grands pre-
» sents. Vous punirez leur insolence.
» Mais après que vous les aurez mis
» à mort ou par la ruse ou par la
» force, prenez une rame, mettez-
» vous en chemin, & marchez jus-

D'HOMERE. *Livre XI.* 255

qu'à ce que vous arriviez chez des «
peuples qui n'ont aucune connoif- «
fance de la mer, qui n'affaisonnent «
point leurs mets de sel, & qui n'ont «
ni vaisseaux ni rames. Et afin que «
vous ne puissiez les méconnoistre, «
je vais vous donner un signe qui «
ne vous trompera point : Quand «
vous rencontrerez sur vostre che- «
min un passant qui vous dira que «
vous portez un van sur vostre es- «
paule, alors sans vous enquerir da- «
vantage, plantez à terre vostre ra- «
me, offrez en sacrifice à Neptune «
un mouton, un taureau & un ver- «
rat, & retournez dans vostre Palais «
où vous offrirez des hecatombes «
parfaites à tous les Dieux qui ha- «
bitent l'Olympe, sans en oublier «
un seul. Après cela, du sein de la «
mer sortira le trait fatal qui vous «
donnera la mort & qui vous fera «
descendre dans le tombeau à la fin «
d'une vieillesse exempte de toutes «
fortes d'infirmités, & vous laisserez

» vos peuples heureux. Voilà tout
 » ce que j'ay à vous prédire.

» Quand il eut cessé de parler, je
 » luy répondis : Tiresias, je veux
 » croire que les Dieux ont prononcé
 » ces arrests contre moy. Mais expli-
 » quez-moy, je vous prie, ce que
 » je vais vous demander. Je vois-là
 » l'ombre de ma mere, elle se tient
 » près de la fosse dans un profond
 » silence sans daigner ni regarder son
 » fils ni luy parler, comment pour-
 » rois-je faire pour l'obliger à me
 » reconnoistre!

» Vous me demandez-là une cho-
 » se qu'il n'est pas difficile de vous
 » esclaircir. Sachez donc qu'il n'y a
 » que les ombres ausquelles vous
 » permettez d'approcher de cette fos-
 » se & d'en boire le sang, qui puissent
 » vous reconnoistre & vous prédire
 » l'avenir, & que celles à qui vous
 » le refuserez s'en retourneront sans
 » vous parler.

» Quand l'ombre de Tiresias m'eût

ainsi parlé & rendu ses oracles, elle se retira dans le Palais de Pluton. Mais moy, je demeuray-là de pied ferme jusqu'à ce que ma mere se fust rapprochée & qu'elle eust bû de ce sang. Dès le moment elle me reconnut, & faisant de grandes lamentations, elle me parla en ces termes : Mon fils, comment estes-vous venu tout en vie dans ce séjour de tenebres ! Il est difficile aux vivants de voir l'empire des Morts, car ils sont séparés par de grands fleuves & par une grande estendue d'eaux, sur-tout par l'Océan, qu'il n'est pas aisé de traverser. Est-ce qu'à vostre retour de Troye vous avez perdu vostre route, & qu'après avoir esté long-temps égaré vous avez esté porté dans ces tristes lieux avec vos Compagnons, & avant que d'estre retourné à Ithaque & d'avoir revû vostre femme & vostre fils !

Ma mere, repartis je, la necessité

» de consulter l'ombre de Tiresias
» m'a fait entreprendre ce terrible
» voyage. Je n'ay pû encore appro-
» cher de la Grece ni regagner ma
» patrie ; mais accablé de maux, j'er-
» re de plage en plage depuis que j'ay
» suivi Agamemnon pour faire la
» guerre aux Troyens. Mais appre-
» nez-moy, je vous prie, de quelle
» maniere la destinée vous a fait tomb-
» ber dans les liens de la mort. Est-
» ce une longue maladie, ou seroit-
» ce Diane qui avec ses douces flé-
» ches auroit terminé vos jours ?
» Dites-moy des nouvelles de mon
» pere & de mon fils ; regnent-ils en-
» core dans mes Estats ? ou quelqu'un
» s'en est-il mis en possession, & n'at-
» tend-on plus mon retour ? Appre-
» nez-moy aussi ce que pense ma
» femme & la conduite qu'elle tient.
» Est-elle toujours près de son fils ?
» & a-t-elle soin de sa maison ? ou
» quelqu'un des plus grands Princes
» de la Grece l'a-t-il espousée ?

Ma mere me répondit fans ba-
lancer : Vostre femme demeure en-
fermée dans vostre Palais avec un
courage & une sagesse qu'on ne
peut assez admirer ; elle passe les
jours & les nuits dans les larmes ;
personne ne s'est mis en possession
de vos Estats ; Telemaque jôuit en
paix de tous vos biens, & va aux
festins publics que les Princes &
ceux à qui Dieu a confié sa justice
& ses loix, doivent honorer de
leur presence, car tout le peuple
l'invite avec un grand empresse-
ment. Vostre pere demeure à sa
maison de campagne & ne va ja-
mais à la ville. Là son lit n'est point
de beaux tapis, de riches estoffes,
de magnifiques couvertures ; mais
pendant l'hyver il couche à terre
près de son foyer au milieu de ses
domestiques, & n'est vestu que de
méchants habits. Et l'esté & l'au-
tomne il couche au milieu de sa
vigne sur un lit de feuilles, tou-

» jours livré à ses ennuis, qu'entre-
» tient & qu'augmente de plus en
» plus la douleur de vostre absence
» qui le fait encore plus vieillir que
» les années. C'est cette mesme dou-
» leur qui m'a précipitée dans le
» tombeau : ni Diane n'a abrégé mes
» jours par ses douces flèches, ni au-
» cune maladie n'est venuë me con-
» fumer par ses langueurs, mais c'est
» le regret de ne vous plus voir, c'est
» la douleur de vous croire exposé
» tous les jours à de nouveaux perils,
» c'est le tendre souvenir de toutes
» vos rares qualitez qui m'ont osté
» la vie.

» A ces mots je voulus embrasser
» cette chere ombre ; trois fois je me
» jettay sur elle, & trois fois elle se
» déroba à mes embrassements, sem-
» blable à une vapeur ou à un songe :
» ce qui redoubla ma douleur. Ma
» mere, m'escriay-je, pourquoy vous
» refusez vous au desir extrême que
» j'ay de vous embrasser ? pourquoy

ne vouléz-vous pas que joints tous «
deux par nos tendres embrasse- «
ments, nous messions ensemble nos «
larmes, & que nous nous rassions «
de regrets & de deüil ! La cruelle «
Proserpine au lieu de cette chere «
ombre ne m'auroit-elle présenté «
qu'un vain phantofme, afin que «
privé de cette consolation, je trou- «
ve dans mes malheurs encore plus «
d'amertume ? «

Je luy exprimois ainsi mes re- «
grets. Elle me répondit : Helas, «
mon fils, le plus malheureux de «
tous les hommes, la fille de Jupiter, «
la severe Proserpine, ne vous a «
point trompé, mais telle est la con- «
dition des mortels quand ils sont «
fortis de la vie, leurs nerfs ne sou- «
tiennent plus ni chairs ni os, tout «
ce qui ne compose que le corps «
materiel, est la pasture des flammes «
dés que l'esprit l'a quitté; & l'ame, «
ce corps délié & subtil, s'envole «
de son costé comme un songe. «

» Mais retournez-vous-en promptement à la lumière, & retenez bien tout ce que je vous ay appris, afin que vous puissiez le redire à vostre chere Penelope.

» Pendant que nous nous entretenions ainsi, je vois arriver les femmes & les filles des plus grands capitaines, que Proserpine laissoit passer. Elles s'assembloient en foule autour de la fosse pour boire du sang, mais moy qui cherchois les moyens de les entretenir, chacune en particulier, je pris le parti de tirer mon espée & de les empêcher de boire toutes ensemble. Elle approcherent donc de suite l'une après l'autre, & chacune m'apprenoit sa naissance. Ainsi j'eus le temps de les entretenir toutes & de sçavoir leurs aventures.

» La premiere qui se presenta, ce fut Tyro, issuë d'un sang tres noble, car elle me dit qu'elle estoit fille du grand Salmonée, & elle

fut femme de Crethée fils d'Eolus. «
Autrefois devenuë amoureuse du «
divin fleuve Enipée, le plus beau «
de tous les fleuves qui arrosent les «
campagnes, elle alloit souvent se «
promener sur ses charmantes rives. «
Neptune prenant la figure de ce «
fleuve, profita de l'erreur de cette «
belle Nymphe à l'embouchure du «
fleuve, dont les eaux s'élevant com- «
me une montagne & se courbant «
comme en voute, environnerent & «
couvrirent ces deux amants, Il eut «
d'elle les dernieres faveurs, après «
luy avoir inspiré un doux sommeil «
qui l'empescha de le reconnoistre. «
Aprés que ce Dieu se fut rassasié «
d'amour, il luy prit la main, & «
luy parla en ces termes ; Belle «
Nymphe, réjoüissez-vous de l'hon- «
neur que vous venez de recevoir. «
Dés que l'année sera revoluë, vous «
mettrez au monde deux beaux en- «
fants, car la couche des Immortels «
est toujours feconde. Ayez soin de «

» les nourrir & de les élever. Retour-
 » nez dans le Palais de vostre pere,
 » ne me nommez à personne, & sça-
 » chez que je suis Neptune qui ay
 » le pouvoir d'esbranfler la terre jus-
 » qu'à ses fondemens. En finissant
 » ces mots il se plonge dans la mer.

» Tyro accoucha de deux enfans,
 » de Pelias & de Nelée, qui tous deux
 » furent ministres du grand Jupiter,
 » Car Pelias regna à Jolcos où il fut
 » riche en troupeaux, & Nelée fut
 » Roy de Pylos sur le fleuve Ama-
 » thus. Tyro eut de son mary Cre-
 » thée ses autres enfans Æson, Phe-
 » res & Amythaon qui se plaisoit à
 » dresser des chevaux.

» Après Tyro, je vis approcher
 » la fille d'Asopus, Antiope, qui se
 » vantoit d'avoir dormi entre les
 » bras de Jupiter. Il est vray qu'elle
 » eut deux fils, Zethus & Amphion,
 » qui les premiers jetterent les fon-
 » demens de la ville de Thebes, &
 » qui éleverent ses murailles & ses
 tours,

tours, car quelque forts & vaillants
qu'ils fussent, ils ne pouvoient ha-
biter seurement une si grande ville
sans ses tours qui la défendoient.

Je vis ensuite Alcmené femme
d'Amphitryon, qui des embrasse-
ments de Jupiter eut le fort, le
patient, le courageux Hercule.

Après elle venoit Mégare, fille
du superbe Créon. Elle fut femme
du laborieux fils d'Amphitryon,
du grand Hercule.

Je vis aussi la belle Épicaste
mère d'Oédipe, qui par son im-
prudence commit un très grand
forfait, en espousant son fils, son
propre fils, qui venoit de tuer son
père. Les Dieux découvrirent cet
inceste aux yeux des hommes. Ce
malheureux accablé de douleurs,
regna sur les superbes descendants
de Cadmus, selon les funestes dé-
crets des Immortels, dans cette mes-
me Thèbes pleine de malediction.
La Reine, qui estoit en mesme

» temps sa mere & sa femme , se
 » précipita dans les Enfers, car vain-
 » cuë par son desespoir, elle attacha
 » au haut de sa chambre un fatal
 » cordon, qui fut l'instrument de sa
 » mort ; & en mourant elle laissa à
 » son fils, devenu son mary, un fond
 » inespuisable de malheurs, que les
 » Furies, qu'elle avoit invoquées, ne
 » manquerent pas de remplir.

» Après Epicaste j'apperceus Chlo-
 » ris, la plus jeune des filles d'Am-
 » phion fils d'Iafus, qui regna dans
 » Orchomene des Minyens ; Nelée
 » l'espousa à cause de sa parfaite
 » beauté, après luy avoir fait une in-
 » finité de presens tres magnifiques.
 » Elle regna avec luy à Pylos & luy
 » donna trois fils, Nestor, Chromius,
 » & le fier Periclymene, & une fille
 » nommée Pero, qui par sa beauté
 » & par sa sagesse fut la merveille
 » de son temps. Tous les Princes
 » voyfins la recherchoient en maria-
 » ge, mais Nelée ne voulut la pro-

mettre qu'à celui qui luy ameneroit de Phylacé les bœufs d'Iphiclus. C'estoit une entreprise tres difficile & tres perilleuse; il n'y eut qu'un Devin, nommé Melampus, qui eut l'audace de l'entreprendre. Les arrests des Dieux, les bergers qui gardoient ces bœufs & les liens, où il fut retenu, l'empescherent de l'executer. Mais après que les jours & les mois en s'escoulant eurent achevé l'année, Iphiclus délivra Melampus son prisonnier, pour le récompenser de ce qu'il luy avoit expliqué les anciens oracles. Ainsi s'accomplirent les decrets de Jupiter.

Chloris estoit suivie de Leda, qui fut femme de Tyndare dont elle eut deux fils qui furent tres vaillants, Castor grand dompteur de chevaux, & Pollux invincible dans les combats du Ceste. Ils sont les seuls qui retrouvent la vie dans le sein mesme de la mort. Car

» dans le séjour des tenebres ils ont
» reçu de Jupiter ce grand privile-
» ge, qu'ils vivent & meurent tour
» à tour, & reçoivent des honneurs
» égaux à ceux des Dieux mesmes.
» Après Leda je vis Iphimédie
» femme d'Aloëus, qui se vançoit
» d'avoir esté aimée de Neptune. El-
» le eut deux fils, dont la vie fut fort
» courte, le divin Otus & le celebre
» Ephialtes, les deux plus grands &
» les plus beaux hommes que la
» terre ait jamais nourris, car ils es-
» toient d'une taille prodigieuse &
» d'une beauté si grande, qu'elle ne
» cedit qu'à la beauté d'Orion. A
» l'âge de neuf ans ils avoient neuf
» coudées de grosseur & trente-six
» de hauteur. Ils menaçoient les Im-
» mortels qu'ils porteroient la guerre
» jusques dans les cieus ; & pour cet
» effet ils entreprirent d'entasser le
» mont Ossa sur le mont Olympe
» & de porter le Pelion sur l'Ossa
» afin de pouvoir escalader les cieus,

Et ils l'auroient executé sans doute, s'ils estoient parvenus à l'âge parfait, mais le fils de Jupiter & de Latone les précipita tous deux dans les Enfers avant que le poil follet eust ombragé leurs jouës & que leur menton eust fleuri.

Je vis ensuite Phedre, Procris, & la belle Ariadne fille de l'implacable Minos, que Thesée enleva autrefois de Crete & qu'il voulut mener dans la sacrée ville d'Athenes, mais il ne pût l'y conduire, car la chaste Diane la retint dans l'isle de Dia sur le témoignage que Bacchus rendit contre elle.

Après Ariadne je vis Mæra, Clymene & l'odieuse Eriphyle, qui préfera un collier d'or à la vie de son mary. Mais je ne puis vous nommer toutes les femmes & toutes les filles des grands personnages qui passerent devant moy, car la nuit seroit plustost finie, & les astres, qui se levent, m'avertissent

» qu'il est temps de se coucher, ou
 » icy dans vostre Palais, ou dans
 » le vaisseau que vous m'avez fait
 » équiper. Je me repose sur la
 » bonté des Dieux & sur vos soins
 » de ce qui est nécessaire pour mon
 » voyage.

Ainsi parla Ulyssé, & tous les
 Princes demeurèrent dans un pro-
 fond silence, enchantés par le plai-
 sir extrême que leur avoit fait
 son récit. La Reyne Arété le rom-
 » pit la première, & dit : Princes,
 » comment trouvez-vous cet estran-
 » ger, & que dites-vous de sa bonne
 » mine, de la noblesse de sa taille &
 » de son bon esprit ! C'est mon
 » hôte, & chacun de vous est riche
 » & puissant, c'est pourquoy ne vous
 » pressez pas de le renvoyer, & par
 » cette diligence n'estropiez point
 » les presens que vous luy devez dans
 » la nécessité où il se trouve. Vous
 » avez dans vos maisons des biens
 » infinis que vous tenez de la bonté

des Dieux , quel meilleur usage en
pourriez-vous faire ?

Le heros Echenée, qui estoit le
plus âgé des Pheaciens , prit la pa-
role après la Reyne , & dit : Mes
amis, la vertu & la generosité de
la Reyne doivent nous avoir pré-
parez à ce qu'elle vient de nous
dire; elle nous a fort bien remon-
tré nostre devoir : obéissez , &
qu'Alcinoüs ordonne ce que nous
avons à faire, & qu'il nous donne
luy-mesme l'exemple.

Alcinoüs répondit : Tout ce que
la Reyne vient d'ordonner sera
executé , si Dieu me conserve la
vie & le sceptre. Que nostre hoste,
quelque pressé qu'il soit de partir,
ait la patience d'attendre seulement
jusqu'à demain, afin que tous les
presens qu'on luy destine soient
prests. Mes sujets prepareront de
leur costé ce qui est necessaire pour
son départ , & moy j'y travailleray
du mien tout le premier , car je

» veux bien leur donner l'exemple,
 » puisque je tiens icy le premier
 » rang.

Ulyffe touché de ces honnestez,
 » répondit : Alcinoüs, que vos
 » grandes qualitez distinguent autant
 » que vostre throsne, si vous vouliez
 » que je demeurasse icy une année
 » entiere pour vous donner le temps
 » de préparer tout ce qui est neces-
 » faire pour mon départ, & de me
 » faire des presens magnifiques &
 » dignes de vous, j'y consentirois de
 » tout mon cœur. Car il me seroit
 » bien plus avantageux d'arriver dans
 » ma patrie avec des marques si glo-
 » rieuses. J'en serois plus honoré &
 » mieux receu de ceux qui me ver-
 » roient de retour dans Ithaque.

Alcinoüs répondit : Ulyffe, à
 » vous voir on ne sçauroit vous
 » soubçonner d'estre un imposteur
 » ni un fourbe, comme il y en a
 » grand nombre qui courent le mon-
 » de, & qui pour venir à leurs fins

composent des fables que l'on ne
sçauroit dementir. Pour vous, il est
vray que vos paroles ont tout l'air
de ces contes ingenieusement in-
ventez, mais vous avez un esprit
trop solide pour vouloir trom-
per. Vous nous avez exposé, com-
me le meilleur chantre l'auroit
pû faire, l'histoire de tous les
Grecs & celle de vos malheurs.
Mais dites-moy, je vous prie, sans
me rien cacher, si vous avez vû
dans les Enfers quelqu'un de ces
grands hommes, de ces heros
qui ont esté avec vous au siege
de Troye, & qui sont morts dans
cette expedition. Les nuits sont
longues, & il n'est pas encore temps
de se coucher; contez-moy ces
aventures merueilleuses. Pour moy
j'attendrois avec plaisir l'aurore en
vous escoutant, si vous aviez la
force de me raconter tout ce que
vous avez souffert dans ce voyage.

Grand Roy, reprit Ulysse, il est

» vray que les nuits sont longues,
 » & que j'auray tout le temps de
 » vous conter encore plusieurs his-
 » toires, & de dormir. Si vous avez
 » si grande envie de m'entendre, je
 » ne vous refuseray pas cette satisfac-
 » tion, & je vous raconteray des avan-
 » tures plus pitoyables encore arri-
 » vées à mes illustres amis, qui après
 » avoir eschapé à tous les perils de la
 » guerre sous les remparts d'Ilion,
 » ont trouvé la mort dans leur Pa-
 » lais par la perfidie mesme de leur
 » propre femme.

» Après que la chaste Proserpine
 » eut fait retirer les ombres de tou-
 » tes les femmes dont je viens de
 » vous parler, je vis arriver l'ame
 » d'Agamemnon toute explorée, &
 » environnée des ames de tous ceux
 » qui avoient esté tuez avec luy dans
 » le Palais d'Egiste. Il n'eut pas
 » plustost bû du sang dans la fosse
 » qu'il me reconnut, & se mit à jet-
 » ter des cris perçants, à fondre en

larmes, & à estendre ses mains vers
 moy pour m'embrasser ; mais cette
 ombre estoit destituée de nerfs, &
 n'avoit plus ni vertu ni force. A
 cette vûë je fus faisi de compassion,
 & les larmes aux yeux je luy dis :
 Fils d'Atrée, le plus grand des
 Roys, comment la Parque cruelle
 vous a-t'-elle fait esprouver son
 pouvoir ! Neptune vous a-t'-il fait
 perir avec vostre flotte, en excitant
 contre vous ses flots & en déchaî-
 nant ses vents & ses tempestes ! Ou
 des estrangers vous ont-ils fait mor-
 dre la pouffiere, en courant sur
 vous lorsque vous emmeniez leurs
 troupeaux : ou enfin, avez-vous
 esté tué devant quelque ville, que
 vous eussiez attaquée pour la piller
 & pour emmener les femmes cap-
 tives !

Fils de Laërte, me répondit le
 Roy, ni le Dieu Neptune ne m'a
 fait perir, en excitant contre moy
 ses flots & en déchaînant ses tem-

» pestes, ni je n'ay succombé sous
» l'effort des estrangers qui ayent
» voulu repousser mes violences; ma
» mort est l'ouvrage du traistre Egi-
» sthe & de ma pernieieuse femme,
» qui par le plus noir des attentats
» m'ont assassiné à un festin comme
» on assomme un taureau à sa cre-
» che. Voilà quelle a esté ma fin mal-
» heureuse. Tous mes compagnons
» ont esté égorgés autour de moy
» comme on égorge des moutons
» dans la maison d'un homme puis-
» sant & riche pour un festin de
» nopces, pour quelque grand repas,
» ou pour quelque grande débauche.
» Vous avez bien vû mourir des
» hommes qui ont esté tuez à vos
» yeux, soit en combat singulier, soit
» dans la sanglante meslée, mais cette
» vûë n'a rien qui approche de l'hor-
» rible spectacle de nous voir massa-
» crez autour de l'urne sacrée & de
» la table où nous estions assis, & de
» voir le plancher inondé de sang.

Dans le moment mesme qu'on «
m'assassinoit , j'entendis la voix «
plaintive de la fille de Priam , de «
Cassandre, que la perfide Clytem- «
nestre tüoit pour me faire mourir «
plus cruellement. A ses cris, quoy- «
que je fusse desja à terre & expi- «
rant, je fis des efforts pour porter «
la main à mon espée , mais cette «
impudente me l'avoit ostée. Après «
ma mort elle n'approcha point de «
moy pour me rendre les derniers «
devoirs , en me fermant les yeux «
& la bouche. Non, il n'y a rien «
de plus pernicieux ni de plus im- «
pudent qu'une femme capable de «
se mettre en teste des actions aussi «
abominables que le forfait que «
Clytemnestre a commis , en assas- «
sinant son mary, & un mary avec «
qui elle avoit passé sa premiere jeu- «
nesse. Dans le temps que je pensois «
que mon retour feroit la joye de «
mes enfants & de ma famille, cette «
malheureuse instruite aux crimes, «

» s'est couverte d'une éternelle infamie qui rejaillira sur toutes les femmes qui naistront après elle, même sur les plus vertueuses & sur celles qui aimeront le plus tendrement leurs maris.

» O Dieux ! m'escriay-je, le puissant Jupiter, aux yeux duquel rien n'est caché, a donc bien haï la race d'Atrée, puisqu'il luy a fait tant de maux, & toujours par des femmes. A combien de heros Helene par un seul crime n'a-t'elle pas causé la mort ! & voilà Clytemnestre qui vous prépare un piège mortel pendant vostre absence.

» Mon exemple, reprit promptement Agamemnon, doit vous apprendre à n'avoir pas pour vostre femme trop de complaisance, & à ne pas luy faire part de tous vos secrets. Il y a des choses que vous pouvez luy communiquer, mais il y en a d'autres qu'il faut luy tenir cachées. Quand je dis vous, je parle

à tous les hommes. Car pour vous, «
vous n'avez rien à craindre de fem- «
blable de la fille d'Icarius. Vostre «
Penelope est un modèle de pru- «
dence & de sagesse. Quand nous «
partismes pour Troye nous la lais- «
sâmes tres jeune dans vostre Palais, «
son fils estoit encore à la mammel- «
le, & presentement il doit estre en «
âge d'homme. Qu'il est heureux! «
son pere aura la consolation de le «
revoir, & il aura le plaisir d'embras- «
ser son pere, qu'il n'a pas encore «
connu. Ma pernicieuse femme n'a «
pas permis que j'aye eu la satisfac- «
tion de voir de mes yeux mon cher «
Oreste, elle m'a assassiné aupara- «
vant. Et sur cela j'ay un avis à vous «
donner, gravez-le bien dans vostre «
esprit, c'est que vous ne souffriez «
pas que vostre vaisseau entre en «
plein jour dans le port d'Ithaque, «
tâchez d'y entrer sans estre connu, «
car en un mot il ne faut plus se «
fier aux femmes. Mais dites-moy «

» une chose, & dites-la moy sans dé-
 » guisement, avez-vous appris quel-
 » que nouvelle de mon fils ! Est-il
 » en vie ! s'est-il retiré à Orchome-
 » ne, ou à Pylos chez Nestor, ou à
 » Sparte chez mon frere Menelas !
 » Car mon cher Oreste n'est pas
 » mort, nous ne l'avons pas vû dans
 » ce Royaume sombre.

» Fils d'Atrée, luy répondis-je,
 » pourquoy me faites-vous ces ques-
 » tions ! Je ne sçay si vostre fils est
 » mort ou s'il est en vie, & il est in-
 » utile de parler de ce qu'on ne sçait
 » pas.

» Pendant cette conversation plei-
 » ne de tristesse & de larmes, je vois
 » arriver l'ame d'Achille, celle de
 » Patrocle, celle d'Antiloque & celle
 » d'Ajax, qui estoit le plus beau &
 » le mieux fait des Grecs après le
 » fils de Pelée. L'ame d'Achille me
 » reconnut, & m'adressant la parole
 » avec de grandes lamentations, elle
 » me dit : Divin fils de Laërte,

Ulyſſe ſi fécond en reſſources & «
 en expedients , quelle entrepriſe «
 plus hardie que toutes celles que «
 vous avez jamais faites, venez-vous «
 d'exécuter ! Comment avez-vous «
 eu l'audace de deſcendre dans ce «
 Palais de Pluton , dans cette de- «
 meure des morts qui ſont privez «
 d'entendement, & qui ne ſont plus «
 que les vaines ombres des hommes «
 fortis de la vie ? «

Achille fils de Pelée & le plus «
 vaillant des Grecs, luy répoſdis-je, «
 ce qui m'a porté à ce voyage, c'eſt «
 le preſſant beſoin de conſulter Ti- «
 reſias, pour voir ſ'il ne pourra pas «
 m'enſeigner les moyens de retour- «
 ner dans ma patrie, car je n'ay pû «
 encore approcher de la Grece ni de «
 ma chere Ithaque, mais je ſuis tou- «
 jours accablé de malheurs. Pour «
 vous, il n'y a jamais eu & il n'y «
 aura jamais d'homme ſi heureux ; «
 car pendant voſtre vie nous vous «
 avons tous honoré comme un «

» Dieu, & après vostre trepas vous
» regnez sur toutes ces ombres. C'est
» pourquoy, Achille, ne vous plai-
» gnez point tant d'estre mort.
» Et vous, genereux Ulyffe, re-
» partit Achille, ne me parlez point
» de la mort. Je prefererois d'estre
» dans le monde le jardinier d'un fer-
» mier, qui ne gagneroit sa vie qu'à
» la sueur de son front, à regner icy
» sur toutes les ombres. Mais dites-
» moy, je vous prie, des nouvelles
» de mon fils. Suit-il mes exemples?
» se distingue-t-il à la guerre, & pro-
» met-il d'estre le premier des heros?
» Apprenez-moy aussi si vous sçavez
» quelque chose de mon pere. Ses
» sujets luy rendent-ils toujours les
» mesmes honneurs? ou le mépri-
» sent-ils à cause de son grand âge?
» Car ne jouissant plus de la lumiere
» du jour, je ne puis le secourir. Si
» j'estois tel que vous m'avez vû au-
» trefois, lorsque volant au secours
» des Grecs je fis mordre la poussiere

à un peuple de vaillants hommes, «
& que je parusse un moment dans «
le Palais de mon pere, je ferois «
bientost sentir la force de mon bras «
à tous ces rebelles qui veulent le «
maistriser, & qui refusent de luy «
rendre les respects qu'ils luy doi- «
vent. «

Je n'ay appris aucunes nouvel- «
les du sage Pelée, luy répondis-je, «
mais pour ce qui est de vostre fils «
Neoptoleme, je vous diray la pure «
verité puis que vous me l'ordon- «
nez, car ce fut moy qui le menay «
de l'isle de Scyros à Troye sur mon «
vaisseau. Toutes les fois que nous «
tenions conseil sous les remparts de «
cette superbe ville il parloit tou- «
jours le premier, & appuyoit fort «
bien son avis sans s'escarter en vains «
discours. Il n'y avoit que le divin «
Nestor & moy qui dans l'art de «
parler remportions sur luy l'avan- «
tage. Mais lorsque nous donnions «
des combats, ne croyez pas qu'il se «

» tint au milieu des bataillons ou des
» escadrons, il devoit toujours les
» troupes & voloit le premier à l'en-
» nemi, ne cedant la gloire du cou-
» rage à aucun de nos heros. Il a tué
» de sa main une infinité de vaillants
» hommes dans la sanglante meffée.
» Je ne fçauois vous nommer icy
» tous ceux qui font tombez fous
» fes coups; je vous diray feule-
» ment que c'est à luy que nous devons la
» défaite du heros Eurypyle, & de
» ses troupes qui se firent toutes tuer
» autour de son corps. Ces belli-
» queuses bandes de Cetéens estoient
» venuës à cette guerre, attirées par
» des presens & par l'esperance d'es-
» poufer des femmes Troyennes;
» leur general devoit estre gendre de
» Priam. Je n'ay jamais vû un si beau
» Prince; il n'y avoit que Memnon
» qui fust plus beau que luy. Mais
» l'occasion où vostre fils signala le
» plus son courage, ce fut lorsque
» nous nous enfermames dans le

cheval de bois avec l'élite des généraux de l'armée. C'estoit moy qui conduisois cette entreprise, & qui devois retenir les Grecs dans cette embuscade, & leur donner l'ordre quand il seroit temps d'en sortir. Là vous auriez vû les plus braves capitaines essuyer en secret leurs larmes & trembler de frayeur, au lieu que je ne vis jamais vostre fils changer de visage ni s'essuyer les yeux. Au contraire plein d'une noble impatience il me pressoit de donner le signal, toujours une main sur son espée, & l'autre sur sa pique, & se préparant à faire un grand carnage des Troyens. Quand nous eusmes saccagé la ville, il se retira sain & sauf, & emporta dans ses vaisseaux sa part du butin & un prix honorable dont on récompensa sa valeur. Il ne fut blessé ni par l'espée, ni par les traits, comme cela arrive d'ordinaire dans la mêlée où Mars exerce toutes ses fureurs.

» A ces mots l'ame d'Achille plei-
 » ne de joye du témoignage que j'a-
 » vois rendu à la valeur de son fils,
 » s'en retourna à grands pas dans la
 » prairie d'Asphodele. Les autres
 » ames s'arresterent près de moy
 » plongées dans une profonde trif-
 » tesse, & elles me racontotent leurs
 » peines & leurs douleurs. Mais l'a-
 » me d'Ajax fils de Telamon se te-
 » noit un peu à l'escart, toujours pos-
 » sedée par la fureur où l'avoit jetté
 » la victoire que je remportay sur
 » luy, lorsqu'on m'adjudgea les armes
 » d'Achille, ce fut la Déesse sa mere,
 » Thetis elle-mesme, qui proposa ce
 » prix, & ce furent les Troyens &
 » Minerve qui me l'adjudgerent. Eh,
 » plust aux Dieux que je ne l'eusse
 » pas remporté ! la terre ne couvri-
 » roit pas aujourd'huy un si grand
 » personnage, qui en bonne mine &
 » en exploits de guerre estoit le pre-
 » mier des Grecs après le vaillant
 » Achille. Luy adressant donc le pre-

mier la parole avec le plus de dou-
 ceur qu'il me fut possible pour tas-
 cher de l'appaiser : Fils de Teta-
 mon, luy dis-je, ne voulez-vous
 point mesme après la mort oublier
 la colere que vous avez conceüe
 contre moy à cause de ces malheu-
 reuses armes que les Dieux ont
 rendu si fatales aux Grecs ! Car
 vous, qui estiez leur plus fort rem-
 part, vous estes mort à cause d'elles.
 Nous sommes tous aussi affligés de
 vostre perte que de celle du grand
 Achille. Il n'y a personne de nous
 qui soit cause de ce malheur ; c'est
 Jupiter seul qui a pris en haine
 toute l'armée des Grecs, & qui
 pour la punir plus visiblement, a
 terminé vostre vie. Mais appro-
 chez, grand Prince, afin que vous
 entendiez ce que j'ay à vous dire ;
 surmontez vostre colere & domp-
 tez vostre fierté.

Mes paroles ne purent le fléchir,
 il ne daigna pas me répondre, & il

» s'en alla retrouver les autres om-
 » bres dans le fond de l'Erebe. Si
 » je l'avois suivi , quelque irrité
 » qu'il fust contre moy, il n'auroit
 » pû refuser de me parler, ou de
 » m'entendre, mais je voulus voir
 » les autres ombres, & ma curiosité
 » l'emporta.

» Là je vis l'illustre fils de Jupi-
 » ter, Minos, assis sur son throsne,
 » le sceptre à la main, & rendant la
 » justice aux Morts. Toutes les om-
 » bres comparoissoient devant son
 » tribunal pour estre jugées : les unes
 » estoient assises & les autres debout.

» Un peu plus loin j'aperceus le
 » grand Orion qui poursuivoit dans
 » cette vaste prairie les bestes qu'il
 » avoit tuées sur les montagnes. Il
 » avoit une massuë toute d'airain.

» Au de-là je vis Tityus , ce fils
 » de la Terre, tout estendu, & qui de
 » son vaste corps couvroit neuf ar-
 » pents. Deux vautours attachez in-
 » cessamment à cette ombre, luy dé-
 » chirent

chirent le foye sans qu'il puisse
 les chasser, car il avoit eu l'insolence de vouloir violer Latone
 femme de Jupiter, comme elle traversoit les délicieuses campagnes
 de Panope pour aller à Pytho.

Auprès de Tityus je vis le celebre Tantale en proye à des douleurs qu'on ne sçauroit exprimer; consumé par une soif brullante, il estoit au milieu d'un estang, dont l'eau plus claire que le crystal montoit jusqu'à son menton sans qu'il pust en prendre une goutte pour se desalterer; car toutes les fois qu'il se baissoit pour en boire, l'eau disparoissoit tout autour de luy, & il ne voyoit à ses pieds qu'un sable aride qu'un Dieu ennemi dessechoit. Ce n'estoit-là que la moitié de son supplice; également dévoré par la faim, il estoit environné de beaux arbres, d'où pendoient sur sa teste des fruits délicieux, des poires, des grenades, des oranges,

» des figues, des olives. Mais toutes
 » les fois que ce malheureux levoit
 » les bras pour en cueillir, un vent
 » jaloux les élevoit jusqu'aux nuës.

» Le tourment de Sisyphé ne me
 » parut pas moins terrible; il avoit
 » dans ses mains un gros rocher qu'il
 » taschoit de pousser sur le sommet
 » d'une montagne en grimant avec
 » les pieds & avec les mains; mais
 » lorsqu'après des efforts infinis il
 » estoit presque parvenu jusqu'à la
 » cime, & qu'il alloit placer son
 » rocher, une force majeure le re-
 » pouffoit, & cette énorme pierre
 » retomboit en roulant jusques dans
 » la plaine. Ce malheureux la repre-
 » noit sur l'heure & recommençoit
 » son travail; des torrents de sueur
 » couloient de tous ses membres, &
 » sa teste élevoit des tourbillons de
 » poussiere en poussant son rocher
 » contre le mont.

» Après Sisyphé j'apperceus le
 » grand Hercule, c'est à dire son ima-

ge, car pour luy, il est avec les Dieux immortels, & assiste à leurs festins, & il a pour femme la charmante Hebé fille de Jupiter & de Junon. Autour de cette ombre on entendoit des cris aigus de morts qui fuyoient devant elle comme des oyseaux devant le chasseur. Il ressembloit parfaitement à une nuit obscure. Son arc toujours tendu & la flèche appuyée sur la corde, il jettoit de terribles regards, comme prest à tirer; son estomac estoit couvert d'un large baudrier d'or, horrible à voir, car il est tout rempli d'ouvrages admirables pour le travail, mais effroyables à la veüe; on y voyoit des ours, des sangliers, des lions, des combats, des batailles, des défaites, des meurtres. Que l'ouvrier qui l'a fait n'en puisse jamais faire de semblable, qu'il ne puisse jamais employer si malheureusement son art.

Cette ombre n'eut pas plustost

» jetté les yeux sur moy, qu'elle me
 » reconnut, & qu'en pouffant de pro-
 » fonds soupirs, elle me parla en ces
 » termes : Ah , malheureux Ulyffe,
 » es-tu aussi persecuté par le mesme
 » Destin qui m'a poursuivi pendant
 » ma vie ? J'estois fils du grand Ju-
 » piter, mais ma naissance n'a pas em-
 » pesché que je n'aye passé mes jours
 » dans des peines & des traverses
 » continuelles. J'ay esté soumis à un
 » homme fort inferieur à moy, qui
 » m'a ordonné des travaux tres dif-
 » ficiles. En dernier lieu il me com-
 » manda de descendre dans cet em-
 » pire des Morts & d'emmener le
 » chien qui en gardoit l'entrée, car
 » il pensoit que c'estoit un labour au
 » dessus de mes forces & que je ne
 » pourrois jamais executer. J'en vins
 » pourtant à bout, j'emmenay ce
 » monstre, car Mercure & Minerve
 » me conduisoient.

» Après avoir ainsi parlé, il s'en-
 » fonça dans le tenebreux séjour sans

attendre ma réponse. Je demeuray
là de pied ferme pour voir s'il ne
viendroit point encore quelque
ombre importante, quelqu'autre
des heros de ce temps-là. Et peut-
estre que j'aurois eu la satisfaction
de voir ces grands personnages si
dignes de ma curiosité, Pirithoüs
& Thesée, ces illustres descendants
des Dieux; mais des legions de
Morts s'assemblerent autour de
moy avec des cris perçants. La
frayeur me saisit, & j'eus peur que
la severe Proserpine n'envoyast du
fond de l'Erebe la terrible teste de
la Gorgone pour l'exposer à mes
yeux. C'est pourquoy regagnant
promptement mon vaisseau, j'or-
donnay à mes Compagnons de
s'embarquer & de délier les cables.
Ils obéissent, & s'estant assis sur les
bancs, ils fendent aussi-tost les flots
de l'Océan à force de rames, & un
vent favorable vint bien-tost les
soulager.





REMARQUES
SUR
L'ODYSSEE D'HOMERE.

LIVRE XI.

CE Livre est appellé *Nekromantia* & *Nekva*, la *Necromantie*, parce qu'Ulyffe descend dans les Enfers pour y consulter l'Ame d'un mort. Et avant que de passer plus avant, il est necessaire d'expliquer le fondement de cette fiction. L'opinion de l'immortalité de l'Ame est tres ancienne, & c'est sur cette opinion qu'est fondée la plus ancienne de toutes les sortes de Divination, je veux dire, celle qui se faisoit par l'évocation des morts. Nous en voyons un exemple bien remarquable dans l'Écriture sainte cent ou six vingts ans avant Homere. Saül se sert d'une Pythonisse pour évoquer Samüel, qui forcé par la vertu des charmes magiques, comparoist & annonce à Saül ce qui va luy arriver. *1. Roys 28.* Je ne me messleray point de décider icy si c'estoit veritablement l'Ame de Samüel, ou si c'estoit l'esprit de men-

songe qui avoit pris la figure de ce Prophete. L'une & l'autre opinion ont des defenseurs respectables ; je diray seulement que je panche plus du costé de ceux qui croyent que c'estoit une imposture du Demon. Quoy-qu'il en soit, on voit par-là que cette Divination, Νεκύια, est fort ancienne, & qu'Homere ne l'a pas inventée. Elle estoit née long-temps avant luy dans la Chaldée, & elle se répandit dans tout l'Orient où elle se conserva long-temps. Dans une Tragedie d'Eschyle, intitulée *les Perses*, l'ame de Darius, pere de Xerxes, est évoquée de mesme que celle de Samüel, & vient déclarer à la Reyne Atossa tous les malheurs qui la menacent. Voilà le fondement de cette fiction. Elle est bastie sur une pratique constante & veritable, mais Homere l'a ajustée à sa maniere avec tous les ornemens que la Poësie sçait emprunter de la fable.

Page 247. *Jusqu'au coucher dit Soleil, & lorsque la nuit répandit ses tenebres sur la terre*] Il n'y a peut-estre pas dans Homere un plus beau vers, ni un vers plus harmonieux que celui-cy :

Δύσετ' ὁ ἥλιος, κλύωντ' ἅπαντα ἀγρία

Mot à mot : *le soleil se coucha, & tous les chemins furent obscurcis par les ombres de la nuit.* Cependant c'est ce beau vers que

l'Auteur du Parallele défigure par cette Traduction tres ridicule : *Le soleil se coucha, & on ne vit plus goutte dans les ruës. Dans les ruës !* reprend le Chevalier : & le President, encore plus sot que le Chevalier, répond , *C'est une maniere poëtique d'exprimer la venue de la nuit.*

Nostre vaisseau arriva à l'extremité de l'Océan] Homere appelle icy l'extremité de l'Océan, le bout de la mer occidentale où le soleil se couche ; & ce qui a donné lieu à cette fiction, c'est qu'Homere avoit appris dans ses voyages qu'Ulysse avoit esté porté jusques aux costes occidentales de l'Espagne, car, comme dit Strabon, on trouve jusqu'à l'extremité de l'Espagne des vestiges des Erreurs d'Ulysse.

C'est-là qu'habitent les Cimmeriens, toujours couverts de nuages] Ulysse part le matin de Circeï, & arrive le soir sur les costes des Cimmeriens. Il faut donc chercher quels peuples ce sont que les Cimmeriens & où il les place. Strabon, pour faire voir qu'Homere tire toutes ses fictions d'un fondement vray, ne fait pas difficulté de s'appuyer sur cet exemple. *Ce Poëte, dit-il, a connu les Cimmeriens du Bosphore, qui habitent vers le septentrion dans un lieu toujours couvert d'espais nuages. Et il ne pouvoit les ignorer, car c'est vers le temps de la naissance de ce Poëte, ou peu d'années au,*

paravant que ces Cimmeriens firent des courses jusques dans l'Ionie. Ce Poëte connoissant donc non seulement le nom de ces peuples, mais aussi leur climat, les a transportez sur les costes de la Campanie, & il les y a transportez avec toutes les tenebres dont ils sont enveloppez, comme nous verrons dans le Livre suivant, qu'il a transporté à Circeï la ville d'Ææa de la Colchide avec toutes ses proprietéz. Il a bien vû que ces tenebres & cette obscurité des Cimmeriens convenoient à un lieu où il placeoit la descente des Enfers. Ces Cimmeriens au reste, si l'on en croit les Pheniciens, avoient eu leur nom de ces tenebres mesmes, car ils avoient esté ainsi appellez du mot *cimrir*, qui, selon Bochart, signifie la noirceur des tenebres.

Page 248. *J'adressay-là mes vœux à ces ombres*] Il leur adresse ses vœux avant qu'elles viennent & qu'elles puissent l'entendre, à moins qu'on ne veuille inferer de ce passage qu'Homere a crû que les Ames des Morts entendent sans estre presentes & quoy-qu'éloignées. Mais je ne trouve ailleurs aucun fondement de cette opinion.

Les ombres viennent de tous costez du fond de l'Erebe] Eustathe nous avertit que les anciens Critiques ont rejetté les six vers qui suivent celui-cy. Parce, disoient-ils,

qu'il n'est pas encore temps que ces Ames viennent, & que d'ailleurs il n'est pas possible que les blessures paroissent sur les Ames. Mais cette critique me paroist tres fausse. Pourquoi n'est-il pas temps que ces Ames viennent, Homere ne dit-il pas que *les ombres des morts viennent de tous costez du fond de l'Erebe*? & ne reçoivent-ils pas ce vers? Les fix qui le suivent n'en sont que l'explication. Quant aux blessures, il est bien vray qu'elles ne peuvent paroistre sur la partie spirituelle de l'Ame, aussi n'est-ce pas de celle-là dont Homere parle, puisque les Morts ne l'avoient plus; il parle du corps subtil de l'Ame, & tout ce qui avoit blessé le corps terrestre, avoit aussi blessé le corps subtil, & y avoit laissé sa marque. Voilà pourquoy il est dit que dans les songes on voit les Ames dans le mesme estat où sont les corps, & voilà aussi d'où vient la difference qu'Ulysse remarque dans ces ombres. Ce qui me paroist le plus surprenant icy, c'est ce qu'Ulysse adjoute, que ces Ames avoient encore leurs armes, & que *ces armes estoient encore teintes de sang*. Comment ces ames, ces ombres, qui n'estoient que le corps subtil de l'ame, pouvoient-elles conserver leurs armes? Je croy que c'est un point nouveau qu'Ulysse adjoute icy à la Theologie receüe, & qu'il l'adjoute, parce qu'il parle aux Pheaciens, peuple peu instruit. Cependant

cette opinion s'est si bien establie, que Virgile s'y est conformé, & n'a pas dédaigné de la suivre.

Page 249. *Ce fut celle d'Elpenor qui n'avoit pas encore esté enterré*] Et qui par consequent n'avoit pas encore esté receüe dans les Enfers. Elle erroit à l'entrée, c'est pourquoy elle vient la premiere & par un autre chemin que les autres.

Page 250. *Quoy-que vous soyez à pied vous m'avez devancé*] Ulysse, quoy-qu'attendri en voyant l'ame d'Elpenor, messe pourtant la plaisanterie à ses larmes. Le caractère d'Elpenor ne demandoit pas un plus grand serieux. Ulysse plaisante donc sur sa diligence. Et Eustathe dit fort bien que le Lecteur espanoüi rira de cette idée d'une Ame à pied qui descend plus viste aux Enfers qu'un homme vivant qui va par mer & qui a eu les vents favorables. Mais cette plaisanterie ne laisse pas d'avoir un tres bon sens, quand on vient à l'examiner. En effet, c'est une chose tres merveilleuse qu'une Ame se trouve dans les Enfers dès le moment qu'elle a quitté le corps. Qui est-ce qui expliquera comment se fait ce vol si rapide? C'est dans ce moment qu'on peut dire de l'Ame ce que les Pheaciens disoient de leurs vaisseaux, *qu'elle va aussi viste que la pensée.*

Page 251. *Car je scay qu'en vous entra-*

tournant du Palais de Pluton] C'estoit un point de la Theologie payenne, qu'après la mort les Ames estoient plus esclairées que pendant la vie.

N'oubliez pas de mettre sur mon tombeau ma rame] Selon la coutume tres ancienne de mettre sur le tombeau les instruments qui marquoient la profession du mort.

Page 253. *Dans l'isle de Trinacrie*] La Sicile estoit appellée *Trinacrie*, à cause de ses trois promontoires *Pachine*, *Pelore* & *Libyée*.

Page 254. *Que si par une faveur particuliere des Dieux vous eschapez à ce danger*] Autant que ce qu'Ulysse a dit de la colere de Neptune pouvoit allarmer les Phœciens, en leur faisant craindre de déplaire à ce Dieu s'ils favorisoient Ulysse, autant ce qu'il dit icy doit les rassurer, en leur faisant envisager qu'en le renvoyant sur un de leurs vaisseaux, ils ne feront que servir à l'accomplissement des Destinées, & estre l'instrument de la faveur des Dieux.

Et qui luy font de grands presens] Ils ne s'aviserent que tard de la vouloir gagner par leur liberalité, comme nous le verrons dans le XVIII. Livre.

Ou par la ruse ou par la force] Il pouvoit n'employer que la ruse, mais comme ce

moyen seul n'est pas assez noble pour un grand guerrier, après la ruse il aura recours à la force comme à un moyen plus héroïque & plus digne de luy.

Prenez une rame, mettez-vous en chemin] Voicy un plaisant pelerinage que Tiresias fait faire à Ulyffe, en luy ordonnant de prendre une rame sur ses espaules, & d'aller faire reconnoistre Neptune dans des lieux où il n'estoit point connu, car c'est ainsi que le Scholiaste l'a expliqué.

Page 255. *Qui n'assaisonnent point leurs mets de sel*] Il semble qu'Homere ait voulu caractériser par-là les peuples qui ne connoissent pas la mer, & qu'il ait crû qu'ils ne se servoient pas de sel, & de-là on peut conjecturer que ce Poëte ne connoissoit que le sel de la mer.

Quand vous rencontrerez sur vostre chemin] Homere fait bien garder icy à Tiresias le caractère des oracles, qui désignoient toujours par quelques circonstances les lieux où devoient s'accomplir les choses qu'ils prédisoient.

Qui vous dira que vous portez un van sur vostre espaule] Car de prendre une rame pour un van, c'est une marque seure d'un peuple qui ne connoist pas la mer, mais bien l'agriculture, car le van est un instrument dont on se sert pour séparer la paille & les ordures du bon grain; mais il falloit

que de ce temps-là le van fust tout autrement qu'il n'est aujourd'huy ; c'estoit comme une espece de pelle, & c'est ainsi qu'estoit le van des Hebreux. C'est pourquoy saint Jean-Baptiste dit de nostre Seigneur, *Qu'il a le van à la main, & qu'il nettoiera son aire.* Matth. 3. 12. Luc. 3. 17. Et ce qui confirme cette conjecture, c'est qu'après Homere on a appellé ἀμρολοῖζον, van, cochlear, κώταλι, la cuillère dont on se sert à remuer la bouillie, parce qu'elle est faite comme une espece de pelle. Sophocle la nomme ἀμροβρώτον.

Ἔμοις ἀμροβρώτον ὄργανον φέρων.

En faisant allusion à ce passage d'Homere.

Offrez en sacrifice à Neptune un mouton, un taureau & un verrat] Un mouton pour marquer la douceur de la mer quand elle est tranquille ; le taureau, pour marquer sa fureur & ses mugissements quand elle est irritée, & le verrat, pour marquer sa fécondité, ἀπὸ τῆς ὑπερῶς γόνιμον, dit Eustathe. Ces sacrifices de trois victimes de differente espece estoient appellez τερψιβά.

Du sein de la mer sortira le trait fatal qui vous donnera la mort] Voilà un oracle dont il estoit impossible à Ulysse de pénétrer le sens, & qui marque bien que l'avenir estoit present aux yeux du Prophete.

En effet Ulyffe fut tué par son propre fils Telegonus qu'il eut de Circé. Car ce fils ayant esté envoyé par sa mere pour se faire connoistre à son pere, il fut poussé par la tempeste sur les costes d'Ithaque, il descendit dans l'isle dont il ignoroit le nom, & fit quelque dégast. Ulyffe & Telemaque accoururent, il y eut là un combat où Telegonus tua son pere sans le connoistre, & il le tua d'un javelot dont le fer estoit de l'os d'un poisson appellé *Turtur marina*, de sorte que voilà bien clairement l'accomplissement de l'oracle. Qui est-ce qui l'auroit deviné? Dictys conte cette histoire un peu autrement. On peut voir là les Remarques. Je ne parle pas icy de l'équivoque qui est dans le texte, ἐξ ἄλος, car il peut estre separé en deux mots, ἐξ ἄλος, du sein de la mer. Et il peut n'estre qu'un mot, ἔξαλος, qui signifie tout le contraire, hors de la mer. Je ne croy point du tout qu'Homere ait pensé à cette équivoque qui ne me paroît pas digne de luy. L'obscurité de l'oracle est assez grande, il ne faut pas chercher à l'augmenter par l'équivoque du terme.

Page 256. *Et vous laisserez vos peuples heureux*] Quelle promesse pour un bon Roy!

Scachez donc qu'il n'y a que les ombres auxquelles vous permettrez d'approcher de

cette fosse] Mais ne vient-on pas de voir le contraire ? Elpenor a reconnu Ulyſſe ſans avoir bû de ce ſang. Tireſias l'a reconnu de meſme avant que d'en avoir bû. Cela eſt tout different. Elpenor n'eſtoit pas encore enterré, ainſi ſon Ame eſtoit encore entiere. Elle conſervoit ſon entendement. Et pour Tireſias, Homere nous a avertis que ſon ombre conſervoit auſſi ſon entendement. Voilà pourquoy ils avoient toute leur connoiſſance.

Page 257. *Sur-tout par l'Océan, qu'il n'eſt pas aisé de traverser*] Homere fait voir icy bien clairement, comme l'a remarqué Euſtathe, que cette deſcente aux Enfers ſe fait au bout de l'Océan, car il eſt naturel de penſer que le ſeul endroit pour y deſcendre, c'eſt celui par lequel le ſoleil & les autres aſtres y deſcendent eux-meſmes, lorsqu'ils regagnent le deſſous de la terre, & qu'ils ſe plongent dans la nuit. Par-là Homere veut confirmer ſa Geographie fauleuſe, & faire croire que les lieux dont il parle, & qui ſont véritablement dans la mer mediterrannée, ſont au milieu de l'Océan.

Page 259. *Votre femme demeure enfermée dans votre Palais*] Ulyſſe a fait à ſa mere trois queſtions principales. Et ſa mere luy répond-en commençant par la dernière, qui eſtoit peut-eſtre celle qui tenoit le plus

au cœur à son fils. Quel éloge pour Pénélope!

Et va aux festins publics, que les Princes & ceux à qui Dieu a confié sa justice & ses loix, doivent honorer de leur presence]

C'estoit une coutume ancienne, les peuples dans tous les festins publics invitoient toujours les Roys & les principaux magistrats. Et les Roys & les magistrats honoroient ces repas de leur presence. Cela entretenoit l'union des peuples avec leurs chefs, & faisoit que les Roys regardoient leurs sujets comme leurs enfants, & que les sujets regardoient les Roys comme leurs peres. Les Roys & les magistrats estoient-là comme les Dieux, & jouïssoit du plaisir de se voir regarder comme les auteurs du bonheur & de la joye des peuples par la sagesse de leur gouvernement.

Il couche au milieu de sa vigne sur un lit de feuilles, toujours livré à ses ennuis] C'est de cet endroit d'Homere, & de deux autres que je marqueray dans la suite, que paroist avoir esté tiré le caractere admirable de l'*Heautontimorumenos* de Terence, de ce pere qui se punit luy-mesme de l'absence de son fils, qui se prive de toutes les douceurs de la vie, & qui se rend malheureux pour égaler en quelque sorte la misere de ce fils. Ce n'est donc pas sans raison qu'Aristote a dit qu'Homere avoit four-

ni des idées & des caractères de toutes les fortes de Poësie.

Page 260. *Qui le fait encore plus vieillir que les années*] Car rien ne fait tant vieillir que la douleur, & sur-tout la douleur causée par le regret, *desiderium*, des personnes chères qu'on a perduës. Penelope dit fort bien dans le XIX. Liv.

Αἴψα γὰρ ἐν κακότητι βροτῶν κατὰ μέγιστον

Les mortels vieillissent tres promptement dans la douleur. Ce qui a fait dire à quelqu'un, οἱ ποθούντες ἐν ἁματι μέγιστον. Ceux qui desirent vieillissent dans un seul jour. Non seulement ils vieillissent, mais ils meurent, comme Anticlée va nous le faire voir.

Page 261. *Leurs nerfs ne soutiennent plus ni chairs ni os*] C'est pour dire qu'ils ne conservent plus ni nerfs, ni chairs, ni os. Les nerfs sont les liens & comme le ciment de tout cet assemblage.

Tout ce qui ne compose que ce corps materiel est la pasture des flammes, dès que l'esprit l'a quitté, & l'Ame] Voicy les trois parties de l'homme bien expliquées. Le corps materiel & terrestre, qui est réduit en cendres sur le buscher. L'esprit, *πνεῦμα & φρένες*, c'est à dire, la partie spirituelle de l'Ame, qui retourne au ciel, lieu de son origine, & l'Ame, c'est à dire, le corps délié

& subtil dont l'esprit est revêtu. C'est cette dernière partie qui descend dans les Enfers, & qui est appelée *idole & image*, comme je l'ay desja expliqué.

Page 262. *Ainsi j'eus le temps de les questionner toutes*] Homere ne se contente pas de faire passer en revûe des femmes & des filles, il y fait passer aussi des heros, & toujours avec une variété admirable. Quel trésor d'histoires & de fables ce Poëte n'a-t-il pas jetté dans son Poëme par cette invention de la descente d'Ulysse dans les Enfers! Combien de differents caracteres! Quelle abondance d'idées capables de fournir chacune un Poëme parfait, & quel riche supplément au Poëme de l'Iliade! Virgile en avoit bien connu la beauté, puisqu'il l'a imité dans son Eneïde. Et si Virgile a sçu interesser les Romains par les grandes choses qu'il dit de leur Empire, Homere a aussi intéressé la Grece, en parlant des histoires des principales familles, de la pluspart desquelles il restoit encore alors des descendants.

Qu'elle estoit fille du sage Salmonée] Cette épithete, qu'Homere donne à Salmonée, prouve que ce qu'on a dit de ce Prince, qu'il estoit un impie, qui s'égaloit à Jupiter, qui imitoit ses tonnerres & qui en fut foudroyé, est une fable-inventée après luy.

Page 263. *Autrefois estant devenué amour.*

reufe du divin fleuve Enipée.] Les Anciens ne font pas d'accord fur le fleuve dont Homere parle icy; les uns veulent que ce foit du fleuve Enipée dans la Theffalie, lequel descendant du mont Othrys, reçoit l'Apidanus dans fon fein. Apollodore & Propertce après luy, ont esté de ce sentiment. Les autres prétendent que c'est du fleuve Enipée qui est en Elide, & qui coulant d'une source qui est près de la ville de Salmons, se jette dans l'Alphée. Je suis persuadée qu'Homere parle de ce dernier. La ville de Salmons & le voysinage de la mer semblent appuyer ce sentiment.

Neptune prenant la figure de ce fleuve.] Comme les jeunes personnes alloient souvent se baigner dans les fleuves, cela donnoit lieu de leur faire mille fascheuses supercherics, dont elles se consoloient, dans l'opinion que c'estoit le Dieu du fleuve qui les avoit aimées.

Page 264. *Qui tous deux furent ministres du grand Jupiter.]* Le Grec dit, *les serviteurs de Jupiter*, *ἑσθημοῦς Διός*, Homere appelle les Roys *les serviteurs de Jupiter*, comme Dieu luy-mesme appelle Moïse *son serviteur*, *ἑσθημοῦς Μωϋσῆς*.

Car Pelias regna à Jolcos.] Dans la Magnesie, qui faisoit partie de la Theffalie sur le golphe Pelasgique. C'est de-là que partirent

les Argonautes, Pelias ayant envoyé son neveu Jason à la Colchide pour la conquête de la toison.

Je vis approcher la fille d'Asopus] A-fopus estoit un fleuve de la Beotie au deffous de Thebes.

Zethus & Amphion, qui les premiers jetterent les fondemens de la ville de Thebes] On peut conjecturer sûrement de ce passage, que la fable de Thebes bastie par Amphion au son de sa lyre, n'a esté faite qu'après Homere; si ce Poëte l'avoit connue, il n'auroit pas manqué d'en orner son Poëme.

Page 265. *Car quelque forts & vaillants qu'ils fussent, ils ne pouvoient habiter seurement une si grande ville sans ses tours*] Plus une ville est grande, plus il faut qu'elle soit forte. Zethus & Amphion, qui bastirent Thebes, furent obligez de la fortifier, parce qu'ils avoient des ennemis redoutables, & sur-tout les Phlegiens.

Je vis ensuite Alcmene, femme d'Amphytrion] Voicy deux femmes de suite dont Homere ne dit qu'un mot, quoy-qu'il ne manquast pas de matiere. Mais en cela il faut louer la sagesse du Poëte, qui a crû ne devoir rien adjouter à l'éloge qu'il leur donne, en disant que l'une fut mere & l'autre femme d'Hercule.

Je vis aussi la belle Epicaste mere d'Oëdis

pe] Il appelle *Epicaste* celle que ceux qui sont venus après luy ont appellée *Jocaste*.

Qui commit un tres grand forfait, en espousant son fils, son propre fils, qui venoit de tuer son pere] Homere, pour mieux peindre l'horreur de cette action, insiste sur le mot *espousa*, car après l'avoir dit de la mere, il le dit du fils. J'ay crû que je conserverois toute cette horreur, en insistant sur le mot *fils, son fils, son propre fils*. Sophocle a fait sur ce sujet une Tragedie, qui est peut-estre la plus parfaite piece qui ait jamais esté mise sur le Theatre.

Ce malheureux Prince accablé de douleur, regna sur les superbes descendants de *Cadmus*] Tout ce qu'on a donc adjouté à l'histoire d'Oëdipe, qu'il se creva les yeux, qu'il fut chassé; que conduit par sa fille *Antigone*, il arriva à Athenes dans le temple des *Furies*, & qu'il mourut au milieu d'une violente tempeste, qui le fit descendre dans les Enfers; tout cela a esté inventé après Homere par les Poëtes tragiques. Car Homere nous dit icy qu'Oëdipe après ses malheurs continua à regner à Thebes.

Page 266. *D'Amphion fils d'Iasus*] Pour le distinguer de l'autre *Amphion* dont il vient de parler, qui estoit frere de *Zethus*, & fils de *Jupiter* & d'*Antiope*. *Apollodore* a confondu ces deux *Amphions*.

Qui regna dans Orchomene des Minyens]
 C'estoit une ville tres considerable & tres
 riche, entre la Beotie & la Phocide sur le
 fleuve Cephise. Et elle est appellée ville des
Minyens, parce que les Minyens, anciena
 peuple, y avoient regné. Une colonie de
 ces Minyens alla à Jolcos. C'est pourquoy
 les Argonautes furent appelez *Minyens*.

Et luy donna trois fils] Apollodore en
 compte onze. Homere ne nomme que les
 trois plus considerables.

Et le fier Perichlymene] Homere l'appelle
fier, parce que Neptune luy avoit donné le
 pouvoir de se changer en toutes sortes de
 formes, & que cela le rendoit d'une fierté
 insupportable. Neptune ne laissa pas de le
 tuer malgré ce beau present.

Page 267. *Qu'à celuy qui luy ameneroit
 de Phylacé les bœufs d'Iphiclus]* Ce n'estoit
 pas par un esprit d'injustice & de rapine que
 Nelée vouloit qu'on luy amenast les bœufs
 d'Iphiclus. C'estoit pour recouvrer le bien
 de sa femme Tyro, qu'Iphiclus, fils de De-
 jonée oncle de Tyro, retenoit injustement.
 Phylacé estoit une ville de la Thessalie. Ce-
 cy est conté plus au long dans le xv. Liv.

*C'estoit une entreprise tres difficile & tres
 perilleuse]* Car outre que ces bœufs estoient
 indomptables, ils estoient gardez par des

chiens dont personne n'osoit approcher.

Il n'y eust que le devin Melampus] Il estoit fils d'Amythaon fils de Crethée & de Tyro, ainsi Melampus estoit obligé de faire restituer à sa grande-mere le bien que son cousin germain Iphiclus luy retenoit injustement. Melampus travailloit en mesme temps pour son frere Bias qui devoit espouser Pero.

Les arrests des Dicux] Car il estoit dans les Destinées que celuy qui entreprendroit d'enlever ces bœufs, seroit pris, & gardé un an entier dans une estroite prison; qu'après l'année finie il seroit délivré, & emmeneroit sa proye. Cette histoire est racontée au long par Apollodore, liv. 1.

Pour le recompenser de ce qu'il luy avoit expliqué les anciens oracles] Car il luy avoit expliqué ce que les anciennes propheties avoient annoncé qu'il n'auroit des enfants que par le secours d'un Devin, qui, instruit par un vautour, luy en donneroit le moyen. Voyez Apollodore.

Donc elle eust deux fils] Ceux qui sont venus après Homere ont dit qu'elle n'eut de Tyndare qu'un fils, qui estoit Castor, & que de Jupiter elle eut Pollux.

Page 268. *Je vis Iphimedée femme d'Aloëus*] Cet Aloëus estoit fils de Canacé & de Neptune, & il espousa Iphimedée fille de

de son frere Triops.

Dont la vie fut fort courte] Comme l'est ordinairement la vie de ceux qui font la guerre aux Dieux.

A l'âge de neuf ans ils avoient neuf coudées de grosseur & treize-six de hauteur] Homere dit,

Ἐννέωποι γὰρ τοὶ καὶ καὶ ἔννεα πύχεις ἦσαν

Ἔυρος, ἀτὰρ μῦθος καὶ γενέσθην ἔννεόπυλοι.

Mot à mot : *Car à l'âge de neuf ans ils avoient neuf coudées de grosseur, & neuf orgyes, ou brasses de hauteur.* Et sur cette mesure j'ay suivi le sentiment de Didyme, qui marque que le corps bien proportionné, est celuy dont la grosseur est la quatrième partie de la hauteur. Il a donc compté que l'orgye contenoit quatre coudées. Eustathe dit pourtant qu'elle n'en contenoit que trois: *Les Anciens, dit-il, loüent la mesure exacte de cette proportion, car ils disent que le corps est bien proportionné, & qu'il y a une juste symmetrie lorsque sa grosseur est la troisième partie de sa hauteur.* Ainsi, à son compte, ces Geants croissoient toutes les années d'une coudée en grosseur & de trois coudées en hauteur.

Ils menaçoient les Immortels qu'ils porteroient la guerre jusques dans les cieus, & pour cet effet ils entreprirent] Eustathe nous apprend qu'il y a eu des Critiques, qui traitent

tant cette entreprise de puerile à cause de son impossibilité, marquoient ces vers comme des vers qui devoient estre rejettez. Voilà des Critiques bien prudents & bien sages de regler les idées des Poëtes sur la possibilité. Mais est-il possible qu'il y ait eu des Critiques qui n'ayent pas senti la grandeur & la beauté de cette idée! Longin n'en a pas jugé comme eux dans son *chap. 6.* où il traite des *sources du grand*, il rapporte ces mêmes vers d'Homere pour prouver que le grand se trouve souvent sans le pathétique, & que souvent il se rencontre quantité de choses grandes & sublimes, où il n'entre point du tout de passion. *Et tel est*, adjouta-t-il, *ce que dit Homere avec tant de hardiesse, en parlant d'Aloëus*: Ils menaçoient les Immortels, &c. *Ce qui suit est encore plus fort*: Et ils l'auroient executé sans doute. En effet il n'y a rien de plus grand & de plus beau.

Et pour cet effet ils entreprirent d'entasser le mont Ossa sur le mont Olympè & de porter ensuite le Pelion sur l'Ossa] Strabon nous fait remarquer icy la grande sagesse d'Homere dans cette idée. Ces Geants entreprirent de mettre l'Ossa sur l'Olympe & le Pelion sur l'Ossa, parce que de ces trois montagnes, qui sont dans la Macedoine, l'Olympe est la plus grande des trois, l'Ossa plus grande que le Pelion, & le Pelion le

plus petite ; ainsi la plus grande est la base, comme la raison le veut ; sur cette base on doit mettre la plus grande en suite, & la plus petite doit estre sur les deux comme la pyramide. Voilà donc pour ce qui regarde la grandeur. Il y a encore une autre sagesse d'Homere dans ce qui regarde la suite. L'Olympe est la premiere montagne en descendant vers le midy, l'Ossa la seconde, & le Pelion la troisiéme. Ainsi le mont Ossa doit estre mis sur l'Olympe comme le plus voisin, & le mont Pelion ne peut estre mis que sur l'Ossa. Virgile a pris tout le contre-pied, & sans avoir aucun égard pour la grandeur, il a suivi seulement l'ordre, parce qu'en remontant du midy au nord de la Macedoine le Pelion est le premier, l'Ossa le second, & l'Olympe le troisiéme ; ainsi il a mis le Pelion pour la base, sur le Pelion l'Ossa, & sur l'Ossa l'Olympe. Mais l'ordre d'Homere est le meilleur, parce qu'il est le plus raisonnable.

Page 269. *Et qu'il vouloit mener dans la sacrée ville d'Athenes, mais il ne put l'y conduire*] Homere justifie icy Thésée de l'infidélité qu'on luy a reprochée d'avoir quitté Ariadne, après les obligations essentielles qu'il luy avoit. Selon ce Poète, Thésée n'est ni ingrat ni infidelle, il vouloit la conduire à Athenes pour vivre toujours avec elle ; mais Diane offensée de ce qu'elle

avoit prophané son temple, la retint dans cette isle où elle mourut.

Dans l'isle de Dia] Entre l'isle de Crete & l'isle de Thera.

Je vis Mæra, Clymene] Mæra, fille de Proëtus & d'Antée, ayant fait vœu de garder une perpétuelle virginité, elle viola son vœu, & fut punie par Diane, qui la fit mourir. Clymene fille de Minyas & mere d'Iphiclus.

Et l'odieuse Eriphyle, qui préfera un colier d'or à la vie de son mary] Eriphyle fille de Talaius & de Lysimaché, qui fut mariée à Amphiaraus, & qui gagnée par un colier d'or, que luy donna Polynice, obligea son mary d'aller à la guerre de Thebes, quoy-qu'elle scût bien qu'il y devoit mourir. Voilà pourquoy il luy donne cette épithete d'odieuse. Homere ne manque jamais de caracteriser ainsi les vertus ou les vices des personnes dont il parle. Eriphyle fut tuée par son fils Alcmæon.

Page 270. *Ou dans le vaisseau que vous m'avez fait équiper*] Comme nous l'avons vû dans le VI II I. Liv.

C'est mon hoste, & chacun de vous est riche & puissant] Voilà deux raisons dont la Reyne Arété se sert pour porter ces Princes à faire à Ulysse, qu'elle voit réduit à la dernière nécessité, des presens qui répondent & à leurs richesses & à la dignité de celle

Et par cette diligence n'estropiez pas les presens que vous luy devez dans la necessité où il se trouve] C'est le veritable sens de ce passage. La Reyne prévient icy une pensée que l'avarice pouvoit dieter à ces Princes, qui estoit de renvoyer promptement Ulysse, & de prendre pour prétexte l'envie de luy faire plaisir, & de satisfaire plustost son impatience, lorsqu'en effet ils ne cherchoient qu'une raison plausible de ne pas luy faire de plus riches presens, que le temps trop court ne permettroit pas de luy préparer: elle leur défend cette précipitation fausement obligante & veritablement interessée. Cela renferme un sentiment tres fin.

Page 271. *Et qu'il ne donne luy-mesme l'exemple*] Cela est admirablement bien dit. C'est au Roy d'ordonner, mais c'est aussi à luy a donner l'exemple. C'est ce qui fonde la réponse genereuse d'Alcinous.

Page 272. *Si vous vouliez que je demeure icy une année entiere pour vous donner le temps de préparer*] Il semble d'abord que cette réponse d'Ulysse est trop interessée, mais ce n'est nullement l'interest qui le fait parler, c'est l'envie de répondre aux honnestetez d'Alcinous & des autres Prin-

ces, c'est pourquoy il leur fait entendre que quelque impatience qu'il ait de partir, il demeureroit-là un an pour leur faire plaisir, en leur donnant le temps de luy faire des presens dignes d'eux. Car comme c'estoit une gloire pour les Princes de s'estre acquittez honorablement des devoirs de l'hospitalité; e'estoit une politesse à leurs hostes de leur donner pour cela tout le temps necessaire. Et pour les mieux asseurer qu'il le feroit de tout son cœur; il leur fait voir l'avantage qui luy en reviendroit à luy-mesme, c'est qu'il en seroit plus estimé & plus honoré chez luy quand on le verroit revenir comblé de presens si riches.

J'en serois plus honoré & mieux receu]
 Il ne considère pas ces presens à cause de leur richesse, mais à cause de l'idee avantageuse qu'ils donnent de celuy qui les a receus. Ils luy attirent l'estime, le respect & l'amitié de tout le monde. Et c'est de ces presens qu'on peut dire avec raison ce qu'Hesiodé dit des richesses,

..... Πλούτῳ δ' ἀρετὴ καὶ κῆδος ὀπιθεῖ.

Les richesses sont suivies de l'honneur & de la vertu. Comme Didyme l'a remarqué.

Qui pour venir à leurs fins, bastissent des fables que l'on ne scauroit démentir] Ce passage fait voir que l'art des fables est fort

SUR L'ODYSSE'E. *Livre XI. 319*
ancien, les hommes y sont portez naturel-
lement, & leur interest adjoute souvent beau-
coup à cette pente naturelle.

Page 273. *Pour vous il est vray que vos
paroles ont tout l'air de ces contes ingenieu-
sément inventez, mais vous avez un esprit
trop solide pour vouloir tromper*] C'est à mon
avis le veritable sens de ce vers,

Σοὶ δ' ἐπὶ μὲν μορφῇ ἐπέων, ἐπὶ δὲ φρένες
ἑσθλαί.

Par *μορφῇ ἐπέων*, *forma verborum*, il entend
le tour ingenieux de sa composition, qui en
effet a tout l'air du tissu d'une fable, mais
cela est corrigé par *φρένες ἑσθλαί*, par un
bon esprit, car cette solidité d'esprit, qui
esclate par tout, fait croire qu'il ne trompe
point & qu'il ne dit rien que de vray, car un
esprit solide ne ment point & ne trompe
point. Ce passage est tres ingenieux. Ho-
mere fait donner à ses contes par Alcinoüs
le plus grand de tous les éloges. Ils ont tout
l'agrément de la fable, *Σοὶ μορφῇ ἐπέων*; mais
en mesme temps ils ont toute la verité &
toute la solidité de l'histoire, *φρένες ἑσθλαί*.
Et par-là ils sont bien au dessus de toutes
les fables communes & vulgaires qui ne sont
faites que pour tromper, comme la plupart
de celles que nous voyons aujourd'huy. Et
voilà ce qui fait le veritable caractere des

Poèmes d'Homere. Ils ont tout le merveilleux de la fable & tout l'utile de la verité. C'est ce qu'Aristote a si bien connu & si admirablement démeslé. On peut voir le 25. chap. de sa Poétique, & les Remarques de M. Dacier, à qui j'ay l'obligation de celle cy.

Vous nous avez exposé, comme le meilleur chantre l'auroit pu faire, l'histoire] Voilà la suite & l'effet de ce qu'il vient de dire; ce merveilleux de la narration, qui ressemble au tissu d'une fable; & cette verité, cette solidité d'esprit qui paroissent par tout, font que ces contes ressemblent aux chants de ces chantres, qui estant divinement inspirez, ne disent que de grandes veritez; parce qu'ils parlent d'après la verité mesme. Avec quelle noblesse Homere releve icy l'art des grands Poètes!

Les nuits sont longues] Homere fait entendre icy qu'on estoit alors en automne. Il ne faut pas pousser cela plus loin, car il n'y a que peu de jours qu'Ulysse est arrivé chez les Pheaciens, & on a vû que la Princesse Nausicaa & ses femmes se baignoient encore dans la riviere.

Pour moy j'attendrois avec plaisir l'aurore] Qui est-ce qui ne l'attendroit pas!

Page 274. *Par la perfidie mesme de leur propre femme*] Comme il n'y a qu'Agamem-

mon qui ait trouvé la mort dans son Palais par la perfidie de sa femme, & que le Poëte parle au pluriel, on a voulu expliquer ce passage autrement, & par *γυναῖκος*, par cette femme, entendre ou Helene ou Cassandre, mais tout cela est forcé. Homere en parlant au pluriel, porte d'abord sa vûe sur ce qu'il y a de plus tragique, & c'est la premiere histoire qu'il va conter.

Page 275. *Lorsque vous emmeniez leurs troupeaux*] C'est ce que signifie le mot *πειλαμνόμενον*, Hesy chius l'a fort bien expliqué, *πειλαμνόμενον, πειλαιύοντα, μεταφόρως ἀπὸ τῶν γηπέδων*. Le mot *πειλαμνόμενον* signifie *emmenant, par une métaphore tirée des campagnes où l'on fait le dégast.*

Ou enfin avez-vous esté tué devant quelque ville, que vous eussiez attaquée pour la piller & pour emmener ses femmes] Car un Prince qui revenoit victorieux avec sa flotte, pouvoit bien profiter de cette occasion & faire des descentes dans quelque pays ennemi, pour emmener des troupeaux & pour piller quelque ville sans deffense, & en emmener les femmes & les enfants, comme c'estoit alors la coutume.

Page 276. *Comme on assomme un taureau à sa creche*] J'ay assez parlé de cette comparaison dans les Remarques sur le IV. Livre. Mais comme je me suis imposé la

loy de suivre pied à pied l'Auteur du Parallèle pour faire voir le ridicule de ses critiques, & de relever celles dont M. Despreaux n'a point parlé, je rapporteray icy la maniere dont il rend ce passage pour le rendre impertinent: *Agamemnon dit à Ulyffe qu'il fut assommé comme un bœuf par Egisthe, & que ceux qui l'accompagnoient furent tuez comme des cochons qu'un homme riche fait tuer pour une nopce ou pour une feste, ou pour un festin où chacun apporte son plat.* A quoy le Chevalier adjoute; *Je veux bien que les gens d'Agamemnon soient tuez comme des cochons; quoy-que la comparaison ne soit pas fort noble, mais qu'importe pourquoy ces cochons sont tuez!* Tout se trouve là, une Traduction plate & basse, & une tres.ignorante critique. Le mot Grec *ὄϊς* n'estoit point ignoble, & l'usage continuel qu'on faisoit de cet animal pour les sacrifices, l'avoit maintenu en honneur, & il est encore relevé icy par cette épithete harmonieuse *ἀγρίοδος*. Homere ne pouvoit pas deviner l'idée basse que nous aurions en nostre langue des mots *porceaux* & *cochons*, c'est pourquoy il a fallu les changer dans la Traduction pour s'accommoder à cette délicatesse de nostre siecle. Du reste, l'idée est tres belle & tres juste, & la circonstance qu'Homere adjoute n'est nullement inutile, puisqu'elle sert à marquer le grand nombre

Soit en combat singulier] Car il arrivoit souvent que l'on choisissoit deux combattants pour se battre en duel pour les deux partis ; souvent mesme dans les batailles il arrivoit de ces combats singuliers. Nous avons vû des exemples de l'une & de l'autre espece dans l'Iliade. Il ne faut pas se servir de ce passage pour establir l'ancienneté de ces duels que nous avons vûs de nos jours, qu'une fureur diabolique a inspiré, & que la pieté du feu Roy a abolis. Les Grecs ni les Romains n'en ont jamais connu l'usage.

Page 277. *A ses cris, quoy que je fusse desja à terre & expirant, je fis des efforts*] Homere conserve icy le caractere d'Agamemnon, qui estoit un homme fort enclin à l'amour. Les cris de la personne qu'il aimoit, font plus sur luy que le soin de sa propre vie.

Instruite aux crimes] Elle y avoit esté instruite par l'adultere, grand artisan de crimes.

Page 278. *Qui rejaillira sur toutes les femmes qui naistront après elle, mesme sur les plus vertueuses.*] De quelles noires couleurs Homere sçait peindre le crime ! Y a-t-il rien de plus horrible & qui doive faire plus d'impression sur l'esprit d'une personne

qui va commettre un crime, que de penser que par cette action elle va se deshonnorer éternellement, & deshonnorer toutes celles de son sexe qui naistront dans tous les siècles & qui le mériteront le moins !

Et toujours par des femmes] Il ne s'explique pas davantage, Agamemnon l'entendoit bien ; il veut parler d'Aërope femme d'Atrée, qui ayant esté corrompue par Thyeste, plongea toute cette famille dans les plus espouventables de tous les malheurs.

A n'avoir pas pour vostre femme trop de complaisance, & à ne pas luy faire part de tous vos secrets] Je ne dis pas que ce conseil ne soit fort sage ; mais on peut répondre à Agamemnon que ce ne sont pas les complaisances qu'il a eûes pour sa femme qui l'ont perduë, & qui l'ont rendu capable de commettre le plus grand des forfaits. Agamemnon parle en homme irrité, qui voudroit que tous les hommes punissent leurs femmes du crime que la sienne a commis. Mais je voudrois bien sçavoir ce que pensoit la Reyne Areté de ce discours d'Agamemnon, car il semble autant fait pour son mary que pour Ulysse. Au reste Ulysse profitera si bien de ces avis d'Agamemnon, qu'il entrera inconnu à Ithaque ; & qu'il ne se découvrira à sa femme qu'après avoir

SUR L'ODYSSÉE. Livre XI. 325.
achevé son entreprise, & s'estre vû dans
une entiere feureté.

Qu'il est heureux ! son pere aura la consolation de le revoir, & il aura le plaisir d'embrasser son pere] Il n'y a rien de plus tendre & de plus touchant que ce sentiment que fournit à Agamemnon son propre malheur, en comparant son sort à celui d'Ulyse, & celui de Telemaque à celui d'Oreste.

Car en un mot il ne faut plus se fier aux femmes] Il vient de luy dire qu'il ne doit rien craindre de si tragique de Penelope, cependant il ne laisse pas de luy conseiller d'arriver inconnu & de ne pas se fier à elle ; car dans ces sortes d'occasions une femme sans aucun mauvais motif peut par imprudence laisser échaper quelque mot capable de nuire & de faire eschoüer le dessein le mieux concerté.

S'est-il retiré à Orchomene ou à Pylos chez Nestor, ou à Sparte chez Menelas !] Agamemnon nomme icy les trois retraites qu'un homme peut avoir. Chez ses parents, est-il allé à Sparte chez Menelas ! Chez ses amis, s'est-il retiré à Pylos chez Nestor ! Enfin dans quelque ville forte, qui soit un asyle inviolable, & telle estoit la ville d'Orchomene dans la Beotie à cause de ses grandes richesses. Agamemnon ne sçavoit pas que son fils l'avoit vengé, qu'il avoit tué Egisthe

& Clytemnestre, & qu'il estoit paisible possesseur de ses Estats.

Page 280. *Je vois arriver l'Ame d'Achille, celle de Patrocle, celle d'Antiloque & celle d'Ajax*] Avec quel art & quel naturel Homere sçait ranimer l'attention & la curiosité de ses Lecteurs.

Page 282. *Je préférerois d'estre dans le monde le jardinier d'un fermier, qui ne gagneroit sa vie qu'à la sueur de son front, à regner icy sur toutes les ombres*] Voicy un des passages que Platon a condamnez dans le 3. liv. de sa Republique, & qu'il trouve tres dangereux pour les mœurs. Il ne peut souffrir que le Poëte fasse dire à Achille qu'il préféreroit la misere & la servitude à la mort, car ce sentiment ne peut que rendre la mort effroyable aux jeunes gens, & les disposer à tout souffrir pour l'éviter. Cela est fort bon dans la morale; mais la Poësie a d'autres regles qui la menent au mesme but. Elle met avec succès dans la bouche d'un heros comme Achille une sentence tirée du sentiment commun, & pourtant contraire à l'exacte morale, quand cette sentence est directement opposée à ses sentiments qui sont connus. Il ne faut pas craindre qu'Achille persuade à quelqu'un qu'il faut préférer la servitude à la mort, luy qui a mieux aimé mourir que de ne pas venger Patrocle. Il ne nous persuadera pas plus icy qu'il

nous a persuadé dans le ix. Liv. de l'Iliade, quand il a dit que *la vie est d'un prix infini que rien n'égale ; que tous les trésors du monde ne peuvent luy estre comparez, & qu'il préfere une longue vie à une gloire immortelle, &c.* Ces paroles démenties & par les sentiments & par les actions de celuy qui parle, font au contraire un tres bon effet.

Page 282. *Apprenez-moy aussi si vous savez quelque chose de mon pere*] Voilà le caractere d'Achille conservé tel qu'Homere le presente dans l'Iliade, car nous avons vû que ce heros estoit un tres bon fils, & plein de tendresse pour son pere.

Page 283. *Car ce fut moy qui le menay de l'isle de Scyros à Troye*] Ulysse dit cecy, parce qu'Achille n'avoit pas vû Neoptoleme au siege, il n'y arriva qu'après sa mort.

Et appuyoit fort bien son avis sans s'escarter en vains discours] Voilà un grand précepte pour l'éloquence en general, & sur-tout pour celle qui convient quand on parle dans les assemblées où il s'agit de déliberer.

Il n'y avoit que Nestor & moy qui dans l'art de parler remportions sur luy l'avantage] C'est ainsi qu'Ulysse doit parler, en comparant Nestor & luy à un jeune homme comme Neoptoleme.

Page 284. *Ces belliqueuses bandes de Ceteens estoient venuës à cette guerre, attirées par des presens & par l'esperance d'espouser des femmes Troyennes*] Il y a mot à mot dans le Grec, *Ses compagnons Ceteens se firent tuer autour de luy pour des presens de femmes.* Et c'est ce qu'il faut expliquer. Voicy d'abord ce que Strabon a pensé de ce passage dans son *XIIII. Liv.* *Homere nous propose plustost icy un enigme qu'il ne nous expose un point d'histoire clair & net. Car nous ne sçavons, ni quels peuples ce sont que ces Ceteens, ni ce qu'il faut entendre par ces presens de femmes, & les Grammairiens en nous débitant leurs fables, nous débitent leurs imaginations bien plus qu'ils ne tranchent la difficulté.* Après cela n'y aura-t-il point de la temerité à moy d'entreprendre d'expliquer ce qu'un si sçavant homme a trouvé trop difficile. Cependant je ne puis m'empescher de l'essayer. Il y a donc icy deux difficultez : la premiere, c'est de sçavoir qui sont ces Ceteens ; & l'autre, ce qu'il faut entendre par ces presens de femmes. Commençons par la premiere. Il est certain que le Royaume de Telephus pere d'Eurypyle, estoit dans la Mysie Asiatique, dans la Teutranie près du fleuve Caique, Strabon en convient, & il dit que c'est le sentiment d'Homere. Il convient encore que dans le Caique va-se décharger un gros

torrent qui est comme un fleuve, & qui est appelé Cete, Κήτιον. Je ne voy donc pas pourquoy ces peuples, qui estoient aux environs du Caique & de ce gros torrent, ne pouvoient pas avoir esté appellez Ceteens, du nom de ce torrent; c'est mesme le sentiment d'Hesychius, Κήτιοι, γένος Μυσῶν ἀπὸ τῆς περὶ ἑσπέρουτος ποταμοῦ Κήτιος. *Les Ceteens sont des peuples de Mysie, ainsi appellez du fleuve Cete qui passe dans leur pays.* Il y a peu de noms de peuples dont l'origine soit mieux marquée & plus certaine. Venons à l'autre difficulté qui est sur *ces presens de femmes.* Je suis persuadée que la fable nous donne le moyen de l'esclaircir. Elle nous dit que Priam, pour obliger Astyoche sa sœur à envoyer à son secours son fils Eurypyle, luy fit de magnifiques presens, & luy envoya entre autres choses une vigne d'or que Jupiter avoit donnée autrefois à Tros. Par ces presens de femmes on peut donc entendre ces presens envoyez à Astyoche, & qui furent la cause de la perte d'Eurypyle & de ses troupes. Priam ne se contenta pas de cela, il promit de donner à Eurypyle sa fille Cassandre, & Eurypyle, dans l'esperance d'espouser cette Princesse, marcha à Troye avec ses troupes. Voilà donc ces presens de femmes qui l'attirerent. C'est ainsi que ce Poëte a meslé l'amour dans l'Iliade, quand il a dit d'Othryonée qu'il estoit venu de Thrace à

ce siege, poussé par la gloire & par l'amour; car il demandoit en mariage cette mesme Cassandra, Liv. x i i i. tom. 2. pag. 276. Et quand il dit icy *par des presens de femmes*, il peut avoir embrassé les deux histoires dont je viens de parler, c'est à dire, les presens faits à Astyoche mere d'Eurypyle, & le beau present promis à Eurypyle mesme. Dictys les a embrassées toutes deux. *Inter quæ nuncius Priamo supervenit Eurypylum Telephi ex Moësia adventare quem Rex multis antea illectum præmiis, ad postremum oblatione desponsæ Cassandræ confirmaverat.* Lib. 4. pag. 95. Je l'ay suivi, & je me flatte qu'on ne trouvera plus icy d'énigme.

Page 285. *Là vous auriez vû les plus braves capitaines essuyer en secret leurs larmes & trembler de frayeur*] Il y a des occasions où les plus braves peuvent trembler. Et je ne doute pas que dans celle-cy il n'y eust bien des moments où les plus résolus auroient bien voulu n'estre pas enfermez dans cette machine.

Page 286. *Dans la prairie d'Asphodele*] J'ay conservé ce mot, parce que c'estoit le nom de la prairie, à cause d'une plante fleurie dont elle estoit pleine.

Par la fureur où l'avoit jetté la victoire que je remportay sur luy lorsqu'on m'adjugea les armes d'Achille] Quel devoit estre

Estonnement des Pheaciens de voir un inconnu parler ainsi de ses grandes aventures! & quelqu'un pourroit-il estre surpris de la grande attention qu'ils luy donnoient!

Ce fut la Déesse sa mere, Thetis elle-mesme, qui proposa ce prix] Pourquoi ne pas garder les armes d'Achille pour son fils? Ces armes divines ne devoient pas estre possédées par un jeune homme qui n'avoit encore rien fait, il estoit mesme trop jeune & elles ne luy auroient peut-estre pas convenu. Et d'ailleurs Thetis vouloit honorer la memoire de son fils, en faisant disputer ces armes par les deux plus grands heros de l'armée.

Et ce furent les Troyens & Minerve] Comment les Troyens furent-ils juges de ce different? Agamemnon & les autres generaux trouvant ce jugement tres-difficile, & ne voulant pas s'exposer au reproche d'avoir favorisé l'un de ces heros, firent venir des prisonniers Troyens qu'ils avoient à l'armée, leur demanderent duquel des deux ils avoient receu le plus de mal; ils répondirent que c'estoit d'Ulysse, & sur cela ils luy adjugerent le prix. Il adjoute que ce fut aussi Minerve, car on ne peut pas douter que cette Déesse ne préférè toujours la prudence à la force. Quel éloge cela ne fait-il point d'Ulysse, & quel respect cela ne devoit-il

332. REMARQUES
pas luy attirer de la part des Pheaciens?

Eh plust aux Dieux que je ne l'eusse pas remporté!] Ce sentiment est grand & digne d'Ulysse. Il voudroit avoir esté vaincu, afin qu'Ajax ne fust pas mort.

Page 287. *Fils de Telamon, luy di-je*] Il n'y a rien de plus poli ni de plus flateur pour Ajax que ce discours, cependant il n'en est point touché, & il ne daigne pas seulement répondre. Homere a parfaitement connu ce qu'il faut donner à ces Ames atroees. Il n'y a que le silence qui leur convienne. Qu'auroit-il dit?

Et qui, pour la punir plus visiblement, a terminé vostre vie] Quelle grandeur dans ce seul trait. Toute l'armée des Grecs punie & affoiblie par la mort d'un seul homme! Qui est-ce qui sçait ainsi louer!

Page 288. *Les unes estoient assises & les autres debout*] Celles qui estoient debout, c'estoient celles qui plaidoient pour accuser ou pour défendre; & celles qui estoient assises, c'estoit celles pour lesquelles ou contre lesquelles on plaidoit, & qui alloient estre jugées.

Qui pour suivoit darts cette vaste prairie les bestes qu'il avoit tuées] Cela est heureusement imaginé, pour faire entendre, selon la

theologie payenne, que les hommes portent dans l'autre vie les mesmes passions qui les ont agitez dans celle-cy.

Au de-là je vis Tityus, ce fils de la Terre] Ce Tityus est l'image de ceux qui sont devoréz par les passions, & sur-tout par l'amour, dont les Anciens plaçoient le siege dans le foye. *Le veritable Tityus*, dit Lucrece, liv. 3. *est celuy dont le cœur est déchiré par l'amour, qui est devoré par de cuisantes inquietudes, ou tourmenté par d'autres cuisants soucis.*

Page 289. *Comme elle traversoit les délicieuses campagnes de Panope pour aller à Pytho*] Panope est dans la Phocide au dessous du Parnasse près de Delphes. Strabon escrit qu'Apollon allant d'Athènes à Delphes, passa à Panope, où il tua Tityus qui y regnoit, & qui estoit un homme violent & injuste. Cependant nous avons vû dans le VII. Liv. de l'Odysée, que les Pheaciens conduisirent autrefois Rhadamanthe en Eubée, où il estoit allé voir Tityus qui estoit né dans cette isle; & Strabon nous assure que de son temps encore l'on y monroit un antre appellé *Elara*, du nom de la mere de ce Geant, & une chapelle où l'on rendoit à ce monstre une espece de culte. Ces deux traditions, qui paroissent si contraires, peuvent aisément se concilier. Jupiter estant devenu amoureux d'Elara fille d'Orchome

ne, qui regnoit dans la ville de ce nom, peu éloignée de Panope, eut d'elle ce Tityus; mais pour dérober à Junon la connoissance de cette intrigue, il alla cacher cet enfant sous la terre dans l'Eubée, & l'en retira ensuite. Voilà pourquoy on dit qu'il estoit fils de la terre. Cet enfant devenu grand, retourna enfin dans le pays de sa mere, qui estoit sa véritable patrie, & où il fut tué par Apollon. Les Eubécens, pour faire honneur à leur isle d'avoir esté comme son berceau, montroient l'autre où il avoit esté caché, & une chapelle où on luy rendoit quelques honneurs comme à un fils de Jupiter; car les peuples profitent de tout pour honorer leur pays. Voilà pourtant un plaisant saint que Tityus.

Je vis le celebre Tantale] C'est la véritable image des avarés qui meurent de faim & de soif au milieu de la plus grande abondance. Horace a bien employé cette image dans la sat. 1. du liv. 1.

Page 290. *Le tourment de Sisyphé ne me parut pas moins terrible*] Sisyphé est l'emblemme des ambitieux. Homere ne nous fait voir qu'un criminel puni pour chaque vice, mais par-là il nous fait envisager le supplice de tous ceux qui ont vescu dans le mesme déreglement.

Une force majeure le repoussoit] On peut entendre aussi que la propre force de ce ro-

cher le repoussoit, car il anime ce rocher, c'est pourquoy il adjoute, & cette pierre impudente retomboit en roulant, &c. Je n'ay osé hazarder la même épithete, & j'ay craint les oreilles trop délicates & peu accoutumées à ces figures hardies, dont l'audace fait la beauté.

C'est à dire, son image, car pour luy]
Voicy une confirmation bien claire de ce que j'ay desja dit plus d'une fois sur ce partage de l'Ame après la mort. L'ombre d'Hercule, qui est dans les Enfers, c'est l'image de son corps, εἰδωλον, c'est à dire, le corps délié & subtil dont son Ame estoit revestüë. Et luy, c'est l'entendement, l'ame spirituelle qui estoit revestüë de ce corps subtil. Cette Theologie a esté assez expliquée.

Page 291. *Et il a pour femme la charmante Hebé, fille de Jupiter & de Junon]*
Cette fable qui donne à Hercule après sa mort Hebé pour femme, me paroist heureusement inventée, pour faire entendre qu'une perpetuelle jeunesse, c'est à dire, une réputation qui ne-vieillit jamais, est la récompense des heros, qui comme Hercule ont fait servir leur valeur & leur force au soulagement des hommes.

Des cris aigus de morts qui fuyoient devant elle] Ceux qu'il avoit domptez & punis

en cette vie, ou qui pour se dérober à sa vengeance, s'estoient cachez dans des cavernes, le craignoient & le fuyoient encore après la mort.

Son estomac estoit couvert d'un large baudrier d'or] Dans le xiv. Liv. de l'Iliade, Homere nous a donné la ceinture de Venus admirablement bien travaillée & chargée d'ouvrages tres exquis. Voicy le pendant d'oreille, s'il m'est permis de parler ainsi, c'est le baudrier d'Hercule chargé aussi d'ouvrages admirables, mais qui sont aussi terribles que les autres sont gracieux. Et c'est cette opposition qui en fait toute la beauté. Comme ce Poëte a mis sur cette ceinture de Venus tous les artifices dont elle se sert pour surprendre les hommes & pour les perdre, il a mis sur le baudrier d'Hercule tout ce que des heros comme luy font pour les secourir & pour les sauver. Ils domptent les monstres, ils s'exposent aux plus grands dangers. Quelle grandeur & quelle finesse dans ce contraste!

On y voyoit des ours, des sangliers, des lions, des combats] Il y a bien de l'esprit & du goust à avoir mis sur ce baudrier toutes les actions d'Hercule, au lieu de les raconter.

Que l'ouvrier qui l'a fait n'en puisse jamais faire de semblable] Cet endroit d'Homere ne m'a pas paru difficile: cependant il faut

faut bien que les Anciens y aient trouvé de la difficulté, puisqu'ils en ont donné deux explications tres differentes. Les uns l'ont expliqué ainsi: *Celuy qui l'a fait, n'en avoit jamais fait de semblable, & il n'en fera jamais de pareil, car il a employé à celuy-là toute sa vie.* Ou bien: *Il y a espuisé toute la force de son art.* Et les autres: *Que celuy qui l'a fait, qui en a imaginé le dessein, n'en fasse jamais de semblable.* La premiere explication fait une tres grande violence au texte, & d'ailleurs elle ne dit pas grand chose & ne fait que l'éloge de l'ouvrier. J'ay donc suivi la derniere; car outre qu'elle s'ajuste mieux avec les paroles d'Homere & qu'elle est plus naturelle, elle renferme un sentiment tres passionné, & tres digne d'un homme sage & vertueux comme Ulysse; car bien loin que ce soit une imprécation contre l'ouvrier, comme l'ont crû les Auteurs de la derniere explication, au rapport mesme d'Eustathe, *ἔπειτα δὲ, dit-il, τὸν λόγον εἰς ἀγαθὸν δεξιόμενοι σχήμα,* les autres prenant ce discours pour une sorte d'imprécation, c'est au contraire un souhait qui renferme une sorte de benediction, & c'est ce qu'il faut faire entendre. Ulysse vient de dire que ce baudrier estoit effroyable à voir, & il paroist qu'il en a eu peur; remarquons en passant quel éloge c'est pour Hercule que cette peur d'Ulysse; car

si un heros comme luy, qui a destruit la superbe Troye, qui a affronté tant de perils avec tant de fermeté, & qui a eu le courage de descendre aux Enfers, est effrayé de l'image seule des monstres qu'Hercule a domptez, quel heros n'estoit point Hercule d'avoir attaqué ces monstres mesmes & de les avoir défaits! Que produit cette peur d'Ulysse! un sentiment plein d'humanité, il s'écric, *Que celuy qui a fait ce baudrier, n'en fasse jamais de semblable.* Que jamais l'Histoire ne luy fournisse le sujet d'un pareil dessein. C'est à dire, qu'il souhaite qu'il n'y ait plus de Geants à vaincre, plus de monstres à dompter, qu'il n'y ait plus de combats, de batailles, de meurtres, & qu'on voye regner par toute la terre, la pieté, la justice & la paix. Faisons le mesme souhait. Que le grand Prince à qui les loix & les vœux des peuples viennent de confier la Regence de l'Estat, nous fasse jouir longtemps de cet avantage, & que le jeune Roy instruit par ses grands exemples, ait l'heureuse ambition de n'estre grand que par la paix.

Page 292. *Es-tu aussi persecuté par le mesme Destin qui m'a poursuivi pendant ma vie*] Il y a dans le Grec: *Traisnes-tu aussi avec toy un mauvais destin comme celuy que j'ay apporté en venant au monde!* Et cette expression est remarquable.

J'estois fils du grand Jupiter, mais ma naissance n'a pas empêché que je n'aye passé mes jours.] Homere donne icy une instruction indirecte, qui me paroist d'une grande beauté & d'une grande utilité. Hercule estoit fils de Jupiter, & il n'a pas laissé d'estre assujeti à des traverses infinies. Toute sa vie n'a esté qu'un tissu de peines & de travaux. Les hommes ordinaires, qui ont dans la vie quelques malheurs, oseroient-ils se plaindre?

J'ay esté soumis à un homme fort inferieur à moy] Un fils de Jupiter peut donc estre soumis aux hommes. Grande verité & en mesme temps grande leçon. M. Dacier m'a fourni sur cela une reflexion d'Epictete que je trouve divine: *Hercule, exercé par Eurysthée, ne se disoit point malheureux, & exécutoit tout ce que ce tyran luy ordonnoit de plus penible, & toy exercé par un Dieu qui est ton pere, tu cries, tu te plains, & tu te trouves malheureux!*

En dernier lieu il me commanda de descendre dans cet empire des morts] Puisqu'Hercule estoit desja descendu dans les Enfers, Homere n'a donc rien fait d'extraordinaire ni d'incroyable en y faisant descendre Ulysse. C'est ainsi que ce Poëte fonde la vraysemblance de sa fable. Cela est fort adroit.

Page 293. *Et peut-estre que j'aurois eu*

la satisfaction de voir ces grands personnages.] Homere fait encore voir icy qu'il n'auroit pas manqué de matiere pour continuer cet épisode s'il avoit voulu, mais il se contente de faire voir cette grande richesse sans s'y amuser.

N'envoyast du fond de l'Erebe, la terrible teste de la Gorgone, pour l'exposer à mes yeux.] Cela est plaisant; comme si l'ombre mesme de la Gorgone avoit pû faire dans les Enfers ce que la Gorgone elle-mesme faisoit dans cette vie; qui estoit de rendre immobiles & de convertir en pierres ceux qui la regardoient. Mais toute cette idée n'est que pour dire poëtiquement qu'il eut peur que ce sujet si agreable ne l'amusast trop long-temps, & ne luy fist oublier son retour.

La terrible teste de la Gorgone.] Athenée dans son liv. 5. nous rapporte un passage d'Alexandre de Myndes du 11. de son histoire des Animaux, qui nous découvre l'origine de cette fable de la Gorgone. Cet Historien dit, que dans la Libye il naissoit un animal, que les Nomades appellent *Gorgone*, qui ressembloit à une brebis sauvage ou à un veau, & dont l'haleine estoit si empoisonnée, qu'elle tuoit sur le champ tous ceux qui l'approchoient. Une espece de criniere luy tomboit du front sur les yeux, & si pesante, qu'elle avoit bien de la peine à

SUR L'ODYSSE'E. *Livre XI.* 341
la secouer & à l'escarter pour voir. Mais
quand elle l'avoit escartée, elle tuoit sur
l'heure tous ceux qui la regardoient. Il ad-
joute que quelques soldats de Marius en
firent une triste experience dans la guerre
contre Jugurtha, car ayant rencontré une
de ces Gorgones, & luy ayant couru sus
pour la tuer, elle escarta sa criniere & les
prévit par ses regards. Après ces premiers,
d'autres eurent le mesme sort; enfin quel-
ques cavaliers Nomades ayant fait une en-
ceinte, la tuerent de loin à coups de fleches.
Sur ce fondement il n'a pas esté difficile à
la Poësie de bastir cette fable de la Gor-
gone.

Les flots du grand fleuve] Homere
donne à l'Ocean le nom de *fleuve*. Et l'on
peut voir sur cela Strabon au commence-
ment de son premier livre.



Argument du Livre XII.

U Lyffe raconte au Roy des Pheaciens
et aux Princes de sa cour comment à
son retour des Enfers il arriva pour la se-
conde fois chez Circé dans l'isle d'Ævæ;
comment il eschappa à la voix melodieuse
des Sirenes, et évita les Roches mouvantes
de Scylla et de Charybde. Il fait ensuite
le détail de son naufrage, et de la perte
de ses Compagnons qui avoient tué quel-
ques-uns des bœufs consacrez au Soleil; et
il represente ensuite les dangers qu'il cou-
rut dans ce naufrage, et la maniere dont
il se sauva dans l'isle de Calypso sur une
partie du mast de son vaisseau.



L'ODYSSEE

D'HOMERE.

LIVRE XII.

QUAND nostre vaisseau eut surmonté les courants du grand Océan & qu'il eut gagné la haute mer, nous arrivâmes à l'isle d'Ææa, où sont les chœurs & les danses de l'aurore & qui voit naître le soleil. Nous entraâmes dans le port, nous tiraâmes le vaisseau sur le sable, & ayant mis pied à terre, nous nous couchâmes sur le rivage en attendant le jour. Le lendemain, dès que l'aurore eut annoncé le retour du soleil, j'envoyay une partie de mes-Compas-

» gnons au Palais de Circé pour
 » m'apporter le corps d'Elpenor, qui
 » estoit mort le jour de mon départ.
 » Nous coupâmes du bois pour le
 » buscher, que nous dressâmes sur
 » un cap élevé qui avançoit dans la
 » mer. Quand le corps fut brulé
 » avec ses armes, nous enterrâmes
 » ses cendres avec toutes les mar-
 » ques d'une véritable douleur. Nous
 » luy élevâmes un tombeau, sur le-
 » quel nous dressâmes une colom-
 » ne, & nous plaçâmes sa rame
 » sur le haut du tombeau. A peine
 » avions-nous achevé de nous ac-
 » quitter de ce triste devoir, que
 » Circé, avertie de nostre retour, ar-
 » riva. Elle estoit suivie de ses fem-
 » mes qui nous apportoient toutes
 » sortes de rafraichissements. La
 » Déesse s'estant avancée au milieu,
 » nous dit : Malheureux, qui tout
 » vivants estes descendus dans l'Em-
 » pire des ombres, deux fois victi-
 » mes de la mort, au lieu que les au-

tres hommes ne meurent qu'une
 fois ; passez le reste du jour à vous
 rejouir & à faire bonne chere ; de-
 main à la pointe du jour vous vous
 embarquerez pour continuer vos-
 tre route : je vous enseigneray
 moy-mesme le chemin que vous
 devez tenir , & je vous donneray
 toutes les instructions necessaires ,
 afin que vous évitiez les malheurs
 dont vous estes encore menacez &
 sur terre & sur mer , & où vous
 ne manquerez pas de perir par
 vostre imprudence.

Elle parla ainsi , & nous persua-
 da sans peine. Nous passasmes donc
 le reste du jour à boire & à man-
 ger , & quand le soleil eut fait pla-
 ce à la nuit , mes Compagnons se
 coucherent près du vaisseau , & la
 Déesse me prenant par la main , me
 tira à l'escart , & s'estant assise près
 de moy , elle voulut sçavoir tout
 ce qui m'estoit arrivé dans mon
 voyage. Je luy en fis le détail ,

» & je n'eus pas plustost satisfait sa
 » curiosité, qu'elle me dit: Ulysse,
 » voilà donc une affaire finie, vous
 » vous en estes heureusement tiré.
 » Mais escoutez ce que j'ay encore à
 » vous dire, quelque Dieu favora-
 » ble vous en fera souvenir dans l'oc-
 » casion. Vous trouverez sur vostre
 » chemin les Sirenes; elles enchan-
 » tent tous les hommes qui arrivent
 » près d'elles. Ceux qui ont l'impru-
 » dence de les approcher & d'escou-
 » ter leurs chants, ne peuvent éviter
 » leurs charmes, & jamais leurs fem-
 » mes ni leurs enfants ne vont au-
 » devant d'eux les saluer & se rejoüir
 » de leur retour. Les Sirenes les re-
 » tiennent par la douceur de leurs
 » chansons dans une vaste prairie où
 » l'on ne voit que monceaux d'osse-
 » ments de morts, & que cadavres
 » que le soleil acheve de sécher. Pas-
 » sez sans vous arrester, & ne man-
 » quez pas de boucher avec de la
 » cire les oreilles de vos Compa-

gnons, de peur qu'ils ne les en-
tendent. Pour vous, vous pouvez
les entendre si vous voulez, mais
souvenez-vous de vous faire bien
lier auparavant à vostre mast tout
de bout avec de bonnes cordes,
qui vous attacheront par les pieds
& par les mains, afin que vous
puissiez entendre sans danger ces
voix délicieuses. Que si transporté
de plaisir, vous ordonnez à vos
Compagnons de vous détacher,
qu'ils vous chargent alors de nou-
veaux liens, & qu'ils vous lient
plus fortement encore. Quand vos
Compagnons vous auront tiré de
ce danger, & qu'ils auront laissé
assez loin derriere eux ces enchan-
teresses, je ne vous diray pas préci-
sement quelle est la route que vous
devez tenir, c'est à vous de choisir
& de prendre conseil de vous-mes-
me. Tout ce que je puis, c'est de
vous marquer ce que vous trou-
verez à droit & à gauche. Il y a

» deux roches fort hautes contre les-
 » quelles les flots d'Amphitrite vont
 » se briser avec un horrible mugif-
 » sement. Les Dieux immortels les
 » appellent les roches errantes. Les
 » oyseaux des cieux ne volent point
 » par dessus, & les colombes mesmes,
 » qui portent l'ambrosie à Jupiter,
 » ne les passent point impunément,
 » car le sommet de ces roches en
 » abat toujours quelqu'une, mais
 » Jupiter a soin d'en envoyer tou-
 » jours une autre à la place, afin que
 » le nombre soit toujours complet.
 » Si quelque vaisseau en approche
 » malheureusement, il n'y a plus
 » pour luy d'esperance; il est d'abord
 » fracassé, & ses debris & les hom-
 » mes qui le montoient, sont empor-
 » tez pelle mesle par les vagues &
 » par les tempestes meslées de tour-
 » billons de feu. Il n'y a jamais eu
 » qu'un seul vaisseau qui se soit tiré
 » de ces abysses, c'est la celebre na-
 » viere Argo qui, chargée de la fleur

des heros de la Grece, passa par-là
en revenant de la Colchide, où
regnoit le Roy Aëtés; & il ne faut
pas douter que les courants ne
l'eussent portée contre ces roches,
si Junon ne l'eust conduite elle-
mesme, & ne l'eust fait passer sans
danger, parce qu'elle aimoit & pro-
tegeoit Jason. De ces deux escüeils
dont je vous parle, l'un porte sa
cime jusqu'aux cieux; il est envi-
ronné de nuages obscurs qui ne
l'abandonnent en aucun temps; ja-
mais la serenité ne dévoile son som-
met ni en esté ni en automne, &
il n'y a point de mortel qui y pust
monter ni en descendre quand il
auroit vingt mains & vingt pieds,
car c'est une roche unie & lisse,
comme si elle estoit taillée & po-
lie. Au milieu il y a une caverne
obscurc dont l'ouverture est tour-
née vers le couchant & vers l'Ere-
be; & cette caverne est si haute,
que le plus habile archer passant

» près de-là sur son vaisseau , ne
 » pourroit pousser sa fleche jusqu'à
 » son sommet ; passez le plus viste
 » qu'il vous fera possible, car c'est la
 » demeure de la pernicieuse Scylla ,
 » qui pousse des hurlements horri-
 » bles ; sa voix est semblable au ru-
 » gissement d'un jeune lion , c'est un
 » monstre affreux , dont les hommes
 » ni les Dieux mesmes ne peuvent
 » foutenir la vûë. Elle a douze grif-
 » fes qui font horreur, six cols d'une
 » longueur énorme , & sur chacun
 » une teste espouvantable avec une
 » gueule beante garnie de trois rangs
 » de dents qu'habite la mort. Elle a
 » la moitié du corps estendu dans sa
 » caverne , elle avance dehors ses six
 » testes monstrueuses , & en allon-
 » geant ses cols elle fonde toutes les
 » cachetes de sa caverne , & pesche
 » habilement les dauphins, les chiens
 » marins , les baleines mesmes &
 » les autres monstres qu'Amphitrite
 » nourrit dans son sein. Jamais Pi-

lote n'a pû se vanter d'avoir passé
impunément près de cette roche ;
car ce monstre ne manque jamais
de chacune de ses six gueules tou-
jours ouvertes d'enlever un hom-
me de son vaisseau.

L'autre escüeil n'est pas loin de
là, mais il est moins élevé, & vous
pousseriez fort aisément jusqu'au
sommets une fleche. On y voit un
figuier sauvage dont les branches
chargées de feüilles s'estendent fort
loin. Sous ce figuier est la demeure
de Charybde, qui engloutit les flots,
car chaque jour elle les engloutit
par trois fois, & par trois fois elle
les rejette avec des mugissements
horribles. Qu'il ne vous arrive pas
de vous trouver-là quand elle ab-
sorbe ces vagues, car Neptune mes-
me ne pourroit vous tirer de ce
danger, & vous seriez immanqua-
blement entraîné dans cet abyfme ;
taschez plustost de passer du costé
de Scylla le plus promptement

» qu'il vous fera possible, car il vaut
 » encore mieux que vous perdiez six
 » de vos Compagnons que de les
 » perdre tous & de perir vous-mes-
 » me.

» Mais, grande Déesse, luy ré-
 » pondis-je, dites-moy, je vous prie,
 » si je fais tant que de m'éloigner de
 » Charybe & d'approcher de Scylla,
 » ne pourray-je pas venger sur cette
 » dernière la mort de mes six Com-
 » pagnons qu'elle aura devorez!

» Ah, mon cher Ulyffe, reprit-
 » elle, quoy mesme en l'estat où vous
 » estes, vous ne pouvez vous resou-
 » dre à renoncer à la guerre & aux
 » travaux, & vous ne voulez pas
 » mesme ceder aux Dieux! Sçachez
 » que ce n'est pas une creature ordi-
 » naire & mortelle que vous vous
 » proposez de combattre, mais un
 » monstre terrible, inhumain, invin-
 » cible & immortel; toute la valeur
 » humaine ne sçauroit luy résister.
 » Le plus seur est de se dérober à la

fureur par la fuite. Car pour peu «
que vous arrestiez près d'elle pour «
prendre vos armes, je crains bien «
qu'elle ne vous enleve six autres «
de vos Compagnons, & vous au- «
rez encore la douleur de les voir «
devorer en vostre presence. Passez «
viste, vous dis-je, & appelez à «
vostre secours la Déesse Cratée, «
qui a mis au monde ce monstre «
horrible, elle arrêtera sa violence «
& l'empeschera de se jeter sur vous. «
Vous arriverez à l'isle de Trinacrie «
où paissent un grand nombre de «
bœufs & de moutons. Il y a sept «
troupeaux de bœufs, autant de «
troupeaux de moutons, & chaque «
troupeau est de cinquante bestes, «
qui ne se continuent point par la «
generation, mais qui durent tou- «
jours les mesmes sans jamais finir, «
& tous ces troupeaux ont pour ber- «
geres deux Déeses, la belle Phaë- «
tuse & la charmante Lampetie, tou- «
tes deux le fruit des amours de la «

» Déesse Néeré & du Soleil. La mère
» après les avoir nourries & élevées,
» les envoya habiter bien loin dans
» l'isle de Trinacrie, & leur donna le
» soin des troupeaux de leur pere. Si
» vous voulez vous procurer un heu-
» reux retour, vous laisserez-là ces
» troupeaux sans y toucher & sans
» leur faire aucun mal, & il est seur
» que vous arriverez à Ithaque, quel-
» ques traverses que vous ayez à es-
» suyer. Mais si vous y touchez, je
» vous prédis la perte certaine de
» vostre vaisseau & de vos Compa-
» gnons; & si vous estes assez heu-
» reux pour eschaper, vous n'arrive-
» rez chez vous qu'après un long
» temps, & après avoir vû perir tous
» vos Compagnons jusqu'au der-
» nier.

» Elle parla ainsi, & l'aurore vint
» annoncer le jour. La Déesse reprit
» le chemin de son Palais, & je re-
» tournay à mon vaisseau. J'ordonne
» à mes Compagnons de s'embar-

quer, de délier les cables & de pren- «
dre les avirons. Ils obéissent & se «
mettent à ramer. La belle Circé «
nous envoya un vent favorable , «
qui donna le temps à nos rameurs «
de se soulager , car avec ce bon «
vent , l'adresse seule de nostre pi- «
lote suffit pour nous conduire. A- «
lors, quoy-qu'accablé de douleur, «
je pris ce moment pour parler à «
mes Compagnons. «

Mes amis, leur dis-je, il n'est «
pas juste que nous ne soyons icy «
qu'un ou deux qui sçachions les «
aventures que Circé m'a prédites. «
Je vais vous en informer tous, «
afin que, comme elles vous regar- «
dent tous également, vous en «
soyez aussi tous également inf- «
truits, soit que nous devions tous «
perir, ou que nous puissions espe- «
rer d'eschaper aux dangers qui «
nous menacent. Premièrement la «
Déesse nous ordonne d'éviter la «
voix des Sirenes & de fuir loin de «

» la prairie qu'elles habitent. Elle ne
» permet qu'à moy seul d'entendre
» leurs chants , mais auparavant il
» faut que vous m'attachiez tout de
» bout au mast de mon vaisseau avec
» des liens tres forts. Que si transf-
» porté du plaisir de les entendre, je
» vous ordone de me détacher, gar-
» dez-vous bien de m'obéir, & liez-
» moy plus fortement encore.

» Pendant que je leur parlois ainsi,
» nostre vaisseau poussé par un bon
» vent arrive à l'isle des Sirenes, le
» vent s'appaïse dans le moment, les
» vagues tombent & le calme regne.
» Aussitost mes Compagnons se le-
» vent, plient les voiles, reprennent
» leurs rames & font escumer la mer
» sous l'effort de leurs avirons. Je
» prends en mesme temps un grand
» pain de cire , je le mets en pieces
» avec mon espée , & tournant ces
» morceaux dans mes mains , je les
» amolis. La cire est bientost amolie
» & cede à la force de mes mains &

à la chaleur du soleil qui estoit fort grande. J'en remplis les oreilles de mes Compagnons, qui après cela me lierent par les pieds & par les mains tout debout au mast du vaisseau, & s'estant remis sur les bancs, ils recommencerent à ramer.

Quand nostre vaisseau ne fut plus éloigné du rivage que de la portée de la voix, & que sans aborder nous poursuivions nostre route, les Nymphes nous aperceurent, & aussi-tost élevant leurs voix, elles se mirent à chanter, & à me dire : Approchez de nous, généreux Ulyse, qui meritez tant d'éloges, & qui estes l'ornement & la gloire des Grecs, arrêtez vostre vaisseau sur ce rivage pour entendre nostre voix. Jamais personne n'a passé ces lieux sans avoir auparavant admiré la douce harmonie de nos chants. On continuë sa route après avoir eu ce plaisir, &

» après avoir appris de nous une in-
» finité de choses, car nous sçavons
» tous les travaux que les Grecs &
» les Troyens ont essuyez par la vo-
» lonté des Dieux sous les remparts
» de Troye, & rien de tout ce qui se
» passe dans ce vaste univers ne nous
» est caché.

» Voilà ce qu'elles me dirent avec
» une voix-pleine de charmes. J'en
» fus si touché, que je voulois ap-
» procher pour les entendre, & que
» je fis signe à mes Compagnons de
» me délier. Mais ils se mirent à faire
» force de rames, & en mesme temps
» Perimède & Euryloque s'estant le-
» vez, vinrent me charger de nou-
» veaux liens & m'attacher plus for-
» tement. Quand nous eufmes passé
» ces lieux charmants, mais trop dan-
» gereux, & que nous fusmes assez
» loin pour ne pouvoir plus enten-
» dre ni les sons, ni la voix de ces
» enchanteresses, alors mes Compagnons
» osterent la cire dont j'avois

bouché leurs oreilles , & vinrent «
me délier. Mais nous n'eusmes pas «
plustost quitté cette isle, que j'ap- «
perçûs une fumée affreuse, que je «
vis les flots s'amonceler & que j'en- «
tendis des mugissements horribles. «
Mes Compagnons furent si ef- «
frayez, que les rames leur tombe- «
rent des mains ; tous les environs «
retentissoient de ces mugissements «
espouvantables. Nostre vaisseau es- «
toit arresté sans pouvoir faire au- «
cun mouvement , car mes Com- «
pagnons n'avoient plus la force de «
donner un coup de rame. Je cou- «
rois par tout le vaisseau ; je leur «
parlois à tous les uns après les au- «
tres, & je taschois de les ranimer. «
Mes chers amis, nous ne sommes «
point novices à soutenir de grands «
maux ; celuy qui se presente n'est «
pas le plus grand que nous ayons «
essuyé. Avez-vous oublié quand «
le Cyclope nous tenoit enfermez «
dans son affreuse caverne. Par ma «

» prudence, par mon courage & par
 » mon adresse nous nous tirâmes de
 » ce terrible danger ; j'ay peine à
 » croire que cela soit sorti de votre
 » memoire. Exécutez seulement les
 » ordres que je vais donner. Vous,
 » rameurs, ne vous menagez point
 » & que les flots blanchissent sous
 » vos rames ; Jupiter veut peut-estre
 » que nostre vie soit le prix de vos
 » grands efforts. Et vous, Pilote,
 » puisque vous avez en main le gou-
 » vernail, & que c'est à vous à nous
 » conduire, éloignez toujours vot-
 » tre vaisseau de l'endroit où vous
 » voyez cette fumée & les flots an-
 » celez, ayez toujours la vue at-
 » chée sur le rocher qui est à gau-
 » che, tafchez d'en approcher, &
 » prenez bien garde que les courants
 » ne vous entraînent insensiblement
 » de l'autre costé, & que par-là vous
 » ne nous précipitiez dans une mort
 » certaine.

» Ils obéirent tous avec un mer-
 » veilleux

veilleux courage, mais je me gar- «
day bien de leur nommer Scylla, «
de peur que ce seul nom ne les «
jettast dans le desespoir, & qu'a- «
bandonnant leurs rames ils n'allas- «
sent tous se cacher. Alors je ne me «
souviens plus de l'ordre trop dur «
que Circé m'avoit donné ; j'en- «
dossay mes armes, & prenant en «
main deux bons javelots, je m'a- «
vançay sur la prouë, & là de pied «
ferme j'attendois de voir paroistre «
cette monstrueuse Scylla qui devoit «
devorer mes Compagnons, mais «
je ne pûs jamais l'appercevoir. «
J'estois si appliqué à regarder dans «
toutes les ouvertures de cette ca- «
verne obscure, que mes yeux en «
estoyent fatiguez. Nous passâmes «
ainsi ce petit destroit entre Scylla & «
Charybde. Cette derniere englou- «
tissoit avidement les flots. Quand «
elle les rejettoit, le bouillonnement «
de ces eaux, semblable à celuy d'u- «
ne cuve pressée par un feu violent, «

» faisoit retentir les rivages, & l'écume montoit jusqu'à la cime de ces affreux rochers, & quand elle les retiroit, on entendoit des mugissements terribles, tout le rocher en retentissoit, & l'on voyoit à découvert le sable noir de ces abymes. Mes Compagnons sont saisis de frayeur. Pendant que nous avions les yeux attachez sur cette monstrueuse Charybde pour éviter la mort dont elle nous menacoit, la cruelle Scylla enleva de mon vaisseau six de mes Compagnons qu'elle choisit les meilleurs & les plus forts; attiré par le bruit je tournay la vue de leur costé. Je vis encore leurs pieds & leurs mains qui s'agitoient en l'air comme elle les enlevoit, & je les entendis qui m'appelloient à leur secours. Mais ce fut pour la dernière fois que je les vis & que je les entendis. Comme un pescheur, qui se tenant sur la pointe d'un rocher avancé, jette

dans la mer la ligne dont il a garni
 l'hameçon d'un appât trompeur,
 au dessous de la corne qui le couvre,
 & enlève un petit poisson tout pal-
 pitant qu'il jette sur le sable, Scylla
 enlève de même mes six Compa-
 gnons dans son rocher & les de-
 vore à l'entrée de sa caverne. Ces
 malheureux jettoient des cris qui
 me perçoient le cœur, & ils me
 tendoient les mains pour implorer
 mon assistance. Vous pouvez juger
 de mon estat. De tout ce qui m'est
 arrivé de plus sensible & de plus
 affligeant dans mes courses, voilà
 ce que j'ay trouvé de plus cruel.

Quand nous eufmes passé ces
 cruelles roches, Scylla & Charyb-
 de, nous arrivâmes incontinent à
 l'isle du Soleil où païssoient les
 bœufs & les moutons de ce Dieu.
 Avant que d'aborder, j'entendis
 les meuglements & les bêlements
 de ces troupeaux. Je me ressouvins
 d'abord de ce que m'avoit dit le

» devin Tiresias, & de l'ordre que
 » m'avoit donné la Déesse Circé, qui
 » m'avoit recommandé sur toutes
 » choses d'éviter l'isle du Soleil qui
 » fait la joye des hommes. Je me re-
 » solus donc de parler à mes Com-
 » pagnons quoyque j'eusse le cœur
 » ferré de tristesse : Mes amis, leur
 » dis-je, escoutez l'avis que j'ay à
 » vous donner, & que les fatigues
 » dont vous estes accablez ne vous
 » rendent pas indociles. J'ay à vous
 » declarer les oracles que j'ay receus
 » de Tiresias & de Circé. Ils m'ont
 » ordonné d'éviter sur-tout l'isle du
 » Soleil qui fait la joye & le bon-
 » heur des hommes, & ils m'ont
 » prédit que si j'y entrais, il nous y
 » arriveroit à tous un tres grand mal-
 » heur. Eloignez-en donc le vaisseau
 » le plus qu'il vous fera possible.
 » Ces paroles leur abattirent le
 » courage & les remplirent de dou-
 » leur. Euryloque se levant avec
 » précipitation, me répondit d'un

ton fort aigre : Ulyſſe, vous eſtes «
 le plus impitoyable & le plus dur «
 de tous les hommes, vous n'eſtes «
 jamais las de travaux, rien ne vous «
 fatigue, il faut que vos entrailles «
 ſoient toutes de fer. Vous voyez «
 vos Compagnons accablez de ſom- «
 meil & de laſſitude, & vous ne pou- «
 vez ſouffrir qu'ils relâchent à une «
 iſle où ils touchent deſja, & où «
 ils pourroient trouver quelque re- «
 pos & les rafraîchiſſemens qui «
 leur ſont neceſſaires, mais vous «
 voulez qu'ils ſ'abandonnent encore «
 à la mer, & qu'ils errent pendant «
 la nuit en s'éloignant d'une terre «
 qui leur offre un aſyle. C'eſt pen- «
 dant la nuit que ſe levent les vents «
 les plus orageux ; ſi nous ſommes «
 accueillis d'une tempeſte, où vou- «
 lez-vous que nous nous retirions ? «
 Que le vent de midy, ou le violent «
 Zephyre ſe levent, nous ſommes «
 perdus ſans reſſource, car ces vents «
 la regnent dans ces mers avec tant «

» d'empire, que les meilleurs vais-
» seaux ne peuvent leur résister, &
» qu'ils périssent tous malgré les
» Dieux mesmes. A l'heure qu'il est
» obéïssons à la nuit, descendons à
» terre, préparons le souper près de
» nostre vaisseau sur le rivage, & de-
» main dès la pointe du jour nous
» nous remettrons en mer.

» Ce discours fut approuvé de
» tous ses Compagnons. Je reconnus
» alors qu'un Dieu ennemi me pré-
» paroït de nouveaux malheurs. Re-
» prenant donc la parole, je luy dis:
» Euryloque, je ne puis vous résister,
» car je suis seul contre tous. Mais
» avant que nous abordions, promet-
» tez-moy & confirmez vostre pro-
» messe par le plus grand des ser-
» ments, que si vous trouvez à terre
» des bœufs & des moutons, aucun
» de vous n'aura la folie d'en tuer
» un seul, & que vous vous conten-
» terez de manger les provisions que
» Circe nous a données.

Ils jurèrent tous en mesme temps. «
 Ce serment fait nous entrons dans «
 le port, nous arrêstons nostre vais- «
 seau près d'un lieu qu'arrosoit une «
 belle fontaine. Mes Compagnons «
 descendent & commencent à pré- «
 parer leur souper. Quand ils eu- «
 rent soupe, le souvenir de la perte «
 de leurs Compagnons, que Scylla «
 avoit enlevé & devoré à nos «
 yeux, leur arracha des larmes qu'un «
 doux sommeil vint bientôt tarir. «
 La nuit estoit fort avancée & «
 les autres penchoient vers leur cou- «
 cher, lorsque Jupiter excita une «
 furieuse tempeste meslée d'horri- «
 bles tourbillons, & couvrit la terre «
 & la mer d'espais nuages, qui en «
 nous déroband la clarté des astres, «
 redoublèrent l'obscurité de la nuit. «
 Quand l'aurore nous eut rendu la «
 lumière, nous cherchâmes un abri «
 pour nostre vaisseau sous un antre «
 avancé qui estoit dans le port, & «
 dans lequel les Nymphes de la mer

» se retiroient & faisoient leurs dan-
» ses. Là j'assemblay mes Compas-
» gnons, & je leur dis: Mes amis,
» nous avons dans nostre vaisseau
» toutes les provisions de bouche qui
» nous sont necessaires, ne touchons
» donc ni aux bœufs ni aux moutons
» de cette isle, de peur qu'il ne nous
» arrive quelque grand malheur, car
» ils appartiennent à un Dieu terri-
» ble, au Soleil qui voit tout & qui
» entend tout.

» Touchez de mes paroles, ils me
» promirent tout ce que je voulois.
» La tempeste excitée par le vent de
» midy continua un mois entier sans
» relasche, & à ce vent de midy se
» joignit le vent du levant qui ren-
» doit la tempeste plus furieuse. Pen-
» dant que mes Compagnons ne
» manquerent ni de pain ni de vin,
» ils s'abstinrent de toucher aux trou-
» peaux du Soleil, car ils ne vou-
» loient que conserver leur vie. Mais
» quand toutes nos provisions furent

Consumées, alors se disperfant par
 nécessité, ils se mirent à chasser &
 à pêcher à la ligne les poissons, les
 oyseaux marins & tout ce qui pou-
 voit tomber entre leurs mains, car
 ils estoient pressez d'une faim tres
 violente. Cependant je m'enfonçay
 dans l'isle pour faire mes prieres aux
 Dieux & pour les supplier de vou-
 loir m'ouvrir quelque voye de re-
 tour. Quand je me vis donc assez
 loin de mes Compagnons & dans
 un lieu qui estoit à l'abry des vents,
 je lavay mes mains, & j'adressay
 mes prieres à tous les Dieux qui
 habitent l'Olympe. J'avois à peine
 fini que les Dieux m'envoyerent
 un doux sommeil.

Euryloque profita de l'occasion
 pour donner à ses Compagnons un
 conseil funeste: Mes amis, leur dit-
 il, qui avez essuyé tant de travaux
 & tant de miseres, tous les genres
 de mort sont terribles, mais le plus
 terrible de tous c'est de mourir de

» faim. Choisissons donc parmi les
» bœufs du Soleil les plus beaux &
» les meilleurs, & faisons un sacrifice
» aux Dieux immortels, & si nous
» sommes assez heureux pour arriver
» à Ithaque nostre chere patrie, nos-
» tre premier soin sera d'élever au
» Pere du jour un beau temple, que
» nous enrichirons de quantité d'of-
» frandes tres magnifiques. Que si ce
» Dieu irrité de ce que nous aurons
» pris ses bœufs, veut faire perir
» nostre vaisseau & que tous les au-
» tres Dieux y consentent, j'aime
» mieux encore mourir au milieu des
» flots que de languir miserablement
» dans cette isle deserte & d'y estre
» consumé par la faim.

» Ainsi parla Euryloque, & ce
» pernicieux conseil fut loué & sui-
» vi. Sans perdre un moment ils
» vont choisir dans les troupeaux les
» bœufs les meilleurs & les plus gras,
» & ils n'allerent pas les chercher
» bien loin, car comme ces bœufs

n'estoient point effarouchez, ils
 passoient près de nostre vaisseau
 mesme. Ils les immolerent en fai-
 sant leurs prieres aux Dieux, &
 comme ils n'avoient point d'orge
 pour les consacrer selon la coutu-
 me, ils prirent des feuilles de che-
 ne, leurs prieres estant finies & les
 victimes égorgées & dépouillées,
 ils couperent les cuisses, les envê-
 loperent d'une double graisse, mi-
 rent par dessus des morceaux de
 toutes les autres parties, & les pose-
 rent sur le feu. Ils manquoient de
 vin pour faire les aspersions; dans
 cette nécessité ils employerent l'eau,
 qu'ils verserent sur ces parties su-
 mantes. Quand les cuisses furent
 consumées par le feu, & qu'on eut
 goûté aux entrailles, on coupa les
 restes des victimes par morceaux,
 & on les fit rostir. Le sommeil me
 quitta dans ce moment, & je re-
 pris le chemin de mon vaisseau.
 Comme j'approchois, une odeur

» agreable de fumée de sacrifice se
 » respendit autour de moy. Je ne
 » doutay point de mon malheur, &
 » m'adressant aux Dieux, je m'es-
 » criay avec de profonds soupirs:
 » Grand Jupiter, & tous les autres
 » Immortels qui habitez aussi l'O-
 » lymppe, c'est donc pour ma perte
 » que vous m'avez fait fermer les
 » paupieres par ce malheureux som-
 » meil; car mes Compagnons de-
 » venus audacieux & rebelles par
 » mon absence, ont commis un ter-
 » rible forfait.

» En mesme temps la belle Lam-
 » petie alla porter au Soleil la nou-
 » velle de cet horrible attentat de
 » mes Compagnons. Le Soleil ou-
 » tré de colere, dit aux Dieux
 » Grand Jupiter, & tous les autres
 » Immortels qui habitez aussi ce
 » brillant Olymppe, vengez-moy
 » des Compagnons d'Ulysse fils de
 » Laërte, qui avec une insolence di-
 » gne de tous vos chastiments, ont

égorgé mes bœufs que je voyois & toujours avec un nouveau plaisir & quand je montois au ciel pour éclairer les hommes, ou quand je descendois du ciel sous la terre pour faire place à la nuit. Si ces insolents ne portent bien-tost la peine que mérite leur sacrilege, je descendray dans l'Erebe & je n'éclaireray plus que les morts.

Le maître du tonnerre luy répond. Soleil, continuez de faire part de vostre lumiere aux Dieux, & aux hommes qui sont respandus sur la surface de la terre, & repondez vous sur moy de la punition de ces audacieux. Bien-tost je briseray leur vaisseau d'un coup de foudre au milieu de la vaste mer.

Et cette conversation des Dieux, je l'appris de la belle Calypso, qui me dit la tenir de Mercure mesme.

Quand j'eus regagné mon vaisseau, je fis à mes Compagnons de

» tres severes réprimandes. Mais tout
 » cela n'apportoit aucun remede à
 » nos maux, les bœufs du Soleil as-
 » toient tuez. Les Dieux ne tarder-
 » rent pas d'envoyer à ces malheureux
 » ceux des signes de leur colere; les
 » peaux de ces bœufs se mirent à
 » marcher; les chairs, qui rouissoient
 » sur les charbons, commencerent à
 » mugir; celles qui estoient entortil-
 » lées répondoient à leurs mugisse-
 » ments, & nous croyions entendre
 » les bœufs mesmes. QUEDIO XUD. 201
 » Malgré ces prodiges mes Com-
 » pagnons passerent six jours entiers
 » à faire bonne chere, & dès que Jui-
 » piter eut fait luire le septième jour
 » la tempeste, qui jusques-là avoit
 » esté si furieuse, cessa tout d'un
 » coup. Pour ne pas perdre un temps
 » si favorable, nous nous rembar-
 » quâmes sur l'heure, & après avoir
 » dressé le mast & déployé nos voi-
 » les, nous nous mîmes en mer.
 » Dès que nous eûmes perdu l'Is-

le de vûé, que nous ne découvrions «
plus aucunes terres & que nous ne «
pouvions plus voir que la mer & «
le ciel, alors Jupiter fit lever au «
dessus de nostre vaisseau un nuage «
noir, qui couvrit tout à coup la «
mer d'épaisses tenebres. Ce nuage «
ne courut pas long-temps, car bien- «
tost de ses flancs sortit le violent «
Zephyre accompagné d'un déluge «
de pluie & d'affreux tourbillons. «
L'effort du vent rompit d'abord «
les deux cordages du mast, qui «
tomba avec ses voiles & ses anten- «
nes dans la sentine, & en tombant «
il fracassa la teste à nostre pilote «
qui tenoit le gouvernail. Ce mal- «
heureux tomba de sa poupe dans «
la mer la teste la premiere comme «
un plongeur. En mesme temps Ju- «
piter fit retentir les airs du bruit «
d'un horrible tonnerre & lança sa «
foudre sur nostre vaisseau. La fe- «
couffe, que causa le trait de ce Dieu, «
fut si violente, que tout le vaisseau «

» en fut esbranlé , une odeur de
» soufre le remplit & tous mes Com-
» pagnons furent précipitez dans les
» flots. Ils flottoient sur les vagues
» comme des oyseaux marins, faisant
» tous leurs efforts pour regagner
» leur navire, mais toute voye de
» salut leur estoit fermée par l'ordre
» de Jupiter. Dans cette extremité
» je courois d'un bout à l'autre du
» vaisseau pour tascher de le gou-
» verner, mais un horrible coup de
» vent ayant emporté les deux cos-
» tez, il n'y eut plus que le fonds qui
» resta entier & qui estoit le jouet
» des flots & de la tempeste. Un se-
» cond coup de vent, beaucoup plus
» fort, vint briser mon mast par le
» pied ; mais comme il estoit garni
» d'une espece de cable fait de cuir
» de bœuf, je me servis de ce cable
» pour lier ce mast avec la quille du
» vaisseau & le rendre plus ferme &
» plus solide, & porté sur cette quille
» fortifiée par le mast, je m'abandon-

nay au gré des vents. Dans ce moment le violent Zephyre tomba tout d'un-coup & fit place au vent de rai dy, qui estoit mille fois plus terrible pour moy, car il me portoit dans les gouffres de Charybde. Toute la nuit se passa ainsi dans un danger continuel de ma vie. Le lendemain, comme le soleil se levait, je me trouvay entre Scylla & la terrible Charybde, & ce fut justement dans le moment que celle-cy engloutissoit les flots. Ce reflux m'auroit entraîné dans ses gouffres, si en me haussant sur les pieds je ne me fusse pris à ce figuier sauvage dont je vous ay parlé, je me tins fortement attaché à ses branches avec les mains comme un oiseau de nuit, le reste du corps suspendu en l'air, sans pouvoir trouver à appuyer les pieds, car ses racines estoient fort loin dans le rocher & ses branches longues & fortes estoient avancées dans la mer.

» & ombrageoient tout cet abyfme.
 » Je demeuray donc ainfi fufpendu
 » en attendant que le monftre en
 » rejettant les flots me renvoyoit
 » mon maft. Enfin mon impatience
 » fut fatisfaite, car dans le temps que
 » le juge, après avoir jugé quantité
 » de procès, quitte fon tribunal pour
 » aller difner, je vis fortir mon maft
 » de cet abyfme; comme il paffoit
 » fous moy je me laiffay aller, je tom-
 » bay un peu à costé avec un grand
 » bruit, & l'ayant accroché, je m'af-
 » fis au milieu de je nageay avec les
 » pieds & les mains qui me fervoient
 » de rames. Le Pere des Dieux &
 » des hommes ne permit pas que je
 » repaffaffe près de Scylla, car jamais
 » je n'aurois pû éviter la mort. Je
 » fus porté en cet estat au gré des
 » flots & des vents neuf jours entiers,
 » & la dixième nuit les Dieux me
 » firent aborder à l'ifle d'Ogygie,
 » où habite la belle Calypfo, qui me
 » receut avec beaucoup de bonté &

de politesse. Mais pourquoy vous
redirois-je presentement ce qui se
passe dans son Palais, je vous en
fis hier le recit, à vous, grand Roy,
& à la Reyne; la repetition ne
pourroit que vous estre ennuyeuse,
& je n'aime point à redire ce
qui a esté desja dit.



REMARQUES
SUR
L'ODYSSEE D'HOMERE.

LIVRE XII.

Page 343. *Quand nostre vaisseau eut surmonté les courants du grand Océan*] Je ne suis pas assez habile pour entendre ce que Crates dit sur ce passage dans le L. liv. de Strabon, que par ces courants de l'Océan, *πόρ-κατανοή*, il faut entendre un marais, un golphe qui s'estend depuis le tropique d'hyver jusqu'au pole meridional, Car, dit-il, quand on est sorti de ce golphe, on est encore dans l'Océan, au lieu que quand on est sorti de l'Océan, on ne peut pas dire qu'on entre dans l'Océan, *θάλασσαν*, la mer, & *ωκεανόν*, l'Océan, estant icy une seule & mesme chose. A mon avis c'est embrouïller & obscurcir le texte au lieu de l'expliquer. Il ne faut point chercher tant de finesse pour ce passage, & il peut estre entendu tout simplement, il ne faut que se représenter le lieu d'où Ulysse part; il vient des Enfers, c'est à dire,

REMARQUE SUR L'ODYS. Liv. XII. 387.
du bout du monde, des lieux où le soleil se
couche. Dans cette pente les courants de
l'Océan devoient estre très violents & très
rapides, il fallut les surmonter. Quand cela
fut fait, qu'Ulysse eut quitté ces courants,
ῥόη ὠκεανοῖο, il arriva au flot de la mer, *ἰκεῖ
κύμα θαλάσσης*, c'est à dire, qu'il arriva en
pleine mer, qu'il gagna la haute mer. Cela
me paroist sensible.

*Nous arrivâmes à l'isle d'Ææa, où sont
les chœurs & les danses de l'Aurore*] Ho-
mere estoit parfaitement instruit du voyage
de Jason dans le pays d'Ææa, c'est à dire,
dans la Colchide où régnoit Æètes pere de
Medée, car il en va parler tout à l'heure
dans ce mesme Livre. Comme Medée &
Circé estoient deux fameuses enchanteres-
ses, sur cette conformité de mœurs & de
profession, il les fait parentes, car il feint
que Circé estoit sœur d'Æètes, comme il
l'a dit dans le x. Liv. quoy-qu'elles habi-
tassent des pays bien éloignez, car Circé
habitoit sur les costes de l'Italie, & Medée
dans la Colchide au bout du Pont Euxin.
Mais comme il n'estoit ni vraysemblable ni
possible qu'Ulysse à son retour de Troye,
estant arrivé à la ville de Lamus, qui est
Formies, eust esté de-là porté dans la Col-
chide, Homere selon sa coutume déplace
ces pays à sa fantaisie. Il transporte Ææa
sur les costes d'Italie, au promontoire Cir-

cet, car tout ce qu'il dit icy convient dans la
 verité à ce promontoire, & non écarté de
 cela, il dépasse encore davantage ce pays
 d'Ææa, ce promontoire de Circeï, & le
 place dans l'Océan. Deux choses luy ont
 servi à faire tout ce remuement avec quel-
 que sorte de vraysemblance. La première,
 la Tradition constante que Jason avoit esté
 sur les costes d'Italie. Voilà la raison du
 transport d'Ææa de la Colchide au promon-
 toire de Circeï. Et la seconde, l'opinion qui
 regnoit alors que le Pont Euxin passoit pour
 l'Océan, & que ceux qui avoient esté jus-
 ques-là estoient regardez comme sortis de
 nostre mer, aussi-bien que ceux qui avoient
 passé les colonnes d'Hercule, c'est pourquoy
 mesme on luy avoit donné le nom de Pont,
 qui veut dire l'Océan. Et voilà la raison du
 transport de cette prétendue isle d'Ææa
 dans l'Océan, comme je l'ay desjà dit. Ainsi
 pour bien entendre ce passage, il faut repor-
 ter cette isle en son véritable lieu, qui est le
 promontoire de Circeï sur les costes du Lau-
 tium où Ulyssé pût aborder véritablement.
 Mais, dira-t-on, comment accorder ce
 qu'Homere dit icy des chœurs & des danses
 de l'Aurore & du lever du soleil, avec la
 situation de ce promontoire, qui est abso-
 lument tourné au couchant? Cela n'est pas
 bien difficile: Homere transporte à Circeï
 l'Ææa de la Colchide avec toute la lumière

& se départ, comme il est transporté sur les
 costes de la Campanie les Gimmeriens du
 Bosphore avec toutes leurs tenebres. D'ail-
 leurs ce Poëte paroist parfaitement instruit
 des contes des Phéniciens. Il va nous dire
 qu'Ulyse enterra Elpenor, un de ses Com-
 pagnons, sur le rivage de cette isle à la pointe
 du promontoire. Or il est constant qu'il fut
 enterré au promontoire de Circeï, & que
 ce promontoire fut appelé de son nom *El-
 penor*. Sur cela, comme Bochart l'a décou-
 vert des Phéniciens, qui vouloient rappor-
 ter à leur langue tous les noms, dirent que
 ce promontoire n'estoit pas appelé *Elpe-
 nor*, du nom de ce Compagnon d'Ulyse,
 mais du mot *hilbinor*, qui signifie, *ubi al-
 bescit lux matutina*, où l'aube du jour pa-
 roist. Parce que comme ce promontoire est
 fort avancé, la premiere pointe de l'aube y
 paroist, & il reçoit les premiers rayons de
 l'Aurore. Cette tradition, dont Homere es-
 toit sans doute informé, luy a fourni cette
 idée des danses & des chœurs de l'Aurore &
 des premiers rayons du soleil, & cette idée
 est d'autant plus heureuse, qu'elle ne con-
 vient pas moins à la véritable *Ææa* de la
 Colchide qu'à l'isle d'*Ææa* prise pour le pro-
 montoire de Circeï. Car comme les Anciens
 avoient pris le Phas, fleuve de la Colchide,
 pour les dernières bornes de la terre habi-
 table vers l'Orient, *Ææa* qui estoit la capi-

rale du Roy *Æetes* sur le Phase a esté prise avec raison pour le lieu où le soleil se leve, & par conséquent pour un lieu situé sur l'Océan, puisqu'ils convenoient que l'Océan environne la terre. C'est pourquoy *Mimnerme* a écrit,

Αἴηταω πόλιν, πόθι τ' ἄπείρος ἠελίοιο

Ἀκτῖνες χρυσῶ κείαται ἐν θαλάμῳ

Ωκεανὸς παρὰ χεῖλος ἰν' ἄχρον θείος

Ἰησων.

A la ville d'Æetes où les rayons du soleil paroissent dans un lit d'or sur les bords de l'Océan, où aborda autrefois le divin Jason. Cela prouve qu'Homere avoit une profonde connoissance de l'Antiquité, & que, comme Strabon l'a établi en plusieurs endroits, les fictions les plus estonnantes ont toujours une vérité pour fondement.

[Nous nous couchâmes sur le rivage]
Comme ils estoient arrivez en un jour de *Circeï* chez les *Cimmeriens*, ils retournerent le lendemain du pays des *Cimmeriens* à *Circeï*. Et la nuit, qui separa ces deux jours, fut remplie parce qu'il vient de raconter.

Page 344. *Deux fois victimes de la mort]*
Le Grec dit en un seul mot *διόδακτες*. Et *Eustathe* remarque que comme les longues plaisanteries ne conviennent point à une
personne

personne grave & de dignité dans des occasions serieuses, Circé ne dit qu'un seul mot, & finit la plaisanterie, *ἀεισθα*, sur cette double mort.

Page 346. *Vous trouverez sur vostre chemin les Sirenes*] C'estoient des courtisanes qui habitoient trois petites isles appellées de leur nom *Sirenuſæ*, près de Caprée vis-à-vis de Surrentum, & qui attiroient les passants par le charme de leur voix & les retenoient toujours auprès d'elles. J'en ay parlé plus au long dans mes Remarques sur Dictys.

Où l'on ne voit que morceaux d'ossements de morts & que cadavres que le soleil acheve de secher] Quelle heureuse fiction pour marquer le danger qu'il y a d'approcher de ces personnes perduës ! la mort habite auprès d'elles. Je ne connois rien au dessus de cette peinture que celle que Salomon fait de la mesme chose dans le 9. chap. de ses Proverbes. *Ces femmes insensées appellent ceux qui passent près d'elles & qui continuent leur chemin: Que les petits, disent-elles, se détournent pour venir à nous. Elles chantent aux fous, les eaux dérobées, c'est à dire les plaisirs dérobez, sont plus douces, & le pain qu'on mange en secret est le plus agreable. Et ces fous ignorent que près d'elles sont les Geants, & que leurs convives sont dans le plus profond de l'En-*

fer. Ne diroit-on pas que cette image d'Homere a esté tirée de celle de ce sage Roy?

Page 347. *Pour vous, vous pouvez les entendre*] Le sage, que les bons préceptes ont muni contre l'appas de la volupté, peut entendre en passant le chant des Sirenes, pourvû qu'il ait eu la précaution de se faire bien lier les pieds & les mains, c'est à dire, pourvû qu'il soit assuré qu'il est incapable de faire ni la moindre action ni la moindre démarche contre les regles de la sagesse. Les autres, que la Philosophie n'a pas fortifiés, n'ont d'autre parti à prendre que de se bien boucher les oreilles, c'est à dire, de se mettre hors d'estat d'entendre ce qui les perdroit infailliblement.

Page 348. *Il y a deux roches fort hautes*] Scylla & Charybde à l'entrée du détroit de la Sicile du costé du Pelore. Scylla sur la coste d'Italie, & Charybde sur la coste de Sicile. Par la description qu'Homere fait de ces deux roches, il paroist qu'il estoit instruit de la tradition des Pheniciens, car l'un fut appellé *Scylla*, du mot Punique *scdl* qui signifie *ruine*, *perte*. Et l'autre fut appellé *Charybde*, du mot *charobdam* qui signifie *abyssme de perdition*. Dans ces anciens temps ces escüeils estoient fort dangereteux, à cause de la qualité des vaisseaux qu'on avoit alors. Mais aujourd'huy nos vaisseaux

SUR L'ODYSSÉE. Livre XII. 387
Ils moquent de ces monstres, comme des
Officiers de Marine me l'ont assuré.

Les Dieux immortels les appellent les roches errantes] C'est, à mon avis, pour dire qu'en les voyant de loin elles semblent jointes, & qu'en approchant on les trouve séparées par le destroit, ainsi il semble qu'elles aillent & viennent; mais ce n'est pas encore là tout. Strabon a fort bien vû qu'Homere attribué icy aux roches de Scylla & de Charybde ce qu'on avoit dit avant luy des roches Cyanées, qui sont deux petites isles vis-à-vis l'une de l'autre à l'entrée du Pont Euxin au Bosphore de Thrace, l'une du costé de l'Asie & l'autre du costé de l'Europe & qui estoient appellées *Symplegades*, parce qu'on disoit qu'elles s'approchoient & se froissoient, apparemment par la raison que je viens de dire. *Homere*, dit cet excellent Geographe, a imaginé ces roches errantes sur les roches Cyanées, tirant toujours le fonds de sa fable de quelque histoire connuë. Car il seint que ces roches estoient difficiles & dangereuses, comme on le disoit des Cyanées qui estoient appellées *Symplegades* par cette raison. Et ce transport, que le Poëte fait de ces roches Cyanées aux escüeils de Scylla & de Charybde, estoit d'autant plus aisé, que la tradition portoit que Jason, qui avoit passé entre ces deux roches Cyanées,

estoit venu aussi dans la mer d'Italie, & Homere a suivi cette tradition.

Et les colombes mesmes qui portent l'ambrosie à Jupiter, ne les passent point impunément. Cette fiction des colombes qui portent l'ambrosie à Jupiter & qui passent sur ces roches qui en abattent toujours quelqu'une, a paru fort singuliere & fort mystérieuse, & on a fort souhaité d'en découvrir le sens. Je suis charmée qu'une femme ait la première approfondi cette fiction, & qu'elle en ait développé tout le mystère. C'est une femme de Byzance appelée Metro. Elle dit donc au rapport d'Athenée, liv. 11, chap. 12. que dans le vers d'Homere le mot *peleïades*, qu'on a toujours expliqué *colombes*, est pour *pleïades*, pour les Pleïades filles d'Atlas. Cette constellation par son lever & par son coucher marque les saisons, le temps des semences, de la recolte & de la maturité des fruits, c'est pourquoy Homere a dit qu'elles portoient l'ambrosie à Jupiter, car ce sont les saisons & la recolte des fruits qui fournissent les libations & les sacrifices. Quand le Poëte ajoute que ces roches abattent toujours quelqu'une de ces estoiles, c'est une hyperbole poëtique pour faire croire que quand ces estoiles se couchent, se sont ces roches qui à cause de leur excessive hauteur les ont abattues, & que quand elles reparoissent, c'est Jupiter qui en

substituë d'autres, car leur nombre est toujours complet. Il faut avouër que cette explication est aussi ingenieuse que l'idée d'Homère est poëtique. Elle est mesme d'autant plus vraisemblable, que Simonide, Pindare, Eschylè & Theocrite ont dit comme nostre Poëte *peleïades* pour *pleïades*. Je sçay bien que Bochart a prétendu que c'est une fable Phenicienne née des mots *heman* & *emam*, dont le premier signifie des *colombes*, & l'autre un *prestre*, une *prestresse*. Ainsi quand ils disoient que des colombes nourrissoient Jupiter, ils parloient des prestres & des prestresses qui luy offroient des sacrifices, que l'Escriture sainte mesme appelle la viande, la nourriture de Dieu, *cibum Dei*. Mais de cette maniere que deviendra le reste de la fiction ! Comment ces roches étoient-elles de ces prestresses, & comment Jupiter en substituë-t-il d'autres en leur place ! Il faut que cela demeure sans explication, à moins que l'on ne dise qu'Homère a joint les deux idées, comme ce sont les Pleïades qui nourrissent Jupiter par les raisons qu'on a luës, il les a appellées *peleïades*, *colombes*, en faisant allusion à l'équivoque Phenicienne, & en la confirmant mesme dans sa langue, car la mesme équivoque qui est entre *heman*, *colombes*, & *emam*, *prestresses*, est entre *pleïades* & *peleïades*. Ainsi il ne faut rien changer dans la Fra-

duction. Je suis étonnée que Longin ait traité une fiction si grave. & si noble de niaiserie qui marque l'affoiblissement de l'esprit d'Homere. Cette critique n'est pas digne de luy. J'en ay parlé dans la Préface.

C'est la celebre navire Argo, qui chargée de la fleur des heros de la Grece.] J'ay voulu rendre toute la force & toute l'estendue du sens que renferme l'épithete qu'Homere donne à la navire Argo proprement, qui fait le soin de tout le monde, ce qui signifie deux choses, qui est celebre par tout le monde, & à laquelle tout le monde prend interest. Comme elle portoit la fleur des heros de la Grece, tout le monde avoit interest à sa conservation.

Page 349. *Si Junon ne l'eust conduite.]* Car Junon estant la patronne des Roys, elle ne pouvoit pas manquer d'avoir soin d'un vaisseau qui portoit tant de Princes. D'ailleurs, comme Junon est l'air, Homere dit poëtiquement que les Argonautes eurent un beau temps pour passer ces roches. Apollodore dit que la navire Argo eschapa par le secours que Thetis & les Nereïdes luy donnerent à la priere de Junon.

L'un porte sa cime jusqu'aux cieux.] La peinture que fait Homere de ces deux ro-

chers comme de deux monstres affreux sont admirables. Mais, dit-on, tous ces épisodes de Circé, des Sirenes, d'Antiphate, de Polyphème, de Scylla & de Charybde sont-ils vraisemblables ? Le merveilleux doit régner dans le Poëme Epique, cela est vrai, mais il ne doit pas détruire la vraisemblance, quoy qu'il passe les bornes de la raison. Aristote nous donne une règle pour justifier tous ces endroits, & pour nous faire entendre la grande adresse d'Homere. *Le Poëte, dit-il, doit piuttosto choisir les choses impossibles, pourvu qu'elles soient vraisemblables, que les possibles qui sont incroyables avec toute leur possibilité.* Poëtiq. chap. 15. Je ne fais qu'employer icy la Remarque de M. Dacier sur cet endroit de la Poëtiq. L'Iliade, l'Odyssée & l'Eneïde sont pleines de choses humainement impossibles, & qui ne laissent pas d'estre vraisemblables. Or il y a deux sortes de ces impossibilités qui sont pourtant dans les règles de la vraisemblance. Les premières, qu'on peut appeller les plus grandes & les plus incroyables, sont celles qui exigent toute la vraisemblance Divine, comme le cheval qui parle dans l'Iliade, la métamorphose du vaisseau d'Ulyssé en une pierre dans l'Odyssée, & celle des vaisseaux d'Enée en autant de Nymphes, dans l'Eneïde. Celles-là ne doivent pas estre trop fréquentes dans le Poëme, &

un Poëte rien doit pas abuser. Les autres sont celles qui estant impossibles, ne laissent pas d'estre vraysemblables, humainement, soit par elles-mesmes, soit par la credulité de ceux à qui on les debite.

C'est de cette derniere maniere qu'Homere a fait rentrer dans la vraysemblance humaine ce qui n'est point vraysemblable humainement comme l'histoire de Circé, d'Antiphate, de Polypheme, de Scylla, de Charybde, des Sirenes, &c. Car Homere a feint tres ingenieusement qu'Ulysse debite ces aventures aux Pheaciens, qui estoient des peuples sans esprit, simples & credules, & qui plongez dans une grande mollesse & dans une grande oyiveté, n'aimoient rien tant que les fables. Ce Poëte nous a marqué par avance le caractere de ces peuples, en nous avertissant au commencement du Liv. vi. *qu'ils habitoient loin des demeures des gens d'esprit.* Mais comme cette vraysemblance, qui se tire de la simplicité de ces peuples, ne devoit pas dispenser ce Poëte de conserver dans ces mesmes fables une autre sorte de vraysemblance pour les Lecteurs raisonnables & pour les sçavants, c'est à quoy il a pourvû avec beaucoup d'adresse, en cachant des veritez physiques ou morales sous ces allegories miraculeuses, & par-là il a réduit dans la verité & dans la vraysemblance poëtique toutes ces merveilles, Horace l'a

SUR L'ODYSSÉE. Livre XII. 393
voit bien compris, car il les appelle des
miracles esclatants. Art. poëtiq. N. 144.

... Ut speciosa dehinc miracula promat,
Antiphaten, Scyllamque, & cum Cyclope
Charybdin.

Longin les appelle des songes, mais des
songes de Jupiter. Eustathe a fort bien par-
lé sur la beauté de cette Poësie.

Dans l'ouverture est tournée vers le cou-
chant & vers l'Erebe] C'est à dire, vers
l'Empire des Morts, & c'est pour faire en-
tendre qu'on ne peut passer près de-là sans
se perdre.

Page 350. Ni les Dieux mesmes ne peu-
vent soutenir la vie] C'est une hyperbole
poëtiq. pour rendre la chose plus terrible.

Et pesche habilement les dauphins, les
chiens marins] Polybe avoit fait voir qu'Ho-
mere en descrivant cette pesche de Scylla,
a en vûe une pesche qui se faisoit effective-
ment dans ce destroit près de cette roche,
& qu'on appelloit la pesche des Galeotes, ou
chiens marins. On peut voir Strabon liv. I.
qui rapporte la description mesme que ce
grand Historien en avoit faite, & qui a
beaucoup de rapport avec ce qu'Homere
dit icy.

Page 351. On y voit un fignier sauvage

R v

dont les branches chargées de feuilles] Ces particularitez, qui ne paroissent d'aucune consequence, servent beaucoup à la vraisemblance, & sont croire que ce qu'on dit n'est pas une fable, mais une verité. Car qui est-ce qui s'aviserait de placer-là un figuier sauvage s'il n'y estoit pas effectivement? Homere se sert admirablement de cette adresse. Je l'ay desja fait remarquer ailleurs. Au reste ce figuier n'est pas imaginé icy en vain. Il sera d'un fort grand secours à Ulysse. Le Poëte dit que ses branches sont chargées de feuilles, pour faire entendre que la saison n'estoit pas encore fort avancée & qu'on estoit en automne, comme je l'ay desja dit.

Car chaque jour elle les engloutit par trois fois, & par trois fois elle les rejette] Strabon se sert avec raison de ce passage, pour faire voir qu'Homere a connu le flux & reflux de l'Océan. *Une marque du soin qu'Homere a eu de s'instruire de toutes choses,* dit-il, *c'est qu'il n'a pas ignoré le flux & reflux de l'Océan, car il l'appelle αὐπὸρ, qui s'en retourne, & il dit icy de Scylla que trois fois elle engloutit les eaux, & que trois fois elle les rejette. Ce qui ne se peut entendre que des marées réglées. Et quand il dit qu'elle les engloutit & les rejette trois fois, quoy-qu'on sçache qu'il n'y a par jour que deux marées, c'est ou une faute de co-*

niste qui a mis veis, trois fois, pour six, deux fois, ou un oubli. On pourroit croire aussi que c'est une exageration de la Déesse, qui pour rendre la chose plus terrible ajoute à la verité.

Taschez plustost de passer du costé de Scylla] C'est à dire, qu'au passage de ce destroit il vaut mieux costoyer l'Italie que la Sicile, parce qu'il y a moins de danger.

Page 352. Ne pourray-je pas venger sur cette dernière la mort de mes six Compagnons.] Voilà toujours le heros qui se déclare. Circé a beau luy dépeindre le plus affreux danger, il cherche à l'affronter pour venger ses Compagnons. Aussi la Déesse ne manque pas de relever cette intrepidité & cette magnanimité d'Ulysse.

Page 353. Appeller à vostre secours la Déesse Cratée] On prétend que cette Déesse Cratée est la mesme qu'Hecate; or Hecate est la Déesse des sorciers & des enchanteurs, elle preside aux enchantements & aux sortilèges. Je m' imagine donc que lorsque Circé dit à Ulysse que pour eschapper à ce monstre, il faut recourir à celle qui l'a enfanté, elle luy dit énigmatiquement que comme c'est la magie qui forme ce monstre, c'est aussi à la magie à l'affoiblir & à en garantir. Cette magie, c'est la Poésie d'Ho-

mere, la plus grande enchanteresse qui fut jamais, elle crée des monstres, mais quand elle est bien entendüe, elle les destruit, ou elle les affoiblit; car quand on separe la verité d'avec l'enchantement que l'art y a ad-jouté, ces monstres n'ont plus rien de redoutable.

Où paissent un grand nombre de bœufs & de moutons] La fable qu'Homere conte icy de ces troupeaux immortels consacrez au soleil, est fondée sur deux veritez constantes. La premiere, qu'il y avoit dans ces anciens temps des troupeaux entiers qui estoient consacrez aux Dieux, & qui par-là estoient sacrez & inviolables; & la seconde, que cette partie de la Sicile du costé du Pelore autour de Myles estoit un terroir tres-gras qui avoit d'excellents pasturages. Comme les troupeaux, qui y païssoient, estoient fort esparguez & fort respectez; Homere a tiré de-là l'idée de leur immortalité. Bochart a crü que cette fable de ces bœufs consacrez au Soleil est encore une fable Phenicienne, née de la conformité de ces deux mots Hebraïques *cheres*, qui signifie le soleil, & *chores* qui signifie labourer. Car sur cette conformité les Pheniciens se servoient apparemment du mesme mot, pour dire *bœuf qui laboure*, & *bœuf du Soleil*, & cette deffense de toucher aux bœufs du Soleil, n'est que l'ancienne loy qui deffendoit

de sacrifier le bœuf qui servoit au labourage.

*La belle Phaëtuse & la charmante Lam-
petie*] L'une est pour signifier la lumière du
Soleil, & l'autre la lumière de la Lune, ce
sont les deux bergeres de ces troupeaux,
parce qu'ils païssoient & le jour & la nuit.
Elles sont filles du Soleil & de la Déesse
Néceré, qui signifie la jeuneſſe, parce qu'elles
ne vicillissent jamais, & que la lumière est
toujours la meſme & a toujours le meſme
eſclat.

Page 354. *La Déesse reprit le chemin de
ſon Palais, & moy je retournay à mon vais-
ſeau*] Homere ne ſ'amuſe point icy à rap-
porter les adieux de Circé & d'Ulyſſe en ſe
ſeparant.

Page 355. *Un vent favorable qui donna
le temps à nos rameurs de ſe ſoulager*] Je
n'ay pû conſerver le terme de l'original, il
a fallu me contenter d'en rendre le ſens. Le
Grec dit : *Nous envoya un vent à pleines
voiles, brave compagnon.* εὐδλον' ἑταίρον. Et
cela eſt heureuſement dit, le bon vent eſt
un bon rameur & vaut mieux qu'un grand
nombre de rameurs.

J'avais vous en informer tous] Il y a pour-
tant une choſe qu'il leur cachera. Il ne leur
dira rien de ce que Circé luy a prédit, que
Scylla luy engloutiroit ſix de ſes Compa-
gnons, car cela ne ſerviroit qu'à les jeter
dans le deſeſpoir.

Page 357. *Et aussi-tost d'ayant leur voix elles se mirent à chanter*] Car ces bonnes personnes estoient fort sçavantes & grandes musiciennes. Et c'est de là mesme qu'elles ont esté appellées *Sirenes*. Car selon Borchart *sir* est un mot Punique, qui signifie *chant*, de sorte que *Sirene* signifie proprement un *monstre qui chante*, *monstrum canorum*. Ce qui convient fort bien aux personnes dont il parle.

Approchez de nous, genereux Ulysse] Elles nomment Ulysse par son nom, pour luy faire voir qu'elles sçavent toutes choses. Homere veut montrer par-là que la Poësie est une divination, une inspiration. Il y a un naturel merveilleux dans ce chant des Sirenes, & on doit appliquer à la Poësie d'Homere ce que ces Nymphes disent de leurs chants, *Jamais personne ne les a entendus sans les admirer, & sans y avoir appris une infinité de choses*. On peut voir sur cet endroit une Remarque de M. Dacier dans ses Commentaires d'Horace, epist. 11. liv. 1. tom. 8. pag. 156. Je n'en rapporteray que la fin. *Ciceron estoit si touché, dit-il, de la beauté de cet endroit, qu'il l'a voulu traduire dans son 5. liv. de finibus, où il nous fait remarquer une grande adresse du Poëte, qui voyant que sa fiction ne seroit jamais approuvée, s'il faisoit qu'un aussi grand homme qu'Ulysse pust estre re-*

tenu par la seule douceur de quelques petites chansons, luy fait promettre la science, qui sans miracle pouvoit faire oublier à Ulyffe l'amour qu'il avoit pour son pays, car il n'y a rien de si fort dans l'esprit des hommes que la curiosité & l'envie de tout sçavoir. Au reste, si quelqu'un veut se donner la peine de conferer la Traduction, que Cicéron a faite en vers de ce passage d'Homere, avec les vers de l'original, je suis presque seur qu'il avouera qu'il est difficile, mesme aux plus grands hommes, car quel plus grand homme que Cicéron? de traduire en vers ces excellents originaux, & d'opposer Poësie à Poësie.

Page 358. Pour ne pouvoir plus entendre ni les sons, ni la voix de ces enchanteresses] C'est ainsi, à mon avis, qu'il faut expliquer ces deux mots du texte *οἷος ἦν, οἷος ἦν* se dit du son des instrumens, & *οἷος ἦν* de la voix. Car de ces Sirenes, l'une chantoit, l'autre jouoit de la flute, & la troisieme jouoit de la lyre. *Harum una voce, altera tibiis, alia lyra canebat*: dit Servius.

Mes amis, nous ne sommes point novices à soutenir de grands maux] Naturellement il auroit fallu dire, mes amis, leur disois-je, &c. mais Ulyffe supprime ce mot leur disois-je, qui fait languir le discours. Homere s'accommode toujours au temps, & bien-

loin d'employer des paroles inutiles, il en retranche à propos de nécessaires pour suivre le mouvement de celuy qu'il fait parler. Ce discours d'Ulysse est parfait, il y a une grande éloquence dans ce qu'il dit, & beaucoup d'adresse dans ce qu'il supprime.

Page 360. *Par ma prudence, par mon courage & par mon adresse nous nous tirâmes de ce terrible danger*] Plutarque en parlant des occasions où il est permis aux grands hommes, aux hommes d'estat, qui manient de grandes affaires, de se louer & de parler magnifiquement d'eux-mêmes, n'oublie pas celle où se trouve icy Ulysse. Il voit, dit-il, *ses Compagnons effrayez de la fumée & des vagues, & du grand bruit qui sortoient des gouffres de Charyde & de Scylla. Il les rassure en les faisant ressouvenir de sa prudence, de son courage & de son adresse qui luy avoient fait trouver de si grandes ressources dans des dangers encore plus grands. Ce n'est point par vanité qu'il se donne ces grands éloges, c'est pour rendre le courage à ceux qu'il voit eslonner, & il leur donne sa vertu, sa capacité, son courage pour gages de la confiance qu'ils doivent avoir en luy. Voilà comme parle un homme sensé. J'ay donné à cette matiere un plus grand jour dans mon Traité des Causes de la Corruption du Goust, pag. 116. &c.*

Eloignez toujours vostre vaisseau de l'endroit où vous voyez cette fumée] Il veut qu'ils s'éloignent de la roche de Charybde qui est à la droite sur la coste de Sicile, & qu'ils s'approchent de Scylla qui est à la gauche sur la coste d'Italie.

Page 361. *Alors je ne me souvins plus de l'ordre trop dur que Circé m'avoit donné, j'endossay mes armes*] Circé luy avoit dit de ne pas prendre ses armes contre ce monstre de Scylla, parce qu'il estoit immortel & invincible. Mais un heros oublie cet ordre, & ne fait que ce que luy inspire son courage, qui veut qu'il se mette en estat de defendre ses Compagnons menacez d'un grand peril. Il se met mesme à l'endroit le plus exposé.

Quand elle les rejette, le bouillonnement des eaux, semblable à une cuve pressée par un feu violent] Je voy que ce passage a fait de la peine aux anciens Critiques, car pour l'expliquer ils ont voulu violenter les termes. Il n'y a rien de plus naturel que ce qu'Homere dit icy. Il attribué la cause du flux & reflux de la mer à Charybde. Expliquons ces termes, afin qu'il ne reste aucune difficulté. *ὅτ' ἐξέμωρε, quand Carybde rejete, revomit les eaux*, c'est à dire, dans le flux, lorsque la mer monte, c'est alors que les vagues s'élevent jusqu'à la cime des rochers de Scylla, car la mer s'éleve sur la

coste, & alors le bouillonnement de ces eaux est fort bien comparé à celui de l'eau d'une cuve que le feu fait monter & déborder; voilà le flux. *ὁρ' ἀναβοῶντες*, lorsque cette mesme Charybde attire & engloutit les eaux qu'elle avoit revomies. C'est à dire, lorsque la mer s'en retourne, qu'elle descend & se retire, alors on entend des mugissements horribles, & le sable des environs de Scylla paroist à découvert, car le sable ne paroist que quand la mer se retire. Et voilà le reflux fort bien expliqué. Il faut toujours se souvenir qu'Homere parle comme tous ces lieux estant dans l'Occan. Il n'y a rien de plus fort ni de mieux peint que tous ces tableaux, & on n'y apperçoit nullement la vieillesse d'Homere.

Page 362. *Au ré par le bruit, je tournay la vue du costé de mes Compagnons* Car comme il estoit sur la prouë & qu'il avoit toujours les yeux attachez sur la roche de Charybde, il ne voyoit pas ce qui se passoit derrière luy.

Comme un pescheur, qui se tenant sur la pointe d'un rocher avance] Cette comparaison douce empruntée d'un art agréable & employée pour une aventure horrible, fait icy un tres bon effet, & adoucit heureusement le ton atroce qui regne dans cette narration. Homere scait varier ses tons avec une adresse merveilleuse.

SUR L'ODYSSE'E. Livre XII. 403

Page 363. *Dont il a garni l'hameçon d'un appast trompeur au dessous de la corne qui le couvre*] Ce passage est assez expliqué par ce que j'ay dit sur un passage tout semblable du x xiv. Liv. de l'Iliade, tom. 3. pag. 594.

Nous arrivâmes incontinent à l'isle du Soleil] C'est à dire en Sicile, du costé du Pelore aux environs de Messine.

Page 365. *Vous estes le plus impitoyable & le plus dur de tous les hommes*] Homere est, je croy, le premier qui ait trouvé l'art de faire servir les reproches aux plus grands éloges. Ce qu'Euryloque en colere dit icy à Ulyse renferme un éloge parfait. Et un éloge que fait un homme en colere ne peut pas estre soupçonné de faux. Nous avons vû un exemple semblable dans le III. Liv. de l'Iliade où Paris dit à Hector que *la trempe de son cœur est comme celle du fer, &c.*

Il faut que vos entrailles soient toutes de fer] Nous disons encore de mesme qu'un *homme a un corps de fer, que c'est un corps de fer*, quand il resiste à de grands travaux sans en paroistre fatigué.

Page 368. *Car ils ne vouloient que conserver leur vie*] C'est, à mon avis, le seul véritable sens de ce mot *λιλαβόμενοι βίον*. Et c'est ce mesme passage qu'Hesychius avoit

en vûë quand il escrivoit, *βίοτιο, τῆς ζωῆς*. Pendant qu'ils purent conserver leur vie, sans toucher à ces troupeaux, ils obéirent à Ulyffe, mais dès que les provisions leur manquerent, & qu'ils se virent en estat de mourir de faim, la tentation fut si violente, qu'ils ne purent y résister. Cependant cette extremité ne les justifia point. Il n'y a point d'estat qui dispense d'obéir aux ordres des Dieux.

Page 369. *Les poissons, les oyseaux marins*] Ces *oyseaux marins* peuvent estre regis par le mot *chasser*. On peut les faire regir aussi par le mot *pescher*, car les oyseaux, & sur-tout les oyseaux marins, comme l'a remarqué Eustathe, se prennent fort bien à l'hameçon, à cause de l'appât dont ils sont friands.

Cependant je m'enfonçay dans l'isle] Il falloit bien trouver un prétexte vraisemblable pour faire éloigner Ulyffe, car s'il eust esté present, ses Compagnons n'auroient jamais osé luy desobéir en face, & le prétexte le plus raisonnable, c'estoit d'aller faire ses prieres aux Dieux.

Page 370. *Et faisons un sacrifice aux Dieux immortels*] Euryloque veut porter ses Compagnons à commettre un sacrilege, & pour y réussir il donne à ce crime une couleur de pieté; *Faisons, dit-il, un sacrifice aux Dieux immortels*. Euryloque ignore que

Dieu aime mieux l'obéissance que le sacrifice. Homere connoissoit bien les hommes, ils cherchent des prétextes pour autoriser leurs crimes, & ils se flatent que Dieu sera satisfait de ces vaines couleurs.

Aux Dieux immortels] Il ne veut pas sacrifier au Soleil seul, mais à tous les Dieux, afin que les autres Dieux gagnés par ce sacrifice, s'opposent au Soleil s'il veut les punir.

Notre premier soin sera d'élever au Pere du jour un beau temple] Après avoir tasché de gagner tous les Dieux par un sacrifice, il veut prendre le Soleil mesme par l'intérest, il luy voule un temple, car tout est à bon marché pour les hommes quand il ne leur en coute que des vœux pour satisfaire leur passion.

Que nous enrichirons de quantité d'offrandes tres magnifiques] Eustathe a fort bien vû qu'icy ἀγάλματα ne signifie pas des statues, mais des offrandes, ἀναθήματα qui sont les ornemens des temples, car ἀγάλμα signifie ἀγαλλιαματα, ἀγλαίσματα, toutes les choses dont on se pare, comme dans ce passage du 1v. Liv. de l'Iliade, où en parlant de Iivoyre teint en pourpre, Homere dit, βασιλῆϊ κίττα ἀγάλμα. Il est reservé pour la parure d'un Roy. Sur quoy Hesychius a tres bien dit, ἀγάλμα, πῶν ἐφ' ὧν τις

αγαλλεσται, ουχ, ως η αυνηθα τὸ ζῶαν. *Αγαλλεσται* signifie tout ce dont on se paret, & non pas une statue, comme on l'emploie ordinairement.

Page 371. *Et comme ils n'avoient point d'orge pour le consacrer, selon la coutume, ils prirent des feuilles de chesne*] Quand on manquoit de quelque chose necessaire pour le sacrifice, on y suppleoit en faisant servir au mesme usage les choses les plus communes qu'on avoit sous la main.

Page 372. *En mesme temps la belle Lampetie alla porter au Soleil la terrible nouvelle*] Puisque le Soleil voit tout, qu'est-il besoin qu'un courrier aille luy porter cette nouvelle ! Mais ce courrier n'est autre que sa lumiere mesme.

Vengez-moy des Compagnons d'Ulysse fils de Laërte] Le Soleil prie les autres Dieux de le venger, parce qu'il ne peut pas se venger luy-mesme, car il n'a d'autres armes que sa lumiere & sa chaleur, qui luy sont inutiles contre ces sacrileges.

Page 373. *Je descendray dans l'Erebe & je n'esclaireray plus que les morts*] Ce passage me paroist considerable. Il semble qu'Homere avoit attendu parler du miracle de Josué, lorsqu'à sa parole le soleil s'arresta au milieu du ciel. *Stetit itaque sol in medio caeli; & non festinavit occumbere spatio unius*

SUR L'ODYSSEE. Livre XII. 407
diei. Sol. 10. 13: Si le soleil peut s'arrester
un jour entier au haut du ciel, ne pourra-
il pas s'arrester aussi sous la terre!

*Et cette conversation des Dieux, je l'ap-
pris de la belle Calypso]* Il faut que dans le
Poëme Epique il n'y ait rien sans fonde-
ment. Ce qu'Ulysse rapporte icy de cette
conversation des Dieux auroit parü une fa-
ble incroyable & hors de toute vraysem-
blance, s'il n'avoit dit de qui il la tenoit,
car Ulysse ne pouvoit pas estre informé par
luy-mesme de ce qui se passoit dans le ciel.
Voilà pourquoy il nomme ses auteurs. Et
par cette adresse le Poëte donne à sa fable
tout l'air de la verité.

Qui me dit la tenir de Mercure mesme]
Car Calypso, toute Déesse qu'elle estoit, ne
pouvoit pas sçavoir cette conversation, si
quelqu'un des grands Dieux ne la luy avoit
apprise.

Page 374. *Les chairs qui rotissoient sur
les charbons commencerent à mugir]* Voicy
un grand prodige, mais que ne peut pas se
permettre la Poësie sur le fait des prodiges,
lorsque l'Histoire mesme en rapporte de
tout pareils. Herodote à la fin de son der-
nier livre nous raconte que les Grecs ayant
mené à Seste quelques prisonniers qu'ils
avoient faits de l'armée de Xerxés, & entre
autres un de ses generaux appellé Attayetes

& son fils ; un de ceux qui les gardoient faisant griller un jour des poissons pour son dîner, tout à coup ces poissons se mirent à bondir & à palpiter comme des poissons vivants. Ceux qui estoient présents, estant estonnez, Attayetes appella son garde, & luy dit : *Ne t'allarme point de ce prodige, il ne te regarde point, il ne regarde que moy, c'est Protefilas qui m'avertit que queyqu'on mort & embaumé, il a le pouvoir de me punir. Si ce prodige arrive pour Protefilas, dont Attayetes avoit pillé le temple, que ne doit-il pas arriver pour le Soleil contre lequel on a commis un si grand sacrilege.*

Mes Compagnons passerent six jours entiers à faire bonne chere] Il dit : *Mes Compagnons passerent, &c.* pour faire entendre qu'il ne prit aucune part à cette bonne chere, pour ne pas participer au sacrilege dont cette bonne chere estoit le fruit.

Page 376. *Mais toute voye de salut leur estoit fermée par l'ordre de Jupiter*] Tout ce passage presente une leçon cachée qu'il est bon de développer. Tous les Compagnons d'Ulysse estoient coupables, ils périrent tous; Ulysse estoit seul innocent, il fut seul sauvé.

Un second coup de vent beaucoup plus fort vint briser mon mast par le pied] Et ce fut

fut le salut d'Ulyffe, car ce mast estant brisé, il s'en servit pour fortifier & pour doubler, sil est permis de parler ainsi, la quille de son vaisseau, qui par-là fut plus en estat de résister à l'effort des vagues.

Page 377. *Et ce fut justement dans le moment que celle-cy engloutissoit les flots*] C'est à dire, dans le temps que la mer baïsoit & qu'elle se retiroit des costes de Scylla, & c'est à dire, pendant le reflux. On s'est infiniment trompé à ces passages où il est parlé des marées. On a pris icy le reflux pour le flux, & plus bas on a fait tout le contraire.

Comme un oyseau de nuit] Car on prétend que cet oyseau de nuit, *νυκτερις*, la chauve-souris, ne se perche pas sur les branches, mais qu'elle s'y pend, comme on le verra à la fin de ce Poëme.

Page 378. *En attendant que le monstre, en rejetant les flots*] Comme dans le passage rapporté dans la Remarque qui est avant la précédente, on a pris le reflux pour le flux, icy en continuant la mesme faute on a pris le flux pour le reflux. Ce fut dans le temps du reflux, c'est à dire, lorsque la mer baïsoit, qu'Ulyffe se trouva entre Scylla & Charybde, & qu'il pensa estre entraîné dans cette dernière par le courant, alors il se prit aux branches du figuier, & ainsi suspendu attendit que Charybde revomist les flots,

C'est à dire, que la mer remontaſt vers ſes coſtes de Scylla, & par conſequent il attendit le flux.

Car dans le temps que le juge après avoir jugé quantité de procès] Rien ne fait plus d'honneur à Homere que les fauſſes critiques qu'on a faites contre luy. Cet endroit en a fourni une qui merite d'eſtre rapportée. L'Auteur moderne, qui entre autres grands deſſeins avoit entrepris de rendre Homere ridicule, n'a fait que ſe couvrir de ridicule luy-meſme. Ce grand Critique a crû trouver icy une tres groſſe impertinence, mais elle n'y eſt que dans ſa Traduction. Ulyſſe, dit-il, eſtant porté ſur ſon maſt brisé vers la Charybde, juſtement dans le temps que l'eau s'élevoit, & craignant de tomber au fond, quand l'eau viendroit à redeſcendre, il ſe prit à un figuier ſauvage qui ſortoit du haut du rocher, où il s'attacha comme une chauveſouris, où il attendoit ainſi ſuspendu que ſon maſt, qui eſtoit allé à fond, revint ſur l'eau, adjoutant que lorsqu'il le vit revenir, il fut auſſi aiſe qu'un juge qui ſe leve de deſſus ſon ſiege pour aller diſner, après avoir jugé pluſieurs procès. Il triomphe de cette comparaiſon bizarre de la joye d'Ulyſſe avec la joye d'un juge qui va diſner. Il deſſie ſes adverſaires de luy montrer qu'il n'a pas fidellement traduit le texte d'Homere. Eſt-ce que je ne traduis pas ſi-

SUR L'ODYSSÉE. Livre XII. *411*
dellement le texte d'Homere ! A quoy le
President répond : C'en est bien la substance,
mais il faudroit voir comment cela est énoncé
dans le Grec. Le Chevalier, aussi fin que le
President, ajoute, N'y a-t-il pas dans le
Grec des mots Grecs qui répondent aux mots
François ! Et après quelques railleries tres
fades, le mesme Chevalier finit par cette
belle conclusion : Dès le moment qu'Home-
re, tout Homere qu'il est, veut trouver de la
ressemblance entre un homme qui se réjouit
de voir son mast revenir sur l'eau, à un juge
qui se leve pour aller dîner après avoir jugé
plusieurs procès, il ne scauroit dire qu'une
impertinence. Il a raison, mais l'impertinence
ne vient pas d'Homere, elle vient de luy,
comme M. Despreaux l'a fort bien fait voir
dans ses Reflexions sur Longin, Reflex. 6.
Ce mauvais Critique, dit-il, fait icy une des
plus énormes bevües qui ayent jamais esté
faites, prenant une date pour une compa-
raison. En effet il n'y a aucune comparai-
son dans ce passage, & il n'y a personne qui
ne voye que c'est une date toute simple,
Dans le temps que le juge après avoir jugé
plusieurs procès. C'est comme s'il disoit, vers
les deux heures après midy. Ce pauvre Cri-
tique ne sca voit pas que dans ces anciens
temps le jour n'estoit pas encore partagé en
heures, car on ne connoissoit les heures que
pour les saisons, & que l'on datoit par les

fonctions de la journée, quand le juge en-
 troit à son tribunal, quand il en sortoit, &c.
 En voicy une preuve bien claire, par un pas-
 sage d'Hippocrate que M. Dacier m'a four-
 ni, & qui est précisément la même date que
 celle d'Homere. Ce grand personnage parle
 d'un homme qui ayant esté blessé le matin
 d'un javelot dans le foye, mourut le jour mê-
 me un peu avant le temps dont Homere parle,
 ἔθαν, dit-il, ὅπῳ ἀγροῦν ἀνέμει. Il mourut
 avant que le juge levast le siege, avant que
 l'assemblée fust congédée. Ou comme d'au-
 très l'expliquent, avant que le marché fust
 fini. On trouve une pareille date dans Xé-
 nophon. καὶ ἔθαν τὴν ἡμέραν ἀπὸ τοῦ
 ποταμοῦ. lib. 1. de exped. Cyr. Dans le temps
 que le marché estoit plein de gens, Mais ce
 n'est pas la seule bevûe que cet Auteur ait
 faite sur ce passage; il a encore confondu les
 marées. Ulysse, dit-il; porté sur son mast
 brisé justement dans le temps que l'eau se
 levait. Cela est faux & ne scauroit estre, ce
 ne fut point dans le temps du flux, mais
 dans celui du reflux qu'Ulysse porté sur ce
 mast craignit d'estre entraîné dans la Cha-
 rybde, le flux au contraire l'en éloignoit, &
 il ne craignit pas non plus de tomber au fond
 quand l'eau viendroit à redescendre. Ce
 n'est qu'un pur galimatias. Ulysse pour évit-
 ter que le reflux ne l'entraînast dans le
 gouffre de Charybde, se prit au figuier, &

ainsi suspendu il attendit, non que l'eau vint à redescendre, mais au contraire que l'eau vint à remonter, c'est à dire, qu'il attendit que Charybde revomit les eaux, & c'estoit le flux. Je suis fâchée que M. Despreaux n'ait pas relevé ces fautes, & plus encore, que luy-mesme y soit tombé, car il a pris aussi le flux pour le reflux. Dans l'esperance, dit-il, que le reflux venant, la Charybde pourroit enfin revomir le débris de son vaisseau. Il falloit dire le flux venant. En effet le flux estoit lorsque la Charybde revomit les eaux, car c'estoit alors que la mer montoit vers la coste. Cela est assez prouvé, & j'espere qu'il paroïtra sensible à tout le monde.

Je vis sortir mon mast. On ne peut pas déterminer précisément le temps qu'Ulyse demeura suspendu à son figuier, car cela dépend du moment du reflux qu'il s'y attacha. Dans un jour lunaire il y a deux marées, c'est à dire, que la mer monte & descend deux fois par jour. Ainsi elle est environ six heures à monter, & autant à descendre. Ulyse s'attacha à son figuier quand elle descendoit, & y demeura jusqu'à ce qu'elle remontast. Il suffit qu'Homere nous ait que ce fut justement lorsque le juge quittoit son siege, & ce n'estoit que vers la huitième heure du jour, c'est à dire, vers nos deux heures après midy.

Et je tombay un peu à costé avec un grand bruit] La prudence n'abandonné jamais Ulysse. Il ne se laisse pas tomber sur le mast, car il pouvoit s'y blesser, mais il tombe un peu à costé, *παρῆς*, vis-à-vis du milieu, & à portée de l'accrocher.

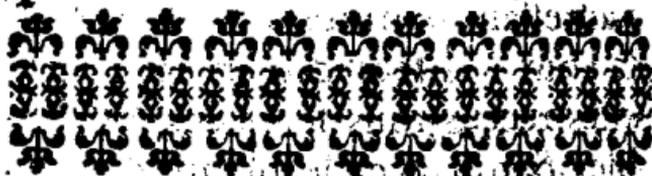
Le pere des Dieux & des hommes ne permit pas que je repassasse près de Scylla] C'estoit une faveur bien évidente, car le flot, c'est à dire, la mer qui montoit, le portoit sur cette coste.

Je fus porté en cet estat au gré des flots & des vents neuf jours entiers, & la dixième nuit les Dieux me firent aborder à l'isle d'Ogygie] Il fut donc balotté sur ce mast dix jours entiers, & par consequent sans prendre aucune nourriture. Longin a trouvé cela si peu vraysemblable, qu'il le traite de badinerie qui marque que l'esprit d'Homere commençoit à s'esteindre. En quoy il s'est infiniment trompé, comme je l'ay montré dans la Préface, où j'ay fait voir que des hommes battus de la tempeste ont esté plus de dix jours sans manger.

Argument du Livre XIII

Alcinoüs & toute sa cour ont pris tant de plaisir à entendre le recit des aventures d'Ulyffe, qu'ils luy font de nouveaux presens. Ils mettent en foule dans son vaisseau tout ce qui est necessaire pour son voyage. Ulyffe prend congé du Roy, & s'embarque. Ceux qui le conduisent le descendent à terre sur le rivage d'Ithaque pendant qu'il est endormi, & s'en retournent. A leur retour Neptune change en pierre leur vaisseau. Minerve s'apparoist à Ulyffe sur le rivage ; elle luy donne ses conseils sur la maniere dont il doit se conduire pour tuer les Poursuivants, l'oblige à retirer dans une grotte voisine toutes ses richesses, & le metamorphose en vieillard.

623



L'ODYSSÉE

D'HOMÈRE.

LIVRE XIII.

ULYSSE finit ainsi le recit de
 ses aventures. Le silence re-
 gne dans l'assemblée des Pheaciens,
 & tous ceux qui sont dans cette
 salle magnifique ne sont occupez
 que du plaisir qu'ils ont eü à l'en-
 tendre. Enfin Alcinoüs prenant la
 » parole, dit : Ulyffe, puisque vous
 » estes venu dans mon Palais, je ne
 » croy pas qu'à vostre départ de cette
 » isle vous vous égariez de vostre
 » chemin, & que vous esprouviez les
 » mesmes traverses que vous avez es-
 » prouvées avant que d'y arriver. Et

s'adressant ensuite aux Princes de
 la cour, il leur dit : Princes, qui
 estes receus tous les jours à ma ta-
 ble, & qui avez le plaisir d'enten-
 dre ce chantre divin, escoutez l'or-
 dre que j'ay à vous donner. Nous
 avons desja régale nostre hoste d'ha-
 bits magnifiques, de beaucoup d'or
 en masse & de plusieurs autres pre-
 sents que vous, qui par vos conseils
 m'aydez à gouverner mes peup-
 les, luy avez donnez liberalement.
 Mais que chacun de nous luy don-
 ne encore un tre pied & une cu-
 vette, & dans la premiere assem-
 blée du peuple nous retirerons
 par une imposition generale la dé-
 pense que nous aurons faite, car
 il n'est pas juste qu'elle tombe sur
 un seul.

Tous les Princes approuverent
 l'ordre d'Alcinous & l'expedient
 qu'il ouvroit, & en mesme temps
 ils se retirerent chacun dans son Pa-
 lais pour aller prendre quelque re-

pos. Le lendemain dès que l'estoile du matin eut fait place à l'aurore, ils vont tous porter leurs cuvettes & leurs trepieds dans le vaisseau. Le Roy s'y rendit aussi, & il voulut prendre la peine de placer & de ranger luy-mesme tous ces vases sous les bancs, afin que les rameurs n'en pussent estre incommodés dans leur manœuvre. L'assemblée retourne ensuite au Palais, où l'on prépara un grand festin. Alcinoüs offrit en sacrifice un taureau au Dieu qui regne sur les Dieux & sur les hommes. Quand on eut fait bruffer les cuisses sur l'autel selon la coutume, on se mit à table, & le chantre Demodocus, que les peuples honnoient comme un Dieu, rendit le repas délicieux par ses chants admirables. Mais Ulysse tournoit souvent la teste pour voir le soleil dont la course luy paroissoit trop lente. Il auroit souhaité que cet astre eust hasté son cou-

cher pour feconder l'impatience qu'il avoit de partir. Comme un laboureur, qui du foc de fa charuë a fendu le fein d'un gueret, & y a tracé de penibles sillons toute la journée, voit avec plaisir le soleil se précipiter dans l'Océan & amener l'heure du foupper, il s'en retourne avec joye, la lassitude luy faisant presque manquer les genoux; le coucher du soleil fait le mesme plaisir à Ulyffe. Sans perdre un moment il adresse la parole aux Pheaciens, & sur-tout au Roy, à qui il parle en ces termes: Alcinoüs, que l'esclat de la majesté fait aisément reconnoistre pour le maître de ces peuples, & vous, Princes des Pheaciens, faites promptement, je vous prie, vos libations, afin que vous me renvoyiez dans l'heureux estat où vous m'avez mis, & que je vous dise les derniers adieux. Tout ce que je desirois de vous est executé, & vostre genero-

» sité a surpassé toutes mes esperan-
 » ces. Non seulement vous me four-
 » nissez tout ce qui est necessaire pour
 » mon voyage , mais vous m'avez
 » comblé de presens , veüillent les
 » Dieux les rendre heureux pour
 » moy. Que je retrouve dans mon
 » Palais ma femme telle que je la de-
 » sire , & tous mes amis en parfaite
 » santé. Et pour vous, puissiez-vous
 » estre icy long-temps la consolation
 » & la joye de vos femmes & de vos
 » enfans , & que les Dieux vous
 » donnent toutes les vertus, qu'ils
 » répandent sur vous à pleines mains
 » toutes fortes de prosperitez , &
 » qu'ils détournent tous les maux de
 » dessus vos peuples.

Ce compliment plut merveil-
 leusement au Roy & à toute la
 cour. Sur l'heure on donne ordre
 que tout fust prest pour le départ.
 Et le Roy s'adressant au heraut
 » Pontonoüs , luy dit : Pontonoüs
 » remplissez une urne du plus excel-

lent vin & presentez-en dans des
 coupes à tous ceux qui sont icy
 presents, afin qu'après qu'ils auront
 tous fait les libations, nous lais-
 sons partir nostre hôte, & qu'il
 s'embarque sans perdre un moment
 pour s'en retourner dans sa chere
 patrie.

Pontonous obéit. Il remplit une
 urne de vin & en verse dans les
 coupes à toute l'assemblée; chacun
 sans se lever de son siege fait les
 libations aux Dieux immortels qui
 habitent le brillant Olympe; U-
 lysses seul se leva, & presentant sa
 coupe à la Reyne, il luy parla en
 ces termes: Grande Princesse, soyez
 toujours heureuse au milieu de vos
 Estats; & que ce ne soit qu'au bout
 d'une longue vieillesse que rassasiée
 de jours vous payiez le tribut que
 tous les hommes doivent à la Na-
 ture. Je m'en retourne dans ma pa-
 trie comblé de vos bienfaits. Que
 la joye & les plaisirs n'abandon-

» nent jamais cette demeure, & que
 » toujours aimée & estimée du Roy
 » vostre espoux & des Princes vos
 » enfants, vous receviez continuelle-
 » ment de vos sujets les marques d'a-
 » mour & de respect qu'ils vous doi-
 » vent.

En achevant ces mots, Ulyffe
 fortit de la salle. Alcinoüs luy don-
 na un heraut pour le conduire à
 son vaisseau, & la Reyne Areté luy
 donna plusieurs de ses femmes pour
 porter les presens & les provisions.
 L'une estoit chargée des tuniques
 & des manteaux, l'autre portoit la
 cassette, une troisiéme portoit le
 pain & le vin.

Quand on fut arrivé au port,
 ceux qui devoient conduire Ulyf-
 se, embarquent les provisions &
 dressent un lit pour luy sur le til-
 lac, où ils estendent des peaux &
 des estoifes pour servir de couver-
 tures. Ulyffe monte & se couche,
 les rameurs se placent sur leurs

bancs en bon ordre , détachent le cable qui arrestoit le vaisseau à un rocher, & en se courbant & se renversant , ils font blanchir la mer sous l'effort de leurs rames.

Cependant le sommeil s'empare des paupieres d'Ulysse , mais un sommeil si doux & si profond, que ce Prince ressembloit moins à un homme endormi qu'à un homme mort. Comme on voit un quadrigé partir de la barriere au premier signal, & fendre rapidement les airs, la teste des chevaux toujours relevée ; le vaisseau d'Ulysse fendoit la mer avec la mesme rapidité , la poupe toujours haute , & laissoit derriere luy de longs sillons de flots tout blancs d'escume ; le vol de l'espervier mesme , qui est le plus viste des oyseaux, n'auroit pû égaler sa vistesse, si grande estoit la legereté de ce vaisseau , qui portoit un homme dont la sagesse estoit égale à celle des Dieux. Jusques là

ce Prince avoit essuyé des maux infinis, soit dans les guerres qu'il avoit heureusement terminées, soit sur la mer; mais alors plongé dans un profond sommeil il oubloit toutes ses peines. Quand la brillante estoile qui annonce l'arrivée de l'aurore se leva, le vaisseau aborda aux terres d'Ithaque. Il y a dans cette coste un port qu'on appelle le port du vieillard Phorcyné un des Dieux marins; il est entre deux grandes rades herissées de rochers qui avancent extremement dans la mer, & qui le mettent à l'abri des vents. Dès que les vaisseaux y sont entrez, ils n'ont rien à craindre, & ils y sont en seureté sans estre attachez. Ce port est couronné d'un bois d'oliviers, qui par leur ombre y entretiennent une fraischeur agreable, & près de ce bois est un antre profond & délicieux consacré aux Nymphes qu'on appelle Nayades. Tout au-

tour de l'ancre en dedans on voit de grandes urnes & des cruches de belle pierre qui servent de ruches à des essains d'abeilles qui y font leur miel. On y voit aussi de grands mestiers taillez dans la pierre, sur lesquels les belles Nymphes travaillent à des estoffes de pourpre qui font la merveille des yeux. Ce lieu charmant est arrosé par des fontaines dont l'eau ne tarit jamais. Pour y entrer il y a deux portes, l'une au septentrion toujours ouverte aux hommes, & l'autre au midy plus divine, car elle n'est ouverte qu'aux Dieux.

Les rameurs d'Ulysse entrent dans ce port qu'ils connoissoient depuis long-temps, & leur vaisseau avance dans les terres jusqu'à la moitié de sa longueur, si grand estoit le mouvement qu'ils luy avoient imprimé par la force de leurs rames. Ils descendent à terre, enlèvent Ulysse tout endormi avec

son lit , & l'exposent sur le rivage sans qu'il s'éveille. Ils prennent toutes les hardes & tous les beaux presens que les Pheaciens luy avoient faits , par l'inspiration de la genereuse Minerve. Ils les mettent au pied d'un olivier hors du chemin, de peur qu'ils ne fussent exposez au pillage si quelque voyageur venoit à passer par-là avant son réveil. Cela estant fait, ils se rembarquent & reprennent le chemin de Scherie.

Neptune n'oublia pas les menaces qu'il avoit faites à Ulysse , & s'adressant à Jupiter . comme pour interroger sa providence, il luy dit :

» Grand Jupiter , pere des Dieux &
 » des hommes, je ne seray donc plus
 » honoré parmi les Dieux immor-
 » tels , puisque des mortels comme
 » les Pheaciens, qui mesme font des-
 » cendus de moy, me méprisent. Je
 » me persuadois qu'Ulysse ne re-
 » tourneroit dans sa patrie qu'après

avoir souffert encore bien des peines & soutenu les nouveaux travaux que je luy préparois, car je ne luy avois pas absolument fermé toutes les voyes de retour, depuis que vous luy aviez promis qu'il arriveroit chez luy & que vous luy aviez confirmé cette promesse par un signe de teste, qui est le sceau assure de l'infailibilité de tout ce que vous promettez. Bien-loin qu'il ait souffert à ce retour le moindre travail, la moindre peine, les Pheaciens l'ont conduit sur la vaste mer, l'ont posé tout endormi sur les costes d'Ithaque & l'ont comblé de presens, car ils luy ont donné tant d'airain, tant d'or & une si grande quantité d'habits, qu'il n'en auroit jamais tant emporté de Troye, s'il estoit arrivé heureusement dans son Palais avec tout son butin.

Le maistre du tonnerre luy répond: Dieu puissant, qui esbran-

» lez quand il vous plait les fonde-
 » ments de la terre, quels discours
 » venez-vous de tenir ! Les Dieux
 » immortels ne cesseront jamais de
 » vous honorer. Il seroit difficile
 » de mépriser un Dieu aussi ancien
 » que vous, aussi grand & aussi res-
 » pectable. Que s'il y a quelque mor-
 » tel qui malgré sa faiblesse ait l'im-
 » solence de vous refuser l'honneur
 » qui vous est dû, les voyes de la
 » vengeance ne vous sont-elles pas
 » toujours ouvertes ! Faites donc ce
 » que vous trouverez à propos, sa-
 » tisfaites-vous, & que rien ne vous
 » retienne.
 » Je me satisferay tres prompte-
 » ment, repartit Neptune, comme
 » vous m'en donnez la permission.
 » Mais je crains toujours de vous
 » offenser, & je redoute vostre con-
 » lere. Pour plus grande feureté je
 » vais donc vous communiquer mon
 » dessein. Je veux faire perir ce beau
 » vaisseau des Pheaciens au milieu de

la mer pendant qu'il s'en retourne, «
 afin qu'instruits par cet exemple, «
 ils renonceroient à remener désormais «
 les hommes qui aborderoient chez «
 eux; & je veux couvrir leur ville «
 d'une haute montagne qui mena- «
 cera toujours de l'escrafer. «

En bien, répondit le maistre des «
 Dieux; voicy de quelle maniere je «
 croy que vous devez executer cette «
 vengeance; Quand tout le peuple «
 sera sorti de la ville pour voir ar- «
 river ce beau vaisseau, & qu'on le «
 verra voguer à pleines voiles, chan- «
 ger le tout à coup en un grand ro- «
 cher près de la terre, & conservez- «
 luy la figure de vaisseau, afin que «
 tous les hommes soient émerveil- «
 lez & estonnez de ce prodige; en- «
 suite couvrez leur ville d'une haute «
 montagne, qui ne cessera jamais de «
 les effrayer.

Neptune n'eut pas plustost en- «
 tendu cet avis, qu'il se rendit tres «
 promptement à l'isle de Scherie, «

qui est la patrie des Pheaciens, & attendit-là le retour du vaisseau. Il n'eut pas le temps de s'impatienter, car dans le moment on vit ce vaisseau qui fendoit les ondes avec une merveilleuse legereté. Neptune s'en approche, & le pouissant du plat de la main, il le change en un grand rocher auquel il donne de profondes racines, qui en l'arrestant sur les flots, appuyent ses fondements dans les abysses. Ce Dieu s'éloigna en mesme temps. Les Pheaciens, qui estoient tous sortis de la ville, estonnez de ce prodige,

» se disoient l'un à l'autre : Grands
 » Dieux, qui est-ce qui a lié nostre
 » vaisseau sur la mer à la fin de sa
 » course ! car le vaisseau paroissoit
 » tout entier. Ils tenoient tous le
 mesme langage & aucun ne sçavoit comment cela estoit arrivé, lorsqu'Alcinoüs s'avançant au milieu d'eux, leur parla en ces termes.

» Mes amis, voicy l'accomplisse-

ment des anciens oracles que mon pere m'avoit annoncez. Il me disoit toujours que Neptune estoit irrité contre nous de ce que nous estions les meilleurs pilotes qu'il y eust au monde, & que nous ne relevions point de luy. Et il ajoutoit qu'un jour ce Dieu feroit périr au milieu des flots un de nos meilleurs vaisseaux qui reviendrait de conduire un mortel dans sa patrie, & qu'il couvrirait nostre ville d'une montagne qui nous effrayeroit toujours. Voilà les anciennes propheties que m'annonçoit ce bon vieillard, & les voilà à moitié accomplies. Mais allons executons tous l'ordre que je vais donner; renoncez tous desormais à conduire les estrangers qui arriveront chez nous, promettez que vous n'en conduirez jamais aucun, & immolons à Neptune douze taureaux choisis pour tascher de l'apaiser, & pour l'empescher d'ache-

vers sa vengeance, en couvrant nos-
 tre ville de cette haute montagne
 dont nous sommes encore menacez.

Ainsi parla le Roy. Les peuples
 furent saisis de frayeur & préparè-
 rent le sacrifice.

Pendant que les Princes & Chefs
 des Pheaciens faisoient leurs prie-
 res à Neptune autour de son au-
 tel, Ulysse, qui estoit profondément
 endormi sur sa terre natale, se re-
 veilla de son somme; il ne recon-
 nut point du tout cette terre che-
 rie, il en estoit absent depuis trop
 long-temps, & la Déesse Minerve
 l'enveloppa sur le champ d'un es-
 pais nuage, afin qu'il ne pust la re-
 connoistre, & qu'elle eust le temps
 de l'avertir de tout ce qu'il avoit
 à faire. Car il falloit qu'il ne fust
 reconnu ni de sa femme ni de ses
 amis, ni de ses citoyens, avant
 qu'il eust tiré vengeance de l'in-
 justice & de l'insolence des Pour-
 suivants. Voilà pourquoy cette
 Déesse

Déesse fit que toute la face du pays
 luy parut changée, les grands che-
 mins, les ports, la plage, les ro-
 chers qui s'avançoient dans la mer,
 & les arbres mesmes ; en un mot,
 rien n'estoit reconnoissable pour
 luy. Il se leva plein d'estonnement,
 jettant sa vûe de tous costez, &
 frappant ses cuisses, il dit avec de
 profonds soupirs : Ah ! malheureux
 que je suis, dans quel pays me
 trouvoy-je ! Vais-je tomber entre
 les mains d'hommes cruels & sau-
 vages, ou entre les mains d'hom-
 mes hospitaliers & pieux ! Où vais-
 je porter toutes les richesses que
 j'ay avec moy ! Où vais-je moy-
 mesme m'égarer & me perdre !
 Plust aux Dieux que je fusse de-
 meuré parmi les Pheaciens, ou que
 j'eusse esté à la cour de quelqu'au-
 tre Prince qui m'auroit bien receu
 & m'auroit renvoyé dans mes Es-
 tats. Presentement je ne sçay où
 cacher tous ces presens pour les

» mettre en seureté, car il n'y a pas
 » d'apparence de les laisser icy, ils de-
 » viendroient bien-tost la proye du
 » premier passant. Grands Dieux!
 » les Princes & les Chefs des Phea-
 » ciens n'estoient donc pas si sages ni
 » si justes que je pensois. Ils m'a-
 » voient promis de me remener à ma
 » chere Ithaque, & ils m'ont exposé
 » sur une terre estrangere! Que Ju-
 » piter protecteur des supplians, &
 » dont les yeux sont toujours ou-
 » verts sur les voyes des hommes
 » pour punir ceux qui font mal,
 » punisse la perfidie de ces malheu-
 » reux qui m'ont trompé. Mais il
 » faut que je compte tous mes tre-
 » sors, & que je voye si ces perfides,
 » en se retirant, ne m'en ont pas em-
 » porté une partie.

En finissant ces mots il fait une
 revûë exacte de ses trepieds, de ses
 cuvettes, de ses barres d'or & de
 ses habits, & il trouve qu'il n'y
 manquoit rien. Delivré de cette

inquiétude, il ne fait plus que soupirer après sa chere patrie, en parcourant le rivage de la mer. Pendant qu'il est plongé dans ses tristes pensées, Minerve s'approche de luy sous la figure d'un jeune berger, beau, bien fait, de bonne mine, & tel que peuvent estre les fils des plus grands Roys. Il avoit sur ses espauls un manteau d'une belle estoffe tres fine, à ses pieds de beaux brodequins & un long javelot à la main. Ulysse fut ravi de sa rencontre, & l'abordant, il luy parla ainsi :

Berger, puisque vous estes le premier que je trouve dans cette terre estrangere, je vous saluë de tout mon cœur, & je vous prie de ne point former contre moy de mauvais desseins; sauvez-moy toutes ces richesses & sauvez-moy moy-mesme, je vous adresse mes prieres comme à un Dieu, & j'embrasse vos genoux comme vostre

» Suppliant. Mais avant toutes cho-
 » ses dites-moy, je vous prie, sans
 » me rien déguiser, quelle est cet-
 » te terre, quel est son peuple, &
 » quels sont les hommes qui l'habi-
 » tent ? Est-ce une isle ! ou n'est-ce
 » icy que la plage de quelque con-
 » tinent !

» Il faut que vous soyez bien peu
 » instruit, luy répondit Minerve, ou
 » que vous veniez de bien loin, puis-
 » que vous me demandez quelle est
 » cette terre. Ce n'est pas un país
 » inconnu. Il est celebre jusques dans
 » les climats qui voyent lever le so-
 » leil, & dans ceux qui le voyent se
 » précipiter dans l'onde. Veritable-
 » ment c'est un pays aspre & qui n'est
 » pas propre à nourrir des chevaux,
 » mais s'il n'a pas de plaines fort spa-
 » cieuses, il n'est pas non plus sterile
 » & sec. Cette terre porte du fro-
 » ment & du vin en abondance, elle
 » a les pluyes necessaires dans les sai-
 » sons & les rosées qui réjoüissent les

plantes. Les chevres & les bœufs y trouvent des pasturages excellents ; il y a toutes fortes de bois & de forests , & elle est arrosée de quantité de sources dont les Nymphes ne laissent jamais tarir les eaux dans la plus grande sécheresse. Enfin, estrangier, le nom d'Ithaque est sur-tout connu dans les campagnes de Troye, quoyque cette isle soit fort loin de l'Achaïe.

A ces paroles Ulysse sentit une joye qu'on ne peut exprimer, de se retrouver dans sa patrie, selon le rapport que luy venoit de faire la fille de Jupiter. Il répondit à cette Déesse, non pas dans la pure vérité, mais en forgeant sur le champ une fable, & en conservant toujours le caractère d'homme rusé & dissimulé : J'ay fort entendu parler d'Ithaque, luy dit-il, dans l'isle de Crete, qui est fort éloignée & au milieu de la mer. Je suis venu icy avec toutes ces richesses, j'en ay

» laissé autant à mes enfans , & je
» cherche icy un asyle , ayant esté
» obligé de prendre la fuite , à cause
» d'un meurtre que j'ay commis , en
» tuant le fils d'Idomenée , le brave
» Orsiloque , qui estoit si leger à la
» course , que dans les plaines de
» Crete il surpasseoit ceux qui avoient
» acquis le plus de réputation. Nos-
» tre querelle vint de ce qu'il vou-
» loit m'oster ma part du butin qui
» m'estoit eschûë à Troye , & que
» j'avois acquise par tant de travaux
» & de dangers que j'avois essuyez
» & à la guerre & sur la mer , car
» il conservoit contre moy quelque
» ressentiment de ce qu'à Troye je
» refusois d'obéir à son pere , &
» que je voulois commander separe-
» ment mes Compagnons. Je le per-
» çay d'un coup de pique dans un
» chemin où je luy avois dressé une
» embuscade assisté d'un de mes amis.
» La nuit estoit fort obscure , per-
» sonne ne nous vit , & je le tuay sans

estre apperceu. Dès le lendemain à la pointe du jour je trouvay heureusement un vaisseau de Phœnicie qui estoit prest à faire voile, je priay ces Phœniciens de me recevoir & de me rendre ou à Pylos, ou en Elide, où regnent les Epéens, & pour les y engager je leur donnay une partie de mon butin, mais les vents contraires les éloignerent toujours de ces costes, quelques efforts qu'ils fissent pour y aborder, car ils n'avoient aucune mauvaise intention; nous fumes jettez hier pendant la nuit sur cette plage; nous avons eû beaucoup de peine à gagner ce port, & nous estions si accablez de travail & de lassitude, que nous ne pensâmes pas seulement à prendre un léger repas, quoyque nous en eussions grand besoin, mais estant tous descendus du vaisseau nous nous couchâmes sur le rivage. J'estois si las que je fus bien-tost enseveli

» dans un profond sommeil. Les
 » Phoeniciens, pour profiter du vent
 » qui venoit de changer, ont débar-
 » qué ce matin toutes mes richesses,
 » les ont fidellement mises près du
 » lieu où j'estois endormi, & s'estant
 » rembarquez ils ont fait voile vers
 » Sidon. C'est ainsi que je suis de-
 » meuré seul dans cette terre estran-
 » gere, livré à de cruelles inquietu-
 » des, dont je n'attends le soulage-
 » ment que de vostre secours.

Ainsi parla Ulyffe. La Déesse
 fousrit de voir sa dissimulation,
 elle le prit par la main, ce n'estoit
 plus sous la figure d'un pasteur,
 mais sous celle d'une femme d'une
 excellente beauté, d'une taille ma-
 jestueuse & telle que font les per-
 sonnes qui ont esté bien élevées.
 Elle luy parla en ces termes :

» Celuy-là seroit bien fin & bien
 » subtil qui vous surpasseroit en tou-
 » tes sortes de dissimulations & de ru-
 » ses. Un Dieu mesme y seroit em-

Barrassé. O le plus dissimulé des α
 mortels, homme inespurable en α
 feintes, en détours & en finesse. α
 Dans le sein mesme de vostre pa- α
 trie vous ne pouvez vous empes- α
 cher de recourir à vos fables & à α
 vos déguisements qui vous sont fa- α
 miliers dès vostre naissance. Mais α
 laissons-là les tromperies, que nous α
 connoissons si bien tous deux; car α
 si vous estes le premier des mortels α
 pour imaginer des fables pleines α
 d'invention & de prudence, je puis α
 dire que parmi les Dieux j'ay la α
 réputation d'exceller dans ces res- α
 sources que la sagesse peut fournir. α
 Ne reconnoissez-vous point enco- α
 re la fille de Jupiter, la Déesse Mi- α
 nerve, qui vous assiste, qui vous α
 soutient & qui vous conserve dans α
 tous vos travaux, & qui vous a ren- α
 dû si agréable aux yeux des Phea- α
 ciens, que vous en avez receu tou- α
 tes sortes d'assistances ! Presente- α
 ment je suis venuë icy pour vous α

» donner les conseils dont vous avez
 » besoin, & pour mettre en seureté
 » tous ces beaux presens dont les
 » Pheaciens vous ont comblé à vos-
 » tre départ par mes inspirations se-
 » cretes. Je veux aussi vous appren-
 » dre tous les chagrins & tous les
 » perils auxquels la destinée va en-
 » core vous exposer dans vostre pro-
 » pre Palais. C'est à vous de vous
 » munir de force pour les supporter
 » courageusement puisque c'est une
 » nécessité. Gardez-vous bien sur-
 » tout de vous faire connoître à per-
 » sonne, ni à homme ni à femme, &
 » de découvrir vos desseins. Souf-
 » frez dans le silence tous les maux,
 » tous les affronts & toutes les info-
 » lences que vous aurez à essuyer des
 » Pour suivans & de vos sujets mes-
 » mes.

» Grande Déesse, repartit Ulyse,
 » il seroit bien difficile à l'homme
 » le plus clairvoyant de vous recon-
 » noître quand vous voulez vous ca-

cher, car vous prenez comme il
vous plaist toutes fortes de figures.
Je sçay fort bien, & je ne l'oublie-
ray jamais, que vous m'avez esté
toujours favorable pendant que
nous avons combattu sous les murs
d'Ilion. Mais dès le moment qu'a-
près avoir saccagé cette superbe
ville nous nous fusmes embarquez
& que Dieu eut dispersé tous les
Grecs, vous ne vous estes plus
montrée à moy, & je ne vous ay
plus vüe sur mon vaisseau vous
tenir près de moy pour me garan-
tir des maux dont j'estois conti-
nuellement assailli; mais abandon-
né à moy-mesme, j'ay esté errant
toujours accablé de travaux & le
sœur rongé de chagrins, jusqu'à
ce moment que les Dieux ont en-
fin daigné me délivrer de toutes
ces miseres. Il est vray que lorsque
je gagnay les costes des Pheaciens,
vous m'encourageastes par vos pa-
roles, & vous eustes la bonté de

» me conduire vous-mesme jusques
 » dans le Palais d'Alcinoüs. Aujourd'
 » d'huy j'embrasse vos genoux, & je
 » vous conjure au nom de vostre
 » pere de me dire s'il est vray que je
 » fois de retour dans ma patrie, car
 » je me deffie de ce bonheur, & je
 » crains que ce ne soit encore icy
 » quelque terre estrangere; & que
 » vous ne m'ayez parlé comme vous
 » avez fait que pour vous moquer
 » de moy & pour m'abuser par de
 » vaines esperances; dites-moy donc
 » je vous prie, s'il est bien vray que
 » je fois sur les terres d'Ithaque.
 » Vous estes toujours le mesme,
 » repartit Minerve, & voilà de vos
 » soubçons. Mais je ne veux pas
 » vous abandonner & vous précipi-
 » ter par-là dans des malheurs inévi-
 » tables. Car je voy que vous estes
 » un homme sage, d'un esprit tou-
 » jours present & plein de modera-
 » tion & de prudence, & voilà les
 » gens qui sont dignes de ma pro-

fection. Tout autre qui revient
droit d'un voyage aussi long, au-
roit de l'impatience de revoir sa
femme & ses enfants. Et vous,
bien-loin d'avoir cette impatience,
vous ne voulez pas seulement aller
apprendre de leurs nouvelles avant
que d'avoir esprouvé la fidélité de
votre femme. Sa conduite est telle
que vous pouvez la désirer, car elle
est toujours enfermée dans votre
Palais, & passe tristement les jours
& les nuits à soupirer & à répandre
des larmes. Si je ne vous ay
pas secouru depuis votre embar-
quement, c'est que je n'ignorois
pas que vous vous tireriez de tous
ces dangers; je sçavois fort bien
qu'après avoir perdu tous vos
Compagnons, vous retourneriez
enfin dans votre patrie, & je n'ay
pas voulu sans nécessité m'opposer
au Dieu de la mer qui est mon on-
cle, & qui a conçu contre vous
une haine implacable, parce que

» vous avez aveuglé son cher fils,
 » Mais pour vous faire voir que je
 » ne vous trompe point, je vais vous
 » faire reconnoître les lieux & vous
 » montrer Ithaque telle que vous
 » l'avez laissée. Voilà le port du
 » vieillard Phorcyme un des Dieux
 » marins ; le bois d'oliviers qui le
 » couronne, c'est le mesme que vous
 » y avez toujours vû ; voilà près de
 » ce bois l'autre obscur & délicieux
 » des Nymphes qu'on appelle Naya-
 » des, c'est le mesme où vous avez
 » offert tant de fois à ces Nymphes
 » des hecatombes parfaites ; cette
 » montagne couverte d'une forest,
 » c'est le mont Nerite.

En achevant ces mots, la Déesse
 dissipa le nuage dont elle l'avoit
 environné, & dans l'instant il re-
 connut la terre qui l'avoit nourri.
 On ne scauroit exprimer les trans-
 ports de joye qu'il sentit en re-
 voyant cette terre chérie, il la bai-
 sa, & en élevant ses mains, il adressa

aux Nymphes cette priere. Belles
Nayades, filles de Jupiter, je n'es-
perois pas d'estre assez heureux
pour vous revoir de ma vie; puis-
que j'ay ce bonheur, contentez-
vous presentement, douces Nym-
phes; des vœux sinceres que je
vous presente. Bien-tost, si la
grande Minerve, qui préside aux
assemblées des peuples, continuë de
me favoriser & qu'elle conserve ma
vie & celle de mon fils, je vous of-
friray, comme je faisois autrefois,
des sacrifices qui vous marqueront
ma joye & ma reconnoissance.

Ne doutez point de mon se-
cours, repartit Minerve, & qu'au-
cune des fiance ne vous inquiete.
Retirons d'abord dans le fond de
l'autre toutes ces richesses, afin
que vous les conserviez, & nous
délibererons ensuite sur le parti
que nous devons prendre.

En parlant ainsi elle entre dans
cette caverne obscure, & cherche

dans tous les coins une cache fidelle. Ulyffe la fuivoit & portoit tout l'or, le cuivre & les habits que les Pheaciens luy avoient donnez. Il les met dans l'endroit que Minerve luy montra, & en sortant, la Déesse ferma elle-mesme l'entrée de la caverne avec une grosse pierre. Ils s'assirent tous deux ensuite au pied d'un olivier, & se mirent à consulter sur les moyens qu'ils devoient choisir pour punir l'insolence des Pourfuiants. Minerve parla la premiere, & dit : Divin fils de Laërte, sage Ulyffe, c'est icy qu'il faut employer tout vostre esprit pour trouver les moyens de faire mourir la pouffiere à ces insolents, qui depuis trois années regentent dans vostre Palais, & poursuivent vostre femme, en luy offrant tous les jours de nouveaux presents. Elle ne fait que soupirer après vostre retour ; elle les amuse tous, & se

promet à chacun , en leur en-
voyant tres souvent des messages.
Mais ses pensées ne répondent
guere à ces démonstrations.

Grands Dieux ! s'escria Ulyffe,
un sort aussi funeste que celui d'A-
gamemnon m'attendoit donc dans
mon Palais , si vous n'aviez eu la
bonté de m'avertir de tout ce qui
se passe ! continuez-moy , grande
Déesse , vostre protection. Ensei-
gnez-moy comment je dois me
prendre à chastier ces insolents ,
tenez-vous près de moy , inspirez-
moy la mesme force & le mesme
courage que vous m'inspirastes
lorsque nous saccageastes la su-
perbe ville de Priam. Car si vous
daignez m'assister de mesme , gran-
de Minerve , fussent-ils trois cents ,
je les attaqueray seul , & je suis
seul de les vaincre.

Je vous assisteray sans doute , re-
prit Minerve , & je ne vous per-
dray pas de vûë un moment quand

» nous executerons ce grand exploit,
 » & je pense que bien-tost quelqu'un
 » de ces Poursuivants, qui consu-
 » ment vostre bien & qui se nourris-
 » sent de vaines esperances, inonde-
 » ra de son sang la salle du festin.
 » Mais avant toutes choses je vais
 » vous rendre méconnoissable à tous
 » les mortels. Je vais dessecher & ri-
 » der vostre peau, faire tomber ces
 » beaux cheveux blonds, vous cou-
 » vrir de haillons si vilains, qu'on
 » aura de la peine à les regarder, &
 » ces yeux si beaux & si pleins de
 » feu, je vais les changer en des yeux
 » esteints & esraillez, afin que vous
 » paroissiez difforme à ces Poursui-
 » vants, à vostre femme & à vostre
 » fils. Ainsi changé, la premiere cho-
 » se que vous devez faire, c'est d'al-
 » ler trouver vostre fidelle Eumée à
 » qui vous avez donné l'intendance
 » d'une partie de vos troupeaux; c'est
 » un homme plein de sagesse, & qui
 » est entierement dévoué à vostre fils

& à la sage Penelope. Vous le trou-
 verez au milieu de ses troupeaux
 qui paissent sur la roche Coracien-
 ne près de la fontaine d'Arethuse,
 où ils se nourrissent du fruit des
 chesnes, qui est la nourriture la
 plus propre pour les engraisser.
 Demeurez-là près de luy, & faites-
 vous instruire de tout ce que vous
 devez sçavoir, pendant que j'iray à
 Sparte pour faire venir vostre fils,
 qui est allé chez Menelas pour tas-
 cher d'apprendre de vos nouvelles,
 & de découvrir si vous estes en-
 core vivant.

Mais, sage Minerve, répondit
 Ulysse, permettez-moy de vous
 demander pourquoy vous ne l'a-
 vez pas informé de ce qui me re-
 garde, vous qui sçavez toutes cho-
 ses. Est-ce pour le faire errer com-
 me moy sur la vaste mer avec des
 peines infinies, pendant que ses en-
 nemis, profitant de son absence,
 consumeront son bien?

» Ne foyez point en peine de vos-
 » tre fils, répondit la sage Minerve,
 » je luy ait fait entreprendre ce voya-
 » ge, & je l'ay conduit moy-mesme,
 » afin qu'il se fist une bonne répu-
 » tation. Il n'est exposé à aucun dan-
 » ger ; il est en repos dans le Palais
 » du fils d'Atrée, où il est traité avec
 » beaucoup de magnificence, & où
 » il a tout à souhait. Il est vray que
 » ces jeunes Princes qui commettent
 » tant de desordres dans vostre mai-
 » son, l'attendent au passage sur un
 » vaisseau, & luy ont dressé une em-
 » buscade pour le tuer à son retour,
 » mais leur pernicieux dessein leur
 » sera funeste.

En finissant ces mots elle le tou-
 cha de sa verge, & d'abord sa peau
 devint ridée, ses beaux cheveux
 blonds disparurent, ses yeux vifs
 & pleins de feu ne parurent plus
 que des yeux esteints, en un mot
 ce ne fut plus Ulysse, mais un vieil-
 lard accablé d'années & hideux à

D'HOMERE. *Livre XIII.* 453
voir. La Déesse changea ses beaux
habits en vieux haillons enfumez
& rapetassez qui luy servoient de
manteau, & par dessus elle l'affubla
d'une vieille peau de cerf dont tout
le poil estoit tombé, elle luy mit à
la main un gros baston, & sur ses
espaules une besace toute rapiecée,
qui attachée à une corde, luy pen-
doit jusqu'à la moitié du corps.
Après que la Déesse & luy eurent
pris ensemble ces mesures, ils se
separèrent, & Minerve prit le che-
min de Sparte pour luy ramener
son fils.



REMARQUES
SUR
L'ODYSSEE D'HOMERE.

LIVRE XIII.

Page 416. *NE sont occupez que du plaisir qu'ils ont eu à l'entendre*] Car le plaisir que donnent ces contes baste avec tant d'art sur la verité, dure encore long-temps après qu'on les a entendus.

Je ne croy pas qu'à vostre départ de cette isle vous vous égariez de vostre chemin] Car il a desjà establi dans le VIII. Liv. que les vaisseaux des Pheaciens sont douez d'intelligence, qu'ils sçavent le chemin de toutes les villes, & qu'ils sont les seuls à qui il n'arrive jamais aucun mal dans les plus longues courses.

Page 417. *Princes, qui estes receus tous les jours à ma table*] Il y a dans le Grec: *Princes, qui beuvez tous les jours à ma table.* Les Grecs se servoient du mot *πίνεις*, comme nous nous servons de nostre mot *boire* pour dire manger. *Quand boirons-*

REMARQ. SUR L'ODYS. Liv. XIII. 455
nous ensemble? nous venons de boire avec
luy, &c.

Et qui avez le plaisir d'entendre ce chan-
tre divin] Il parle de Demodocus: la table
d'Alcinoüs n'estoit jamais sans musique.

Que vous, qui par vos conseils m'aydez à
gouverner mes peuples] Alcinoüs fait bien
voir encore icy la superiorité qu'il avoit sur
les douze Princes qui composoient son con-
seil. Ils ne gouvernoient que sous luy, & Al-
cinoüs avoit la principale autorité, comme
je l'ay expliqué sur le VIII. Livre.

Mais que chacun de nous luy donne en-
core un trepied & une cuvette] En verité les
contes qu'Ulysse vient de faire valent bien
un present en particulier. Homere sçait bien
relever le merite de la Poësie. Il n'y a rien
que ces fables, si ingenieusement inventées,
n'arrachent à de fins connoisseurs, mais pour
ces gens grossiers dont les oreilles par une
cire naturelle sont bouchées à cette douce
harmonie, & pour qui les Graces mesmes
n'ont point d'apast, ils ne daignent pas les
recevoir, ou s'ils les reçoivent par vanité, ils
les renvoyent sans honneur par ignorance,
comme dit Theocrite, ἀδωρήτους ἀποπέμπει,
& chacun dit,

Αἶψά μαι π γάρωτα, θεοὶ π μῦθον ἀοιδῶν.

Amassons du bien, & que les Dieux benissent les Poëtes. On peut voir sur cela la 16. Idylle de Theocrite, qui semble plus faite pour nostre siecle que pour le sien. Alcinoüs fait icy le procès à tous ces barbares qui n'honorent pas les Poëtes, car après avoir comblé Ulysse de presents, comme son hôte, il luy en fait de nouveaux en particulier pour honorer ses Fables & sa Poësie, & il veut que les presens se fassent aux dépens du public, & que tout le monde y contribuë; car comme la Poësie est un bien public, il faut aussi que le public l'honore & la récompense.

Nous retirerons par une imposition generale la dépense que nous aurons faite. Quand il n'a esté question que de faire à Ulysse les presens d'hospitalité, le Roy & les Princes de sa cour les ont faits à leurs dépens sans rien exiger du peuple; mais quand il est question d'honorer un homme d'un esprit admirable & qui a des talents merveilleux, le Roy veut que cela se fasse aux dépens du public, qui est instruit & diverté par les fables. Car ces presens qu'on fait à Ulysse, c'est à Homere mesme qu'on les fait, c'est la Poësie qu'on honore. Ce passage presente une coutume bien remarquable pour la forme du Gouvernement. Alcinoüs & les Princes de sa cour font à Ulysse des presens dont ils font payer au peuple sa part sans le consulter,

SUR L'ODYSSÉE. Livre XIII. 457
consulter, & qu'ils retirent ensuite par une imposition generale.

Page 418. *Rendit le repas délicieux par ses chants*] Homere ne s'amuse pas à rapporter ces chants, comme il auroit fait en une autre occasion, car le temps presse, & cela ne pouvoit s'accorder avec l'impatience qu'Ulysse avoit de partir.

Page 420. *Veüillent les Dieux les rendre heureux pour moy*] Homere a donc connu cette verité, que les Princes ont beau nous faire des presens & nous donner tout ce qui nous est necessaire, tout cela ne nous sert de rien si Dieu n'y répand sa benediction, & ne les rend heureux pour nous, autrement ils nous seroient funestes.

Et que les Dieux vous donnent toutes les vertus, qu'ils répandent sur vous à pleines mains toutes sortes de prosperitez] Homere dit cecy en quatre mots, θεοὶ δ' ἀρετῶν ὀπίσσειαν παντίνω. *Que les Dieux vous donnent toute sorte de vertu.* Sous le nom de vertu, ἀρετῆς, il comprenoit toutes les sortes de prosperitez, πανολείαν, parce qu'ils les regardoient comme le fruit de la vertu. Je croy que Callimaque a expliqué & estendu cet endroit, quand il a dit dans son Hymne à Jupiter,

Οὐτ' ἀρετῆς ἄτερ ὄλβος ἐπίσταται ἀνδρας
ἀέξειν,

Οὐτ' ἀπὲρ τὴν ἀπέροιο. Δίδου δ' ἀπερτὸν πρὸς
ὁ Γοῦ.

Ni les richesses ne peuvent rendre les hommes heureux sans la vertu, ni la vertu sans les richesses. Donnez-nous donc, grand Dieu, les richesses & la vertu.

Page 421. *Ulyffe seul se leva, & présentant sa coupe à la Reyne]* Ulyffe se leve, & après avoir fait sa libation debout, il présente sa coupe à la Reyne pour la prier de boire la premiere, comme c'estoit la coutume, & c'est ce qu'ils appelloient *ἰσποτινείν*. Je croy l'avoir desja remarqué.

Page 422. *En achevant ces mots Ulyffe sortit de la salle]* Je me souviens que la premiere fois que je lus Homere, & j'estois alors fort jeune, je fus un peu fâchée qu'Ulyffe eust oublié la Princesse Nausicaa, & qu'il n'y eust pas icy un petit mot pour elle. Mais j'ay bien connu depuis que la Princesse n'estant pas presente, car elle n'assistoit point à ces festins, Ulyffe n'en devoit pas parler, de peur de donner quelque soupçon. D'ailleurs les vœux qu'il fait pour elle sont renfermez dans ceux qu'il fait pour le Roy & pour la Reyne dans le compliment admirable qu'on vient de lire.

Page 424. *Quand la brillante estoile, qui annonce l'arrivée de l'aurore se leva, le vais-*

SUR L'ODYSSÉE. Livre XIII. 459
seau d'Ulysse aborda aux terres d'Ithaque]
Ce vaisseau arrive de Corcyre à Ithaque en
une nuit, & la véritable distance des lieux
fait voir que cela est possible. Homere es-
toit donc bien instruit. Mais comme il a
dépassé cette isle des Pheaciens, & qu'il l'a
transportée dans l'Océan, cette diligence
seroit incroyable s'il ne l'avoit sauvée, en
nous avertissant que les vaisseaux des Phea-
ciens voloient plus viste que l'épervier, &
qu'ils égalotent la rapidité de la pensée.

Appellé le port du vieillard Phorcys]
Phorcys, ou Phorcys, estoit fils de l'Océan
& de la Terre; ce port d'Ithaque luy estoit
consacré & il y avoit peut-estre un temple.
Ce port existoit sans doute du temps d'Ho-
mere, & s'il n'est plus aujourd'huy, il en
faut accuser les siècles qui changent tout.

*Et près de ce bois est un antre profond
& délicieux]* On prétend que cet antre des
Nymphes est une allegorie qui renferme
un mystere tres profond & tres merveilleux.
Le sçavant Porphyre s'est occupé à l'expli-
quer dans un Traité qu'il a fait exprés, & je
croy que c'est l'antre de Platon qui luy a
donné cette idée. Il dit donc que cet antre
c'est ce monde; il est appellé *obscur* & *agréa-
ble*, *deposés*, *imageur*, *obscur*, parce qu'il
est fait d'une matiere qui estoit tenebreuse.

& sans forme, & agréable, parce qu'il est devenu agréable par l'ordre & par l'arrangement que Dieu y a mis; Il est consacré aux Nymphes, c'est à dire, qu'il est destiné pour l'habitation des ames qui viennent à la naissance; Ces urnes, & ces cruches de belles pierres, ce sont les corps qui sont pétris de terre; Les abeilles, qui y font leur miel, ce sont ces ames qui y font toutes leurs opérations, & qui animant ces corps, les empêchent de se corrompre; Cet ouvrage merveilleux que ces Nymphes font sur leurs mestiers, c'est ce tissu admirable de veines, d'arteres & de nerfs, qu'elles estendent sur les os comme sur des mestiers; Les fontaines qui arrosent cet autre, ce sont les mers, les rivières, les estangs, & les deux portes, ce sont les deux poles; celle qui est au septentrion est ouverte aux ames qui descendent à la vie, & celle du midy est ouverte à ces memes ames qui s'en retournent au ciel. Voilà un précis de l'explication de Porphyre; elle est tres ingenieuse & tres vraysemblable. Je suis pourtant tres persuadée qu'il y aura bien des gens qui diront que jamais Homere n'a pensé à de si grandes merveilles, & qu'il n'a fait icy que son mestier de peintre. Qui ne sçait que les peintres peignent souvent d'imagination sans autre dessein que de plaire aux yeux? Cela est vray, mais ce n'est pas la methode d'Homere. Pour fonder cette

SUR L'ODYSSÉE. Livre XIII. 461
explication de Porphyre on peut dire qu'il
est certain que dans ces anciens temps, ces
sortes d'allégories estoient fort en vogue,
nous n'en pouvons pas douter, puisque Sa-
lomon luy-mesme dans le dernier chapitre
de l'Ecclesiaste, en a fait une tres belle sur
l'estat où l'homme se trouve dans sa vieil-
lesse. Toutes les parties du corps sont desi-
gnées par des figures tres justes & qui les
expriment parfaitement.

Page 425. *Et leur vaisseau avance dans
les terres jusques à la moitié de sa longueur*]
Et voilà une grande marque qu'ils connois-
soient ce port, car s'ils ne l'avoient pas con-
nu, ils n'auroient osé pousser si fort leur vais-
seau contre terre pendant la nuit.

*Ils descendent à terre, enlèvent Ulyssé
tout endormi, & l'exposent sur le rivage sans
qu'il s'éveille*] Cette exposition d'Ulyssé
tout endormi a esté blasmée des Anciens
comme peu vraisemblable. Plutarque dans
son *Traité comment il faut lire les Poëtes*,
nous apprend que les Tyrrhèniens, pour la
fonder en quelque sorte, faisoient des his-
toires par lesquelles il paroissoit qu'Ulyssé
estoit naturellement grand dormeur, ce qui
faisoit qu'on avoit souvent de la peine à luy
parler. Mais comme cela ne leur paroissoit
pas encore suffisant pour justifier ce conte,
ils disoient que ce sommeil d'Ulyssé estoit

un sommeil feint, car ayant honte de renvoyer les Pheaciens sans les recevoir chez luy & sans leur faire des presens, & ne pouvant le faire sans estre reconnu, il fit semblant de dormir pour éviter tous ces inconveniens. Mais de tous les Critiques qui ont parlé de ce passage d'Homere, Aristote est celuy qui en a le mieux jugé. Dans l'*Odyssée*, dit-il, Poëtiq. chap. 25. l'endroit où Ulysse est exposé par les Pheaciens sur le rivage d'Ithaque, est plein de ces absurditez qui ne seroient pas supportables si un méchant Poëte nous les eust données, mais ce grand homme les cache toutes sous une infinité de choses admirables dont il assaisonne toute cette partie de son Poëme, & qui sont comme autant de charmes qui nous empêchent d'en appercevoir le défaut. Et il propose cela pour un exemple du précepte qu'il vient de donner, que le Poëte en dressant le plan de son sujet, doit éviter tout ce qui paroist déraisonnable; mais que si le sujet est fait de maniere qu'on ne puisse éviter quelqu'un de ces endroits qui paroissent absurdes, il faut le recevoir, sur-tout s'il peut contribuer à rendre le reste plus vraisemblable, & il faut l'embellir par tous les ornemens qu'il est capable de recevoir. Et s'est ce qu'Homere fait icy. Il a bien vû que cette exposition avoit quelque chose d'absurde, mais il n'a pourtant pas esté re-

buté de cette absurdité, & ne pouvant la changer, il s'en est servi pour rendre le reste vraisemblable; car il falloit nécessairement qu'Ulysse abordast seul à Ithaque, afin qu'il pût y estre caché. S'il eust esté éveillé, les Pheaciens auroient esté obligez de le suivre, ce qu'Ulysse n'auroit pû ni refuser honnestement, ni accepter avec seureté. Homere n'avoit pas d'autre moyen pour dénoier heureusement sa fable. Et pour cacher cette absurdité il ramasse tout ce qu'il a de force & d'adresse, & jette dans cette partie de son Poëme tant de choses merueilleuses, que l'esprit du Lecteur enchanté ne peut plus en aucune maniere s'appercevoir de ce défaut, il est sur cela aussi endormi qu'Ulysse, & il ne sçait non plus que luy comment on l'a mis-là. C'est l'endroit d'Homere le plus orné par les fictions, & le plus travaillé pour le style. Si j'avois pû conserver dans ma Prose les beautez de ses vers & faire sentir leur harmonie, je suis seure qu'il n'y auroit point de Lecteur qui n'avouast qu'Homere est le plus grand enchanteur qui fut jamais. Pour y suppléer, on n'a qu'à lire les Remarques de M. Dacier sur cet endroit de la Poëtique, où il rassemble toutes les merveilles qui y sont, & fait tres bien sentir toute l'adresse du Poëte en cet endroit. Le jugement d'Aristote est admirable, & le précepte qu'il tire

de cette pratique d'Homere est tres important & d'une tres grande utilité ; Il faut reserver , dit-il , tous les ornemens de la diction pour les endroits foibles ; ceux qui renferment de beaux sentiments ou des mœurs n'en ont aucun besoin , une expression esclatante & lumineuse leur nuit au contraire , & ne sert qu'à les cacher.

Page 429. *Quand tout le peuple sera sorti de la ville pour voir arriver ce vaisseau*] Il y a un air de verité merveilleux dans la maniere dont se fait ce prodige ; c'est Jupiter qui ordonne luy-mesme comme il doit se faire , & c'est à la vûë de tout un peuple que Neptune fait cette metamorphose. Peut-on douter d'une chose qui a un si grand nombre de temoins ? Voilà l'adresse du Poëte pour rendre croyables ces contes. Il y a de l'apparence que cette fable est fondée sur ce qu'il y avoit peut-estre près de Corcyre quelque rocher qui avoit à peu près la figure d'un vaisseau.

Et conservez-luy la figure de vaisseau, afin que tous les hommes dans tous les temps] Car c'est cette figure qui le mettra en estat d'estonner & d'instruire toute la posterité ; parce que tous ceux qui le verront, frappez de cette figure , ne manqueront pas d'en demander la raison.

Et le poussant du plat de la main, il le

SUR L'ODYSSÉE. *Livre XIII.* 465
change en un grand rocher] Voicy une me-
tamorphose bien merveilleuse, mais est-elle
vraysemblable? ouï sans doute, après tou-
tes les mesures qu'Homere a prises pour en
fonder la vraysemblance & pour en establis-
la verité. Aristote, Poëtiq. chap. 25. nous
apprend que dans le Poëme Epique on a
la liberté de pousser le merveilleux au-de-là
des bornes de la raison. *Il faut, dit-il, jet-
ter le merveilleux dans la Tragedie, mais
encore plus dans l'Épopée, qui va en cela
jusqu'au déraisonnable.* Et il en adjoute la
raison, *Car comme dans l'Épopée on ne voit
pas les personnes qui agissent, tout ce qui
passe les bornes de la raison est tres propre
à y produire l'admirable & le merveilleux.*
Si un Poëte tragique exposoit à nos yeux un
vaisseau changé en rocher, cela seroit ridi-
cule, car nos yeux le démentiroient dans le
moment. Mais dans l'Épopée il n'est point
démenti, parce qu'on ne voit pas la chose &
qu'on ne l'apprend que par le recit. Il ne
faut pourtant pas s'imaginer, comme M.
Dacier l'a remarqué dans ses Commentai-
res, qu'Aristote conseille aux Poëtes de met-
tre dans le Poëme Epique des choses évi-
demment impossibles ou incroyables, &
qu'il leur donne une pleine licence de les
porter à un excès qui détruise ouvertement
la vraysemblance & qui choque la raison.
Comme dans la Tragedie le vraysemblable

doit l'emporter sur le merveilleux, sans l'en bannir, dans le Poëme Epique le merveilleux doit l'emporter sur le vraysemblable sans le destruire, & il ne le destruit point si le Poëte a l'adresse de conduire son Lecteur, & de le préparer à ce merveilleux par une longue suite de choses qui tiennent elles-mêmes du miracle, & qui l'empeschent de s'appercevoir de la tromperie qu'on luy fait, & c'est ce qu'Homere a fort bien observé. Virgile, qui escrivoit dans un siecle plus approchant du nostre, n'a pas fait difficulté de l'imiter, car comme Homere fait changer le vaisseau des Pheaciens en rocher, il fait changer les vaisseaux d'Enée en autant de Nymphes de la mer. Il y a de l'apparence que la Tradition des metamorphoses miraculeuses que nous lisons dans l'Escriture sainte, comme d'une baguette changée en serpent & de ce serpent changé en baguette, de la femme de Lot convertie en statuë de sel, s'estant répandue en Grece, avoit donné aux Payens une grande idée de la Divinité, & à Homere, l'audace d'imiter dans sa fiction une verité qui avoit pour fondement le pouvoir infini de Dieu même. Mais quoyque la nature de l'Épopée permette & souffre ces sortes de metamorphoses, le Poëte ne doit pas en abuser, & elles doivent estre rares. Il me semble qu'il n'y en a qu'une dans Homere, & une dans

Virgile. Il faut encore, comme l'a fort bien remarqué l'Auteur du *Traité du Poëme Epique*, que toutes ces machines, qui exigent la vraysemblance divine, soient dégagées de l'action du Poëme, de telle sorte que l'on puisse les en retrancher sans détruire cette action; mais celles qui sont nécessaires à l'action & qui en sont des parties essentielles, doivent estre fondées sur la vraysemblance humaine & non sur la simple puissance de Dieu.

Page 431. *Et les voilà à moitié accomplies. Mais allons, executons tous l'ordre que je vais donner*] Voicy un oracle formel qui contient deux menaces. La premiere est accomplie par le changement du vaisseau en rocher. L'autre n'est pas moins sure, mais Alcinoüs croit qu'on pourra la prevenir, en desarmant la colere du Dieu qui est irrité. Alcinoüs, c'est à dire Homere, connoissoit donc cette verité certaine, que Dieu n'accomplit pas toujours les menaces, & qu'il se laisse fléchir par le repentir de ceux qui l'avoient offensé.

Page 432. *Pendant que les Princes & Chefs des Phœaciens faisoient leurs prieres à Neptune autour de son autel*] Homere ne nous dit point icy si le sacrifice de ces Princes fut agréé, si leurs prieres furent exaucées, & si Neptune fut appaisé, mais il le fait entendre par son silence: il ne nous dit

point que la seconde menace fut effectuée, & il nous l'auroit dit si elle l'avoit esté. Il fait entendre que Dieu se laisse fléchir; & que lors mesme qu'il a commencé à punir, par un retour à luy on peut arrester son bras prest à frapper les derniers coups de sa vengeance. Les Payens avoient ces sentiments, comme l'Escriture mesme nous l'apprend par l'exemple des Ninivites, & cette histoire est à peu près du temps d'Homere. Quand Jonas leur eut annoncé de la part de Dieu que dans quarante jours leur ville seroit destruite, ils firent penitence, s'humilierent, & dirent, *Quis scit si convertatur & ignoscat Deus, & revertatur à furore iræ suæ, & non peribimus. Qui scit si Dieu ne se repentira point, s'il ne pardonnera point, s'il ne renoncera point à la fureur de sa colere, & s'il ne nous empeschera pas de perir.* Jon. 3. 9.

Il en estoit absent depuis trop long-temps Vingt ans ne suffisent pas pour rendre une terre méconnoissable à un homme qui y est né, & qui avoit desja quelque âge quand il l'a quittée. Mais cela rend le miracle de ce changement plus aisé & plus vraysemblable.

La Déesse Minerve l'enveloppa sur le champ d'un espais nuage, afin qu'il ne püst la reconnoistre Il me paroist que ces derniers mots, *afin qu'il ne püst la reconnoistre,*

ont esté mal pris par les Interpretes : le Grec dit, ὄψεαι μὲν αὐτὸν ἄγνωστον τεύχεϊεν. Et on l'a expliqué, *afin de l'empescher d'estre reconnu. Et illum ipsum ignotum faceret.* Ce n'est point du tout là le sens. Minerve n'enveloppe point Ulysse d'un nuage pour le rendre inconnu, mais pour luy rendre la terre méconnoissable, pour l'empescher luy de la reconnoistre. Ce nuage estoit pour luy comme un verre qui changeoit la face des objets. Les Interpretes ont fait cette faute, pour ne s'estre pas apperceus qu'icy ἄγνωστος n'est pas seulement passif, mais aussi actif, c'est à dire, qu'il ne signifie pas seulement *qui n'est point connu*, mais aussi *qui ne connoist point* ; ἄγνωστος est comme ἀγῶς, qui est actif & passif, comme nous l'assure le Scholiaste de Sophocle sur l'Oëdipe, ἰστίον δὲ ὅτι τὸ ἀγῶς καὶ ἀπὸ τοῦ μὴ γινώσκόμενος ἔρχεται, καὶ ἀπὸ τοῦ μὴ γινώσκων. Il faut sçavoir, dit-il, que le mot ἀγῶς se trouve employé pour dire celui qui est inconnu, & pour celui qui ne connoist point. Et une marque seure que ἄγνωστος a icy la signification active, c'est qu'Homere nous dira dans la suite, La Déesse dissipe le nuage dont elle l'avoit enveloppé, & à l'instant il reconnoist la terre qui l'avoit nourri. On a fait des fautes infinies en cette langue pour n'avoir pas pris garde à cette double signification de certains mots.

Voilà pourquoy cette Déesse fit que toute la face du pays luy parut changée } Car s'il l'avoit reconnuë, il seroit peut-estre allé droit à la ville sans aucun ménagement, & sans prendre les mesures necessaires pour tirer vengeance des Poursuivants. Il auroit esté reconnu, & par-là ses affaires estoient ruinées.

Page 434. *Grands Dieux, les Princes & Chefs des Pheaciens n'estoient donc pas si sages ni si justes!*] Le Grec dit, *n'estoient pas si prudents ni si justes, νοῦμοις οὐδὲ δίκαιοι*. Et cela me paroist remarquable, Homere fait toujours entendre que la prudence veut toujours que l'on soit juste. En effet on n'est jamais injuste que par ignorance, par imprudence.

Mais il faut que je compte tous mes tresors, & que je voye si ces perfides] Ulysse ne compte pas ses tresors par un esprit d'avarice dans la crainte d'en avoir perdu une partie, cela seroit trop miserable, sur-tout dans l'estat où il est. Mais il fait cette revûë pour avoir des preuves certaines de la mauvaise foy ou de la fidelité des Pheaciens, car s'ils ont emporté une partie de ces richesses, il n'a plus à douter de son malheur, & s'ils ne luy ont rien pris, il doit suspendre son jugement, & attendre d'estre éclairci d'un mystere qu'il n'entend point, *En quoy*, dit Plutarque, *il n'use pas de mauvais in-*

dices, & sa prudence en ce fait est digne de grande louange.

Page 435. *Sous la figure d'un jeune berger, beau, bien fait, de bonne mine, & tel que peuvent estre les fils des plus grands Roys*] Cette image n'est point outrée pour un siecle comme celuy-là, où les fils des Roys païssoient les troupeaux, comme nous l'avons vû dans l'Iliade.

Il avoit sur ses espaules un manteau d'une belle estoffe tres fine] Homere adjoute διπλοχον, ce qui ne signifie pas double, mais assez ample pour estre mis en double en le portant, car les Grecs appelloient διπλοῖδα, δίπλακα, διπλῶ, & διπλοχον χλαῖναν, *lanam duplicem*, un habit d'une grande ampleur, & qui en cas de besoin pouvoit estre mis en double; car, comme je l'ay remarqué sur le x. Liv. de l'Iliade, tom. 2. pag. 481. il ne paroist pas que les anciens Grecs ayent connu l'usage de doubler les habits. Hesychius pour empescher qu'on ne se trompast à ce mot, l'a fort bien expliqué. Δίπλακα, dit-il, διπλῶ, μεγαλύτερον διπλοῖδα, ὡς διπλῆ χλαῖνα. On appelle δίπλακα & διπλῶ un manteau double, un manteau fort ample & qu'on peut porter en double. Il dit la mesme chose sur διπλοῖδα, car il définit par διπλομίαν χλαμίδα ἐν τῷ φορεῖσθαι, un manteau qu'on peut mettre en double en le portant. Cela paroist incontestablement par un pas-

page du XXI. Liv. de l'Iliade, où Homère dit qu'Andromaque travailloit sur le mestier à un ouvrage de broderie, & il appelle cet ouvrage *δίπλακα μαρμαρέω*, double & brillant. Un ouvrage sur le mestier est-il double?

Quelle est cette terre, quel est son peuple, & quels sont les hommes qui l'habitent? Quelle est cette terre, c'est à dire, est-elle de l'Europe ou de l'Asie? Quel est son peuple, c'est à dire, quelle nation est-ce? Quels sont les hommes? sont-ce des hommes polis ou sauvages, justes ou injustes? &c.

Page 437. *Les chevres & les bœufs y trouvent des pasturages excellents*] Minerve exagere un peu en parlant de la bonté de l'isle, & cette peinture est flattée. Il y avoit de bons pasturages pour les chevres, car elles paissent sur les rochers, mais il n'y en avoit point pour les bœufs, & il falloit que ceux d'Ulyffe fussent dans le continent voisin.

Enfin, estrangier, le nom d'Ithaque est surtout connu dans les campagnes de Troye] Quelle politesse il y a icy, & quelle louange fine pour Ulyffe!

Quoyque cette isle soit fort loin de l'Achaïe] Car elle est au couchant du Peloponnese. Quoyque cette isle fust presque la plus éloignée par rapport à Troye, elle estoit pourtant plus celebre que tous les

autres pays qui avoient envoyé des troupes à cette expedition, si grande estoit la gloire d'Ulyffe.

Page 438. *A cause d'un meurtre que j'ay commis, en tuant le fils d'Idomenée*] Les Anciens font remarquer icy une grande finesse d'Ulyffe, qui dans la vûe de s'attirer la protection des Poursuivants, feint qu'il a tué le fils d'Idomenée, grand ami d'Ulyffe, car les Poursuivants ne manqueront pas de proteger un homme qu'Ulyffe doit haïr. Mais il me semble qu'Ulyffe s'attribuë icy une action bien horrible, un assassinat. Est-ce pour peindre les mœurs de Crete?

Car il conservoit contre moy quelque ressentiment de ce qu'à Troye je refusois d'obéir à son pere] Il y a apparence qu'à Troye il s'estoit passé quelque chose entre Ulyffe & Idomenée pour le rang des troupes. Comme les Crétois se piquoient d'avoir l'empire de la mer, Idomenée avoit sans doute prétendu avoir quelque superiorité sur les autres commandants des troupes des isles, & leur donner l'ordre comme le General des Atheniens le donnoit à ceux qui commandoient les vaisseaux de Salamine.

Page 440. *Les ont fidellement mises près du lieu où j'estois endormi*] Il vante la fidelité de ces Pheaciens pour piquer d'honneur ce berger.

Et parfaitement bien élevée] Le Grec dit : *Et instruite dans les plus beaux ouvrages*. Mais comme cela ne peut pas paroître à une première vûë, & que ce n'est qu'une présomption, j'ay mis *parfaitement bien élevée*, car la bonne éducation ne laisse pas de paroître à un premier abord.

Page 441. *Mais laissons-là ces tromperies que nous connoissons si bien tous deux, car si vous estes le premier des mortels*] Homere, pour faire entendre que cette dissimulation perpetuelle d'Ulysse qui se cache toujours, est une dissimulation de prudence, & que ce caractere est tres estimable & tres louable, fait que Minerve elle-mesme le loüe & qu'elle le prend, car elle se déguise icy en berger, comme Ulysse se déguise en Cretois. La Déesse se découvre la première, & loüe Ulysse de ce que ces déguisements luy estoient si aisez & si naturels. Tous les déguisements, que la prudence fournit, & qui sont d'une nature à estre autorisez & louiez par la Déesse mesme de la sagesse, font honneur à celuy qui s'en sert. Il y a dans ce passage beaucoup d'adresse, & ce qui me paroist icy tres admirable, c'est l'éloge le plus ingenieux & le plus adroit qu'on ait jamais fait de ces fables, de ces contes, car c'est Minerve elle-mesme qui dit que ce sont des inventions que la sagesse & la prudence suggerent, qui

font d'une grande utilité, & dans lesquelles cette Déesse se vante de surpasser tous les Dieux, comme Ulysse y surpasse tous les hommes. Qui ne voit qu'Ulysse est icy Homere luy-mesme, & que cet éloge luy appartient veritablement ?

Page 444. *Car je voy que vous estes un homme sage, d'un esprit toujours present & plein de moderation & de prudence*] Voilà donc selon Homere les gens que Minerve cherche pour leur accorder sa protection, ceux qui ont de la sagesse, de la prudence & un esprit vis & present, les autres ne doivent pas prétendre aux faveurs de cette Déesse.

Page 445. *Tout autre qui reviendrait d'un voyage aussi long*] Voilà une grande marque que Minerve donne de la sagesse & de la prudence d'Ulysse, le peu d'impatience qu'il a d'aller apprendre des nouvelles de sa maison après une si longue absence.

Sa conduite est telle que vous pouvez la desirer, car elle est toujours enfermée dans vostre Palais] Homere est le premier homme du monde pour faire des éloges simples & naturels, qui sont à mon avis les plus grands de tous les éloges. Quel éloge de Penelope ! & par qui ! par Minerve elle-mesme.

Page 446. *En achevant ces mots, la*

Déesse dissipa le nuage dont elle l'avoit environné, & dans l'instant il reconnut sa terre]
 Il paroît donc par là que le nuage dont Minerve avoit enveloppé Ulysse, n'estoit pas pour l'empescher d'estre reconnu, mais pour l'empescher de reconnoître le pays d'Ithaque, & cela confirme ma remarque sur le vers. ὄψεσθαι μὲν αὐτὸν ἀγνώσκον τεύχεσσι, pour l'empescher de reconnoître cette terre.

Page 449. *Car si vous daignez m'assister de mesme, grande Minerve, fussent-ils trois cents, je les attaquerois seul, & je suis seul de les vaincre]* Qui est-ce qui peut s'estonner après cela qu'Ulysse avec le secours de Minerve, & soutenu de son fils & de deux autres de ses domestiques, vienne à bout des Poursuivants qu'il attaque à son avantage, & qui sont bien moins de trois cents? Voilà comme Homere fonde la vraysemblance de la défaite des Poursuivants, & prépare son Lecteur à la voir sans aucune surprise. Les Anciens ont fort bien remarqué que ce n'est point une hyperbole. C'est Ulysse qui parle; c'est ce mesme Ulysse que nous avons vû dans le XI. Liv. de l'Iliade resté seul dans une bataille après la déroute des Grecs, soutenir tout l'effort des bandes Troyennes dont il estoit enveloppé, les attaquer, en faire un grand carnage, & tout blessé qu'il estoit, se battre en retraite &

faire mordre la poussière aux plus hardis, & donner le temps à Ajax de venir le dégager. Mais ce qu'il y a de plus remarquable dans ce passage, c'est ce sentiment d'Homere. Il a connu cette grande vérité, qu'un homme assisté par un Dieu, non seulement n'a rien à craindre, mais qu'il est même sûr de triompher de toutes les forces humaines qui s'uniront contre luy. C'est la même chose que ce que David dit plus fortement encore : *Si consistant adversum me castra, non timebit cor meum. Si exurgat adversum me praelium, in hoc ego sperabo. Si una armée estoit rangée en bataille contre moy, je ne la craindrois point. Si elle m'attaquoit, j'espererois de la vaincre.* Psalm. 26. 3.

Page 450. *Quand nous executerons ce grand exploit*]. Elle ne dit pas *quand vous executerez*, mais *quand nous executerons*. La Déesse se met elle-même de la partie, afin que le Lecteur ne soit pas surpris. Il y a bien de l'art dans tous ces traits.

La salle du festin] Je n'approuve pas icy la remarque d'Eustathe, qui veut qu'on explique ἀσπετον οὐδας, la terre d'Ithaque, τὴν ἡπίστην, parce, dit-il, qu'une salle est trop petite pour estre appelée ἀσπετον, immense. C'est une erreur; ἀσπετον ne signifie que spacieuse, vaste; une salle où tant de Prin-

ces faisoient leurs banquets pouvoit fort bien estre appellée *vaste*. ἀσπετος, λιαν παλι, μέγας. Hesych.

Vostre fidelle Eumée à qui vous avez donné l'intendance de vos troupeaux] Les intendants des troupeaux estoient des hommes considerables, comme nous le voyons dans l'Escriture sainte. J'en ay fait ailleurs une Remarque que je ne repeteray point icy.

Page 451. *Sur la roche Coracienne*] Ainsi nommée à cause de l'accident d'un jeune homme appellé *Corax*, qui s'y tua en poursuivant un lievre. Sa mere *Arethuse* au desespoir de la mort de son fils, se jetta dans une fontaine voisine où elle se noya, & la fontaine fut appellée de son nom.

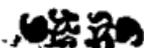
Page 453. *La Déesse changea ses beaux habits en vieux haillons*] Homere pour nous peindre ce déguisement d'*Ulysse*, nous remet sans doute devant les yeux l'équipage des gueux de ce temps-là. C'est un portrait fait d'après nature.

Et Minerve prit le chemin de Sparte pour luy ramener son fils] Voilà Homere revenu à *Telemaque* qu'il a laissé à Sparte chez *Menelas* à la fin du quatrième Livre; les neuf Livres suivans jusqu'au xiv. ne sont que pour instruire le Lecteur de tout ce qui avoit précédé jusqu'au moment de l'ou-

verture du Poëme. Et ces neuf Livres comprennent toutes les aventures & les erreurs d'Ulyse, & tout ce qui luy est arrivé depuis son départ de Troye jusqu'à ce moment, c'est à dire huit ans & demi, qu'il réduit à peu de jours par le moyen de la narration. Et toutes ces aventures ne sont point des parties détachées & des piéces estrangéres, mais elles sont avec le reste tout le sujet du Poëme, puisque l'Odyssée n'est autre chose, selon l'exposition d'Homere mesme, *que le recit des aventures de cet homme prudent, qui après avoir ruiné la sacrée ville de Troye, fut errant plusieurs années en différents pays, visita les villes de plusieurs peuples, & souffrit des peines infinies sur la mer pendant qu'il travailloit à sauver sa vie, & à procurer à ses Compagnons un heureux retour.* Et c'est en quoy il faut admirer l'art du Poëte. L'action de l'Odyssée estoit trop longue pour être continuée naturellement & tout du long comme celle de l'Iliade qui est fort courte; c'est pourquoy Homere a eu recours à l'ordre artificiel, en commençant son Poëme par les incidents de son action qui sont arrivez les derniers selon les temps, & en rappelant ensuite par la narration tous les autres qui ont précédé.

Il ne prend pour la matiere de sa narration que ce qu'il y a de continu dans la fin de son action, & ensuite il fait naistre quel-

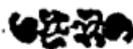
que occasion naturelle & vraysemblable de reprendre les choses considerables & necessaires qui ont precedé ces commencemens, & de les faire raconter naturellement par les heros mesmes de son Poëme. Mais ces deux parties de l'action, dont l'une est racontée par le Poëte, qui la traite amplement & avec toute la pompe & la magnificence que son art luy peut fournir; & l'autre, qui est beaucoup plus ample par le nombre des incidents & pour le temps, mais qui est racontée par le heros d'une maniere plus serrée, ne composent qu'une seule & mesme action qui fait le sujet du Poëme. Ainsi ces neuf Livres depuis le i v. jusqu'au x i v. qui nous remettent devant les yeux tout ce qui s'est passé avant l'ouverture du Poëme, ne sont pas moins le sujet de l'Odyssée que tout ce que le Poëte raconte luy-mesme. Et l'on peut dire que le veritable art du Poëme consiste dans cet ordre artificiel qu'Horace a fort bien expliqué, & que Virgile a suivi.



Argument

Argument du Livre XIV.

Ulysse ayant quitté Minerve, prend le chemin de la maison d'Eumée, & en arrivant il court un grand danger, qu'il évite par sa prudence & par le secours de ce pasteur. L'estat où il trouve ce serviteur fidelle; le bon accüeil qu'il en reçoit, & l'entretien qu'ils ont ensemble. Ulysse feint qu'il est de Crete; il raconte ses aventures, toutes supposées, & luy expose comment il est arrivé à Ithaque. Eumée fait un sacrifice en sa faveur & pour demander le retour d'Ulysse; le repas dont ce sacrifice est suivi. Après le souper ils vont se coucher. La nuit est froide; Ulysse, qui meurt de froid, demande un manteau pour se couvrir, en faisant une petite histoire d'une aventure qui luy estoit arrivée devant Troye. Vigilance d'Eumée pour les troupeaux de son maistre, & l'équipage dans lequel il sort de la maison pour aller passer la nuit en rase campagne.





L'ODYSSÉE

D'HOMÈRE.

LIVRE XIV.

MAIS Ulyffe en s'éloignant du port, où il s'effoit entretenu avec Minerve, marche par des chemins raboteux au travers des bois & des montagnes pour aller au lieu où la Déesse luy avoit dit qu'il trouveroit l'intendant de ses troupeaux, qui avoit soin de tous les autres pasteurs & de ses domestiques. Il le trouva sous un des portiques qui regnoient tout autour d'une belle maison bastie de grosses pierres dans un lieu fort découvert. Ce serviteur fidelle l'a-

voit bastie de ses espargnes, sans en parler ni à Penelope, ni au bon vieillard Laërte, au milieu d'une basse-cour fort vaste qu'il avoit environnée d'une haye vive fortifiée en dehors d'espace en espace de gros pieds de chesne qu'il avoit taillez. Dans cette basse-cour il avoit fait douze belles estables pour les femelles qui avoient des petits; dans chacune il y en avoit cinquante; les mâles couchoient dehors, & ils estoient moins nombreux que les femelles, car les Pour suivants en diminuoient journellement le nombre, l'intendant estant forcé de leur en envoyer tous les jours un des plus gras pour leurs sacrifices & leurs festins. Il n'y en avoit plus que trois cents soixante. Quatre gros chiens d'une grandeur prodigieuse & semblables à des bestes ferores, veilloient à la garde des troupeaux; l'intendant les nourrissoit de sa main, &

alors il estoit assis sous ce portique, travaillant à se faire une chaussure de cuir de bœuf avec tout son poil. Trois de ses bergers estoient allé mener leurs troupeaux en differents pasturages, & le quatrième, il l'avoit envoyé à la ville porter à ces fiers Poursuivants le tribut ordinaire pour leur table. Les chiens appercevant tout d'un coup Ulyse, se mirent à aboyer & à courir sur luy. Ulyse pour se garentir, se couche à terre & jette son baston; ce Prince estoit exposé-là au plus grand de tous les dangers & dans la maison mesme, si ce maître pasteur ne fust accouru promptement. Dès qu'il eut entendu l'aboy des chiens, son cuir luy tomba des mains, il sortit du portique & courut en diligence à l'endroit où il entendoit le bruit. A force de cris & de pierres il escarta enfin ces chiens, & ayant délivré Ulyse, il luy parla en ces termes :

Vieillard, il s'en est peu faillu que
mes chiens ne vous ayent devoré;
vous m'aurez exposé à une dou-
leur très sensible & à des regrets
éternels. Les Dieux m'ont envoyé
assez d'autres déplaisirs sans celuy-
là. Je passe ma vie à pleurer l'ab-
sence, & peut-estre la mort de
mon cher maistre, que sa bonté &
sa sagesse égaloient aux Dieux, &
j'ay la douleur de fournir pour la
table de ses plus mortels ennemis
tout ce que j'ay de plus beau &
de meilleur, pendant que ce cher
maistre manque peut-estre des cho-
ses les plus nécessaires à la vie dans
quelque terre estrangere, si tant est
mesme qu'il vive encore, & qu'il
jouïsse de la lumiere du soleil.
Mais, bon homme, entrez, je vous
prie, dans ma maison, afin qu'a-
près vous estre rafraischí, & après
avoir repris vos forces par quel-
que nourriture, vous m'appre-
niez d'où vous estes & tout ce que

» vous avez souffert.

En achevant ces mots, il le fait
 entrer & le conduit luy-mesme.
 Dès qu'ils sont dans la maison, il
 jette à terre quelques brossailles
 tendres qu'il couvre d'une grande
 peau de chevre sauvage où il le
 fait asseoir. Ulysse est ravi de ce
 bon accueil & luy en temoigne sa
 » reconnoissance : Mon hoste, luy
 » dit-il, que Jupiter & tous les au-
 » tres Dieux accomplissent tout ce
 » que vous desirez, pour vous re-
 » compenser de la bonne reception
 » que vous me faites.

Divin Eumée, vous luy répon-
 » dites : Bon homme, il ne m'est pas
 » permis de mépriser un estrangier,
 » non pas mesme quand il seroit dans
 » un estat plus vil & plus méprisa-
 » ble que celuy où vous estes, car
 » tous les estrangiers & tous les pau-
 » vres viennent de Jupiter. Je ne
 » suis pas en estat de leur faire de
 » grandes charitez, il faut me con-

tenter de leur donner peu. C'est-là le devoir de bons domestiques, ils doivent estre toujours dans la crainte, sur-tout quand ils ont de jeunes maistres dont ils doivent ménager le bien. J'aurois plus de liberté si mon cher maistre estoit icy, mais les Dieux luy ont fermé toute voye de retour. Je puis dire qu'il m'aimoit : il m'auroit donné une maison, un heritage & une femme honneste & vertueuse, en un mot tout ce qu'un bon maistre peut donner à un domestique affectionné & fidelle, qui luy a rendu tous les services qui ont dépendu de luy, & dont Dieu a beny le labeur, comme il a beny le mien dans tout ce qui m'a esté confié. Certainement j'aurois tiré de grands avantages de l'affection de ce Prince, s'il avoit vieilli dans son Palais. Mais il ne vit plus. Ah, plust aux Dieux qu'Helene fust perie avec toute sa race, ou qu'elle

» n'eust jamais vû la lumiere du jour,
 » car elle a esté cause de la mort
 » d'une infinité de grands persona-
 » ges. Mon maistre alla comme les
 » autres faire la guerre aux Troyens,
 » & aider Agamemnon à tirer ven-
 » geance de l'injure qu'il avoit ré-
 » çeüe.

Ayant ainsi parlé, il releva sa tunique à sa ceinture, & courut promptement à une des estables, & il en apporta deux jeunes cochons; il les égorgea, les prépara, les mit par morceaux, & après les avoir fait rostir, il les servit à Ulysse avec les broches mesmes & les saupoudra de fleur de farine: il mella ensuite l'eau & le vin dans une urne, & s'estant assis vis-à-vis d'Ulysse, il le presse de manger:
 » Estranger, luy dit-il, mangez de
 » cette viande qu'on donne icy aux
 » pasteurs; nos cochons engraissez
 » sont reservez pour les Pursui-
 » vants, gens sans consideration &

sans miséricorde. Cependant les Dieux n'aiment point les injustices, ils punissent les violences & récompensent les bonnes actions. Les pirates mesmes les plus cruels & les plus feroces, qui vont à main armée faire des descentes dans les pais estrangers, & qui après les avoir ravagez & avoir fait un grand butin, s'en retournent sur leurs vaisseaux, on les voit tous les jours, frappez de la crainte des Dieux, chercher à se mettre à couvert de la vengeance divine. Mais les Pour-suivants perseverent dans leurs violences sans aucuns remords. Assurement ils ont eu des nouvelles de la mort d'Ulyse, où ils l'ont apprise par quelque réponse des Dieux, voilà pourquoy ils ne veulent point demander la Reyne dans les formes, ni s'en retourner chez eux; mais ils demeurent dans ce Palais à consumer & à dissiper les biens de mon maistre avec inso-

» lence & sans aucun menagement,
 » car & tous les jours & toutes les
 » nuits ils ne se contentent pas d'of-
 » frir une ou deux victimes, ils font
 » un dégast prodigieux, nōstre meil-
 » leur vin est au pillage, en un mot
 » ils vivent à discretion. Mon maif-
 » tre avoit des richesses immenses,
 » avant leur arrivée ; il n'y avoit
 » point de Prince si riche ni icy à
 » Ithaque ni dans le continent ; les
 » richesses de vingt de nos plus ri-
 » ches Princes n'égalōient pas les
 » siennes, & je m'en vais vous en
 » faire le détail. Il avoit dans le con-
 » tinent voisin douze troupeaux de
 » bœufs, autant de troupeaux de
 » moutons, autant de troupeaux de
 » cochons & autant de troupeaux de
 » chevres. Tous ces troupeaux es-
 » toient sous la conduite de ses ber-
 » gers & de bergers estrangers, &
 » icy dans cette isle il avoit onze
 » grands troupeaux de chevres qui
 » païssoient à l'extremité de cette isle.

sous les yeux de bergers fidelles. «
 Chacun d'eux est obligé d'envoyer «
 tous les matins à ces Pourſuivants «
 le meilleur chevreau qu'ils ayent «
 dans leur bergerie. Et moy, qui «
 vous parle, je veille sur les bergers «
 qui gardent ces troupeaux de co- «
 chons, & je ſuis forcé comme les «
 autres de leur envoyer tous les «
 jours le cochon le plus gras de mes «
 eſtables. «

Pendant qu'il parloit ainſi, U-
 lyſſe continuoit ſon repas, & pen-
 ſoit aux moyens de ſe venger de
 ces Princes insolents & ſuperbes.
 Après qu'il fut raffaſié, il prit la
 coupe où il avoit beu, la remplit
 de vin & la presenta à Eumée qui
 la receut avec joye, ravi de l'hon-
 neſteté que luy faiſoit cet eſtran-
 ger. Alors Ulyſſe prenant la paro-
 le, luy dit : Mon cher hoſte, com- «
 ment appelez-vous cet homme ſi «
 vaillant & ſi riche qui a eu le bon- «
 heur de vous acheter pour vous «

» donner l'intendance de ses trou-
 » peaux, & que vous dites que la
 » querelle d'Agamemnon a fait pe-
 » rir ! Apprenez-moy son nom, afin
 » que je voye si je ne l'aurois point
 » connu. Jupiter & les autres Dieux
 » sçavent si je ne pourray pas vous
 » en donner des nouvelles & si je ne
 » l'ay pas vû, car j'ay parcouru di-
 » verses contrées.

» Ah, mon ami, répondit l'inten-
 » dant des bergers, ni ma maistresse
 » ni son fils n'adjouteront plus de
 » foy à tous les voyageurs qui se
 » vanteront d'avoir vû Ulyffe ; on
 » sçait que les estrangers, qui ont be-
 » soin d'assistance, forgent des men-
 » songes pour se rendre agreables,
 » & ne disent presque jamais la ve-
 » rité. Tous ceux qui passent icy ne
 » cherchent qu'à amuser ma maîs-
 » tresse par leurs contes. Elle les re-
 » çoit, les traite le mieux du monde,
 » & passe les jours à les questionner ;
 » elle escoute leurs discours, les boit

avec avidité, s'arreste sur tout ce
qui la flatte, & pendant qu'ils par-
lent on voit son beau visage bai-
gné de pleurs, comme c'est la cou-
tume des femmes vertueuses dont
les maris sont morts éloignez d'el-
les. Et peut-estre que vous-mesme,
bon homme, vous inventeriez de
pareilles fables si on vous donnoit
de meilleurs habits à la place de ces
haillons. Mais il est certain que l'a-
me de mon maistre n'anime plus
son corps, & que ce corps est quel-
que part la proye des chiens ou des
oyseaux; peut-estre mesme qu'il a
servi de pasture aux poissons dans
le fond de la mer, & que ses os
sont sur quelque rivage éloigné
ensevelis sous des monceaux de sa-
ble. Sa mort est une source de dou-
leurs pour tous ses amis, & sur-
tout pour moy. Car quelque part
que je puisse aller, jamais je ne
trouveray un si bon maistre, non
pas mesme quand je retournerois

» dans la maison de mon pere & de
 » ma mere qui m'ont élevé avec tant
 » de soin. La douleur que j'ay de ne
 » plus voir ces chers parents, quel-
 » que grande qu'elle soit, ne me
 » couste point tant de larmes, & je
 » ne la supporte pas si impatiem-
 » ment que celle de ne plus voir mon
 » cher Ulysse. Et je vous assure,
 » mon bon homme, que tout absent
 » qu'il est, je me fais encore un scru-
 » pule & je me reproche de le nom-
 » mer par son nom ; il m'auroit si
 » tendrement, il avoit tant de bonté
 » pour moy, & je conserve pour luy
 » tant de respect, que je l'appelle or-
 » dinairement mon pere.

» Mon ami, quoyque vous refu-
 » siez de croire à mes paroles, luy
 » répondit le divin Ulysse, & que
 » vous persistiez dans vostre desfan-
 » ce, en vous opiniastrant à soutenir
 » que jamais Ulysse ne reviendra, je
 » ne laisse pas de vous assurer, &
 » mesme avec serment, que vous le

verrez bien-tost de retour. Que la récompense pour la bonne nouvelle que je vous annonce, soit preste tout à l'heure dès qu'il arrivera. Je vous demande que vous changiez ces haillons en magnifiques habits, mais je ne le demande qu'après qu'il sera arrivé, quelque besoin que j'en aye, je ne les recevrais pas auparavant, car je hais comme la mort ceux qui cedant à la pauvreté, ont la bassesse d'inventer des fourberies. Je prends donc icy à témoin, premierement le souverain des Dieux, ensuite cette table hospitaliere où vous m'avez receu & le sacré foyer d'Ulyssé où je me suis retiré, que tout ce que je viens de vous dire s'accomplira. Ulyssé reviendra dans cette mesme année : ouy il reviendra à la fin d'un mois, & au commencement de l'autre vous le verrez dans sa maison, & il se vengera avec esclat de tous ceux qui osent

» traiter sa femme & son fils avec
» tant d'insolence.

Eumée peu sensible à ces belles
» promesses , répondit : Bon hom-
» me, je n'espère pas de vous donner
» jamais la récompense de ces bon-
» nes nouvelles que vous m'annon-
» cez, car je ne verray jamais de re-
» tour mon cher Ulyffe ; mais beu-
» vez en repos, parlons de tout au-
» tre chose, & ne me rappelez point
» un si triste souvenir. Je n'entends
» jamais parler de ce Roy si bon, si
» respectable, que mon cœur ne soit
» accablé de douleur. Laissons-là vos
» serments , & qu'Ulyffe revienne
» comme je le desire & comme le de-
» sirent Penelope, le vieillard Laërte
» & le jeune Telemaque. Le mal-
» heur de ce jeune Prince réveille
» mon affliction ; après les soins que
» les Dieux avoient pris de luy, en
» l'élevant comme une jeune plante,
» j'esperois que nous le verrions en-
» trer dans le monde avec distinction

& avec esclat, & que dans toutes
ses qualitez de l'esprit & du corps
il egaleroit son pere; mais quelque
Dieu ennemi, ou quelque homme
mal intentionné luy a renversé l'es-
prit, car il est allé à Pylos pour ap-
prendre des nouvelles de son pere,
& ces fiers Pourfuiants luy dres-
sent des embusches à son retour,
pour faire perir en luy toute la race
du divin Arcefus. Mais ne preve-
nons point les malheurs qui le me-
nacent, peut-estre perira-t-il, peut-
estre aussi qu'il se tirera heureuse-
ment de ces pieges, & que Jupiter
estendra sur luy son bras puissant.
Bon homme, racontez-moy toutes
vos aventures, & dites-moy sans
deguisement qui vous estes, d'où
vous estes, quelle est vostre ville,
quels sont vos parents, sur quel
vaisseau vous estes venu, comment
vos matelots vous ont amené à
Ithaque, & quels matelots ce sont,
car la mer est le seul chemin qui

» puisse mener dans une isle.

Le prudent Ulysse luy répon-
 » dit: Mon hôte, je vous diray dans
 » la pure verité tout ce que vous me
 » demandez, mais croyez que quand
 » nous serions icy une année entiere
 » à table, & que tous vos gens iroient
 » cependant vaquer à leurs affaires,
 » ce temps-là ne me suffiroit pas pour
 » vous raconter tous les malheurs
 » que j'ay effuyez par la volonté des
 » Dieux.

» Je suis de la grande isle de Cre-
 » te, & fils d'un homme riche. Nous
 » sommes plusieurs enfants; tous les
 » autres sont nez de femmes legiti-
 » mes, & moy je suis fils d'une es-
 » trangere que mon pere avoit achet-
 » tée, & dont il avoit fait sa concu-
 » bine. Mais mon pere, qui avoit
 » nom Castor, fils d'Hylax, me re-
 » gardoit & m'aimoit comme tous
 » les autres enfants nez d'un verita-
 » ble mariage. Voilà pour ce qui
 » concerne mon pere, qui estoit hon-

noré comme un Dieu par tous les
peuples de Crete, à cause de sa for-
tune, de ses richesses & de ce grand
nombre d'enfants tous fort esti-
mez. Mais après que la Parque
cruelle l'eut précipité dans le Palais
de Pluton, mes freres firent un par-
tage de ses biens, tirerent les lots
au sort & ne me laisserent que tres
peu de chose avec une maison.
J'eus le bonheur d'espouser une
femme d'une famille riche, & dont
le pere & la mere assez contents de
ma bonne mine & de ma réputa-
tion, voulurent bien me choisir
pour gendre, car je n'estois pas mal
fait, & je passois pour un homme
qui ne fuyois pas dans les batailles;
presentement l'âge m'a ravi toutes
ces bonnes qualitez. Mais je me
flatte qu'encore, comme dit le pro-
verbe, le chaume vous fera juger
de la moisson, & qu'à m'examiner
vous ne laisserez pas de démesler
ce que j'ay pû estre dans ma jeu-

» nesse ; quoyque je vous paroisse
» accablé de misere & d'infirmité, je
» puis dire que Mars & Minerve
» m'avoient inspiré une force & une
» audace qui paroissoient dans toutes
» les occasions , sur-tout lorsqu'avec
» des hommes choisis & déterminez
» je dressois à mes ennemis quelque
» embuscade. Jamais mon courage
» ne m'a laissé envisager la mort,
» mais la lance à la main me jettant
» le premier au milieu des ennemis,
» je leur faisois lascher le pied ou
» mordre la poussiere. Voilà quel
» j'estois à la guerre ; tout autre genre
» de vie ne me touchoit point, je
» n'ay jamais aimé le travail, ni le la-
» bourage, ni l'œconomie domesti-
» que qui donne le moyen de nou-
» rir & d'élever ses enfants. Mais j'ay
» aimé les vaisseaux bien équippez,
» la guerre, les javelots, les flèches,
» toutes choses qui paroissent si trif-
» tes & si affreuses à tant d'autres ;
» je ne prenois plaisir & je ne m'oc-

cupois uniquement qu'aux choses «
pour lesquelles Dieu m'avoit don- «
né de l'inclination, car les gousts «
des hommes sont differents, ce- «
luy-cy se plaist à une chose, & ce- «
luy-là à une autre. Avant que les «
Grecs entreprissent la guerre con- «
tre Troye, j'avois desja commandé «
en chef à neuf expeditions de mer «
contre des estrangers, & le succès «
en avoit esté aussi heureux que j'a- «
vois pu le desirer. Comme general «
j'avois choisi pour moy ce qu'il y «
avoit de plus précieux dans le bu- «
tin, & j'avois encore partagé le «
reste avec mes troupes. J'avois ac- «
quis de grandes richesses, ma mai- «
son devenoit tous les jours plus «
opulente, j'estois un personnage «
considerable, & tout le monde «
m'honnoit & me respectoit. Mais «
après que Jupiter eut engagé les «
Grecs à cette funeste entreprise, «
qui a cousté la vie à tant de heros, «
on me força de conduire les vais- »

» feaux de Crete à Ilion avec le ce-
» lebre Idomenée. Je n'avois aucun
» prétexte plausible de refuser cet
» honneur, & je craignois les repro-
» ches du peuple, car la réputation
» d'un homme de guerre est une
» fleur que la moindre chose ternit.
» Nous fîmes la guerre dans les plain-
» nes d'Ilion neuf ans entiers, & la
» dixième année, après avoir saccagé
» cette superbe ville de Priam, nous
» nous embarquâmes pour retour-
» ner dans nos maisons. A ce retour
» Jupiter dispersa nostre flotte, &
» me destina dès ce moment à des
» malheurs infinis. J'arrivay heureu-
» sement à Crete, mais à peine avois-
» je esté un mois à me délasser, à me
» réjouir avec ma femme & mes en-
» fans, & à jouir de mes richesses,
» que l'envie me prit d'aller faire
» une course sur le fleuve *Ægyptus*.
» J'armay neuf vaisseaux, & je nom-
» may ceux qui devoient me suivre.
» Ces troupes furent assemblées tres

promptement. Avant que de par- «
tir nous passâmes six jours à faire «
bonne chere, & je leur fournis «
quantité de viétimes pour faire des «
sacrifices aux Dieux, & pour con- «
sumer le reste à leurs tables. Nous «
nous embarquâmes le septième «
jour & nous nous éloignâmes du «
rivage de Crete portez par le Bo- «
rée qui nous estoit tres favorable; «
nous voguions aussi doucement «
que si dans une riviere nous n'a- «
vions fait que suivre le courant «
de l'eau. Aucun de mes vaisseaux «
ne fut endommagé, & je n'eus pas «
un seul malade; le vent & l'adresse «
de mes pilotes nous menerent si «
droit, que le cinquième jour nous «
arrivâmes dans le fleuve. J'arres- «
tay-là ma flotte, & j'ordonnay à «
mes compagnons de demeurer sur «
leurs vaisseaux & de chercher un «
abry sur la rive. J'en choisys seule- «
ment un petit nombre pour les en- «
voyer découvrir le pays. Ces im- «

» prudents se laissant emporter à leur
 » ferocité & à leur courage, au lieu
 » d'exécuter mes ordres, se mirent à
 » piller les fertiles champs des Egy-
 » ptiens, à emmener leurs femmes &
 » leurs enfants, & à faire main-basse
 » sur tout ce qui s'opposoit à leur
 » furie. Le bruit affreux que ce grand
 » desordre caufoit retentit jusques
 » dans la ville voisine ; les citoyens
 » attirés par les cris, parurent en ar-
 » mes au point du jour. Toute la
 » campagne fut pleine d'infanterie &
 » de cavalerie, & elle paroissoit en
 » feu par l'esclat de l'airain dont elle
 » estoit toute couverte. Là le maî-
 » tre du tonnerre souffla la terreur
 » & la fuite parmi mes compagnons ;
 » aucun n'eut le courage de se def-
 » fendre, car ils estoient enveloppez
 » de toutes parts. Les Egyptiens en
 » tuèrent un grand nombre, & firent
 » les autres prisonniers, & les rédui-
 » srent en un triste esclavage. Dans
 » cette extremité Jupiter m'inspira
 une

une pensée ; que ne mourus-je «
 plustost sur la place ! car de grands «
 malheurs m'attendoient encore ; je «
 détache mon casque , je le jette à «
 terre , j'abandonne mon bouclier «
 & ma pique , & m'approchant du «
 char du Roy , j'embrasse ses ge- «
 noux. Il eut pitié de moy & me «
 sauva la vie ; il me fit mesme mon- «
 ter sur son char près de luy & me «
 mena dans son Palais. En chemin «
 nous fusmes souvent environnez «
 de soldats , qui la pique baissée , «
 vouloient se jeter sur moy pour «
 me tuer , tant ils estoient irritez «
 de l'acte d'hostilité que j'avois osé «
 commettre ; mais le Roy me ga- «
 rantit , & craignit la colere de Ju- «
 piter qui préside à l'hospitalité & «
 qui punit severement ceux qui la «
 violent. Je demeuray dans son Pa- «
 lais sept années entieres , & j'ama- «
 say beaucoup de bien , car tous les «
 Egyptiens me faisoient des presens. «
 Quand la huitième année fut ve-

» nuë, il se presenta à moy un Phe-
 » nicien tres instruit dans toutes sor-
 » tes de ruses & de fourberies , infi-
 » gne fripon, qui avoit fait une in-
 » finité de maux aux hommes. Cet
 » imposteur me seduisant par ses bel-
 » les paroles me persuada d'aller avec
 » luy en Phenicie où il avoit sa mai-
 » son & son bien. Je demeuray chez
 » luy un an entier, Quand l'année
 » fut révoluë, il me proposa de pas-
 » ser avec luy en Libye, & forgea
 » mille mensonges dans la vûe de me
 » porter à faire les avances pour la
 » charge de son vaisseau ; son dessein
 » estoit de me vendre en Libye &
 » de faire un grand profit. Quoyque
 » ses grandes promesses commença-
 » rent à m'estre suspectes , je le sui-
 » vis par necessité. Nous voilà donc
 » embarquez ; nostre vaisseau cou-
 » roit par un vent de nord qui le
 » porta à la hauteur de Crete, Jupi-
 » ter avoit resolu la perte de ce vais-
 » seau. Dès que nous fusmes éloignez

de cette isle & que nous ne vis-
 mes plus que les flots & le ciel, le
 fils de Saturne assembla au dessus
 de nous un nuage noir qui cou-
 vrit la mer d'une affreuse obscu-
 rité; ce nuage fut accompagné de
 tonnerres & d'esclairs, & ce Dieu
 irrité lança sur nostre vaisseau sa
 foudre enflammée; le coup fut si
 violent que tout l'assemblage du
 vaisseau en fut esbranlé; une odeur
 de soufre le remplit, tout l'équipa-
 ge tomba dans l'eau, & l'on voyoit
 tous ces malheureux portez sur les
 flots, comme des oyseaux marins,
 faire leurs efforts pour se sauver,
 mais toute voye de salut leur es-
 toit fermée. Jupiter touché de
 mon affliction, fit tomber entre
 mes mains le grand mast du na-
 vire, afin que je m'en servisse pour
 me tirer de ce danger. J'embrassay
 ce mast de toute ma force, & je
 fus en cet estat le jouet des vents
 neuf jours entiers. Enfin le dixiè-

» me jour pendant une nuit fort,
» noire le flot me poussa contre la
» terre des Thesprotiens. Le heros
» Phidon, qui estoit Roy de cette
» terre, me receut avec beaucoup de
» generosité & ne me demanda point
» de rançon, & son fils estant arrivé
» sur le rivage, & m'ayant trouvé
» demi mort de froid & de fatigue,
» me mena dans son Palais en me
» soutenant luy-mesme, car je n'a-
» vois presque pas la force de mar-
» cher. Le Roy me fit donner des
» habits magnifiques. Là j'entendis
» beaucoup parler d'Ulysse, & le
» Roy luy-mesme me dit qu'il l'a-
» voit receu & traité dans son Palais
» comme il passoit chez luy pour
» s'en retourner dans sa patrie. Il me
» montra mesme toutes les richesses
» qu'Ulysse avoit amassées dans ce
» voyage, l'airain, l'or, le fer, & j'en
» vis une si grande quantité, qu'elle
» pourroit suffire à nourrir pendant
» dix generations deux familles com-

me la sienne. Sur ce que je parus «
estonné que tous ces tresors suf- «
sent-là sans luy, il me dit qu'Ulysse «
les avoit laissez pour aller à Do- «
done consulter le chesne miracu- «
leux, & recevoir de luy la répoñ- «
se de Jupiter mesme, pour sça- «
voir comment il devoit retourner «
à Ithaque après une si longue ab- «
sence, & s'il devoit y entrer ouver- «
tement, ou sans se faire connoistre. «
Ce Prince jura mesme en me par- «
lant à moy-mesme & au milieu des «
libations, que le vaisseau & les ra- «
meurs qui devoient le mener dans «
sa patrie estoient prests. Je n'eus «
pas le temps d'attendre, car la com- «
modité d'un vaisseau de Theopro- «
tie, qui partoit pour Dulichium «
s'estant offerte, il me renvoya sur «
ce vaisseau, & ordonna au patron «
de me remettre fidèlement entre «
les mains du Roy Acaste. Ce pa- «
tron & ses compagnons loin d'e- «
xecuter cet ordre, conceurent un «

» méchant dessein contre moy pour
» ma rendre encore le jouët de la
» fortune. Dès que le vaisseau fut
» assez loin de la terre, ils commen-
» cerent par m'oster la liberté, ils
» me dépouillèrent de mes habits &
» me donnerent ces vieux haillons
» tout rapiecez que vous voyez sur
» moy. Estant arrivez le soir sur les
» costes d'Ithaque, ils me lierent
» avec une bonne corde au mast du
» vaisseau, & me laissant-là, ils des-
» cendirent à terre & se mirent à sou-
» per. Les Dieux rompirent facile-
» ment mes liens. Je mis mes hail-
» lons, autour de ma teste, & me
» laissant aller le long du gouvernail,
» je me jettay dans l'eau & nageay de
» toute ma force. Je me trouvay
» bien-tost assez loin de ces scelerats
» pour oser prendre terre; j'aborday
» dans un endroit près d'un beau
» bois où je me cachay. Ces barba-
» res fort affligez firent quelque le-
» gere perquisition, mais ils ne ju-

gerent pas à propos de me cher- «
 cher plus long-temps & avec plus «
 d'exactitude, ils se rembarquerent «
 promptement. C'est ainsi que les «
 Dieux m'ont sauvé de leurs mains, «
 & qu'ils m'ont conduit dans la mai- «
 son d'un homme sage & plein de «
 vertu. Car c'est l'ordre du Destin «
 que je conserve encore la vie. «

Ah, malheureux estrangier, re- «
 partit Eumée, que vous m'avez «
 touché par le recit de vos tristes «
 aventures ! la seule chose où je ne «
 scaurois vous croire, c'est dans ce «
 que vous avez dit d'Ulyffe. A «
 quoy bon un homme comme vous «
 à vostre âge blesse-t-il ainsi la ve- «
 rité, en contant des fables tres in- «
 utiles. Je fais seur que les Dieux «
 se sont opposez au retour de mon «
 cher maistre. Ils n'ont voulu ni le «
 faire tomber sous les coups des «
 Troyens, ni le faire mourir entre «
 les bras de ses amis, après qu'il a «
 eu terminé si glorieusement cette «

» guerre ; car tous les Grecs luy au-
» roient élevé un tombeau magnifi-
» que, & la gloire du pere auroit re-
» jalli sur le fils, mais ils ont permis
» qu'il ait esté sans honneur la proye
» des Harpyes. Pour moy j'en suis si
» affligé, que je me suis confiné dans
» cette ferme ; & je ne vais jamais à
» la ville que lorsque la sage Pene-
» lope me mande pour me faire part
» des nouvelles qu'elle a receües de
» quelqu'endroit. Dès qu'on me voit
» dans le Palais, on m'environne en
» foule pour me demander ce que
» j'ay appris. Les uns s'affligent de
» la longue absence de ce cher maif-
» tre, & les autres s'en réjouissent,
» parce qu'ils consomment impuné-
» ment son bien. Pour moy je n'en
» demande plus de nouvelles depuis
» que j'ay esté trompé par un Eto-
» lien, qui obligé de prendre la fuite
» pour un meurtre qu'il avoit com-
» mis, après avoir erré dans plusieurs
» contrées, arriva dans ma maison,

où je le receus le mieux qu'il me
fut possible. Il me dit qu'il avoit
vû Ulyffe chez Idomenée dans
l'isle de Crete où il radouboit ses
vaisseaux qui avoient esté maltrai-
tez par la tempeste, & m'assura
qu'il reviendroit sur la fin de l'esté
ou au commencement de l'autom-
ne avec tous ses Compagnons &
comblé de richesses. Et vous, bon
homme, qui avez tant souffert,
puisque les Dieux vous ont con-
duit chez moy, ne me flattez point
& ne m'abusez point comme luy
par des contes faits à plaisir. Ce ne
feront point ces contes qui m'o-
bligeront à vous bien traiter & à
vous respecter, ce sera Jupiter qui
préside à l'hospitalité, & dont j'ay
toujours la crainte devant les yeux,
ce sera la compassion que j'ay na-
turellement pour tous les misera-
bles.

Il faut que vous soyez le plus
deffiant & le plus incredule de tous

» les hommes, répondit Ulyffe,
 » puisqu'après tous les serments que
 » je vous ay faits, je ne puis ni vous
 » persuader ni vous esbranler. Mais
 » faisons, je vous prie, un traité vous
 » & moy, & que les Dieux, qui
 » habitent l'Olympe, en soyent té-
 » moins : si vostre Roy revient dans
 » ses Estats, comme je vous l'ay dit,
 » vous me donnerez des habits &
 » vous m'envoyerez sur un vaisseau
 » à Dulichium, d'où j'iray par tout
 » où il me plaira; & s'il ne revient
 » pas, vous exciterez contre moy
 » tous vos domestiques, & vous leur
 » ordonnerez de me précipiter de
 » ces grands rochers, afin que ce
 » chastiment apprenne à tous les pau-
 » vres qui arriveront chez vous à
 » ne pas vous abuser par leurs vaines
 » fables.

» Estranger, répondit Eumée, que
 » deviendroit la réputation que j'ay
 » acquise parmi les hommes & pour
 » le present & pour l'avenir ! Que

deviendroit ma vertu, qui est encore plus précieuse que la réputation; si après vous avoir reçu dans ma maison, & vous avoir fait tous les bons traitements qui ont dépendu de moy & que demande l'hospitalité, j'allois vous oster cette mesme vie que je vous ay conservée? Après une action si barbare, de quel front oserois-je adresser mes prieres au Dieu qui protege les estrangers? Mais l'heure du souper approche, & nos bergers seront bien tost icy pour prendre avec moy un léger repas.

Pendant qu'ils s'entretiennent ainsi, les bergers arrivent avec leurs troupeaux qu'ils enferment dans les estables; toute la basse-cour retentit des cris de toutes ces bestes qu'on ramene des pasturages: alors Eumée crie à ses bergers, Amenez-moy promptement la victime la plus grasse que vous ayez dans vostre troupeau, que j'of-

» fre un sacrifice à Jupiter en faveur
 » de cet estranger qui est nostre hos-
 » te , & que nous en profitions en
 » mesme temps, nous qui avons tous
 » les jours tant de fatigues à garder
 » ces troupeaux , pendant que d'au-
 » tres se nourrissent tranquillement
 » des fruits de nos peines.

Ayant ainsi parlé, il fendit du
 bois pour le sacrifice. Les bergers
 amenerent la victime la plus grasse,
 c'estoit un cochon de cinq ans, &
 la presenterent à l'autel. Eumée
 n'oublia pas alors les Dieux, car
 il estoit plein de pieté. Il prend les
 foyes du haut de la teste de cette
 victime & les jette dans le feu
 comme les prémices, & demande à
 tous les Dieux par des vœux tres
 ardents, qu'Ulysse revienne ensuy
 dans son Palais. Sa priere finie, il
 assomme la victime avec le tronç
 du mesme chesne dont il avoit
 coupé le bois pour l'autel & qu'il
 avoit reservé pour cette fonction.

La victime tombe sans vie ; les bergers l'égorgent en mesme temps, la font passer par les flammes & la mettent en quartiers. Eumée prend des petits morceaux de tous les membres, les met sur la graisse dont il avoit enveloppé les cuisses, & après avoir répandu dessus de la fleur de farine, il les jette au feu pour les faire brusler. Le reste fut ensuite coupé par morceaux, mis en broche & posé avec soin. On les mit sur des tables de cuisine, & le maistre pasteur se leva pour faire luy-mesme les portions, car il estoit plein d'équité. Il en fit sept parts, il en offrit une aux Nymphes, une autre à Mercure fils de Maïa, en accompagnant son offrande de prieres. Ses trois bergers & luy eurent aussi chacun leur part, & Ulysse fut régale de la partie la plus honorable, qui estoit le dos de la victime. Ulysse ravi de cette distinction, en témoigne sa recon-

noissance en ces termes :

» Eumée, daigne le grand Jupiter
 » vous aimer autant que je vous ai-
 » me pour le bon accueil que vous
 » me faites, en me traitant avec tant
 » d'honneur, malgré l'estat miserable
 » où je me trouve.

» Eumée luy répondit, Estran-
 » ger, que j'honore comme je dois,
 » faites bonne chère des mets que je
 » puis vous offrir ; Dieu nous don-
 » ne une chose & nous en refuse une
 » autre, messant nostre vie de biens
 » & de maux comme il luy plaist,
 » car il est tout puissant.

En finissant ces mots, il jette au
 feu les prémices de sa portion, &
 prenant la coupe pleine de vin,
 après en avoir fait les libations, il
 la presente à Ulyssé sans se lever
 de sa place. Un esclave, qu'Eumée
 avoit achetée de quelques mar-
 chands Taphiens depuis le départ
 de son maistre, & qu'il avoit achet-
 té de son argent sans le secours de

Penelope ni du bon vieillard Laërte, servit le pain. Quand ils eurent mangé & bû, & qu'ils furent rassasiez, l'esclave desservit, & peu de temps après ils allerent se coucher. La nuit fut tres froide & tres obscure. Jupiter versa un déluge d'eaux, & le Zephyre, toujours chargé de pluyes, fit entendre ses souffles orageux. Ulysse adressant la parole à ces bergers pour piquer Eumée, & pour voir s'il ne luy donneroit point, ou s'il ne luy feroit pas donner quelque bon habit qui pust le deffendre du froid, car il avoit grand soyn de luy, Eumée, dit-il, & vous bergers escoutez-moy, je vous prie, & permettez que je me vante un peu devant vous, le vin sera mon excuse, il a la vertu de rendre les hommes fous; il fait chanter, rire & danser le plus sage, & tire des cœurs des secrets qu'on feroit souvent beaucoup mieux de cacher. Je vais

» vous dire auffi des folies , & puis-
» que la parole est laschée je conti-
» nueray. Ah ! pluft aux Dieux que
» j'euffe encore la vigueur & la for-
» ce que j'avois quand nous dressaf-
» mes une embuscade aux Troyens
» fous les remparts de Troye. Ulyffe
» & Menelas estoient les chefs de
» cette entreprife , & ils me firent
» l'honneur de me choisir pour par-
» tager avec eux ce commandement.
» Quand nous fufmes près des mu-
» railles , nous nous cachafmes fous
» nos armes dans des broffailles &
» des roseaux d'un marais qui en ef-
» toit proche. La nuit il se leva tout
» à coup un vent de nord fi froid
» qu'il glaceoit , & il tomba beau-
» coup de neige qui se geloit en tom-
» bant, en un moment nos boucliers
» furent heriffez de glace. Les autres
» avoient de bonnes tuniques & de
» bons manteaux, & dormoient tran-
» quillement les espales couvertes
» de leurs boucliers. Mais moy, j'a-

vois eu l'imprudence de laisser dans «
ma tente mon manteau, ne pensant «
point que la nuit dût estre si froi- «
de, & j'avois marché avec ma seu- «
le tunique ceinte & mes armes. «
Vers la troisième veille de la nuit, «
lorsque les astres commencerent à «
pencher vers leur coucher, je pouf- «
say du coude Ulysse qui estoit «
couché près de moy, il se réveilla «
promptement, & je luy dis : Ge- «
neroux Ulysse, vous pouvez com- «
pter que je ne seray pas long-temps «
en vie, je suis penetré de froid, car «
je n'ay point de manteau, un Dieu «
ennemi m'a induit à venir icy en «
tunique, & voilà un temps auquel «
il m'est impossible de resister. «

Dans le moment Ulysse trouva «
le moyen de me secourir ; comme «
il estoit homme de grande ressour- «
ce & aussi bon pour le conseil que «
pour les combats, voicy ce qui luy «
vint dans l'esprit : il s'approcha de «
mon oreille & me dit tout bas : «

» taisez-vous, de peur que quelqu'un
 » des Grecs ne vous entende, & en
 » mesme temps la teste appuyée sur
 » son coude, il haussa un peu la voix
 » & dit, Mes amis, escoutez ce que
 » j'ay à vous dire, pendant mon som-
 » meil un songe s'est apparu à moy
 » de la part des Dieux. Nous voilà
 » fort éloignez de nos vaisseaux, &
 » nous sommes en petit nombre,
 » que quelqu'un aille donc promp-
 » tement prier Agamemnon de nous
 » envoyer un renfort.

» A ces mots Thoas, fils d'Andre-
 » mon, se leva, & sans attendre un
 » autre ordre, il jette à terre son
 » manteau de pourpre & se met à
 » courir. Je pris ce manteau, &
 » m'estant rechauffé, je dormis tran-
 » quillement jusqu'au point du jour.
 » Plust aux Dieux donc que j'eusse
 » aujourd'huy la mesme jeunesse &
 » la mesme vigueur, & que quel-
 » qu'un des bergers qui sont icy me
 » donnast un bon manteau & par

amitié & par respect pour un homme de bien, mais ils me méprisent à cause de ces vieux haillons.

Bon homme, luy répondit Eumée, vous nous faites-là sur un sujet veritable un apologue tres ingenieux, vous avez tres bien parlé & vostre discours ne sera pas inutile, vous ne manquerez ni de manteau pour vous couvrir cette nuit, ni d'aucune des choses dont on doit faire part à un estranger qu'on a receu dans sa maison, & qui a besoin de secours. Mais demain dès le matin vous reprendrez vos vieux haillons, car nous n'avons pas icy plusieurs manteaux ni plusieurs tuniques de rechange, chacun de nos bergers n'en a qu'un. Quand nostre jeune Prince, le fils d'Ulysse sera de retour, il vous donnera des tuniques, des manteaux & toutes sortes de bons habits, & il vous renvoyera par tout où vous voudrez aller.

En finissant ces mots il se leva, approcha du feu le lit d'Ulyffe & y estendit des peaux de brebis & de chevres, & Ulyffe s'estant couché, il le couvrit d'un manteau tres ample & tres espais qu'il avoit de rechange pour se garantir du froid pendant l'hyver le plus rude. Les jeunes bergers se couchèrent près de luy, mais Eumée ne jugea pas à propos de s'arrester-là à dormir loin de ses troupeaux, il se prépara pour aller dehors. Ulyffe estoit ravi de voir les soins que ce bon pasteur prenoit de son bien pendant son absence. Premièrement il mit sur ses espauls son baudrier d'où pendoit une large espée; il mit ensuite un bon manteau qui pouvoit le deffendre contre la rigueur du temps, il prit aussi une grande peau de chevre, & arma son bras d'un long javelot pour s'en servir contre les chiens & contre les voleurs. En

D'HOMERE. *Liv. XIV.* 525
cet équipage il sortit pour aller
dormir sous quelque roche à l'a-
bry des souffles du Borée près de
ses troupeaux.



REMARQUES
SUR
L'ODYSSEE D'HOMERE.

LIVRE XIV.

Page 482. *C*E serviteur fidelle l'avoit bastie de ses espargnes, sans-en parler ni à Penelope ni au bon vieillard Laërte.] Voicy un grand & beau modelle d'œconomie qu'Homere donne aux intendants des grandes maisons. C'est Eumée, qui de ses espargnes avoit basti une grande maison & une basse-cour pour les troupeaux de son maistre. Depuis le sieclè d'Homere cela est un peu changé; on voit bien des intendants qui des espargnes d'un bien, qui ne leur appartient pas, bastissent des maisons, mais ce n'est pas pour leurs maistres.

Page 483. *Travaillant à se faire une chaussure de cuir de bœuf avec tout son poil.]* Car quoy-qu'il fust l'intendant & le maistre des autres pasteurs, il ne laissoit pas de travailler de ses mains; les Princes mesmes travailloient, comme nous l'avons sou-

vent vû dans l'Iliade & dans l'Odyssée, & c'est cette bonne & loüable coutume qui avoit mis Ulysse en estat de faire dans la necessité ce qui le sauva. Ce maistre pasteur avoit taillé luy-mesme les chesnes dont il avoit fortifié sa haye, & il se fait icy une chaussure, c'est à dire, une sorte de botine necessaire à un homme soigneux, qui alloit nuit & jour pour veiller sur ses troupeaux. La peinture qu'Homere fait de l'estat où est ce pasteur quand Ulysse arrive chez luy, est tres naturelle & tres agréable, aussi-bien que le recit du danger qu'Ulysse courut, & il n'y a qu'un goust corrompu qui puisse s'en moquer comme a fait l'Auteur du Parallele. *Ce heros, dit-il, va trouver Eumée son porcher, qui estoit assis devant sa porte, & qui raccommoît ses souliers. Les chiens d'Eumée aboyerent fort, & firent grande peur au heros, qui se coucha par terre & laissa tomber son baston. Le porcher en se levant pour chasser les chiens, laissa tomber le cuir qu'il coupoit, &c.* Voilà un heureux talent pour défigurer les images les plus naturelles & les plus sages.

Ulysse pour se garantir se couche à terre & jette son baston } Ulysse sçavoit que le moyen le plus seur de se deffendre contre les chiens & autres bestes féroces, c'est de se coucher à terre, de jeter les armes qu'on peut avoir à la main, & de faire le mort,

Au reste, dans la vie d'Homere j'ay dit qu'il y avoit de l'apparence que ce Poëte donne icy à Ulysse une aventure qui luy estoit arrivée à luy-mesme, lorsqu'ayant esté exposé sur le rivage de Chio par des pescheurs qui l'avoient mené sur un radeau; & estant allé du costé qu'il entendoit des chevres, il fut attaqué par des chiens qui l'auroient devoré si le berger Glaucus n'eust couru à son secours; ce berger, après l'avoir délivré, le mena dans sa cabane & le regala le mieux qu'il luy fut possible. Le Poëte tascha de divertir son hoste, en luy racontant ce qu'il avoit vû de plus curieux dans ses voyages. Quand je voy Ulysse s'entretenir avec Eumée, je prends plaisir à m'imaginer que je voy Homere s'entretenir avec Glaucus.

Page 485. *Vieillard, il s'en est peu fallu que mes chiens ne vous ayent devoré*] Rien ne marque mieux qu'Eumée estoit un homme de consequence & qui avoit esté bien élevé, que les discours qu'il fait icy à Ulysse & tout ce qu'il luy dit ensuite dans la conversation qu'il a avec luy. Il y a une éloquence tres naturelle & tres naïve & beaucoup de sagesse; aussi voit-on dans le Livre suivant qu'il estoit fils d'un Prince qui avoit regné dans l'isle de Scyros. Je ne releveray point icy les froides railleries que de petits Auteurs modernes ont faites sur cette qualification

SUR L'ODYSSÉE. Livre XIV. 529
ification qu'Homère luy donne de *divin*
porcher. Cela marque leur bon esprit.

Je passe la vie à pleurer l'absence, & peut-estre la mort de mon cher maistre]
Quelle joye pour Ulysse ! quel plaisir pour le Lecteur que cette situation ! Aristote a fort bien dit qu'Homère est le premier qui ait fait des imitations dramatiques ; car, comme M. Dacier l'a fait voir dans ses Commentaires sur la Poétique, l'Iliade & l'Odyssée peuvent passer pour de véritables Tragedies à cause de l'action, de la disposition & de l'œconomie du sujet, du mélange admirable des épisodes, de la nature des catastrophes, de la vivacité des passions, & des situations surprenantes dont ils sont pleins. Aussi Platon dit qu'Homère n'est pas seulement le plus grand des Poètes, mais qu'il est le premier des Poètes tragiques. Dans le Théétet. & dans le liv. 10. de la Repub.

Page 486. *Qu'il couvre d'une grande peau de chevre sauvage]* Homère désigne ordinairement par des épithetes la nature des choses dont il parle. Icy en parlant de la chevre sauvage il adjoute *ιουδαδος*, ce qui signifie proprement *qui a des excrescences qui pendent autour du cou des chevres*, & ces excrescences sont appellées *ιουδοι*. Notre langue n'a point de terme pour l'exprimer.

Divin Eumée, vous luy répondez] Nous avons vû dans l'Iliade qu'Homere se sert souvent de ces apostrophes, quand ce sont des personnages considérables qui parlent, & qu'au lieu de dire *un tel répondit*, il s'adresse à luy, & luy dit *vous répondez*. Cela réveille l'attention du Lecteur, & fait connoître que celuy à qui on adresse ainsi la parole, est un homme digne de considération. Homere employe icy cette apostrophe pour Eumée, marquant par-là l'estime qu'il avoit pour luy.

Bon homme, il ne m'est pas permis de mépriser un estrangier, non pas mesme quand il seroit dans un estat plus vil & plus méprisable que celuy où vous estes, car, &c.] Ce passage me paroist admirable; l'homme du monde qui en a le mieux connu la beauté, & qui a le mieux développé le précepte qu'il renferme, c'est Epictete dont M. Dacier m'a fourni ce passage tiré d'Arrien: *Souviens-toy toujours de ce qu'Eumée dit dans Homere à Ulysse inconnu qui le remercioit des bons traitemens qu'il en avoit receus*: Bon homme, il ne m'est pas permis de mépriser un estrangier qui vient chez moy, non pas mesme quand il seroit dans un estat plus vil & plus méprisable que celuy où vous estes, car les estrangiers & les

pauvres viennent de Jupiter. *Dis la mesme chose à ton frere, à ton pere, à ton prochain, Il ne m'est pas permis d'en user mal avec vous, quand vous seriez encore pis que vous n'estes, car vous venez de Dieu.* En effet, nous serions bien heureux si nous en usions avec nos proches, comme Eumée en use avec cet estrangier.

Page 487. *C'est-là le devoir de bons domestiques, ils doivent estre toujours dans la crainte, sur-tout quand ils ont de jeunes maistres*] Eustathe a expliqué cet endroit comme si Eumée par ces *jeunes maistres* eust voulu parler des Poursuivants, & qu'il eust voulu dire que quand il y a dans une maison des tyrans comme ceux-là, les domestiques sont en crainte & ne peuvent pas faire les charitez qu'ils voudroient. Mais je ne croy pas que ce soit-là le sens. Il n'y a pas d'apparence qu'Eumée fasse un précepte general d'une chose qui estoit inouïe & sans exemple. Asseurement il parle de ce qui doit se faire ordinairement. Des domestiques qui ont un maistre jeune doivent estre encore plus attentifs & plus craintifs lorsqu'il s'agit de dépenser, que quand ils ont un maistre qui jouit de ses droits & qui gouverne son bien, car alors ils ont, comme on dit, leurs coudées plus franches. Le précepte est bien plus beau; Eumée a un jeune maistre, Telemaque, ainsi il doit estre plus

*Et dant Dieu a beni le labour, comme il a beni le mien dans tout ce qui m'a esté confié] Homere enseignoit donc que tout le travail des hommes est inutile si Dieu ne le benit. Quand on entend Eumée parler de cette maniere, ne croiroit-on pas entendre Jacob, qui dit à son beau pere Laban : *Benedixit tibi Dominus ad introitum meum; Dieu vous a beni depuis que je vous sers. Et laborem manuum mearum respexit Deus; Dieu a regardé le travail de mes mains. C'est à dire, il l'a beni, il l'a fait prosperer.**

Page 488. *Et courut promptement à une des estables, & il en apporta deux jeunes cochons, il les égorgea, les prépara] Il est aisé de reconnoître icy dans ces coutumes des temps heroïques les usages des temps des Patriarches, on n'y faisoit pas plus de façon pour les repas. Quand Abraham receut chez luy les trois Anges, il est dit, *Ipsè ad armentum cucurrit, & tulit indé vitulum tenerrimum & optimum, deditque puero, qui festinavit & coxit illum, &c.**

Et les saupoudra de fleur de farine] C'estoit une fleur de farine rostie. Je crois que quand on servoit des viandes qui n'avoient pas esté offertes en sacrifice, on y répan-

doit de cette fleur de farine, qui tenoit lieu de l'orge sacré avec lequel on consacroit les victimes. Ce qu'Eumée fait icy est une sorte d'acte de Religion.

Nos cochons engraissez sont réservés pour les Poursuivants, gens sans considération & sans miséricorde] Je croy que c'est ce passage qui a persuadé Eustathe que ces jeunes maîtres, dont Eumée a parlé vingt-deux vers plus haut, estoient les Poursuivants. Mais je persiste dans ma première pensée; ce qu'Eumée dit icy peut fort bien subsister avec le sens que j'ay donné à ces vers, ὅτ' ἐπικρατίωσι ἀνακτῆς οἱ νέοι. Au reste il paroist par ce passage que les anciens mettoient une grande différence entre χοίροις & σάλουις σῶας, les premiers estoient les cochons ordinaires qu'on faisoit seulement paistre sans en prendre d'autre soin, & les autres σάλουις, estoient les cochons que l'on avoit engraissez à l'auge.

Page 489. *Voilà pourquoy ils ne veulent point demander la Reyne dans les formes*] Eumée est persuadé que l'unique but des Poursuivants est de demeurer dans le Palais d'Ulysse & de manger son bien, en faisant semblant de poursuivre Penelope en mariage, & voicy le raisonnement de ce domestique fidelle qui n'est point si mal fondé: S'ils sçavoient Ulysse en vie, ils deman-

534 R E M A R Q U E S
 seroient cette Reyne dans les formes, parce
 qu'ils seroient assurez qu'elle ne se rema-
 rieroit jamais pendant la vie de son mary,
 ainsi ils demeureroient-là avec une sorte de
 prétexte; mais ils ne la demandent point
 dans les formes, ils ne pressent point le ma-
 riage; ils ont donc appris sans doute par la
 renommée, ou par quelque oracle qu'Ulysse
 est mort. Voilà pourquoy ils ne la deman-
 dent point, parce que si elle se remarioit,
 elle ne seroit qu'à un seul, & tous les autres
 seroient obligez de se retirer. Voilà ce qui
 a fait dire à Horace que toute cette jeunesse
 pensoit moins au mariage qu'à la cuisine:

*Nec tantum veneris quantum studiosa
 culinæ.*

Page 490. Il avoit dans le continent van-
 son douze troupeaux de bœufs] Voicy l'énu-
 meration des richesses d'Ulysse. Elles con-
 sistent principalement en troupeaux, com-
 me celles des Patriarches. *Sed & Lot fue-
 runt greges ovium & armenta. Genes. 13. 5.
 Ditatusque est homo (Jacob) ultra modum
 & habuit greges multos, ancillas & servos,
 camelos & asinos. Genes. 30. 43.*

Page 491. Après qu'il fut rassasié, il prit
 la coupe où il avoit bu, la remplit de vin &
 la presenta à Eumée] Il faut bien prendre
 garde à ce passage, car on s'y trompe ordi-

nairement; on croit d'abord que c'est Eumée qui presente la coupe à Ulyffe, & c'est au contraire Ulyffe qui la presente à Eumée, comme Eustathe l'a fort bien remarqué. J'ay desja dit ailleurs que pour faire honneur à quelqu'un on luy presentoit sa coupe pour le prier de boire le premier, ce qu'on appelloit *προμνην*, c'est de cette coutume que sont venuës les santez qu'on boit aujourd'huy. Mais outre cela il y a icy une politesse qui merite d'estre expliquée. C'estoit à la fin du repas qu'on faisoit les libations, & c'est à la fin du repas qu'Ulyffe prend la coupe & qu'il la presente à Eumée pour luy témoigner sa reconnoissance, & comme pour l'associer aux Dieux qui l'ont sauvé. Eumée sont bien tout ce que marque cette honnesteté d'Ulyffe, & c'est pourquoy il est ravi. *καίπερ δὲ Διμῶν*.

Page 492. *Elle les reçoit, les traite le mieux du monde, & passe les jours à les questionner*] Le beau portrait qu'Homere fait icy d'une femme vertueuse, qui aimant tendrement son mary, ne trouve d'autre consolation dans son absence que de demander de ses nouvelles, & que d'escouter tous ceux qui peuvent luy parler de luy!

Page 493. *Et peut-estre que vous-mesme, bon homme, vous inventeriez de pareil-*

les fables] Le Lecteur prend plaisir à voir ce soubçon d'Eumée si bien fondé. Ulyffe estoit le plus grand artisan de fables qui eust jamais esté.

Page 494. *Je me fais encore un scrupule & je me reproche de le nommer par son nom*] Il y a icy un sentiment plein de tendresse & de délicatesse. Eumée dit qu'il se fait un scrupule & un reproche de nommer Ulyffe par son nom, car c'est le nom que tout le monde luy donne, tous les estrangers, les gens les plus inconnus l'appellent Ulyffe. Il ne l'appelle pas non plus son Roy, son maistre, car tous ses sujets l'appellent ainsi, & un homme qui en a toujours esté si tendrement aimé, & qui luy a des obligations si essentielles doit luy donner un nom qui marque un sentiment plus tendre & plus vif; il l'appelle donc *son pere*, ou comme dit le texte *son frere aisné*, *ἄδελφός*. Mais j'ay changé ce nom de *frere* en celui de *pere* qui est plus respectable.

Page 495. *Soit preste tout à l'heure*] Homere mesle des mots interessants & qui font grand plaisir au Lecteur instruit, tel est ce mot *tout à l'heure*. Il semble que la reconnoissance va se faire, mais il l'éloigne ensuite, en adjoutant *dés qu'il arrivera*.

Ensuite cette table hospitaliere] M. Dacier

est le premier qui ait hasardé ce mot en
notre langue, & qui l'ait transporté des per-
sonnes aux choses dans sa Traduction de
ces deux beaux vers d'Horace,

*Qua pinus ingens, albaque populus
Umbram hospitalem consociare amanti
Ramis.*

Dans ce beau lieu où de grands pins & de
grands peupliers joignent amoureux-
ment leur ombre hospitalière. Je sçay qu'il y a eu
des personnes trop délicates qui ont esté
choquées de cette expression, mais je pren-
dray la liberté de leur dire qu'elles ne pa-
roissent pas avoir beaucoup estudié l'usage
qu'on peut faire des figures, ni les bornes
qu'on y doit garder. Celle-cy est tres belle
& tres heureuse, & il n'y a rien de plus or-
dinaire, sur-tout dans la Poësie, que de
transporter ainsi les expressions & de la per-
sonne à la chose & de la chose à la personne.
Les exemples en font infinis.

*Ouy, il reviendra à la fin d'un mois, &
au commencement de l'autre]* Il n'estoit pas
possible que le bon Eumée entendist le sens
de ce vers,

Τὸ δὲ μὴ φθίνοντος μηνός, ἢ δὲ ἰσαμένοιο.

Il entendoit sans doute qu'Ulysse revien-
droit à la fin d'un mois, ou au commence-

ment d'un autre, & il ne s'imaginoit pas que son hoste parloit d'un seul & mesme jour. Solon fut le premier qui penetra ce mystere, & qui découvrit le sens de cet énigme, qui marque qu'Homere n'estoit pas ignorant dans l'Astronomie. Je ne scaurois mieux l'expliquer qu'en rattachant le passage mesme de Plutarque qui nous apprend cette particularité: *Solon, dit-il, voyant l'inégalité des mois, & que la lune ne s'accordoit ni avec le lever ni avec le coucher du soleil, mais que souvent en un mesme jour elle l'atteignoit & le passoit, voulut qu'on nommast ce jour-là $\alpha\iota\gamma\ \nu\epsilon\alpha$, la vieille & nouvelle lune; & attribua à la fin du mois passé ce qui precedoit la conjonction, & au commencement de l'autre ce qui la suivoit. D'où l'on peut juger qu'il fut le premier qui comprit le sens de ces paroles d'Homere, à la fin d'un mois & au commencement de l'autre. Le jour suivant il l'appella le jour de la nouvelle lune, &c.* Ulyse veut donc dire qu'il reviendra le dernier jour du mois, car ce jour-là la lune estoit vieille & nouvelle, c'est à dire, qu'elle finissoit un mois & en commençoit un autre.

Page 497. *Mais quelque Dieu ennemi, ou quelque homme mal intentionné*] Ce voyage de Telemaque avoit allarmé avec raison la tendresse de ce domestique fidelle, car il ne scavoit pas qu'il ne l'avoit entrepris que par

l'ordre de Minerve. Et voilà comme on juge ordinairement des choses dont on ne connoist ni les causes ni les motifs.

Ou quelque homme mal intentionné] Car les Dieux ne sont pas les seuls qui peuvent renverser l'esprit, les hommes le peuvent aussi tres souvent, soit par des breuvages, soit par des discours empoisonnez, plus dangereux encore que les breuvages.

Pour faire perir avec luy toute la race du divin Arcesius] Arcesius estoit pere de Laërte. Telemaque son arriere petit-fils estoit le seul rejetton de cette race.

Et que Jupiter estendra sur luy son bras puissant] Voilà l'expression de l'Escriture, qui dit que Dieu eleve son bras, qu'il estend son bras sur quelqu'un, pour dire qu'il le sauve de tous les dangers qui l'environnent.

Page 498. *Je suis de la grande isle de Crete*] Eumée vient de déclarer qu'il est convaincu que tous les estrangers sont sujets à débiter des fables pour se rendre plus agréables, & il a fait connoistre à Ulysse qu'il le tenoit tres capable de les imiter, en un mot il a paru estre extrêmement en garde contre ces conteurs d'histoires fausses, & cependant voicy qu'il se laisse surprendre au

conte qu'Ulyffe luy fait. Cela marque le pouvoir que les contes ont sur l'esprit des hommes. Il faut avoüer aussi que ce conte d'Ulyffe est tres ingenieux. Homere pour le mettre en estat d'interessier tous les hommes qui viendront dans tous les âges, l'affaisonne d'histoires veritables, de descriptions de lieux & de beaucoup d'autres choses importantes & utiles, & il embellit sa narration de tout ce que l'éloquence peut fournir de plus capable de plaire. Par tous les contes differents dont le Poëme de l'Odyssée est orné & égayé, on voit bien que l'imagination du Poëte n'est ni espuisée ni fatiguée, puisqu'elle invente une infinité de sujets tous capables de fournir un long Poëme.

Et moy, je suis fils d'une estrangere que mon pere avoit achetée, & dont il avoit fait sa concubine] Nous avons vû dans l'Iliade que ces sortes de naissances n'estoient point honteuses & qu'on les avoüoit sans rougir. C'est ainsi qu'il est dit dans l'Escriture sainte, que Gedeon eut soixante-dix fils de plusieurs femmes qu'il avoit espou-sées, & que d'une concubine, qu'il avoit à Sichein, il eut un fils nommé Abimelec. Jug. 8. 30. 31. car en ces temps-là il n'estoit point deffendu d'avoir des concubines. *Non erat vetitus eo tempore concubinatus, neque concubina à matrona nisi dignitate*

distabat: dit Grotius sur ce passage des Ju-
ges. Eustathe veut que l'on remarque icy
la finesse d'Ulysse, qui se dit fils d'une con-
cubine, pour attirer la bienveillance d'Eumée
qui avoit une naissance toute pareille,
mais cette remarque est tres-mal fondée;
Eumée n'estoit nullement fils d'une escla-
ve, il estoit tres legitime, comme on le ver-
ra dans le Livre suivant.

*M'aimoit comme tous ses autres enfants
nez d'un veritable mariage*] C'est ce que si-
gnifie le mot *ιδεαίωτων*, *enfants legitimes*,
qui sont nez d'un veritable mariage. Car
pour les concubines il n'y avoit ni conven-
tions matrimoniales, ni solemnité, au lieu
qu'il y en avoit pour les femmes.

Page 499. *Et de ce grand nombre d'en-
fants, tous sont estimez*] Car le grand nom-
bre d'enfants, & sur-tout d'enfants vertueux
& braves, sert beaucoup à faire honorer &
respecter les peres. C'est ce que David fait
entendre, quand après avoir dit que les fils
sont l'heritage que le Seigneur donne, il
ajoute: *Sicut sagittæ in manu potentis, ita
filii excussorum. Beatus vir qui implevit de-
siderium suum ex ipsis, non confundetur,
cum loquetur cum inimicis suis in porta.* Pl.
126. 4. 5.

*Mes freres firent un partage de ses
biens, tirerent les lots au sort*] Voilà l'an-

cienne maniere de partager la succession des peres. On faisoit les lots avec le plus d'égalité qu'il estoit possible, & on les tiroit au sort. Et cela ne se pratiquoit pas seulement dans les maisons des particuliers, mais dans les maisons des Princes mesmes, puisque nous voyons dans le xv. Liv. de l'Iliade, que Neptune dit, *Que l'Empire du monde fut partagé entre Jupiter, Pluton & luy, qu'on en fit trois lots, qui ne furent point donnez par rapport à l'ordre de la naissance, que l'âge ne fut point respecté, qu'on tira au sort, & que la fortune décida de ce partage.* Cependant le droit d'ainesse estoit généralement reconnu dès ce temps-là, puisque nous voyons dans le mesme Livre qu'Homere dit que Dieu a donné aux aînez les noires Furies pour gardes, afin qu'elles vengent les affronts que leur seront leurs cadets. En quoy consistoit donc ce droit ! Il consistoit dans l'honneur & dans le respect que les cadets estoient obligez de rendre aux aînez, & dans l'autorité que les aînez avoient sur leurs cadets.

Elle ne me laisserent que tres peu de chose avec une maison] Car les enfans des concubines n'heritoient point & ne partageoient point avec les enfans legitimes, ils n'avoient que ce que leurs freres vouloient bien leur donner.

Mais je me flatte qu'encore, comme dit le proverbe, le chaume vous fera juger de la moisson] J'aurois bien pû trouver en nostre langue des équivalents pour ce proverbe, mais il m'a paru si sensé & si naturel, que j'ay cru le pouvoir conserver dans la Traduction. Comme un beau chaume fait juger que la moisson a esté belle, de mesme une vieillesse forte & vigoureuse fait juger que les fruits de la jeunesse ont esté fort bons. Ce qu'il y a de remarquable dans le vers d'Homere, c'est que le proverbe n'est pas achevé, le Grec dit seulement, *mais je me flatte qu'en voyant le chaume, vous connoissez*, ce qui fait voir qu'en Grece on avoit des proverbes dont on ne rapportoit que les premiers mots, & qui ne laissoient pas d'estre entendus. Nous en avons de mesme en nostre langue.

Page 500. *Sur-tout lorsqu'avec des hommes choisis & déterminés je dressois à mes ennemis quelque embuscade*] Car c'estoit la maniere de faire la guerre qui leur paroïsoit la plus perilleuse, & où les braves & les lâches estoient le mieux reconnus. C'est ce qu'Idomenée dit dans le xiiii. Livre de l'Iliade: *C'est, comme vous sçavez, dans ceste sorte de guerre que les hommes paroissent le plus ce qu'ils sont, car les lâches y changent à tout mament de couleur; ils n'ont ni vertu ni courage, leurs genoux tremblants*

ne peuvent les soutenir, ils tombent de foiblesse, le cœur leur bat de la peur qu'ils ont de la mort, tout leur corps frissonne, au lieu que les braves ne changent point de visage, &c. On peut voir-là les Remarques, tom. 2. pag. 555.

Je n'ay jamais aimé ni le travail, ni le labourage, ni l'œconomie domestique] J'ay suivi icy les anciens Critiques, qui ont dit qu'Homere a employé le mot ἔργον, travail, labeur, pour le travail des champs, le labourage, & δικοφελίην pour les occupations plus douces & plus lucratives, comme l'œconomie domestique, qui comprend le commerce, la marchandise. C'est pourquoy il ajoute, qui donne le moyen de bien élever ses enfants. Plutarque cite ce passage d'Homere dans la comparaison de Caton le Censeur avec Aristide, & il nous avertit que ce Poëte a voulu nous enseigner par-là que c'est une nécessité que ceux qui négligent l'œconomie & le soin de leur maison, tirent leur entretien de la violence & de l'injustice. C'est une maxime tres certaine. Mais je ne sçay si Homere y a pensé, car dans ces temps heroïques la piraterie ni les guerres ne passoient point pour injustice. Le précepte est toujours tres bon.

Qui paroissent si tristes & si affreuses à tant d'autres] Voilà un trait de satire contre une infinité de gens à qui les armes font peur.

Page 501. *Pour lesquels Dieu m'avoit donné de l'inclination*] Il y a dans le Grec, que Dieu m'avoit mis dans l'esprit. Homere reconnoist icy que le choix, que les hommes font des professions qu'ils embrassent, vient de Dieu, quand ils consultent & qu'ils suivent le penchant naturel qui les y porte. Car on ne voit que trop souvent des hommes qui choisissent des emplois & des professions auxquelles la providence ne les avoit pas destinez, & qu'ils n'embrassent que par leur folie.

Avant que les Grecs entreprissent la guerre contre Troye] Il y a dans le Grec: *Avant que les Grecs montassent à Troye*. Car les Grecs disoient monter de tous les voyages qu'on faisoit au Levant, comme cela a desja esté remarqué.

Comme General, j'avois choisi pour moy ce qu'il y avoit de plus précieux] C'estoit le droit du General, il choisissoit dans le butin ce qu'il y avoit de plus précieux qu'il prenoit par préférence, & partageoit le reste avec ses troupes. Mais je croy qu'Ulysse parle icy plustost en capitaine de corsaires, qu'en General d'une veritable armée, car nous ne voyons point dans l'Iliade que les Generaux prissent rien pour eux avant le partage, ils portoient tout en commun, & s'ils avoient quelque chose en particulier, c'estoient les troupes qui le leur donnoient.

Page 503. *Portez par le Borée*] Ce n'est pourtant pas le Borée, le véritable vent de nord qui porte de Crete en Egypte, c'est le nord ouëst. Mais Homere appelle Borée le vent qui vient de toute la plage septentrionale.

Aussi doucement que si dans une riviere nous n'avions fait que suivre le courant de l'eau] Homere dit cela en trois mots, *ὡς κὰτὰ ῥόον*, comme dans le courant, & c'estoit une espece de proverbe, pour dire heureusement, facilement, à souhait. Il a fallu l'estendre pour l'expliquer.

Que le cinquième jour nous arrivâmes dans le fleuve] Homere est si instruit de la distance des lieux dont il parle, que quand il l'augmente on voit bien que c'est à dessein, pour rendre ses contes plus merveilleux & par-là plus agréables. Icy il n'ajoute rien à la verité, car de Crete on peut fort bien arriver le cinquième jour en Egypte. Strabon marque précisément que du promontoire Samonium qui est le promontoire oriental de l'isle, il y a jusqu'en Egypte quatre jours & quatre nuits de navigation: *ἀπὸ δὲ τοῦ Σαμωνίου πρὸς αἴγυπτον πέντε ἡμερῶν καὶ τεσσάρων νυκτῶν πλοῦς*. Homere y ajoute une partie du cinquième jour, parce qu'il estoit parti apparemment d'un port un peu plus reculé.

Page 505. *Je demeureray dans son Palais*

SUR L'ODYSSÉE. Livre XIV. 547
sept années entières] C'est ainsi qu'il déguise
son séjour dans l'isle de Calypso.

Page 506. *Il se presenta à moy un Phenicien tres instruit dans toutes sortes de ruses*] Les Pheniciens ont esté fort descriez dans tous les temps pour leurs ruses & pour leurs friponneries. Grotius remarque que c'est eux que le Prophete Ozée a désignez sous le nom de *Chanaan*, quand il a dit chap. 12. 7. *Chanaan, in manu ejus statera dolosa, calumniam dilexit.* Et Philostrate dit à un Phenicien, *Vous estes fort descriez pour vostre commerce comme gens avarés & grands trompeurs.*

Je demeuray chez luy un an entier] Il place chez ce fripon le séjour qu'il fit chez Circé, où il nous a dit qu'il fut un an:

Quoyque ces grandes promesses commençassent à m'estre suspectes, je le suivis par nécessité] Homere marque bien icy ce qui n'arrive que trop ordinairement quand on est une fois engagé avec des fripons; quoy qu'on s'en deffie on ne peut pas toujours rompre avec eux, & une fatale nécessité oblige de les suivre.

Nostre vaisseau courroit par un vent de nord qui le porta à la hauteur de Crete] Il appelle encore icy Borée nord, le vent nord-est, car le Borée ne pouvoit pas porter de

Phénicie en Crète. C'estoit proprement le vent nord-est.

Page 507. *Enfin le dixième jour, pendant une nuit fort obscure, le flot me poussa contre la terre des Thesprotiens*] Voilà comme il déguise son arrivée à l'isle d'Ogygie chez Calypso. Il met icy à la place la terre des Thesprotiens, qui habitoient la coste de l'Épire, vis-à-vis de l'isle des Pheaciens, de Corfou. Et il mesle icy l'histoire de son arrivée dans cette isle de Corfou, en changeant les noms. Il met un Prince nommé Phidon, au lieu du Roy Alcinoüs, & au lieu de Nausicaa fille d'Alcinoüs, il met un jeune Prince fils de ce Phidon.

Page 509. *Pour aller à Dodone consulter le chesne miraculeux, & recevoir de luy la réponse de Jupiter*] J'ay desja parlé de cet oracle de Dodone dans mes Remarques sur le xv. Liv. de l'Iliade. Et j'ay promis de traiter cette matiere plus à fond sur cet endroit de l'Odyssée. Dodone estoit anciennement une ville de la Thesprotie; les limites ayant changé dans la suite, elle fut du pays des Molosses, c'est à dire, qu'elle estoit entre l'Épire & la Thessalie. Prés de cette ville il y avoit un mont appellé *Tomarus & Tmarus*; sous ce mont il y avoit un Temple, & dans l'enceinte de ce Temple un bois de chesnes qui rendoient eux-mêmes des oracles aux prestres, & ces prestres

tres les rendoient à ceux qui les consultoient. Ce Temple estoit le plus ancien de la Grece, & il fut fondé par les Pelasges. D'abord il fut deservi par des prestres appelez *Selles*. Dans la suite des temps la Déesse Dioné ayant esté associée à Jupiter, & son culte ayant esté receu dans ce temple, au lieu de prestres il y eut trois prestresses fort âgées qui le desservoient. On prétend que les vieilles femmes estoient appelez *πλειαι* dans la langue des Molosses, comme les vieillards estoient appelez *πλειοι*; & comme *πλειαι* signifie aussi des colombes, c'est, dit-on, ce qui donna lieu à la fable, que des colombes estoient les prophetesses de ce temple. Mais dans ma Remarque sur ce vers du xii. Liv. de l'Odysse. *Et les colombes mesmes qui portent l'ambrosie à Jupiter*, je croy avoir fait voir que cette fable avoit une autre origine. Quoyqu'il en soit, ce temple avoit une chose bien merveilleuse, c'est que Jupiter rendoit ses oracles par la bouche des chesnes mesmes, s'il est permis de parler ainsi. Après avoir cherché long-temps ce qui pouvoit avoir donné lieu à cette fable si estonnante, je croy en avoir trouvé enfin le veritable fondement, c'est que les prestres de ce temple se tenoient dans le creux de ces chesnes quand ils rendoient leurs oracles, c'estoit-là leur trepied, ainsi quand ils répondoient, on disoit

Soit que les chesnes avoient répondu. C'est pourquoy Hesiodé a dit de cet oracle qu'il habite dans le creux du chesne, *ναῖον ἐν πυθμῆνι φηγοῦ*, & que de ce creux tous les hommes en rapportent les réponses dont ils ont besoin.

Ἐν δὲν ἐπιχόριοι μαρτυρεῖ πάντα φέρονται.

Comme nous le voyons par le beau fragment rapporté par le Scholiaste de Sophocle sur le vers 1183. des Trachines.

Qui partoît pour Dulichium] Une des isles Echinades, entre Ithaque & la coste du Peloponese.

Page 511. *Et qu'ils m'ont conduit dans la maison d'un homme sage*] L'expression Grecque est remarquable, il y a à la lettre, dans la maison d'un homme instruit, *αἰδοῦς ἐπισμαμέναιο*, c'est à dire, d'une homme sage, d'un homme vertueux. Ce qui prouve, ce que j'ay desja dit plusieurs fois, qu'Homere a crû que les vertus s'apprennent par l'éducation; que c'estoient des sciences, mais des sciences que Dieu seul enseigne; qu'il n'y a que les vertus qui soient la véritable science de l'homme, & que l'homme sage & vertueux est le seul que l'on doit appeller *scavant & instruit*. Platon a enseigné cette vérité & l'a démontrée, & c'est une chose admirable, que ce qui fait encore aujourd'huy tant d'honneur à ce Philosophe, ait

SUR L'ODYSSÉE. Livre XIV. 531
esté tiré d'Homere, & que ce soit dans ses
Poèmes qu'il l'a puisé.

Page 512. *Mais ils ont permis qu'il ait
esté sans honneur la proye des Harpyes*]
C'est à dire, qu'il ait esté enlevé sans qu'on
sçache ce qu'il est devenu. On peut voir
ce qui a esté remarqué sur cette expression
dans le 1. Liv. tom. 1. pag. 93.

Page 514. *Que deviendroit la réputa-
tion que j'ay acquise*] Eumée est estonné de
la proposition que luy fait Ulysse, de le faire
précipiter du haut d'un rocher, en cas qu'il
se trouve menteur. Et il nous enseigne que
toutes les conditions qu'on nous offre, &
qui peuvent nous engager à violer la justi-
ce, ne doivent jamais estre escoutées par
ceux qui ont soin de leur réputation.

Et pour le present & pour l'avenir] Ce
maistre pasteur ne se met pas seulement en
peine de la réputation qu'il aura pendant sa
vie, mais encore de celle qu'il aura après sa
mort; par-là Homere combat le sentiment
insensé de ceux qui soutiennent que la ré-
putation après la mort n'est qu'une chimere.

Page 515. *Et nos bergers seront bien-
tost icy*] Le texte dit *mes compagnons*, quoy-
que maistre de ces bergers, & fort supérieur
à eux par sa naissance, il ne laisse pas de les
appeller *ses compagnons*, mais en nostre lan-

que je doute que *compagnons & camarades* puisse se dire de bergers.

Page 516. *Car il estoit plein de pieté*] Le Grec dit : *Car il avoit bon sens, bon esprit*. J'ay desja fait remarquer ailleurs qu'Homere dit ordinairement qu'un homme a *bon esprit*, pour dire qu'il a de la pieté, & qu'il n'a pas bon esprit, pour dire qu'il est impie. Car la pieté est la marque la plus seure & la plus infallible du bon esprit.

Page 517. *Eumée prend de petits morceaux de tous les membres*] Toutes les ceremonies de sacrifices ont esté assez expliquées dans les Remarques sur le 1. Liv. de l'Iliade, tom. 1. pag. 315.

Et après avoir répandu dessus de la fleur de farine] Cette fleur de farine tenoit lieu de l'orge sacré, méllé avec du sel que l'on répandoit sur la teste de la victime pour la consacrer, & c'est ce que l'on appelloit *immoler*.

Car il estoit plein d'équité] Ainsi il faisoit les parts avec égalité, sans favoriser l'un plus que l'autre.

Il en fit sept parts, il en offrit une aux Nymphes, une autre à Mercure fils de Maia] Voicy une coutume dont nous n'avons point encore vû d'exemple dans les sacrifices dont Homere nous a parlé jusques icy, mais c'est icy un sacrifice rustique, & à la

la campagne on suit des coutumes anciennes qu'on ne pratique ni à la ville ni à l'armée. Eumée offre une part aux Nymphes, parce que ce sont les Nymphes qui présidant aux bois, aux fontaines & aux rivières, rendent les campagnes fécondes & nourrissent les troupeaux. Et il en offre une autre à Mercure, parce que c'est un des Dieux des bergers, qu'il préside aux troupeaux & qu'il les fait prospérer & croître. C'est pourquoy on mettoit ordinairement un bellier au pied de ses statues, quelquefois même on le representoit portant un bellier sur ses épaules ou sous son bras. On peut voir ma Remarque sur la fin du xiv. Liv. de l'Iliade, tom. 2. pag. 592. Au reste cette coutume de donner une part aux Nymphes me rappelle celle qu'on pratique aujourd'hui dans le partage qu'on fait du gasteau des Roys. C'est ainsi que des cérémonies Religieuses ont souvent succédé à des cérémonies profanes, & que l'esprit de vérité a purifié & sanctifié ce que l'esprit de mensonge avoit introduit sous un faux prétexte de Religion.

Et Ulyse fut régalé de la partie la plus honorable, qui estoit le dos de la victime }
C'est ainsi que dans le vii. Liv. de l'Iliade Agamemnon sert à Ajax le dos de la victime. On peut voir-là les Remarques, tom. 2. pag. 404. J'adjouteray seulement que cette

coutume de donner la portion la plus honorable à ceux qu'on vouloit distinguer estoit de mesme parmi les Hebreux. Samüel voulant faire honneur à Saül, qu'il alloit sacrer pour Roy, luy fit servir l'espaule entiere de la victime, qui estoit regardée comme la plus honorable, parce que Dieu l'avoit donnée à Aäron. *Levavit autem cocus armum & posuit ante Saül. Le cuisinier leva l'espaule entiere de la victime & la servit devant Saül. 1. Roys. 9.*

Page 518. *Estranger, que j'honore comme je dois, faites bonne chere des mets que je puis vous offrir.]* Eumée s'excuse d'abord de la petite chere qu'il fait à son hôte, & en mesme temps il le console sur son infortune, en le faisant souvenir que Dieu meste nostre vie de biens & de maux, & qu'il faut recevoir tout ce qui nous vient de sa main.

Un esclave, qu'Eumée avoit acheté de quelques marchands Taphiens.] L'isle de Taphos au dessus d'Ithaque vis-à-vis de l'Acarnanie. Homere nous a dit dans le 1. Livre qu'elle obéissoit à un Roy nommé Mentès, & que ses habitants ne s'appliquoient qu'à la marine, & dans le Livre suivant il les appelle *Λιψιδες*, des corsaires. Car en ce temps-là le mestier de pirate n'estoit pas infame, comme il l'est aujourd'huy. C'est mesme ce mestier-là qui leur avoit

donné ce nom, car, comme Bochart nous l'apprend, du mot *taph*, que les Pheniciens disoient pour *hataph*, & qui signifie enlever, ravir, cette isle avoit esté appelée *Taphos*, c'est à dire, *l'isle des voleurs*, & les peuples *Taphiens*, c'est à dire, *voleurs, ravisseurs*.

Page 519. *La nuit fut tres froide & tres obscure, car la lune approchoit du temps de la conjonction*] C'est ainsi que selon les anciens Critiques il faut expliquer ce vers,

Νύξ ἠ' ἀπ' ἐπιλάθε κακὴ σκοτεινίως.

σκοτεινίως signifie une nuit obscure, parce que la lune est près de la conjonction, car elle s'obscurcit à mesure qu'elle s'en approche, jusqu'à ce qu'estant conjointe, elle soit entierement & totalement obscurcie. Homere nous a desja avertis qu'Ulysse devoit arriver à Ithaque à la fin du mois, le dernier jour du mois, lorsque la lune a entierement perdu sa lumiere. icy il nous fait souvenir que nous voilà près de ce jour-là, que la lune est sur la fin de son dernier quartier, & qu'elle va estre bien-tost en conjonction. Nous allons voir l'usage qu'Ulysse va faire de cette nuit obscure & froide. Il n'y a rien de mieux imaginé que l'histoire qu'il va faire & qu'il tourne en apologue.

Pour piquer Eumée] C'est ce que signifie

icy ce mot *περιπνέων*, pour piquer, & comme nous dirions pour agacer Eumée.

Page 521. *Ne pensant point que la nuit d'ust estre si froide*] Il faut se souvenir que dans ces pays-là, après des journées fort chaudes, il survient tout à coup des nuits tres froides & des neiges mesme contre l'ordre des saisons; c'est ce qui justifie Ulysse d'avoir laissé son manteau dans sa tente. Il n'auroit pas esté si imprudent si on eust esté en hiver, ou que la saison eust esté avancée.

Page 522. *Nous voilà fort éloignez de nos vaisseaux, & nous sommes en petit nombre*] Il rapporte à ses compagnons le sens de ce que le songe luy avoit dit, sans s'amuser à faire parler le songe.

Page 523. *Et par amitié & par respect pour un homme de bien, mais ils me méprisent à cause de ces vieux haillons*] Homere renferme beaucoup de sens en peu de paroles. Deux choses doivent porter à secourir les gens de bien, l'amitié, car on doit aimer les vertueux; & le respect deu à la vertu, car la vertu est respectable. Mais les hommes sont faits de maniere, que la vertu est presque toujours méprisée quand elle n'est affublée que de haillons.

Vous nous faites-là sur un sujet veritable un apologue tres ingenieux] La plaisante be-

vûë d'un interprete, qui a pris icy *αἶνος* pour *louanges*. *αἶνος* est une fable, un apologue, lorsqu'on applique à un fait present un sujet feint, ou une histoire veritable. Et cette sorte d'apologue differe des fables & des apologues ordinaires, en ce qu'après le recit on n'ajoute pas d'ordinaire, l'application, parce qu'on veut que celuy qui l'entend la fasse luy-mesme. Ainsi c'est contre les regles de cette sorte d'apologue qu'Ulysse, à la fin de son recit, a ajouté l'application, en disant, *Plust aux Dieux donc, qu'aujourd'huy quelqu'un des bergers qui sont icy me donnast un bon manteau, &c.* Il devoit laisser faire cette application aux bergers. Mais comme il se deffioit de leur penetration, il a mieux aimé aller au plus seur, & leur expliquer ce qu'ils n'auroient peut-estre pas entendu.

Mais demain dès le matin vous reprendrez vos vieux haillons, car nous n'avons pas icy plusieurs manteaux ni plusieurs tuniques de rechange. Si les bergers n'avoient eu que l'habit qu'ils portoient, cela n'auroit pas esté digne de la prudence d'Eumée, & s'ils en avoient eu plusieurs, cela auroit esté contraire à la sage oeconomie de ce fidelle serviteur. Il falloit donc qu'ils eussent quelque habit de rechange & qu'ils n'en eussent qu'un, & c'est ce qu'Homere fait icy. Eumée luy-mesme n'a que deux manteaux, dont il

preste l'un à Ulyffe pour cette nuit-là, & il prend l'autre pour fortir. Et Eumée se sert de cette raison pour dire à Ulyffe que le lendemain dès le matin il faudroit qu'il reprist ses haillons, car il ne peut pas luy donner ni luy prêter pour long-temps un habit dont ses bergers ou luy peuvent avoir affaire à toute heure, & en mesme temps il luy fait entendre par-là que son apologue sera accompli de point en point & deviendra une histoire véritable. Car comme sous les remparts de Troye il n'eut le manteau de Thoas que pour cette nuit-là seulement, & que le matin au retour de cet officier il fut obligé de le rendre; de mesme icy il n'aura ce manteau que pour cette nuit, & il reprendra ses haillons dès le matin, ainsi l'évenement rendra son apologue entièrement juste. Cela est bien imaginé, pour faire qu'Ulyffe paroisse avec son équipage de gueux, car il faut necessairement qu'il soit vu en cet estat à Ithaque.

Vous reprendrez vos vieux haillons] Rien n'approche de la beauté & de la richesse de la langue Grecque, en un seul mot elle exprime des choses qu'on ne scauroit faire entendre que par de longs discours. Le mot *δύωρα* & *ἔφορ*, dont Homere se sert icy, exprime en mesme temps & la nature des haillons & l'embaras de celuy qui les porte, & qui est obligé de les changer & de les re-

müer pour couvrir une partie qui se découvre à mesure qu'il en couvre une autre, ou mesme pour les cacher, pour ne faire paroître que ce qu'ils ont de moins affreux, & ne les montrer que du meilleur costé, & c'est ainsi que l'a expliqué Hesychius. *δρόμαλιζεις οἱ οἱ δόνησις τὰς χεῖρας, καὶ ἐπιναίσεις, οἱ γὰρ ἄνωχ' ἐπιπρόσθουσι τὰ ῥάκη.* Le mot *δρόμαλιζεις*, dit-il, signifie vous remitterez, vous agitez avec les mains, car les gueux taschent de cacher leurs haillons. Le mesme Hesychius dit qu'Homere s'est servi deux fois de ce mot, & n'a raison. Ce Poëte l'a employé dans le 1 v. Liv. de l'Iliade vers 472.

..... ἀντ' αὐτῶν ἐδρόμαλιζεν.

Mais il est icy dans un sens figuré pour dire terrasser, tuer.

Plusieurs manteaux ni plusieurs tuniques de rechange] *Ἐπιπρόσθου χιτῶνας* est icy la mesme chose que ce que l'Ecriture sainte appelle *ἀμασσοειδῆς ἐσθῆαι*, des manteaux, des robes de rechange, doubles, dont on peut changer, & dont on prend l'une en quittant l'autre, *mutatoria vestimenta*, vestes mutatorias. 4. Roys 5. 22.

Quand nostre jeune Prince, le fils d'Ulysse, sera de retour, il vous donnera des tuniques, des manteaux] Le Lecteur instruit prend grand plaisir à ces sortes de promesses, qui sont autant d'oracles que celui qui

les prononce n'entend point.

Page 524. *Mais Eumée ne jugea pas à propos de s'arrester à dormir loin de ses troupeaux*] Homere enseigne fort bien icy que ceux qui sont au dessus des autres, doivent avoir plus de soin que les autres. Eumée, qui est intendant sort à la campagne pendant que les pasteurs, qui sont sous luy, dorment à couvert à la maison. Plus la nuit est obscure, plus il se croit obligé de sortir pour veiller à la garde de ses troupeaux.

Il prit aussi une grande peau de chevre] Cette peau estoit à deux fins; en marchant elle servoit à le couvrir & à le deffendre de la pluye & de la neige, & quand il estoit arresté, elle luy servoit de lit & l'empeschoit d'estre incommodé de l'humidité de la terre.

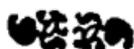
Et contre les voleurs] Car les voleurs sont plus à craindre pendant les nuits obscures, parce qu'elles leur sont tres favorables, & qu'ils veulent en profiter.

Page 525. *En cet équipage il sortit pour aller dormir sous quelque roche à l'abry des souffles du Borée près de ses troupeaux*] Car Homere nous a fait entendre qu'Eumée laissoit la nuit en pleine campagne les masses de ses troupeaux. Au reste, voicy une nouvelle bevüe tres ridicule, où l'envie de critiquer a précipité l'Auteur du Paral-

SUR L'ODYSSÉE. Livre XIV. 561
lele. Le divin porcher, dit-il, fit souper le
divin Ulyse, & le mit coucher avec les
porceaux aux dents blanches. Homere n'a
jamais dit cela. C'est le bon Eumée qui va
coucher près de ses cochons qui estoient
dehors, mais il fait coucher Ulyse dans sa
maison, puisqu'Homere dit qu'il *approcha
son lit du feu*. Quelle pitié de n'avoir pas
mesme sçu bien lire les endroits qu'il vou-
loit tourner en ridicule ! Mais, dira-t-on,
comment cela se peut-il faire qu'on attri-
bué à un Poëte ce qu'il n'a pas dit ? Je ne
suis pas obligée de decouvrir comment cela
se fait, il suffit que cela s'est fait. Voicy
pourtant la methode de ces grands Criti-
ques. Comme ils ne lisent point l'original,
qu'ils n'entendent point, ils parcourent la
Traduction Latine, qu'ils ne lisent pas mes-
me entiere. Celuy-cy ayant trouvé à la fin
de ce XIV. Liv.

Perrexit autem ire dormiturus ubi fues.

sans autre examen il a attribué à Ulyse
ce que le Poëte dit d'Eumée.



Argument du Livre XV.

MInerve apparoit à Telemaque pendant la nuit, pour l'exhorter à s'en retourner à Ithaque. Ce jeune Prince, après avoir pris congé de Menelas & en avoir receu de grands presents, part de Lacedemone sur un char avec le fils de Nestor & va coucher à Pheres. Le lendemain il arrive à Pylos, mais il n'entre point dans la ville, de peur d'estre retenu par Nestor, & il s'embarque. Il reçoit dans son vaisseau un devin d'Argos appelle Theoclymene, obligé de quitter son pays pour un meurtre. Cependant Ulysse & Eumée s'entretiennent, & Eumée raconte comment des corsaires Pheniciens l'ayant enlevé de l'isle de Syrie, le vendirent à Laerte. Le vaisseau de Telemaque arrive pendant ce temps là aux costes d'Ithaque. Le Prince renvoye à la ville le vaisseau qui l'avoit porté, & il va à pied à la maison d'Eumée dont il connoit la fidelité.



L'ODYSSEE

D'HOMERE.

LIVRE XV.

MINERVE, qui venoit de quitter Ulyſſe ſur le rivage d'Ithaque, ſe rend à Lacedemone pour faire ſouvenir Telemaque de ſ'en retourner, & pour le preſſer de partir. Elle trouva ce jeune Prince & le fils de Neſtor couchez ſous un portique dans le Palais de Menelas. Le fils de Neſtor eſtoit plongé dans un doux ſommeil, mais Telemaque n'avoit pas fermé les paupieres, car les inquietudes & les chagrins que luy cauſoient les nouvelles incertaines qu'il avoit

de son pere le tenoient souvent éveillé. La Déesse s'approchant de son lit, luy parla en ces termes :

- » Telemaque, il n'est pas honneste
- » que vous demeuriez plus long-
- » temps éloigné de vos Estats, &
- » que vous laissiez ainsi tout vostre
- » bien en proye à des gens pleins
- » d'insolence & qui acheveront de le
- » confumer, ou qui le partageront
- » entre eux pendant que vous faites
- » un voyage fort inutile. Levez-
- » vous, & sans perdre un moment,
- » pressez le vaillant Menelas de vous
- » renvoyer, si vous voulez trouver
- » encore vostre mere dans les mesmes
- » sentiments où vous l'avez laissée.
- » Desja son pere mesme & ses freres
- » font tout ce qu'ils peuvent pour
- » l'obliger d'espouser Eurymaque,
- » qui, comme le plus riche des Pour-
- » suivants, fait les presents les plus
- » magnifiques & offre une plus gros-
- » se dot. Prenez donc bien garde
- » qu'elle ne fasse sortir de vostre mai-

son la plus grande partie de vostre bien. Vous connoissez l'humeur des femmes ; elles font tout pour l'avantage d'un second mary, & oublient tres promptement le premier, & ruinent les enfants qu'elles en ont eus. Quand vous ferez de retour chez vous, vous confierez toutes choses aux soins de la plus fidelle domestique que vous ayez, jusqu'à ce que les Dieux vous ayent donné une femme prudente & habile qui puisse gouverner vostre maison. J'ay encore un avis à vous donner, gravez-le bien dans vostre esprit : les plus déterminés des Pourfuyvants vous ont dressé une embuscade sur vostre chemin entre l'isle d'Ithaque & l'isle de Samos, resolus de vous tuer à vostre passage ; mais j'espere qu'avant qu'ils ayent executé leur pernicious dessein, quelqu'un de ces perfides descendra dans la sombre demeure de Pluton. Eloignez vostre

» vaisseau de ces endroits qui vous
 » seroient funestes, ne voguez que la
 » nuit. Celuy des Dieux qui vous
 » garde & qui veille à vostre seureté,
 » vous enverra un vent favorable.
 » Dès que vous serez arrivé à la pre-
 » miere pointe d'Ithaque, ne man-
 » quez pas de renvoyer sur l'heure à
 » la ville vostre vaisseau avec tout
 » l'équipage, & sans vous arrester à
 » qui que ce soit, allez trouver l'in-
 » tendant de vos troupeaux, vostre
 » cher Eumée, qui est toujours le
 » plus fidelle & le plus affectionné
 » de tous vos serviteurs. Après avoir
 » passé la nuit chez luy, vous l'en-
 » voyerez au Palais porter en dili-
 » gence à la sage Penelope la bonne
 » nouvelle que vous estes de retour
 » de Pylos & en parfaite santé.

En finissant ces mots la Déesse
 s'éleva dans les airs & s'en retour-
 na dans l'Olympe. Elle n'eut pas
 plustost disparu, que Telemaque
 poussant le fils de Nestor, l'éveille

& luy dit : Pisistrate, levez-vous, «
je vous prie, & allez promptement «
atteler vostre char, afin que nous «
nous mettions en chemin. «

Pisistrate luy répondit, Mon «
cher Telemaque, quelque impa- «
tience que nous ayons de partir, «
nous ne saurions nous mettre en «
chemin pendant une nuit si obscu- «
ré ; l'aurore va bien-tost se mon- «
trer. Attendez-donc, & donnez le «
temps au genereux Menelas de fai- «
re porter dans vostre char les pre- «
sents qu'il vous destine, & de vous «
faire toutes sortes d'honnestetez & «
de careffes en vous disant adieu. «

Les estrangers conservent toujours «
un agréable souvenir des hostes qui «
les ont receus chez eux, quand ils «
leur ont donné toutes les marques «
d'amitié que l'hospitalité demande. «

Il parla ainsi, & peu de temps «
après l'aurore sur un char tout éclat- «
tant d'or vint annoncer le jour. «
Menelas, quittant la couche de la

belle Helene arrive près de ces Princes. Dès que le fils d'Ulyffe l'apperceut, il met promptement une tunique d'une grande beauté, jette sur ses espauls un grand manteau tres magnifique & va au devant de Menelas; il le reçoit à la porte, & après les premieres civilités, il luy dit: Fils d'Atrée, que
» Jupiter fait regner avec tant de
» gloire sur ses peuples, permettez
» que je parte pour m'en retourner
» chez moy; des affaires pressantes
» demandent ma presence.

» Telemaque, répondit Menelas,
» je ne vous retiendray pas plus long-
» temps chez moy malgré vous dans
» l'impatience que vous avez de vous
» en retourner. Et je ne scaurois ap-
» prouver ces hostes excessifs & dans
» l'empressement & dans l'indiffe-
» rence qu'ils temoignent à ceux
» qu'ils ont receus chez eux. Il est
» mieux de garder en tout de justes
» bornes, & je trouve qu'il y a la

meſme impoliteſſe à congédier
ceux qui deſirent de reſter, qu'à
faire des violences pour retenir
ceux qui veulent partir. Il faut ai-
mer & bien traiter ceux qui veu-
lent demeurer avec nous, & laiſſer
la liberté à ceux qui veulent nous
quitter. Mais attendez au moins
que j'aye fait porter dans voſtre
char les prezents qu'on doit faire à
ſes hoſtes, & que j'aye le plaiſir
que vous les voyiez de vos yeux.
Cependant je vais ordonner aux
femmes de mon palais de vous pré-
parer à diſner de ce qui ſe trouvera
dans la maiſon. On ne doit pas ſe
mettre en chemin ſans avoir man-
gé ; la politeſſe & l'honneſteté de
l'hoſte ne le peuvent ſouffrir & le
beſoin des voyageurs s'y oppoſe.
Si vous vouliez, pour vous diver-
tir, vous détourner & traverser la
Grece & le pays d'Argos, je ferois
atteler mon char pour vous ac-
compagner & pour vous conduire

» moy-mesme dans toutes nos belles
 » villes ; il n'y en a pas une seule où
 » nous ne fussions tres bien receus,
 » & qui ne vous fist present de quel-
 » que trepied , de quelque cavete ,
 » de quelque couple de mulets , ou
 » de quelque coupe d'or.

Le sage Telemaque répondit :
 » Grand Roy, je suis obligé de m'en
 » retourner promptement ; je n'ay
 » laissé personne chez moy pour
 » prendre soin de mes affaires, & j'ay
 » tout sujet de craindre que pendant
 » que je cours inutilement pour ap-
 » prendre des nouvelles de mon pe-
 » re, je ne me sois perdu moy-mes-
 » me & que je ne me trouve ruiné.

Menelas ayant entendu ses rai-
 sons, donne ordre à Helene & à
 ses femmes de préparer le disner.
 En mesme temps arrive le fidelle
 Eteonée fils de Boëthus, qui ne
 quittoit jamais Menelas. Le Roy
 luy ordonne d'allumer du feu &
 de faire promptement rostir les

viandes. Et luy cependant descend avec Helene & son fils Megapentes dans un cabinet magnifique d'où s'exhaloit un parfum délicieux ; dans ce cabinet estoit tout ce qu'il avoit de plus précieux & de plus rare en meubles & en toutes sortes de vases les mieux travaillez. Il prend une belle coupe à deux fonds & fait prendre à son fils une urne d'argent, & Helene ayant ouvert un de ses coffres où estoient les voiles en broderie qu'elle avoit travaillez de ses belles mains, elle choisit le plus grand, le plus magnifique & celuy qui estoit d'un dessein le plus beau & le plus varié ; il estoit brillant comme l'astre du jour, & il se trouva au dessous de tous les autres. Chargez tous trois de ces presents, ils retournent trouver Telemaque, & Menelas luy dit, en l'abordant, Prince, que Jupiter, mary de la respectable Junon, vous ramene dans vostre pa-

» trie aussi heureusement que vous
 » le pouvez desirer. Mais, recevez, je
 » vous prie, ces presents, qui sont ce
 » que j'ay de plus beau & de plus
 » précieux dans tous mes meubles,
 » c'est une double coupe d'argent,
 » mais dont les bords sont de l'or le
 » plus fin. Elle est d'un tres beau tra-
 » vail, c'est un ouvrage de Vulcain
 » mesme. Le Roy des Sidoniens m'en
 » fit present quand il me receut chez
 » luy à mon retour de Troye, & je
 » ne sçauois en faire un meilleur
 » usage que de vous le donner.

En finissant ces mots il luy re-
 met la coupe entre les mains. Me-
 gapenthes s'avance, & met aux
 pieds du Prince l'urne d'argent. La
 belle Helene se presente ensuite,
 tenant entre ses mains le voile mer-
 veilleux qu'elle avoit fait elle-mes-
 me, elle le presente à Telemaque,
 » & luy dit: Mon cher fils, je vous
 » fais aussi ce present, qui vous fera
 » toujours souvenir du travail d'He-

lene ; il vous servira le jour de vos «
 nopces à orner la Princesse que «
 vous espouserez ; jusqu'à ce jour «
 si desirable vous le donnerez à gar- «
 der à la Reyne vostre mere. Je «
 vous souhaite un heureux voyage, «
 Daignent les Dieux vous conduire «
 eux-mesmes dans vos Estats. «

Elle luy remet en mesme temps
 ce voile entre les mains. Telemä-
 que le reçoit avec toutes les mar-
 ques de joye & de reconnoissance,
 & le Prince Pisistrate le prenant
 des mains de Telemaque, le serre
 dans une cassette, & ne peut se las-
 ser d'admirer la beauté de ces pre-
 sents. Menelas mene ensuite les
 Princes dans la salle, où ils s'as-
 seyent sur de beaux sieges ; une
 belle esclave porte sur un bassin
 d'argent une aiguiere d'or pour
 donner à laver, & dresse une table
 tres propre & tres polie ; la maif-
 tresse de l'office la couvre de ce
 qu'elle a de plus exquis. Eteonée

coupe les viandes & sert les portions, & le fils de Menelas fait l'office d'eschanson & présente le vin dans des coupes.

Après que la bonne chère & la diversité des mets eurent chassé la faim, Telemaque & le fils de Nestor monterent dans leur char, & poussant leurs chevaux, ils traverserent la cour & sortirent des portiques. Menelas les suivit jusqu'à la porte, tenant à la main une coupe d'or pleine de vin, afin qu'ils ne partissent qu'après avoir fait des libations. Il se mit au devant de leur char, & leur présentant la coupe, il leur dit : Jeunes Princes,
 » rendez-vous toujours Jupiter favorable.
 » Dites à Nestor, qui gouverne si justement ses peuples, que
 » je prie les Dieux de luy envoyer
 » toutes sortes de prosperitez ; il a
 » toujours eû pour moy une bonté
 » de pere pendant que nous avons
 » combattu sous les remparts d'Ilion.

Le prudent Telemaque luy répondit : Grand Roy, quand nous serons arrivez à Pylos nous ne manquerons pas de dire à Nestor toutes les amitez que vous nous faites pour luy. Plust aux Dieux qu'estant de retour à Ithaque, je puisse aussi conter à Ulysse toutes les marques de bonté & de generosité que j'ay receües de vous, & luy monstrier les beaux presents dont vous m'avez honoré.

Comme il disoit ces mots un aigle vola à sa droite, tenant dans ses serres une oye domestique d'une grosseur prodigieuse, qu'il avoit enlevée du milieu d'une basse cour. Un nombre infini d'hommes & de femmes le suivoient avec de grands cris. Cet aigle volant du costé des Princes, & toujours à leur droite, vint fondre au devant des chevaux. Ce signe leur parut favorable & la joye s'empara de leur cœur.

Le fils de Nestor, le sage Pifistrate, prenant alors la parole, dit
 » à Menelas, Grand Prince, je vous
 » prie d'examiner ce prodige, & de
 » déclarer si Dieu l'a envoyé pour
 » vous ou pour nous, car il nous
 » regarde asseurement les uns ou les
 » autres.

Menelas se met en mesme temps
 à penser profondément en luy-
 mesme comment il expliqueroit
 ce signe. Mais la belle Helene ne
 luy en donna pas le temps, car le
 prévenant, elle dit par une subite
 » inspiration : Princes, escoutez-
 » moy, je vais vous déclarer l'expli-
 » cation de ce signe, telle que les
 » Dieux me l'inspirent, & l'évène-
 » ment la justifiera. Comme cet ai-
 » gle parti d'une montagne où il
 » est né & où il a laissé ses aiglons,
 » a enlevé d'une basse-cour cette
 » oye domestique; de mesme Ulysse,
 » après avoir souffert beaucoup de
 » maux & erré dans plusieurs con-
 trées,

trées, retournera dans sa maison, & punira les Pourſuivants auſſi facilement que cet aigle a déchiré l'oye qu'il a enlevée. Peut-eſtre meſme qu'à l'heure que je parle, Ulyſſe eſt deſja chez luy, & qu'il prend les meſures pour ſe venger de ces inſolents.

Telemaque, ravi d'entendre cete prophetic, ſ'eſcria en ſ'adreſſant à Helene, Ah, que le maïſtre du tonnerre accompliſſe ainſi voſtre prédiction, & je vous promets que dans Ithaque je vous adreſſeray mes vœux comme à une Déeſſe.

En finiſſant ces mots il pouſſa ſes vigoureux courſiers, qui ayant bien-toſt traversé la ville, prirent le chemin de Pylos. Ils marcherent le reſte du jour avec beaucoup de diligence, & après le coucher du ſoleil, lorſque les chemins eſſoient deſja couverts de tenebres, ils arriverent à Pheres dans le Palais de Diocles fils d'Orſiloque né ſur les

bords de l'Alphée, ils passerent la nuit chez luy, & en receurent tous les bons traitemens qu'exige l'hospitalité.

Le lendemain dès que l'aurore eut fait voir ses premiers rayons, ils prirent congé de Dioclés, & estant montez sur leur char, ils traverserent la cour & continuerent leur voyage. Ils arriverent bientôt aux portes de Pylos ; alors Telemaque dit au fils de Nestor,

» Mon cher Pisistrate, voulez-vous
 » m'obliger ! promettez - moy que
 » vous m'accorderez la priere que je
 » vais vous faire. Nous sommes de-
 » puis long-temps unis de pere en fils
 » par les sacrez liens de l'hospitalité ;
 » nous sommes de mesme âge, & le
 » voyage, que nous venons de faire
 » ensemble, va encore serrer davan-
 » tage les nœuds de nostre amitié ; je
 » vous conjure donc de ne pas m'o-
 » bliger à m'éloigner de mon vais-
 »seau , laissez-moy icy & souffrez

que je m'embarque & que je n'en-
 tre point dans la ville, de peur que
 vostre pere ne veuille me retenir
 pour me donner de nouvelles mar-
 ques de son affection, quelque
 pressé que je sois de m'en retour-
 ner; vous sçavez que mes affaires
 demandent que j'arrive prompte-
 ment à Ithaque.

Pisistrate, ne pouvant le refuser,
 pensa en luy-mesme comment il
 devoit faire pour luy accorder ce
 qu'il demandoit. Enfin il trouva
 que le plus seur estoit de le con-
 duire luy-mesme sur le rivage; il
 détourne ses chevaux & prend le
 chemin de la mer. Dans le moment
 il fait embarquer les presens que
 Menelas luy avoit faits, l'or, l'ar-
 gent & le voile précieux que la
 belle Helene luy avoit donné; alors
 le pressant de partir, il luy dit:
 Mon cher Telemäque, montez
 sans differer sur ce vaisseau, & or-
 donnez à vos rameurs de s'éloigner

» promptement de la coste avant que
 » je sois de retour chez mon pere, &
 » que je luy aye appris vostre départ;
 » car connoissant son humeur com-
 » me je la connois, je suis seur qu'il
 » ne vous laisseroit point embar-
 » quer; il viendroit luy-mesme pour
 » vous retenir, & je ne pense pas que
 » toute vostre resistance pust rendre
 » son voyage vain, car si vous le re-
 » fusiez, il se mettroit veritablement
 » en colere.

En finissant ces mots il le quit-
 te, prend le chemin de la ville, &
 bien-tost il arrive dans le Palais de
 Nestor.

Cependant Telemaque s'adresse
 à ses compagnons, & leur dit :
 » Mes amis, préparez vos rames, dé-
 » ployez les voiles, & fendons prom-
 » ptement le sein de la vaste mer. Ils
 » obéissent, on prépare tout pour le
 » départ, & Telemaque de son costé
 » offre sur la poupe un sacrifice à Mi-
 » nerve pour implorer son secours.

Dans ce moment il se presente à luy un estrangere, obligé de quitter Argos pour un meurtre qu'il avoit commis. C'estoit un devin, descendu en droite ligne du celebre Melampus qui demouroit anciennement dans la ville de Pylos, qui nourrit de si beaux troupeaux, où il possedoit de grandes richesses & habitoit un superbe Palais; mais ensuite il avoit esté forcé de quitter sa patrie & de se retirer dans un autre pays, pour s'éloigner de Nelée son oncle, qui estoit le plus fier & le plus glorieux des mortels, & qui luy ayant enlevé des biens infinis, les retint un an entier. Ce pauvre malheureux alla à la ville de Phylacus pour executer une entreprise tres difficile à laquelle il s'estoit engagé, mais il fut retenu prisonnier dans le Palais de Phylacus, où il souffrit beaucoup de maux à cause de la fille de Nelée, & de la violente

impression que les terribles Furies avoient faite sur son esprit. Mais enfin il évita la mort, & il fit par son habileté ce qu'il n'avoit pu faire par la force ; il emmena les bœufs de Phylacus à Pylos, & voyant que Nelée ne vouloit pas luy tenir la parole qu'il luy avoit donnée, il le vainquit dans un combat singulier, & le força de luy donner sa fille pour son frere Bias, après quoy il se retira à Argos, où le Destin vouloit qu'il regnast sur les peuples nombreux des Argiens. Il s'y maria, & y bastit un magnifique Palais. Il eut deux fils, Antiphate & Mantius, tous deux pleins de valeur ; d'Antiphate sortit le magnanime Oïclée, & d'Oïclée vint le brave Amphiaraiis, à qui Jupiter & Apollon donnerent à l'envi des marques de l'affection la plus singuliere. Il ne parvint pas jusqu'à la vieillesse, car encore jeune il perit à Thebès ; le present qu'on

fit à sa femme Eriphyle avança sa mort. Cet Amphiaräus eut deux fils , Alcmeon & Amphiloque ; Mantius en eut aussi deux, Polyphide & Clitus. Ce dernier fut enlevé par la belle Aurore pour sa grande beauté, dont la terre n'estoit pas digne ; elle voulut le faire asseoir avec les Immortels , & le magnanime Polyphide , Apollon le rendit le plus esclairé de tous les devins après la mort d'Amphiaräus. Ce Polyphide irrité contre Mantius son pere , se retira à Hyperesie , ville du pays d'Argos, où il faisoit ses prédictions à tous ceux qui alloient le consulter.

L'estranger , qui se presenta à Télémaque pendant qu'il faisoit ses libations à Minerve , estoit fils de ce dernier , & il s'appelloit Theoclymene. Il s'approcha du fils d'Ulysse , & luy dit : Puisque je suis assez heureux pour vous trouver au milieu de vos prieres & de «

» vostre sacrifice, je vous conjure par
 » ce mesme sacrifice, au nom de la
 » Divinité à laquelle vous l'offrez,
 » par vostre teste qui doit estre si
 » chere à vos peuples, & par le salut
 » de tous vos compagnons, répon-
 » dez-moy sans aucun déguisement à
 » une chose que j'ay à vous deman-
 » der : dites-moy qui vous estes, de
 » quel pays vous estes, & quels sont
 » vos parents.

Le sage Telemaque luy répond,
 » Estranger, je vous diray la verité
 » toute pure sans aucun déguise-
 » ment : Je suis d'Ithaque; mon pe-
 » re se nomme Ulysse, s'il est vray
 » qu'il soit encore en vie, car je crains
 » bien qu'il ne soit mort depuis long-
 » temps; c'estoit pour en apprendre
 » des nouvelles que j'avois quitté
 » mes Estats, & que je m'estois em-
 » barqué avec mes compagnons,
 » mais j'ay fait un voyage inutile.
 » J'ay aussi esté obligé de quitter
 » ma patrie, répondit Theoclymene,

pour avoir tué un de mes compa-
 triotes, qui a dans Argos beaucoup
 de freres & de parents, tous les plus
 puissants de la Grece. Je cherche
 à me mettre à couvert de leur res-
 sentiment, & à fuir la mort dont
 ils me menacent, car c'est ma
 destinée d'errer dans tous les cli-
 mats. Ayez donc la bonté de me
 recevoir dans vostre vaisseau, puis-
 que dans ma fuite je suis devenu
 vostre suppliant. Vous auriez à
 vous reprocher ma mort si je tom-
 bois entre leurs mains, car ils ne
 manqueront pas de me poursuivre.

Je n'ay garde de vous refuser
 une chose si juste, répondit le sa-
 ge Telemaque, montez dans mon
 vaisseau, nous vous y recevrons le
 mieux qu'il nous sera possible.

En finissant ces mots il prend la
 pique de Theoclymene, la couche
 le long du vaisseau où il l'ayde à
 monter, & s'estant assis sur la pou-
 pe, il le fait asseoir près de luy.

En mesme temps on délie les cables , & Telemaque ordonne à ses compagnons d'appareiller ; on dresse le mast, on déploie les voiles sur les antennes , & Minerve leur envoie un vent tres favorable qui les fait voguer rapidement sur les flots de la vaste mer. Ils passent les courants de Crunes & de Chalcis qui a de si belles eaux ; & après le coucher du soleil , lorsque la nuit eut répandu ses sombres voiles sur la terre , le vaisseau arriva à la hauteur de Phée , & de-là il cotoya l'Elide près de l'embouchure du Penée , qui est de la domination des Epeens.

Alors Telemaque , au lieu de prendre le droit chemin à gauche entre Samos & Ithaque , poussa vers les isles appellées pointuës , qui font partie des Echinades , pour arriver à Ithaque par le costé du septentrion , & pour éviter par ce moyen l'embuscade qu'on luy dres-

D'HOMERE. *Livre XV.* 587
soit du costé du maidy dans le des-
troit de Samos.

Pendant ce temps-là Ulysse &
Eumée estoient à table avec les ber-
gers. Le souper estant fini, Ulysse
pour esprouver Eumée & pour
voir s'il avoit pour luy une verita-
ble affection, & s'il voudroit le re-
tenir plus long-temps, ou s'il se-
roit bien aise de se deffaire de luy
& de l'envoyer à la ville, luy parla
en ces termes: Eumée, & vous ber- «
gers, j'ay envie d'aller demain à la «
ville dès le matin mendier mon «
pain, pour ne vous estre pas icy «
plus long-temps à charge ni à vous «
ni à vos bergers. C'est pourquoy «
je vous prie de ne me pas refuser «
vos avis, & de me donner un bon «
guide pour me conduire. Puisque «
la necessité me réduit à ce misera- «
ble estat, j'iray par toute la ville «
demander de porte en porte quel- «
que reste de vin ou quelque mor- «
ceau de pain. J'entreray dans le «

» Palais d'Ulyffe pour tafcher de
 » donner de bonnes nouvelles à la
 » fage Penelope. J'auray mefme l'au-
 » dace d'aborder les fiers Pourfui-
 » vants, pour voir s'ils voudront bien
 » me donner quelques refte de tant
 » de mets qu'on fert fur leur table,
 » & je m'offriray à leur rendre tous
 » les fervices qu'ils pourront exiger
 » de moy, car je vous diray une cho-
 » fe, je vous prie de l'entendre & de
 » ne pas l'oublier, c'eft que par une
 » faveur toute particuliere de Mer-
 » cure, qui, comme vous fçavez, eft
 » le Dieu qui répand fur toutes les
 » actions des hommes cette grace qui
 » les fait réüffir, il n'y a perfonne de
 » fi adroit ni de fi prompt que moy,
 » foit à allumer du feu ou à fendre
 » du bois, foit à faire la cuisine ou à
 » fervir d'efcuyer tranchant ou mef-
 » me d'efchanfon, en un mot tout ce
 » que les riches peuvent attendre du
 » fervice des pauvres, je le fais mieux
 » que perfonne.

A cette proposition Eumée entra dans une véritable colere. Eh, bon homme, luy dit-il, quelle pensée est-ce qui vous est venue dans l'esprit ! Avez-vous donc envie de perir à la ville sans aucun secours, puisque vous vous proposez d'approcher de ces fiers Pour-
suivants, dont la violence & l'insolence montent jusqu'aux cieux ! Vrayment les esclaves qui les servent ne sont pas faits comme vous ; ce sont de beaux jeunes hommes qui ont des tuniques magnifiques & des manteaux superbes, & qu'on voit toujours brillants d'essences & parfumez des meilleurs parfums. Voilà les gens qui les servent, & leurs tables sont toujours chargées des mets les plus délicats, & on y sert les vins les plus exquis. Je vous assure que vous n'estes à charge icy, ni à moy, ni à aucun de mes compagnons, & que nous vous y voyons avec une extrême

» joye. Quand le fils d'Ulyffe sera
 » venu, il vous donnera des habits
 » tels que vous les devez avoir, & il
 » vous fournira les moyens d'aller
 » par tout où vous voudrez.

Ulyffe, ravi de ces marques d'affection, luy en temoigne sa reconnaissance en ces termes : Mon cher Eumée, je souhaite de tout mon cœur que Jupiter vous favorise autant que je vous aime, pour la charité que vous avez eüe de me retirer chez vous & de mettre fin à ma misere. C'est le plus grand de tous les malheurs pour les hommes que la mendicité. Quand on est réduit en cet estat, la misere, la faim & le froid forcent à faire & à souffrir les choses les plus indignes. Mais puisque vous voulez me retenir, & que vous me forcez à demeurer chez vous, dites-moy, je vous prie, des nouvelles de la mere d'Ulyffe & de son pere, qu'à son départ il laissa dans un âge desja assez avan-

cé; apprenez-moy donc s'ils jouif- α
sent encore de la lumière du soleil, α
ou s'ils sont descendus tous deux α
dans la nuit éternelle ! α

Je vais satisfaire vostre curiosi- α
té, répondit Eumée; le bon vieil- α
lard Laërte vit encore, & il ne cesse α
d'adresser tous les jours ses prieres α
aux Dieux pour leur demander la α
fin de sa vie, car il n'a pû recevoir α
de consolation depuis le départ de α
son fils; & la mort de sa femme α
survenuë depuis ce temps-là, a mis α
le comble à son affliction & pré- α
cipité sa vieillesse. Cette pauvre α
femme ne pouvant supporter l'ab- α
sence de son fils, a fini enfin une α
malheureuse vie par une mort plus α
malheureuse. Qu'une pareille mort α
n'arrive jamais à ceux qui habitent α
en cette isle, qui me sont chers & α
qui m'ont fait du bien. Pendant α
tout le temps que son affliction l'a α
laissée en vie, je n'avois pas de plus α
grand plaisir que d'estre auprès d'el- α

» le pour l'entretenir & pour taf-
 » cher de la confoler, car elle avoit
 » eu la bonté de permettre que je
 » fusse élevé avec la belle Ctimene,
 » la plus jeune de ses filles, & je puis
 » dire qu'elle n'avoit guere moins de
 » tendresse pour moy que pour cette
 » Princesse.

» Mais après que nous fusmes tous
 » deux sortis de l'enfance, son pere
 » & sa mere la marierent à Samos,
 » & receurent des presents infinis de
 » leur gendre. Et pour moy, après
 » m'avoir bien équipé de toutes cho-
 » ses, la Reyne m'envoya dans cette
 » terre, & son affection pour moy a
 » toujours augmenté. Je sens bien la
 » perte que j'ay faite, & les secours
 » dont je suis privé. Mais les Dieux
 » ont beni mon application & mon
 » travail assidu dans les choses qui
 » m'ont esté confiées, & j'ay eu par
 » leur bonté de quoy me nourrir &
 » de quoy assister ceux qui m'ont pa-
 » ru dignes de secours. Pour ce qui

est de ma maistresse Penelope, je
ne prends plus plaisir ni à en par-
ler, ni à en entendre parler; une
calamité affreuse est tombée sur sa
maison; une foule de Princes inso-
lents & superbes se sont attachez à
elle & la ruinent; elle en est tou-
jours si obsédée, que ses fidelles
serviteurs n'ont la liberté ni de luy
parler, ni de l'avertir de ce qui se
passe, ni de recevoir ses ordres, à
peine ont-ils de quoy fournir à leur
entretien, bien-loin de pouvoir
nous envoyer icy quelque douceur
pour nos domestiques.

Helas! mon cher Eumée, c'est
donc depuis vostre enfance que
vous estes éloigné de vostre patrie
& de vos parents. Racontez-moy,
je vous prie, vos aventures, & di-
tes-moy si c'est que la ville où ha-
bitaient vostre pere & vostre mere
a esté saccagée par vos ennemis, ou
si des pirates vous ayant trouvé
seul dans les pasturages à la teste de

» vos troupeaux , vous ont enlevé
» dans leurs navires, vous ont ame-
» né à Ithaque, & vous ont vendu à
» Laërte tout ce qu'ils ont voulu, &
» beaucoup moins que vous ne valez.
» Estranger, puisque vous voulez
» sçavoir mes aventures, repartit Eu-
» mée, je ne vous refuseray pas ce
» plaisir. Escoutez - moy donc avec
» attention sans quitter la table ; les
» nuits sont fort longues , on a le
» temps de dormir & de se divertir
» à faire des contes, il ne faut pas
» vous coucher de si bonne heure, le
» trop dormir lasse & fait mal. Si
» quelqu'un de ces bergers a envie
» de se coucher, il peut sortir, car il
» faut que demain à la pointe du jour
» il ait déjeuné & qu'il mene ses
» troupeaux aux pasturages. Mais
» pour nous demeurons icy à table,
» à boire & à manger, & à nous di-
» vertir en racontant l'histoire de nos
» malheurs ; car tout homme qui a
» beaucoup couru & beaucoup souf-

fert dans ses courses, prend un plaisir singulier à s'en souvenir & à en parler. Je m'en vais donc, puisque vous le voulez, vous raconter les particularitez les plus remarquables de ma vie.

Au de-là de l'isle d'Ortygie est une isle appellée Syrie, si jamais vous avez entendu ce nom. C'est dans cette isle que se voyent les conversions du soleil. Elle n'est pas fort considerable pour sa grandeur, mais elle est fort bonne, car on y nourrit de grands troupeaux de bœufs & de nombreux troupeaux de moutons, & elle porte beaucoup de vin & une grande quantité de froment. Jamais la famine n'a desolé ses peuples, & les maladies contagieuses n'y ont jamais fait sentir leur venin. Ses habitants ne meurent que quand ils sont parvenus à une extreme vieillesse, & alors c'est Apollon luy-mesme, ou sa sœur Diane qui terminent leurs

» jours avec leurs douces flèches. Il
 » y a dans cette isle deux villes qui
 » partagent tout son territoire. Mon
 » pere Ctesius, fils d'Ormenus sem-
 » blable aux Immortels, en estoit
 » Roy. Un jour quelques Pheni-
 » ciens, gens celebres dans la marine
 » & grands trompeurs, aborderent à
 » nos costes, portant dans leur vais-
 » seau quantité de choses curieuses
 » & rares.

» Il y avoit alors dans le Palais de
 » mon pere une femme Phenicienne,
 » grande, belle & tres habile à tou-
 » tes sortes de beaux ouvrages. Ces
 » Pheniciens déceurent cette femme
 » par leurs insinuations & par leurs
 » fourberies. Un jour qu'elle lavoit
 » des hardes à la fontaine, l'un d'eux
 » obtint d'elle les dernieres faveurs
 » & se rendit absolument maistre de
 » son esprit; malheur ordinaire aux
 » personnes mesmes les plus habiles
 » qui se sont laissé abuser. Il luy de-
 » manda donc qui elle estoit & d'où

elle estoit. Elle luy enseigna d'a- «
 bord le Palais de mon pere, & luy «
 dit qu'elle estoit de l'opulente ville «
 de Sidon & fille d'Arybas homme «
 tres riche & tres puissant ; que des «
 corsaires Taphiens l'avoient enle- «
 vée comme elle revenoit de la cam- «
 pagne, & l'avoient menée dans l'isle «
 de Syrie, où ils l'avoient venduë à «
 mon pere qui en avoit donné un «
 grand prix. Mais, luy répondit le «
 Phenicien, qui l'avoit abusée, vou- «
 driez-vous venir avec nous pour «
 vous retrouver dans vostre maison «
 & revoir vostre pere & vostre «
 mere, s'ils vivent encore & s'ils «
 sont aussi riches que vous nous l'as- «
 seurez. «

Je le voudrois de tout mon «
 cœur, repartit cette femme, si tous «
 vos matelots me promettent avec «
 serment de me remener chez moy «
 sans me faire nul outrage. «

Tous les matelots luy firent en «
 mesme temps le serment qu'elle de- «

» mandoit, après quoy elle leur dit:
» Tenez, je vous prie, ce complot
» secret, & qu'aucun de vostre trou-
» pe ne s'avise de m'aborder, ni de me
» parler, soit dans les chemins où à
» la fontaine, de peur que quelqu'un
» ne le voye & ne coure au Palais le
» rapporter à nostre vieillard, qui en-
» trant d'abord en quelque soupçon,
» ne manqueroit pas de me charger
» de chaînes, & de trouver les mo-
» yens de vous faire tous perir. Gar-
» dez bien le secret & hastez-vous
» d'acheter les provisions pour le
» voyage. Quand vostre vaisseau sera
» chargé, vous n'aurez qu'à m'en-
» voyer un messager pour m'en don-
» ner avis. Je vous apporteray tout
» l'or qui se trouvera sous ma main.
» Je tascheray mesme de vous payer
» un prix encore plus grand pour
» mon passage, car j'éleve dans le Pa-
» lais le jeune Prince, qui est desjà
» fort avisé, & qui commence à mar-
» cher & à sortir dehors, pourvû

qu'on le tienne. Je n'oublieray rien «
pour vous l'amener. En quelque «
contrée que vous vouliez l'aller «
vendre, vous en aurez un prix in- «
fini. «

En finissant ces mots, elle les «
quitte & s'en retourne dans le Pa- «
lais. Ces Pheniciens demeurèrent «
encore un an entier dans le port, «
d'où ils venoient tous les jours à «
la ville vendre leurs marchandises «
& acheter des provisions. Quand «
le vaisseau eut sa charge & qu'il fut «
en estat de s'en retourner, ils dépes- «
cherent un de leurs matelots à cette «
femme pour l'en avertir, C'estoit «
un homme tres fin & tres rusé, qui «
vint dans le Palais de mon pere «
comme pour y vendre un beau col- «
lier d'or qui avoit de beaux grains «
d'ambre. Toutes les femmes du Pa- «
lais, & ma mere mesme, ne pou- «
voient se lasser de le manier & de «
l'admirer, & en offroient une cer- «
taine somme. Cependant le fourbe «

» fit signe à nostre Phenicienne, &
 » le signe fait & apperceu, il s'en re-
 » tourne promptement dans son vais-
 »seau.
 » En mesme temps cette femme
 » me prend par la main, & me mene
 » dehors comme pour me promener.
 » En sortant elle trouve dans le ves-
 »tibule des tables dressées & des cou-
 »pes d'or sur le buffet, car les offi-
 »ciers de mon pere preparoient le
 » souper, & par hazard ils estoient
 » sortis, attirez par quelque rumeur
 » qu'on avoit entenduë devant le
 » Palais. Elle ne perdit pas l'occa-
 »sion, elle cacha sous sa robe trois
 » coupes & continua son chemin; je
 » la suivois avec innocence sans con-
 »noistre mon malheur. Après le so-
 »leil couché, & les chemins estant
 » desja couverts de tenebres, nous
 » arrivâmes au port où estoit le vais-
 »seau des Pheniciens. Ils nous font
 » embarquer promptement & met-
 »tent à la voile, poussez par un vent
 favorable

favorable que Jupiter leur envoya. «
 Nous vogâmes en cet estat six jours «
 & six nuits. Le septième jour Dia- «
 ne décocha ses flèches sur cette fem- «
 me Phenicienne, qui mourut tout «
 d'un coup & tomba au pied du «
 mast. On la jetta d'abord dans la «
 mer, où elle servit de pasture aux «
 poissons. Je fus fort estonné & af- «
 fligé de me voir seul entre les mains «
 de ces corsaires. Sur le soir le mes- «
 me vent nous poussa à Ithaque, où «
 Laërte n'espargna rien pour m'a- «
 chetter. Voilà de quelle maniere «
 j'ay esté porté dans cette îlle. «

Mon cher Eumée, luy dit Ulys- «
 se, le recit que vous m'avez fait de «
 tout ce que vous avez souffert si «
 jeune encore, m'a sensiblement «
 touché. Mais Jupiter a eû la bonté «
 de faire succeder à tous ces maux «
 un grand bien, puisque vous estes «
 arrivé dans la maison d'un homme «
 en qui vous avez trouvé un maî- «
 tre fort doux, qui vous aime & qui «

» vous fournit avec soin la nourri-
 » ture, les habits & tout ce dont vous
 » avez besoin, de sorte que vous me-
 » nez icy une vie fort douce. Mais
 » moy, après avoir erré dans plu-
 » sieurs contrées, j'arrive icy dans
 » l'estat où vous me voyez.

C'est ainsi que s'entretenoient
 Ulysse & Eumée. Ils n'eurent pas
 beaucoup de temps pour dormir,
 car l'aurore vint bien-tost sur son
 char d'or annoncer la lumière aux
 hommes.

Cependant Telemaque & ses
 compagnons arrivent au port,
 plient les voiles, abattent le mast,
 & à force de rames ils font entrer
 leur vaisseau dans le port; ils jet-
 tent l'ancre, arrestent le vaisseau
 avec les cables, & descendent sur
 le rivage où ils préparent leur dis-
 ner. Quand ils eurent fait leur re-
 pas, le prudent Telemaque leur
 » dit: Mes compagnons, remenez le
 » vaisseau à la ville, je vais seul visi-

« ter une petite terre qui est près d'icy «
« & voir mes bergers; sur le soir après «
« avoir vû comment tout se passe «
« chez moy, je vous rejoindray, & «
« demain pour nostre heureuse arri- «
« vée je vous donneray un grand dif- «
« ner, où la bonne chere & le bon «
« vin vous feront oublier toutes vos «
« fatigues.

« Mais, mon cher fils, repartit le «
« devin Theoclymene, où iray-je ce- «
« pendant! dans quelle maison d'I- «
« thaque pourray-je me retirer! puis- «
« je prendre la liberté d'aller tout «
« droit dans le Palais de la Reyne «
« vostre mere!

« Dans un autre temps, luy ré- «
« pondit le sage Telemaque, je ne «
« souffrirois pas que vous allassiez «
« ailleurs que dans mon Palais, & rien «
« ne vous y manqueroit, on vous y «
« rendroit tous les devoirs que l'hos- «
« pitalité exige. Mais aujourd'huy «
« ce seroit un parti trop dangereux, «
« car outre que je ne serois point «

» avec vous, vous ne pourriez voir
 » ma mere, qui ne se montre que
 » tres rarement aux Pourſuivants &
 » qui ſe tient loin d'eux dans ſon
 » appartement, toujours occupée à
 » ſes ouvrages. Je vais vous enſei-
 » gner une maiſon où vous pour-
 » rez aller, c'eſt chez Eurymaque fils
 » du ſage Polybe. Tous les peuples
 » d'Ithaque le reverent comme un
 » Dieu, & c'eſt de tous les Pourſui-
 » vants celuy qui a le plus de mérite.
 » Auffi eſpere-t-il d'eſpouſer ma me-
 » re; & de monter ſur le troſne d'U-
 » lyſſe. Mais Jupiter, qui habite les
 » cieux, ſçait ſeul ſ'il ne fera point
 » perir tous ces Pourſuivants avant
 » ce pretendu mariage.

Comme il diſoit ces mots, on
 vit voler à ſa droite un autour,
 qui eſt le plus viſte des meſſagers
 d'Apollon; il tenoit dans ſes ſerres
 une colombe, dont il arrachoit les
 plumes, qu'il répandoit à terre en-
 tre Telemaque & ſon vaiſſeau,

Theoclymene tirant en mesme temps ce jeune Prince à l'escart, luy met la main dans la sienne, & luy dit : Cet oyseau qui vole à vostre droite, n'est point venu sans l'ordre de quelque Dieu. Je n'ay pas eu plustost jetté les yeux sur luy, que je l'ay reconnu pour un oyseau des augures. Il n'y a point dans Ithaque de race plus royale que la vostre. Je vous prédis donc que vous aurez toujours le dessus sur tous vos ennemis.

Que vostre prédiction s'accomplisse, Theoclymene, luy répondit Telemaque, vous recevrez de moy toute sorte d'amitié & des presens si considerables, que tous ceux qui vous verront vous diront heureux. Il adresse en mesme temps la parole à son fidelle compagnon Pircé fils de Clytius : Mon cher Pircé, luy dit-il, de tous mes compagnons qui m'ont suivi à Pylós, vous m'avez toujours paru le plus

» attaché à moy & le plus prompt à
 » executer mes ordres ; je vous prie
 » de mener chez vous cet hôte que
 » je vous confie, ayez de luy tous les
 » soins & faites-luy tous les honneurs
 » qu'il merite jusqu'à ce que je sois
 » de retour à Ithaque.

Le vaillant Pirée luy répond :
 » Telemaque, vous pouvez vous as-
 » seurer que quelque long sejour
 » que vous fassiez icy, j'auray soin
 » de l'hôte que vous me confiez, &
 » qu'il ne manquera chez moy d'au-
 » cune des choses que demande l'hos-
 » pitalité.

En finissant ces mots il monte
 dans son vaisseau, & commande à
 ses compagnons de s'embarquer &
 de délier les cables ; ils obéissent &
 se placent sur les bancs.

Cependant Telemaque met ses
 brodequins, arme son bras d'une
 bonne pique, & pendant que ses
 compagnons remonent le vaisseau
 à la ville, comme il l'avoit ordon-

D'HOMÈRE. *Livre XV.* 607
né, il se met en chemin pour aller
visiter ses nombreux troupeaux,
sur lesquels le bon Eumée, tou-
jours plein d'affection pour ses
maîtres, veilloit avec beaucoup
d'attention & de fidélité.



REMARQUES

SUR

L'ODYSSEE D'HOMERE.

LIVRE XV

Page 563. *M*inerve, qui venoit de quitter Ulyffe sur le rivage de Ithaque. C'est ce qu'on vient de lire dans le Livre précédent, qui ne contloit que le reste de ce jour-là & la nuit qui le suit. Minerve quitta Ulyffe assez tard, car le jour estoit desjà avancé, & elle se rendit à Lacedemone la nuit mesme qu'Ulyffe faisoit ce bel apologue à Eumée & à ses bergers. Cette remarque est nécessaire pour faire entrer dans la suite & dans l'economie du Poëme.

Elle trouva ce jeune Prince & le fils de Nestor coucher sous un portique. Homere a quitté Télémaque dans le Palais de Ménelas à la fin du 14. Liv. Ce Prince a d'abord esté à Lacedemone depuis ce temps-là, c'est à dire, depuis que Mercure est allé porter l'ordre à Calypso de laisser partir Ulyffe. Il y a encore esté les quatre jours

REMARQ. SUR L'ODYS. Liv. XV. 609
qu'Ulyffe fut avec Calypso depuis l'arrivée
de Mercure, les vingt jours qu'il employe
à arriver de l'isle d'Ogygie à celle des Phea-
ciens, & le temps qu'il fut-là à conter ses
aventures, & à attendre le vaisseau qu'on
luy avoit promis.

Page 564. *Il n'est pas honneste que vous
demeuriez plus long-temps éloigné de vos
Estats*] En effet ce séjour avoit esté assez
long, & presentement qu'il n'y a plus au-
cune nouvelle à attendre d'Ulyffe, qui est
desja arrivé à Ithaque, il faut que Telega-
que pense à revenir.

Desja son pere mesme & ses freres] Il
est tres vraysemblable qu'Icarius, pere de
Penelope, las de voir ces Pour suivants con-
fuser son bien, la pressoit de se déter-
miner, & d'espouser le plus riche de ces
Princes.

En ses freres] Car on assure qu'Icarius
eut de la femme Peribée cinq fils, Thoas,
Damasippe, Imeusimus, Aletes & Perilaüs,
& une seule fille, qui est Penelope.

Elle offre une plus grosse dot] J'ay desja
assez parlé de cette coutume, & de la dot
que les mariez donnoient à leurs femmes.

Page 565. *Elles font tout pour l'avanta-
ge d'un second mary & oublient tres prom-
ptement le premier, & ruinent les enfans*

qu'elles en ont eus.] Est-il possible que les femmes du temps d'Homere ressemblassent si fort à quelques-unes que nous voyons aujourd'huy? Mais je voudrois qu'Homere nous eust dit si de son temps les hommes remarquez se souvenoient beaucoup de leur premiere femme, & s'ils estoient plus justes envers leurs enfans du premier lit.

Jusqu'à ce que les Dieux vous ayent donné une femme prudente & habile qui puisse gouverner vostre maison.] Homere estoit donc persuadé qu'une femme prudente & habile est un present du ciel, & que c'est la femme prudente & habile qui fait les maisons, & la sole qui les destruit. *Sapiens mulier ædificat domum*, dit Salomon, Proverbi. 14. 1. Et l'auteur de l'Ecclesiastique, après avoir dit que le mary d'une femme prudente est heureux, que les années de sa vie sont doubles; ajoute, *Pars bona, mulier bona, in parte timentium Deum dabitur viro pro factis ejus.* 26. 1. 2. Nostre siecle en connoist plusieurs que Dieu a données à ceux dont il a voulu récompenser la vertu.

Les plus déterminez des Pour suivans vous ont dressé une embuscade.] Comme nous l'avons vû à la fin du 18. Livre.

Page 566. Ne manquez pas de renvoyer

sur l'heure à la ville vostre vaisseau avec tout l'équipage] Car comme c'estoit un vaisseau qu'il avoit emprunté, il estoit juste qu'il le renvoyast ; & d'ailleurs estant chez Eumée, il n'avoit plus besoin ni du vaisseau ni de ses compagnons qui l'avoient suivi.

Vous l'envoyerez au Palais porter en diligence à la sage Penelope la bonne nouvelle] Minerve ne manque à rien. Quelle auroit esté la douleur de Penelope, si elle avoit oï dire que le vaisseau estoit revenu sans son fils. Tout ce que l'équipage luy auroit dit pour la rassurer auroit esté inutile.

Page 567. *Pisistrate, levez-vous, je vous prie, & allez promptement atteler vostre char]* Tout ce que j'ay dit si souvent de la simplicité des mœurs de ces temps heroïques, doit empescher, à mon avis, qu'on ne soit surpris de voir qu'un jeune Prince comme Pisistrate aille luy-mesme atteler son char, & que Telemaque & luy voyagent sans gardes, sans valets.

Nous ne sçaurions nous mettre en chemin pendant une nuit si obscure] C'est la mesme nuit dont il a dit dans le Liv. précédant, *La nuit fut tres froide & tres obscure, Jupiter versa un déluge d'eaux, & le Zephyre toujours chargé de pluyes, fit entendre ses souffles orageux.* C'est la mesme nuit où Ulysse

fit ce bel apologue, pour avoir de quoy se couvrir & se garentir du froid.

Page 568. *Et je ne scaurois approuver ces hostes excessifs & dans l'empressement & dans l'indifference qu'ils témoignent à ceux qu'ils ont receus chez eux.* Il y a dans le Grec: *Je ne scaurois souffrir ces hostes qui aiment excessivement & qui haïssent de mesme ceux qu'ils ont receus chez eux.* Mais il est aisé de voir qu'en cet endroit Homere a mis amitié pour empressement, & haine pour indifference. Comme quelquefois dans l'Escriture sainte le mot de *haïre* se prend en ce sens-là. Le précepte que Menelas donne icy pour regler le milieu qu'il faut tenir avec ceux qu'on reçoit chez soy est admirable; l'empressement excessif est incommode, & l'indifference outrée est injurieuse & desobligeante pour celuy à qui on la témoigne, & impolie à celuy qui la marque. Il faut politesse & liberté.

Il est mieux de garder en tout de justes bornes. C'est ce vers d'Homere, comme Eustathe l'a fort bien remarqué, qui a donné lieu au proverbe que les Philosophes ont enseigné après luy, *moderari, nequid nimis, rien de trop.*

Page 570. *Donne ordre à Helene & à ses femmes de préparer le dîner.* Car ce soin regardoit particulièrement les femmes. J'ay vû des gens qui ne pouvoient souffrir

que Menelas donne à sa femme un ordre comme celuy-là, mais ils sont trop délicats, & ils ne se souviennent pas que les mœurs des temps heroïques sont les mesmes que celles des Patriarches. C'est ainsi qu'Abraham courant à sa tente, dit à Sara : dépêchez-vous, paistrissez trois mesures de farine, & faites des gasteaux. *Festinavit Abraham in tabernaculum ad Saram, dixitque ei : accelera, tria sara simila commisce, & fac sabcinericios panes.* Genes. 18. 6.

Page 571. Dans un cabinet magnifique d'où s'exhaloit un parfum délicieux.] C'est ainsi qu'il a dit d'Hecube dans le vi. Livre de l'Iliade, Cette Princesse descend dans un cabinet parfumé de toutes sortes d'odeurs les plus exquises, où elle avoit quantité de meubles précieux. Et sur ces cabinets parfumés, on peut voir la Remarque, tom. 1. pag. 505.

Prend une belle coupe à deux fonds.] C'est ainsi que j'ay expliqué *διφωμίμων*. Une double coupe dont l'une sert de base à l'autre. J'en ay fait une Remarque au 10. Liv. de l'Iliade, pag. 326.

Il estoit brillant comme l'astre du jour, & il se trouva au dessous de tous les autres.] Comme il a dit du tapis, dont Hecube veut faire présent à Minerve dans le vi. Liv. de l'Iliade, Il se trouva sous tous les autres, &

614 REMARQUES

estoit esclatant comme le soleil. Ce qu'il y a de plus précieux est d'ordinaire le plus caché, & Homere ajoute cette particularité pour marquer le soin que ces Princesses avoient de choisir ce qu'elles avoient de plus beau & de plus magnifique dans tous ces voiles, & pour cela il falloit les visiter tous.

Page 572. *C'est une double coupe d'argent*] Homere donne icy le mesme nom à la coupe que Menelas met entre les mains de Telemaque, & à l'urne que Megapenthes met à ses pieds, car il appelle l'une & l'autre *κρημέα*. Mais il les distingue fort bien, en appellant ensuite la premiere *ἀμφικύπελλον*, *une double coupe*.

Le Roy des Sidoniens m'en fit present quand il me receut chez luy à mon retour de Troye] Menelas nous a dit qu'à son retour de Troye il fut porté à Cypre, en Phénicie & en Egypte.

Tenant entre ses mains le voile merveilleux qu'elle avoit fait elle-mesme] Car Helene travailloit admirablement en broderie, comme Homere nous l'apprend dans le III. Liv. de l'Iliade, où il dit qu'*Iris la trouva dans son Palais qui travailloit à un merveilleux ouvrage de broderie; c'estoit un grand voile brodé par dessus & par dessous tout brillant d'or, & où estoit employé tout l'art de Minerve.* Cette Princesse y representoit

SUR L'ODYSSÉE. Livre XV. 615
tous les grands combats que les Troyens &
les Grecs livroient pour elle sous les yeux
mesmes du Dieu Mars. Il faut estre bien
habile pour executer un si grand dessein.

Page 574. *Et le fils de Menelas fait l'office d'eschançon*] Les fils des plus grands Princes ne dédaignoient pas de faire cette fonction.

Il se mit au devant de leur char, & leur présentant la coupe, il leur dit] Lorsque Priam partit pour aller rachetter le corps de son fils & qu'il fut sur son char, Hecube s'approcha de luy, tenant dans sa main une coupe d'or pleine de vin, afin qu'avant son départ il fist ses libations & se rendist Jupiter favorable. Elle se tint à la teste de ses chevaux, & luy dit: *Priam, ne parlez pas sans avoir fait vos libations à Jupiter, &c.* Iliad. Liv. xxiv. Menelas fait icy la mesme chose à ces Princes. Les libations qu'on avoit faites à la fin du repas n'estoient pas suffisantes, il falloit en faire encore sur le moment du départ.

Page 576. *Le sage Pisistrate prenant alors la parole, dit à Menelas*] Pisistrate & son ami Telemaque estoient trop jeunes pour entreprendre d'expliquer ce signe. La raison & la bienséance vouloient donc qu'ils en demandassent l'explication à Menelas, qui ayant plus d'expérience, pouvoit mieux

en découvrir le sens.

Meneles se met en mesme temps à penser profondément, mais la belle Helene ne luy en donna pas le temps.] Pendant que Meneles pense forttement & medite pour trouver l'explication de ce prodige, Helene la trouve tout d'un coup, non par la force & par la pénétration de son esprit, mais, comme elle l'assure elle-mesme, par une inspiration subite. Par-là Homere enseigne fort clairement que les lumieres des hommes sont courtes, que d'eux-mesmes ils ne scauroient expliquer les prodiges, & que comme se font les Dieux qui les envoient, c'est aussi à eux à en reveler le sens. C'est ce que Daniel dit au Roy Nabucodonosor. *Le mystere dont le Roy demande l'explication, ni les sages, ni les mages, ni les devins, ni les aruspices ne peuvent le déclarer au Roy, mais il y a un Roy dans le ciel, qui revele les mysteres.* Et ensuite inspiré par ce Dieu, il luy déclare le songe qu'il avoit oublié & luy en donne l'explication.

Comme cet aigle parti d'une montagne.] Nous avons desja vû dans le second Livre deux aigles partis de la montagne signifier Ulysse & Telemaque. On peut voir la l'explication de ce prodige. C'est icy la mesme chose. L'aigle parti de la montagne, c'est Ulysse qui, après avoir esté long-temps errant, arrive à la maison de campagne & de

la à Ithaque, & cette oye domestique qu'il tient dans ses serres, ce sont les Pour suivants. Comme cette oye ne fait que manger dans la basse-cour & est enfin tuée, de mesme les Pour suivants, après avoir passé plusieurs années à faire bonne chere dans le Palais, seront enfin tuez par Ulyse.

Page 577. *Et je vous promets que dans Ithaque je vous adresseray mes vœux comme à une Déesse*] Car si la prophetie s'accomplit, Telemaque juge que celle, que les Dieux daignent inspirer, merite d'estre invoquée comme une Déesse.

Page 578. *Souffrez que je m'embarque & que je n'entre point dans la ville*] Il semble que Telemaque peche icy contre la politesse, de passer à Pylos sans aller prendre congé de Nestor. Mais outre qu'il donne à cette action un prétexte très-obligéant pour ce Prince, il a des raisons très-fortes de ne pas s'arrester. Premièrement l'ordre de Minerve, en second lieu le prodige & l'explication qu'Helene luy a donnée, qui a ranimé ses esperances, en luy faisant envisager qu'Ulyse pouvoit estre de retour.

Page 580. *En finissant ces mots il le quitte, prend le chemin de la ville, & bientôt il arrive dans le Palais de Nestor*] Homere ne s'amuse pas à nous dire icy ce que Pisistrate dit à Nestor pour excuser Telemaque, ni le déplaisir de Nestor, de ce que ce

Prince estoit parti sans le voir. Cela est étranger à son sujet, & il vaut toujours à ce qui l'appelle.

Page 581. *C'estoit un devin qui descendoit en droite ligne du celebre Melampus*] Il estoit son arriere petit-fils, & voicy sa genealogie. De Cretheus nâquit Amythaon qui fut Roy de Pylos. Cet Amythaon eut deux fils,

Bias & Melampus: celui-cy eut deux fils,

Mantius & Antiphate,

Polyphide Oicles

| & Clytus |

Theoclymene. Amphiarâus

Alcmæon

& Amphiloque.

Pour s'éloigner de Nelée son oncle] Melampus estoit neveu de Nelée par Tyro fille de Salmonée, qui ayant esté aimée de Neptune, en eut Nelée avant que d'espouser Crethée pere d'Amythaon, ainsi Amythaon & Nelée estoient freres uterins. Au reste j'ay un peu esclairci cette histoire dans la Traduction, car Homere la raconte si brievement, qu'elle ne seroit pas intelligible. Du temps de ce Poëte tout le monde estoit instruit de cette histoire qui estoit tres importante, à cause des grandes maisons

qu'elle regardoit, mais aujourd'huy elle est trop ignorée pour estre laissée sans esclaireissement. Homere en a desja dit quelque chose dans l'onzième Livre.

Et qui luy ayant enlevé des biens infinis, le xojnt un an entier.] Il luy enleva ses biens pour l'obliger à aller enlever les bœufs d'Iphiclus à Phylacé en Thessalie.

Alla à la ville de Phylacus.] Ce Phylacus estoit fils de Dejonée Roy de la Phocide & pere d'Iphiclus. Il avoit donné son nom à la ville de Phylacé où il regnoit.

Il fut retenu prisonnier dans le Palais de Phylacus.] Il fut pris comme il emmenoit ces bœufs & retenu en prison, selon que l'oracle le luy avoit prédit. On peut voir ce qui en a esté dit dans le xi. Liv.

A cause de la fille de Nelée.] A cause de Pero qu'il vouloit faire espouser à son frere Bias, c'est pourquoy il s'estoit chargé de cette entreprise si terrible d'aller enlever les bœufs d'Iphiclus.

Et de la violente impression que les terribles Furies avoient faite sur son esprit.] Ce passage est remarquable. Melampus pour servir le ressentiment de son oncle Nelée, & pour faire espouser sa fille Pero à son frere Bias, se chargea d'aller enlever en Thessalie les bœufs d'Iphiclus, & il s'en chargea quoy qu'il sceust les maux qui luy en devoient arriver. Et c'est ce qu'Homere appelle un des-

sein suggeré par les Furies, car il n'y avoit qu'un furieux qui pût se charger d'une pareille entreprise. Mais ainsi s'accomplissoient les decrets de Jupiter, qui vouloit que ce Melampus allast enseigner à Phylacus les remedes necessaires pour mettre son fils Iphiclus en estat d'avoir des enfans. Et Dieu se sert également de la sagesse & de la folie des hommes pour l'exécution de ses desseins.

Page 582. *Et il fit par son habileté ce qu'il n'avoit pû faire par la force*] Car ayant promis à Phylacus qu'il luy enseigneroit comment son fils Iphiclus pourroit avoir des enfans, moyennant qu'il luy donnast les bœufs qu'il s'estoit chargé d'enmener, & Phylacus ayant accepté ce parti, Melampus donna à Iphiclus des remedes qui eurent tout le succès qu'il en attendoit, car Iphiclus eut un fils qui fut appellé Podarces. Voyez *Apollodore, liv. 1.*

Le brave Amphiaraius] Car il donna de bonne heure des marques de son courage, il alla avec Jason à l'expédition des Argonautes.

A qui Jupiter & Apollon donnerent l'envi des marques de l'affection la plus singuliere] Jupiter en le rendant un tres grand Prince, tres consideré & tres respecté; & Apollon en le rendant un tres grand devin. Voilà les premieres marques qu'il receut de

L'affection de ces Dieux. Homere ne les explique pas, il ne fait mention que de la dernière que nous allons voir.

Il ne parvint pas jusqu'à la vieillesse. De toutes les faveurs qu'Amphiaräus receut de Jupiter & d'Apollon, c'est la seule qu'Homere explique, c'est qu'il mourut jeune. Il regarde cela comme la plus grande, parce que la vie des hommes estant icy bas un tissu de miseres & de calamitez, c'est une grace que Dieu fait d'en retirer de bonne heure. Aussi Platon dans l'Axiochus, s'il est vray que ce dialogue soit de luy, assure que les Dieux, ayant une connoissance parfaite des choses humaines, retirent promptement de la vie ceux qu'ils aiment le plus, & il rapporte a ce sujet deux histoires qui en sont des preuves tres évidentes. La premiere est celle d'Agamede & de Trophonius, qui après avoir basti le temple d'Apollon à Pytho, demanderent à ce Dieu pour récompense ce qu'il y avoit de meilleur pour les hommes, & le lendemain ils furent trouvez morts dans leur lit. La seconde, celle de la Prestresse de Junon à Argos, qui ayant prié la Déesse de récompenser ses deux fils de la pieté qu'ils avoient temoignée en s'attelant eux-mesmes à son char pour la mener au temple, ses chevaux tardant trop à venir, la Déesse l'exauça, ses deux fils moururent la nuit mesme. Après quoy Platon rapporte ce

passage d'Homere, comme un temoignage respectable de la verité de ce sentiment.

Plat. tom. 3. pag. 367.

Page 583. *Pour sa grande beauté dont la terre n'estoit pas digne; elle vouloit se faire asseoir parmi les Immortels*] Voicy un grand éloge de la beauté; une beauté parfaite n'est pas pour la terre, elle doit estre dans le ciel, où se trouvent les véritables beautez; dans ce monde il n'y a que des beautez imparfaites, des ombres de beauté.

Ce Polyphide irrité contre Mantius son pere] On trouve dans Homere des exemples de tout ce qui se passe dans la vie, jus- qu'aux querelles qu'un malheureux interest, ou quelque passion injuste, font souvent naître entre les peres & les enfans.

Puisque je suis assez heureux pour vous trouver] Il y a dans le Grec *εὖ φίλῳ*, mon ami, ce qui nous paroist estrange en nostre langue, & selon nos mœurs, qui ne permettent pas que nous abordions avec tant de familiarité des gens considerables. Mais dans ces heureux temps on n'y faisoit pas tant de façon, & ce qui passe aujourd'huy pour une familiarité trop grande & blamable, estoit pris alors pour une politesse & pour une marque d'honesteté. Ce compliment de Theoclymene me paroist admirable.

Page 584. *Dites-moy qui vous estes, de*

quel pays vous estes, & qui sont vos parents.] Il fait toutes ces interrogations pour découvrir si ce jeune Prince n'est point parent de celuy qu'il a tué, car en ce cas, au lieu de demander d'aller avec luy, il le fueroit par les raisons qu'il va dire.

Page 585. *Je cherche à me mettre à couvert de leur ressentiment, & je suis la mort dont ils me menacent.]* Parmi les Hebreux les parents de celuy qu'on avoit tué de propos délibéré ou autrement, avoient le droit de tuer le meurtrier quelque part qu'ils le trouvaient jusqu'à ce qu'il fust arrivé à une des villes qui avoient esté données pour asyle. *Propinquus occisi homicidam interficiet, statim ut apprehenderit eum interficiet.*

Num. 35. 19. *Si intersector extra fines urbium, quæ exulibus deputatæ sunt, fuerit inventus, & percussus ab eo qui ultor est sanguinis, absque noxa erit qui eum occiderit.* Ibid. 26. Les Grecs avoient presque la mesme jurisprudence. Les parents du mort avoient aussi le droit de tuer le meurtrier jusqu'à ce qu'il se fust purgé, en accomplissant le temps de l'exil, ou qu'il eust esté expié de quelqu'autre maniere.

Car c'est ma destinée d'errer dans tous les climats.] Car le meurtrier devoit se condamner luy-mesme à l'exil pendant un certain temps marqué.

Page 586. *Ils passent les courants de*

Crues, & de Chalcis qui a de si belles eaux] C'est un vers qui manque dans toutes les éditions d'Homere, & dont Eustathe mesme n'a fait aucune mention. Il est pourtant necessaire, & il faut le restablir, car Strabon le reconnoist, après le vers 294. Il faut donc rapporter celuy-cy comme Strabon nous le presente dans son 8. liv.

Βαῖ δὲ μέγ' Ἐπειοῖ καὶ χερσίδα καλλιπέεσσιν.

Homere marque fort clairement la navigation de Telemaque, & je me suis attachée à l'expliquer après Strabon, qui dit que Telemaque courut d'abord tout droit vers le septentrion jusqu'au de-là de Phées & de la hauteur des costes d'Elide, & que de-là au lieu de détourner à gauche, c'est à dire au couchant, pour costoyer l'isle de Samos, ou Cephalenie, qui estoit le chemin le plus court pour arriver à Ithaque, il prit à droite du costé du levant, pour éviter l'embuscade qu'on luy avoit dressée entre Ithaque & Cephalenie, comme Minerve l'en avoit averti, & poussa droit vers les isles qui sont au dessus de Dulichium, & qui sont partie des Echinades, & qu'ainsi ayant passé Ithaque, qu'il avoit derriere luy au midy, il détourna tout d'un coup à gauche comme pour aller vers l'Acarnanie & aborda à Ithaque par le costé du septentrion, au lieu de celuy du midy

SUR L'ODYSSE'E. Livre XV. 625
midy, qui regardoit la mer de Cephaliénie
où les Pourſuivans eſtoient embuſquez.

Les courants de Crunes & de Chalcis]
Crunes eſt un lieu de la coſte du Peloponeſe, ainſi appellé comme nous dirions les
fontaines. Chalcis eſt un fleuve voysin &
un bourg ſur ce fleuve: Strab. *Après cela*
on trouve le fleuve Chalcis, le lieu appellé
Crunes, & le bourg de Chalcis, &c.

Le vaiſſeau arriva à la hauteur de Phées]
C'eſt ainſi, à mon avis, qu'il faut lire, & non
pas *Pheres*, qui eſt trop loin de-là, & au mi-
lieu des terres, au lieu que *Phées* ou *Phese*
eſt ſur la coſte au bas de l'Elide, au deſſus
de l'embouchure de l'Alphée.

Page 587. *Pendant ce temps-là Ulyſſe*
& Eumée eſtoient à table avec les bergers]
Depuis la nuit froide & obſcure où Ulyſſe
a demandé par un apologue de quoy ſe ga-
rentir du froid, il ſ'eſt paſſé deux jours, car
le matin qui a ſuivi cette nuit, Telemaque
eſt parti de Lacedemone & eſt allé coucher
à Pheres, & le lendemain il eſt parti de Phe-
res, eſt arrivé de bonne heure à ſon vaiſſeau
près de Pylos, ſ'eſt embarqué & eſt arrivé
la nuit ſuivante à Ithaque dans le temps
qu'Ulyſſe & Eumée ſont à table avec les
bergers. Le matin à la pointe du jour il ar-
rive chez Eumée dans le moment qu'Ulyſſe

& ce fidelle Pasteur achevent de desjeuner.

Page 588. *C'est que par une faveur toute particuliere de Mercure, qui, comme vous sçavez, est le Dieu qui répand sur toutes les actions des hommes*] Comme Mercure est le serviteur & le ministre des Dieux, on a feint qu'il estoit le patron & le Dieu de tous ceux qui estoient au service des autres, & que c'estoit par sa faveur que chacun réussissoit dans toutes les fonctions de son estat.

Page 589. *A cette proposition Eumée entra dans une veritable colere*] Il ne se contente pas de rejeter la proposition d'Ulysse, il se met veritablement en colere, ce qui marque bien la charité de ce pasteur, & l'affection sincere qu'il avoit pour les estrangers qui arrivoient chez luy.

Dont la violence & l'insolence montent jusqu'aux cieux] Dont la violence & l'insolence sont si grandes, qu'elles ne respectent pas les Dieux, & qu'elles attaquent le ciel mesme. Grotius l'explique autrement : il veut que cette maniere de parler, *montent jusqu'aux cieux*, soit pour dire qu'elles montent aux oreilles de Dieu, que Dieu les entend, comme Dieu luy-mesme dit de Sodomé & de Gomorrhe, *Descendam & videbo utrum clamorem, qui venit ad me, opere compleverint.* Genes. 18. 21.

Ce sont de beaux jeunes hommes qui ont des tuniques magnifiques & des manteaux superbes, & qu'on voit toujours brillants d'essences] Homere veut qu'on juge du luxe & de la débauche de ces Princes par la magnificence de leurs valets. En effet des valets entretenus comme ceux-cy ne conviennent qu'à des gens dans le desordre, & qui ne gardent ni mesures ni bornes. Les sages ont des valets propres, & les fous en ont de magnifiques.

Page 591. *A fini une malheureuse vie par une mort plus malheureuse]* Il faut louer la discretion d'Eumée, il n'explique point le genre de mort, parce qu'il estoit honteux & infame, car elle s'estoit pendue de desespoir.

Page 592. *Je sens bien la perte que j'ay faite]* C'est à mon avis le sens de ce vers,

Νὸν ἠΐδ' ἠ πύπταν ἐπιδύομαι.

En perdant de si bons maistres, il a perdu tous les secours qu'ils luy fournissoient, & il a fallu qu'il y ait suppléé par son travail.

Et j'ay eu par leur bonté de quoy me nourrir, & de quoy assister ceux qui m'ont paru dignes de secours] On ne sçauroit faire une plus grande injure à un Poète que celle qu'ont fait à Homere quelques Poètes qui sont venus après luy, & qui ont détourné à

un sens infame un vers plein de pudeur & qui renferme un grand sentiment de piété. Eumée reconnoist icy que c'est par la benediction que les Dieux ont répandue sur son labeur, qu'il a eu de quoy vivre largement, & de quoy assister les gens de bien. *αἰδοῖσιν ἔδωκα*, signifie proprement j'ay donné aux gens dignes de respect & de consideration pour leur vertu. *αἰδοῖσιν, ἀδράσιν αἰδοῦς ἀξίους*. Et voicy comme Helychius l'a fort bien expliqué. *αἰδοῖος, δίκαιος ἥμος, αἰδοῦς ἀξίος*. *αἰδοῖος* signifie un homme de bien, honorable, digne de respect. Et il ajoute, Homere se sert aussi de ce mot pour dire celuy qui a une sorte de honte, pour un mendiant. Et c'est-là le sens qu'Homere luy donne dans ce passage. Mais l'un vient de l'autre, les pauvres viennent de Dieu, & par là ils sont dignes de consideration.

Page 593. *Je ne prends plus plaisir à en parler ni à en entendre parler*] C'est le sens de ce vers, *οὐ μάλιστα ἐστὶν αἰσάσαι*, *Ce n'est pas une douceur pour moy. Non dulce est.* Car il ne faut pas joindre *μάλιστα* avec les mots *ἔπος* & *ἔργον* du vers suivant.

C'est donc depuis vostre enfance que vous estes éloigné de vostre patrie!] Car Eumée vient de dire qu'il fut élevé encore enfant avec la plus jeune des filles de Laërte.

Page 594. *Les nuits sont fort longues*] Homere a toujours soin de faire remarquer la saison où l'on est. Les nuits estoient fort longues, car l'automne estoit desja fort avancée.

Le trop dormir lasse & fait mal] Le bon Eumée débite icy un aphorisme de médecine, mais un aphorisme que l'expérience enseigne. Le trop long sommeil fait le mesme effet que les trop longues veilles, car il épuise & dissipe les esprits. Hippocrate a dit encore plus fortement qu'Homere, *Le sommeil & les veilles, quand ils sont excessifs, sont une maladie.* Aphorif. liv. 7.

Page 595. *Prend un plaisir singulier à s'en souvenir & à en parler*] Cela est tres certain, & la cause de ce plaisir est l'idée qu'a celuy qui raconte ce qu'il a souffert, qu'il sera loué de sa patience, de sa prudence, & qu'on le regardera comme un homme favorisé du ciel, puisqu'il l'a tiré de tant de dangers où mille autres auroient peri.

Au de-là de l'isle d'Ortygie est une isle appelée Syrie] L'isle d'Ortygie c'est Delos, une des isles Cyclades dans la mer Egée. Et l'isle de Syrie, qui est aussi appelée Syros, est un peu *au de-là* ou *au dessus*, c'est à dire vers l'Orient par rapport à Eumée qui parle & qui est à Ithaque. C'est pourquoy Ho-

mere dit fort bien qu'elle est Ὀρτυγίης, κα-
 δὲ ὑπερθε, *au dessus, au de-là d'Ortygie*. Car
 selon tous les Geographes elle est à l'orient
 de Delos, comme on le verra dans la Re-
 marque suivante. Il ne faut pas confondre
 cette isle de Syros avec celle de Scyros qui
 est au nord de l'Eubée.

*C'est dans cette isle que se voyent les con-
 versions du soleil*] Voicy un passage tres im-
 portant. M. Despreaux dans ses Reflexions
 sur Longin a fort bien refuté la ridicule
 Critique que l'Auteur du Parallele, homme
 qui estoit tres ignorant en Grec, en Latin,
 & sur-tout en Geographie, avoit faite con-
 tre Homere, c'est à dire, contre le pere de
 la Geographie, en l'accusant d'estre tombé
 dans la plus énorme bevue qu'un Poëte ait
 jamais faite: *C'est, dit-il, d'avoir mis l'isle
 de Syros & la mer mediterraneé sous le tro-
 pique; bevue, ajoute-t-il, que les Interpre-
 tes d'Homere ont tasché en vain de sauver,
 en expliquant ce passage du Cadran que le
 Philosophe Pherecide, qui vivoit trois cents
 ans après Homere, avoit fait dans cette isle.*
 Il n'y a rien-là qui ne marque l'ignorance
 grossiere de cette Auteur, car il est égale-
 ment faux & qu'Homere ait placé l'isle de
 Syros sous le tropique, & qu'on ait jamais
 voulu justifier ce Poëte, en expliquant ce
 passage du Cadran de Pherecide qui ne
 fut fait que trois cents ans après. Mais, je

suis fâchée que M. Despreaux, qui réfute
 cette malheureuse Critique avec tant de rai-
 son & de solidité, ne soit pas mieux entré
 luy-mesme dans le véritable sens de ce pas-
 sage, & qu'il se soit laissé tromper par une
 note d'Eustathe, qui luy a persuadé que ces
 mots ὅθι τροπαὶ ἡελίοιο, veulent dire que
l'isle de Syros est au couchant de Delos; car
 c'est ainsi qu'Eustathe l'a d'abord expliqué,
*κειμένη πρὸς τροπὰς ἡλίου, ἢ πρὸς τὰ δύτικα
 μέρη τῆς Ὀρτυγίας, &c.* C'est à dire, que Syros
 est située au couchant du soleil, au couchant
 de l'isle d'Ortygie. Car *τρέπεσθαι*, se tourner,
 se dit du soleil pour *δύειν* se coucher. M.
 Despreaux devoit voir que cette explication
 est insoutenable, car il est absolument faux
 que l'isle de Syros soit au couchant de De-
 los. Aucun Geographe ne l'a jamais dit. Et
 comment Homere auroit-il pu le dire dans
 le mesme vers où il a dit *Ὀρτυγίας κατ' ὕπερθεν*,
au dessus de l'isle d'Ortygie; ce qui est au
 dessus ou au de-là de cette isle par rapport
 à Eumée qui est à Ithaque, ne peut jamais
 estre au couchant. Voicy comme en parle
 le sçavant Bochart dans sa Chanaan. liv. 1.
 chap. xiv. *Eustathe se trompe quand il veut
 que par ἡλίου τροπαί, on entende le couchant,
 comme si l'isle de Syros estoit au couchant de
 Delos, car au contraire elle est au levant &
 non au couchant de cette isle. C'est la situa-
 tion que luy donnent les Geographes, & il*

ne faut que ce vers d'Homere pour prouver que c'est sa veritable position, puisque Eumée, qui est à Ithaque, assure que Syros est au dessus, au de-là d'Ortygie, ce qui seroit tres faux si elle estoit au couchant de Delos, Eumée auroit plustost dû dire en deçà. Il falloit donc s'en tenir à la seconde-explication qu'Eustathe a adjoutée dans sa mesme Remarque, D'autres, dit-il, expliquent ce passage en disant que dans l'isle de Syros il y avoit un antre qui marquoit les conversions du soleil, c'est à dire les solstices, & qu'on appelloit l'antre du soleil par cette raison. Et voilà ce qu'Homere entend par ces mots, où sont les conversions du soleil. Voilà la seule veritable explication; elle merite d'estre éclaircie. Nous voyons par ce passage mesme que les Pheniciens avoient fait un long séjour dans l'isle de Syros; il est certain que le nom mesme de Syros vient des Pheniciens, comme nous le verrons plus bas, & nous sçavons d'ailleurs que les Pheniciens estoient tres sçavants en Astronomie, c'est de-là qu'il faut tirer l'explication de *προπαι ηελίοιο*, & il est aisé de voir que c'est *ηλιοτροπον*, l'heliotrope, c'est à dire le Cadran, & par-là Homere nous apprend que les Pheniciens avoient fait dans cette isle un Cadran dont le style ou l'aiguille par le moyen de son ombre marquoit les solstices. Et comme c'estoit une chose fort rare & fort mer-

veilleuse dans ces temps-là, Homere fort curieux & fort instruit de tous ces points d'Antiquité, la marque comme une rareté qui distinguoit cette isle. Bien-tost après les Cadrans furent plus communs. Environ six vingts ans après Homere, l'Escriture sainte fait mention d'un Cadran qui estoit à Jerusalem, & qu'on appelloit le *Cadran d'Achas*, sur lequel Dieu fit en faveur de ce Prince que l'ombre retrograda de dix degrez. Ce Cadran marquoit les heures & non les solstices. Il y avoit donc des Cadrans avant celuy de Pherecide, qui ne fit le sien à Syros que deux cents ans après celuy d'Achas, & trois cents ans après celuy des Pheniciens, & par consequent pour expliquer ce passage d'Homere, on n'a eu recours qu'à ce Cadran des Pheniciens & nullement à celuy de Pherecide qu'Homere n'a jamais connu. Il me semble que cela est prouvé. Mais il y a plus encore, c'est qu'il y a bien de l'apparence que ce Cadran, que Pherecide fit à Syros trois cents ans après Homere, ne fut fait que sur les découvertes des Pheniciens, car Hesychius de Milet dans le livre qu'il a fait de ceux qui ont esté celebres par leur érudition, nous assure que *Pherecide qui estoit de Syros mesme, n'eut point de maistre, & qu'il se rendit habile en estudiant quelques livres secrets des Pheniciens qu'il avoit recouvez.* Je me flate que ce passage d'Ho-

mere est assez éclairci, & c'est par le secours que M. Dacier m'a donné.

On y nourrit de grands troupeaux de bœufs & de nombreux troupeaux de moutons] Ce qu'Homere dit icy de la fertilité de cette isle & de la bonne temperature de son air qui en bannissoit toutes sortes de maladies, prouve que ce Poëte estoit parfaitement instruit de la nature de cette isle & de ce qui luy avoit fait donner ce nom de *Syros*; car, comme Bochart l'a fait voir, c'estoient les Pheniciens qui l'avoient ainsi nommée du mot *sira*, comme ils disoient pour *asira*, qui signifie *riche*: ou plustost du mot *sura* pour *asura* qui signifie *heureuse*. L'un & l'autre de ces deux mots marquent également la bonté de son terroir, & une marque certaine qu'il a connu la veritable origine de ce nom de *Syros*, c'est ce qu'il ajoute du long sejour que les Pheniciens y avoient fait.

Et alors c'est Apollon luy-mesme, ou sa sœur Diane qui terminent leurs jours] C'est pour dire qu'ils meurent en un moment sans aucune maladie & comme par un doux sommeil.

Page 596. *Un jour quelques Pheniciens, gens celebres dans la marine & grands trompeurs*] Il paroist par ce passage & par ceux que j'ay desja remarquez, qu'Homere estoit tres bien instruit des navigations des

Phéniciens, qui après l'arrivée des Hebreux dans la terre de Chanaan, où ils furent conduits par Josué, n'ayant plus pour eux que cette lisière qui est sur la coste, s'adonnerent encore plus qu'ils n'avoient fait à la marine, coururent toutes les costes de la mediterrannée & les isles, allerent mesme jusques dans la mer Atlantique, & envoyerent des colonies en differents lieux.

Portant dans leur vaisseau beaucoup de choses curieuses & rares] Car les Phéniciens estoient les plus habiles ouvriers du monde en tout ce que demandent le luxe & la magnificence, tant pour les meubles que pour les bijoux, & ils portoient dans toutes les isles & dans tous les ports leurs curiositez dont ils faisoient un tres grand commerce. C'est pourquoy Isaïe dit, *Negotiatores Sidonis transfretantes mare.* 13. 2.

Il y avoit alors dans le Palais de mon pere une femme Phenicienne, grande, belle & tres habile] Je ne comprends pas ce qui a pû donner lieu à Eustathe de s'imaginer que cette femme Phenicienne estoit la propre mere d'Eumée; dans toute sa narration il n'y a pas un seul mot qui ne prouve le contraire. Eumée auroit-il avoué si franchement la honte de sa mere, en la faisant paroistre non seulement débauchée, mais voleuse. En la montrant par de si vilains cof-

tez, auroit-il osé dire *μήτρα μήτηρ, Veneranda mater*, comme il l'appelle dans la suite! Je sçay bien que c'est l'épithete ordinaire que les enfants donnent à leur mere pour marquer le respect qu'exige cette qualité. C'est ainsi que la mere d'Irus est appellée *μήτρα*. Mais on ne s'en serviroit point en parlant d'une personne si vicieuse.

Malheur ordinaire aux personnes memes les plus habiles qui se sont laissé abuser] C'est une verité constante, dès qu'une personne s'est laissée corrompre, elle est livrée à son corrupteur, elle n'a plus de volonté, & quelque habile qu'elle soit d'ailleurs, elle dépend absolument de celuy qui l'a abusée.

Page 597. *Et fille d'Aribas*] Aribas nom Phenicien tiré du nom *Azrubaal*, d'où l'on a fait *Asdrubal*. Bochart.

Page 598. *Je vous apporteray tout l'or qui se trouvera sous ma main*] Voilà une franche voleuse domestique. Comment peut-on croire qu'Eumée eust parlé ainsi de sa mere?

J'éleve dans le Palais le jeune Prince] Ce n'estoit donc pas sa mere, mais sa gouvernante. Comment Eustathe peut-il s'imaginer que si cette Phenicienne eust esté la mere d'Eumée, elle eust pû se resoudre à le

SUR L'ODYSSE'E. Livre XV. 637
livrer à ces Pheniciens, afin qu'ils allassent
le vendre!

Page 599. *Et ma mere mesme*] Cette
mere est donc differente de cette Pheni-
cienne, il dit mesme *πόδνία μήτηρ*, *veneran-*
da mater. Cette épithete si respectueuse
convenoit-elle à une femme si méprisable!

Page 600. *Je la suivois avec innocence*
sans connoistre mon malheur] On demande
comment Eumée, qui estoit un enfant à la
lisiere quand il fut enlevé, a pû sçavoir tout
ce qu'il vient de raconter! car il n'estoit pas
en estat d'avoir la moindre attention à ce
qui se passoit, ni de rien remarquer, cepen-
dant voilà une narration fort circonstanciée.
On répond que les Pheniciens, qui l'avoient
vendu, avoient sans doute conté toute cette
histoire à Laërte, & qu'Eumée l'avoit apprise
de luy.

Page 601. *Sur le soir le mesme vent nous*
poussa à Ithaque] Ainsi Homere compte
que par un bon vent on peut arriver en six
jours & demi de l'isle de Syros à Ithaque.

Page 602. *Cependant Telemaque & ses*
compagnons arrivent au port] Nous avons
vû à la fin du II. Liv. que Telemaque parti
d'Ithaque fort tard & long-temps après le
coucher du soleil, arrive le lendemain à Py-
los après le lever de l'aurore. Et icy le mes-

me Prince, arrivé de bonne heure de Pheres au port de Pylos, s'embarque long-temps avant le coucher du soleil, & il n'arrive que le lendemain matin. Il est donc quelques heures de plus à faire ce trajet, mais il faut se souvenir, comme je l'ay desja dit au commencement du 111. Livre, qu'icy il prend un détour pour arriver à la coste septentrionale d'Ithaque & pour éviter les embusches des Poursuivants.

Page 604. *C'est chez Eurymaque fils du sage Polybe*] Il croit qu'il sera mieux & plus seurement chez cet Eurymaque qui de tous les Poursuivants estoit celuy qui valoit le mieux, mais il ne persiste pas dans ce sentiment, comme nous l'allons voir dans la suite.

On vit voler à sa droite un autour] Cet oysseau paroissant tout à coup lorsque Telemaque achevoit ce qu'il vient de dire, ne pouvoit pas manquer d'estre un augure des plus marquez. On voit bien que la colombe designe les Poursuivants timides, & qu'Ulysse est designé par l'autour.

Page 605. *Theoclymene tirant en mesme temps ce jeune Prince à l'escart*] Car il ne vouloit pas que personne entendist l'explication qu'il alloit donner de cet augure, de peur qu'on ne le divulgast dans la ville, & que les Poursuivants n'en profitassent pour se mettre à couvert.

Il n'y a point dans Ithaque de race plus royale que la vostre. Je vous prédis donc]
 Theoclymene explique en peu de mots cet augure de peur d'estre entendu. Voicy ce qu'il veut dire. Il y avoit à Ithaque plusieurs Princes, mais la maison d'Ulysse estoit la dominante. Cet autour est une espece d'aigle, & le Roy des oyseaux. Il est donc envoyé pour celuy qui a la principale autorité, & par consequent il n'est envoyé que pour Ulysse. Et comme ce Roy des oyseaux plume la colombe, de mesme la maison d'Ulysse aura le dessus sur tous les Pour suivants. Il explique plus clairement cet augure dans le xvi. Liv. en parlant à Penelope. Car il luy dit qu'Ulysse est caché dans Ithaque, & qu'il se prépare à se venger.

Page 606. *Je vous prie de mener chez vous cet hoste que je vous confie]* Il vouloit d'abord l'envoyer chez Eurymaque, mais l'explication que ce Theoclymene luy a donnée de cet augure, luy ayant fait connoistre que c'est un grand devin, il change de sentiment, de peur qu'il ne luy arrive de faire devant cet Eurymaque quelque prédiction, qui nuiroit à ses affaires, ou qui peut-estre mesme seroit nuisible à son auteur.

Fin du Tome Second.

Fautes & Omissions à corriger.

Page 80. après ces paroles, que les Grecs avoient bastie au devant de leurs vaisseaux. Ajoutez : Mais cette remarque n'est pas entierement juste, car Homere ne dit pas formellement que cette montagne tomberoit veritablement sur la ville des Pheaciens; mais il fait entendre qu'elle menaceroit d'y tomber, & que cette ville seroit couverte d'une montagne qui menaceroit toujours de l'escraser. C'est ainsi que Neptune s'explique luy-mesme dans le Liv. XLII. Et l'on ne voit pas mesme que cette menace ait esté effectuée. Homere donne lieu de penser que le repentir des Pheaciens & le sacrifice qu'ils offrirent à ce Dieu l'empeschent d'achever sa vengeance.

Page 87. à leurs secours. Lisez, à leur secours.

Page 138. par contradiction. Lisez, par contraction.

Page 548. Voilà comme il déguise son arrivée à l'isle d'Ogygie chez Calypso. Lis. Voilà comme il déguise son arrivée à l'isle de Scherie chez Alcinoüs.

